

SL 176

Je sais tout

Encyclopédie Mondiale Illustrée

Reise Vincent

1 9 0 6

II

(Juillet - Décembre)



PUBLICATIONS
PIERRE LAFITTE

90, Av. des Champs-Élysées

P A R I S

Comité Sluse
asbl

TABLE DES MATIÈRES

Articles

Grands Faits

L'Homme le plus riche du monde, par Victor Forbin.	3
La Grande Bataille de demain, par de Saint-Fégor	113
Stœssel est-il un traître? par Marcel L'Heureux.	233
Le Commandeur des Croyants esclave de la peur.	337
Les Fils du Ciel descendent sur la terre.	465
La Tragique Histoire des Habsbourg.	617

Lettres & Arts

Cigare? Pipe? Cigarette? : <i>Je sais tout</i> interviewe nos principaux écrivains, par Raoul Aubry	25
Supplément d'art. — Le Peintre des Légendes et des Féeries : Gustave Moreau, par Henri Duvernois	87
Supplément d'art. — L'Art et la Photographie, par Jacques des Gachons	183
Le Poète de Mireille et du Soleil, par Jean Ajalbert .	271
Supplément d'art. — Les Chefs-d'œuvre indiscutés, par Henry Roujon.	291
Supplément d'art. — Les Grands Peintres de la Beauté anglaise, par Jean-José Frappa	355
Supplément d'art. — L'Histoire de Paris écrite par les peintres, par Ch. Torquet	567
Supplément d'art. — Un Grand Peintre Russe du XVIII ^e siècle, par Jean-José Frappa. .	715

Théâtre & Musique

Héros et Héroïnes de Wagner.	11
Les Grandes Premières : <i>Le</i>	

<i>Passant</i> (de François Coppée), par Félix Duquesnel.	216
L'Apothéose d'un Grand Musicien, par Henri Duvernois.	263
De la Butte-Montmartre à l'Odéon : Interview d'Antoine, par Pierre Mortier.	307
A la Comédie-Française : Les Auteurs jugés par les Acteurs	383
Les Grandes Premières : <i>La Belle Hélène</i> (d'Offenbach), par Félix Duquesnel.	483
Les Loges de nos Jolies Comédiennes.	627

A Travers le Globe

Le Parlement mort-né.	57
Guillaume II à bord d'un yacht français, par Henri Duvernois.	151
Combien y a-t-il d'espèces de Français? par Jean Ajalbert.	159
Un Tyran moderne : le Singe des Andes.	177
Une Locomotive à la cour de Ménélik, par Hugues Le Roux	299
Six mois dans la brume	647

La Vie Sociale

Les Femmes s'agitent et veulent voter, par Georges Montorgueil	73
Les Désenchantées, par M ^{me} Gervais-Courtellemont. . . .	135
Ce que serait la Société de demain, par Georges Montorgueil.	279
L'Eloquence, reine des peuples. Deux mille ans après.	395
<i>Je sais tout</i> interviewe S. M. la Reine Elisabeth	507
	723

Elégances

La Naissance des Grandes Plages, par Maurice Level.	93
---	----

Chapeaux bas, mesdames! par Maurice Level.	241
Sur les Chemins fleuris de l'Autel	345
Les Temples de l'Élégance	475
La Mode masculine, par Sem.	555
Le Nil à la mode	659

Tous les Sports

La Corne et l'Épée	63
Pourquoi je n'ai pas traversé la Manche, par Holbein	211
A Chevaux de prix, Wagons capitonnés!	439
Masses de chair, muscles d'acier.	596

Science & Nature

A la Poursuite des Baleines : <i>Je sais tout</i> interviewe S. A. S. le Prince de Monaco, par le Dr Portier.	47
Le Poison qui rampe, par le Dr A. Calmette	143
Le Soleil, horloger universel. . . .	199
L'Appel d'un Autre Monde, par Ch. Torquet.	403
Les Grands Gestes de l'Océan fixés par l'objectif.	427
Petites Bêtes deviendront grandes	499
Les Paroles s'envolent.	545
Du Charbon au Diamant.	681
Les Poissons qui plongent dans l'Air.	733

Armée & Marine

Dans les Abîmes ténébreux de la Mer.	575
--	-----

Curiosités & Variétés

La Véridique et Tragique Histoire du pape Gapon, par Alexandre Ular (suite et fin)	19	123
--	----	-----

Table des Matières

<p>L'Archiduc mystérieux : <i>Je sais tout</i> retrouve Jean Orth, par Georges Lacour 41</p> <p>Mon Jardin, par Jacques Blanchédieu 163</p> <p>La Ville de Bois, par Jacques Peyrot 205</p> <p>Les Grands Procès : Le Mystère du Glandier, par Henri Varennes 251</p> <p>L'Arc de Triomphe a cent ans 319</p> <p>Leurs Horoscopes, par M^{me} de Thèbes 412-541-644-714</p> <p>Le Papier couché, miroir des belles gravures 421</p> <p>Les Soldats de l'Instantané 587</p> <p>Ce que disent les murs de la Conciergerie 635</p> <p>Nous voyons tout 743</p> <p style="text-align: center;">Poésies</p> <p>Désœurement, par Abel Bonnard 40</p>	<p><i>Les Chimères</i>, par René Fraudet 222</p> <p><i>Le Reproche</i>, par Charles Derennes 246</p> <p><i>Une Lettre de Christmas</i>, conte de Noël, par François Coppée 365</p> <p><i>Solitude</i>, par Georges Pioch 497</p> <p><i>Bucolique</i>, par Gabriel Nigond 646</p> <p style="text-align: center;">Pages de Musique</p> <p><i>Soir tombant</i>, paroles et musique de M^{me} Rody Gallice 203</p> <p><i>La Poursuite</i>, paroles de la comtesse de Noailles, musique de Thérèse Wittmann 538</p> <p style="text-align: center;">Pages comiques</p> <p>Paris, tout le monde rentre ! par Lucien Métivet 259</p>	<p>Les Prévisions pour 1907, par Franc-Nohain 493</p> <p>Les Candidats au prix Nobel pour 1907, par Lucien Métivet 711</p> <p style="text-align: center;">Romans en cours & Nouvelles</p> <p><i>Le Collier du Mort</i>, par White, adapté de l'anglais par F. de Gail (suite et fin) 103, 167, 319, 445</p> <p><i>Le Seigneur du Château noir</i>, nouvelle, par Conan Doyle 225</p> <p><i>La Dame blonde</i> (Les nouvelles Aventures d'Arsène Lupin), par Maurice Leblanc 373, 605-748</p> <p><i>Les Trois Correspondants</i>, par Conan Doyle 670</p> <p style="text-align: center;">Concours</p> <p>Les Deux Flacons 498</p>
---	--	--

Pièces et Romans complets

<p><i>La Belle au bois dormant</i>, roman inédit, par François de Nion, pages 1 à 42 (56/57)</p> <p><i>Baraterie</i>, drame inédit en 2 actes, par André de Lorde et Masson-Forestier, pages 1 à 19</p> <p><i>Depuis six mois</i>, pièce inédite en 1 acte, par Max</p>	<p>Maurey, pages 20 à 32. (166/167)</p> <p><i>Le Beau Roland</i>, roman inédit, par Georges Ohnet, pages 1 à 47. (286-287)</p> <p><i>Vous allez tout savoir</i>, revue inédite en 5 tableaux, par G.-A. de Caillavet et Robert de Flers, pages 1 à 23. (394-395)</p>	<p><i>Un Drame au Garage</i>, par Michel Corday 515</p> <p>Le Cultivateur de Chicago. <i>How I became the editor of an agricultural paper</i>, pièce en 2 actes, tirée d'une nouvelle de Mark Twain, par Gabriel Timmory 689</p>
---	--	--

Gravures & Hors-Texte

<p style="text-align: center;">Frontispices</p> <p>M. John Davidson Rockefeller 1</p> <p>S. M. l'Empereur Guillaume II à bord de l'<i>Ariane</i> 111</p> <p>Frédéric Mistral 231</p> <p>Mounet-Sully 335</p>	<p>Sully-Prudhomme 463</p> <p>LL. MM. le Roi et la Reine de Roumanie 615</p> <p style="text-align: center;">Hors-texte</p> <p>S. M. la Reine d'Espagne. (351-353)</p>	<p>Mrs Longworth (miss Roosevelt) (372-373)</p> <p>M. Georges Clemenceau (398-399)</p> <p>Portrait de M^{me} X (436-437)</p>
---	--	--



Mementos ⁽¹⁾

Grands Faits

20 JUIN-20 JUILLET 1906

La Séance de la Douma* . . .	33
Les Mutineries de l'Armée russe*	33
Le Procès de Rojestvensky. .	33
Les Anarchistes espagnols* .	33
San Francisco renaît*	34
L'Accord abyssin.	34
Le Couronnement d'Haakon VII*	34
Le Fils du Kronprinz d'Allemagne*	34
La 2 ^e Revision de l'affaire Dreyfus*	34
Les Attentats en Russie. . . .	34

20 JUILLET-20 AOÛT 1906

La Garde Rouge Finlandaise* .	129
M. Stolypine*	129
M. Herzenstein, le député tué* .	129
L'Insurrection de Cronstadt* .	129
La Révolte de Sveaborg* . . .	129
Les Manifestants de Viborg* . .	129
Rojestvensky acquitté*	129
Les Vacances d'Alphonse XIII* .	130
Edouard VII et Guillaume II* .	130
Les Tremblements de terre du Chili*	130
La Loi de Séparation.	130
Le Mouvement anti-grec en Bulgarie	130

20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906

L'Attentat contre M. Stolypine*	247
L'Assassinat du général Min* .	247
M. Estrada Palma*	247
Edouard VII à Marienbad* . . .	247
Guillaume II aux manœuvres de Silésie*	247
M. Fallières à Marseille*	248
Mort du général T'époff*	248
Le Nouveau Président du Chili* .	248
Mort du prince Albert de Prusse*	248

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

Le Départ du Prince Georges de Crète*	353
M. Zaïmis, nouveau commissaire en Crète*	353
Le Duc de Cumberland*	353
La Répression en Russie*	353
Les Obsèques du Général Trépoff*	353
Le Général russe Dedouline* . .	353
Les Événements de Cuba*	353
M. Taft à La Havane*	353
M. Fallières dans le Tarn-et-Garonne*	354

Le Vigneron de Loupillon* . . .	354
M. Clemenceau en Vendée* . . .	354
Le Roi des Belges au Cinquantenaire*	354
M. Chautard*	354
M. Bebel à Mannheim*	354
Le Nouveau Lord-Maire*	354
La Démission du Cabinet Sarrien*	354

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

Le Cabinet Clemenceau*	473
Les Ministres nouveaux*	473
Un Incident à Tanger*	473
Une Conspiration en Finlande* .	473
M. Hughes, Gouverneur de l'Etat de New-York.	474
M. de Tschirsky à Rome*	474
M. A. de Hohenlohe*	474
M. Izwolsky à Paris*	474
Mort de l'Archiduc Othon*	474
Démission du Comte Goluchowski*	474
Le Baron d'Érenthal, son successeur*	474
Le Discours de M. de Bulow* . . .	474
Attentats en Russie*	474
Le Sultan du Maroc*	474

20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906

L'Intervention franco-espagnole au Maroc*	625
Incendie aux Chantiers de La Seyne*	625
La Fin des Inventaires*	625
L'Incident des Ecoles en Californie.	625
La Protection des Trésoreries russes*	625
L'Allocation parlementaire* . . .	626
Les Incidents de la Séparation* .	626
Mgr Montagnini*	626
Dissolution du Reichstag*	626
Le Nouveau Président suisse . . .	626
Le Rachat de l'Ouest au Palais-Bourbon	626

Lettres et Arts

20 JUIN-20 JUILLET 1906

M. Pierre Valdagne*	35
M. et M ^{me} Henri Lavedan*	35
M François de Nion*	35
L'Amour à l'affût*	35
La Nouvelle Médaille de la Chambre*	35
La Statue d'Alfred de Musset à Neuilly*	35
L'Union Valenciennoise*	35
M. G. Herelle*	36
M. Pierre Loti (<i>Les Désenchantées</i>)*	36
Le Cardinal Mathieu à l'Académie*	36
M. Lionel des Rieux*	36

M. Henri Mazel*	36
M. Miguel Zamacoïs*	36
Mort de M. Jean Lorrain*	36
Mort de M. Albert Sorel*	36
Mort de M. Jules Breton*	36

20 JUILLET-20 AOÛT 1906

Xavier Privas*	130
Jean Moréas*	130
André Couvreur*	131
De Porto-Riche*	131
Paul Bourget, au Bois*	131
Hugues Le Roux*	131
Baptême royal*	131
A la Malmaison*	131
<i>Questions littéraires et sociales</i> , de René Bazin*	132
Mort du peintre Laurent-Dessrousseaux*	132
Mort de M ^o Rousse*	132
<i>Promenades littéraires</i> , de Rémy de Gourmont*	132
Un Monument à Ferdinand Fabre*	132
Dalmatique du Trésor pontifical de Milan*	132
Les Prix de Rome 1900*	132

20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906

Candidats à l'Académie française* : Marquis de Ségur, G. Lenôtre, Maurice Donnay, Marcel Prévost, Jean Revel	267
Rudyard Kipling*	267
Louis Fabulet*	267
Mort de Giuseppe Giacosa*	267
Le Monument de Marat*	267
A la Maison mortuaire de Victor Hugo*	267
Un Monument à Fragonard*	268
Mort d'Alfred Stevens*	268
Une Statue de Victor Hugo à Lisbonne*	268
Mort de Philibert Audebrand* . . .	268
Un Monument à Ibsen*	268
Dernier Portrait d'Albert Samain*	268
M. Georges Ohnet*	268
Statue de Pierre Puget*	268
M. René Doumic, candidat à l'Académie*	268

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

<i>Sur le vif</i> , de Paul et Victor Margueritte*	363
<i>Jadis</i> (2 ^e série), de Frédéric Masson*	363
Les Mémoires de Mistral*	363
Édition illustrée des <i>Aventures du roi Pausole</i> , de L. Méti- vet*	363
<i>New-York tel que je l'ai vu</i> , de Ch. Huart*	363
Nouveaux Monologues de Galipaux*	363

(1) L'astérisque placée à la suite du titre indique que le texte est accompagné d'une illustration.

Table des Matières

Les <i>Foules de Lourdes</i> , de J.-K. Huysmans *	363
Quelques Œuvres remarquées du Salon d'Automne*	364
Les Candidats à l'Académie * : M ^e Barbox, le comte Fleury, Pierre de Nolhac	364

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

M. Michel Corday*	583
<i>L'Amazone blessée</i> , de Marcel Boulenger*	583
<i>Un Incendie</i> , d'Ed. Rod*	583
La Retraite de M. Gaston Bois-sier*	583
M. Ferrero au Collège de France*	583
<i>Après le pardon</i> , de M ^{me} Mathilde Serao*	583
<i>La Victime</i> , de F. Vanderem*	583
M. et M ^{me} Moloch, de Marcel Prévost*	583
Mort de M. Emile Pouillon*	583
<i>Essai sur les Passions</i> , de M. Th. Ribot*	583
<i>Les Exploits du Colonel Gérard</i> , de Conan Doyle*	583
<i>Sanctuaire d'Orient</i> , de E. Schuré*	584
<i>Le Chinois de M^{me} Bambou</i> , de Ch. Pettit*	584
<i>La Montagne d'amour</i> , de Pierre Villetard	584
<i>Gemmes et moires</i> , d'André Corthis	584
M. Gagné, architecte de l'Odéon.	584
Mort de M. Bouchot, de la Bibliothèque Nationale*	584
Mort de M. Ad. Lalauze, aqua-fortiste*	584
Monument à Henri Revoil	584
Statue de Nymphé, à Castel-naudary*	584
Monument d'Armand Silvestre aux Champs-Élysées*	584
Le Sculpteur Tardolini*	584
M. Gabriel Ferrier, membre de l'Académie des Beaux-Arts*	584
Un Souvenir à Maurice Rolli-nat*	584
M. Abel Faivre, décoré*	584
Décorations de Jean Veber pour la maison d'Edmond Rostand à Cambo*	585
L'Exposition des œuvres de M. Maurice Romberg*	585
L'Exposition de l'Art russe	585
Mort du peintre Fritz Thaulow*	585

20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906

Le Géographe Vidal de La Blache*	668
Le Général Bonnal (Prix Go-bert)*	668
Mort de M. Brunetière*	668
<i>Amours d'hommes de lettres</i> , d'Emile Faguet*	668
<i>Pour mieux lire Homère</i> , de Michel Bréal*	668
Les frères Tharaud (Prix Gon-court)	668
Wells et son traducteur H. Da-vray*	668
<i>Le Roman de la Riviera</i> , de Ch. Géniaux*	668

M. Couyba, Rapporteur du Budget des Beaux-Arts*	668
M. G. Carducci (Prix Nobel)*	668
Le Livre de M. Gheusi*	668
<i>Napoléon au camp de Boulogne</i> , de M. Nicolai*	668
<i>Gallia</i> *	669
Le Buste de Voltaire à Chate-nay*	669
Le sculpteur A. Maillard*	669
Une baignoire, d'Albert Guil-laume*	688
Monument à Gérôme X.	688
<i>La Chapelle de Fontenay</i> , toile*	688
Les sculptures acquises par l'Etat en 1906*	688

A Travers le Globe

20 JUIN-20 JUILLET 1906

Le Déraillement de Salisbury*	37
Le Professeur Lombroso*	37
M. Ruau à l'Exposition de Mil-lan*	37
Les Souverains d'Espagne à la Granja*	37
Le Bi-Centenaire de Crons-tadt*	7

20 JUILLET-20 AOÛT 1906

La Conférence intra-parlemen-taire*	133
Edouard VII et les Peaux-Rou-ges*	133
Les Volontaires anglais*	133
Un Général coréen*	133
Les Gardiens du Temple d'Ambitsar*	133
Souvenir de Saint-Pierre de la Martinique*	133
Une Chasse du Roi Sisowath*	133

20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906

Départ de la mission Lenfant*	288
Officiers du « Montagu » con-damnés*	288
Inauguration d'une ligne chi-noise*	288
L'Amiral Gigon à Tanger*	288
M. Elihu Root dans l'Amé-rique du Sud*	288
M. Wellmann, explorateur*	288
Un Fils de Lord, ouvrier*	288

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

Edison, chauffeur*	393
Le Roi de l'Acier à Aberdeen*	393
Le Retour de M. Bryan à New-York*	393
De Vienne à Paris à pied*	393
Obsèques du maréchal Koda-ma*	393
La Rivale de la Tour Eiffel*	393
Une Vallée entière à combler*	393

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

Le Premier Parlement persan*	544
L'Anniversaire de Trafalgar à Londres	544
La Mission du Tchad.	544
M. Roosevelt et l'équipage du <i>Missouri</i> *	544
Après l'Incendie de Valparaiso*	544

20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906

L'Explorateur Peary*	667
La Reconstruction de San Francisco*	667
Mort du ras Mangascia*	667
Une vue de Sainte-Hélène*	667
Bateau de parade indien*	667
M. Roosevelt à Panama.	667
Explosion d'une fabrique de roburite*	667
Départ de la mission Cheva-lier*	667
Mort de Behanzin.	667

Science et Nature

20 JUIN-20 JUILLET 1906

Chevreau phénomène*	83
Les Chiens de l'Alaska*	83
Radiographie d'un rat*	83
Instrument pour découvrir les sources*	83
Le Pumpkin de Californie*	83
Appareil respiratoire*	83
Un Nouveau Traitement thé-rapeutique	83
Académie des Sciences.	83

20 JUILLET-20 AOÛT 1906

Une Plante qui tue un rat*	134
Les Crapauds du Kansas*	134
Le Record du prix pour une orchidée*	134
Remède contre le mal de mer*	134
Machine pour allonger la taille*	134
La Mule de l'avenir*	134
Le Squelette d'un phoque géant*	134

20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906

La Téléphonie sans fil*	287
Jubilé du chimiste Perkin*	287
Une Merveille de patience*	287
La Motogodille*	287
Un Enorme Radeau*	287
Ascenseurs pour automobiles*	287
La Locomotive du tunnel du Simplon*	287

20 SEPTEMBRE-10 OCTOBRE 1906

Un Gilet de sauvetage*	411
Bouées lumineuses électriques*	411
Le Hêtre de Lucheux*	411
Les Grottes de Saint-Rémi*	411
Jonque végétale*	411
Gigantesque Poisson d'eau douce*	411
Étoile de mer à six branches*	411
Le Tinamou*	411

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

Le Prix Nobel pour la méde-cine*	553
Un Institut d'études contre le Cancer*	553
Un Livre du Dr Doyen*	553
Un Livre du Dr Burlureaux*	553
L'Enseignement aux enfants malades*	553
Une Machine à fabriquer les cigarettes*	553

Ours pris au piège*	553
Moufflon américain*	553
20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE	
Nouvelles expériences de télé- graphie sans fil*	739
La photographie à distance*	739
M. Abel Chatenay*	740
Les Prix Nobel en 1906*	740
Mort du Dr Lapponi*	740
Végétations artificielles.	740
Pour l'Institut contre le can- cer.	740
M. Amundsen*	740
Les Lionceaux de l'Empereur d'Autriche*	740
M. de Najac et son cormoran*	740
Vache d'Angus*	740
M. Martin et ses faucons de chasse*	740
Sanglier tricolore*	740

Théâtre et Musique

20 JUIN-20 JUILLET 1906	
<i>La Fontaine de Jouvence*</i> (Comé- die-Française)	39
<i>La Princesse de Bagdad*</i> (Co- médie-Française)	39
<i>Le Prétexle*</i> (Comédie-Fran- çaise)	39
<i>Le Cyclope*</i> (théâtre romain de Champlieu)	39
<i>Iphigénie</i> (théâtre romain de Champlieu)	39
La Catastrophe de San-Fran- cisco au théâtre*	39
20 JUILLET-20 AOÛT 1906	
Les Premiers Prix du Conser- vatoire de musique*	191
Nos Critiques dramatiques au foyer de la Comédie-Fran- çaise*	191
Inauguration de la Maison des Comédiens*	192
Druides d'aujourd'hui*	192
M. Ernest Reyer*	192
M. Frédéric Febvre*	192
M ^{me} Rose Caron*	192
M ^{me} Cosima Wagner*	192
Un Monument à Chopin*	192
Mort de M ^{me} Contr'au*	192

20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906

Les directeurs des principaux théâtres à Paris* : M. Jules Claretie; M ^{me} Sarah Bernhardt; M ^{me} Réjane; MM. Pierre Gail- hard; Porel; Albert Carré; Deval; Samuel; Antoine; Gé- mier; Alph. Franck; Judic; Guitry	249
M. Francis de Croisset*	250
M. Albert Guillaume*	250
<i>As you like it</i> (aux Etats-Unis)*	250
M ^{me} Robinne à la Comédie- Française*	250
<i>Rhoda</i> (Théâtre Marigny)*	250
<i>Jean Chouan</i> (Gaité)*	250

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

Reprise de la <i>Vie Publique*</i> (Théâtre Antoine, direction Génér)	391
---	-----

<i>Cinderella</i> (Porte St-Martin)*	391
Débuts de M ^{me} Vix* dans <i>Louise</i> (Opéra-Comique)	391
Le Nouveau Rideau de l'Odéon*	391
Reprise des <i>Oiseaux de Passage</i> (Odéon)	391
<i>La Courtisane*</i> (Comédie-Fran- çaise)	392
<i>A Perte de Revue*</i> (Palais- Royal)	392
Les <i>Passagères*</i> (Renaissance)	392
<i>La Plus Amoureuse*</i> (Vaude- ville)	392
<i>L'Extra*</i> (Palais-Royal)	392
<i>Vous n'avez rien à déclarer*</i> (Nouveautés)	392
<i>Mes Oncles s'amuseut*</i> (Cluny)	392
<i>La Légende de l'Echo</i> , par miss Gladys Stern	392
<i>La Romanichel*</i> (Olympia)	392

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

<i>La Vierge d'Avila*</i> (Théâtre Sarah-Bernhardt)	491
<i>Les Mouettes*</i> (Comédie-Fran- çaise)	491
<i>La Préférée*</i> (Odéon)	491
<i>Biribi*</i> (Théâtre Antoine)	491
Reprise de <i>Nos bons Villa- geois*</i> (Gaité)	491
<i>La Gioconda*</i> (Gymnase)	491
<i>Miquette et sa mère*</i> (Variétés)	491
Reprise d' <i>Education de Prince*</i> (Vaudeville)	491
<i>Le Bonhomme Jadis*</i> (Opéra- Comique)	492
<i>La Petite Angèle*</i> (Bouffes- Parisiens)	492
Thérèse Wittmann*	492
Le Chanteur Caruso*	492
<i>Cymbeline*</i> (New National Theater Washington)	492
<i>Ariane*</i> (Opéra)	492
<i>La Moralité de Marcus</i> (Garrick Theater Londres)	492
<i>La Sonate de Kreutzer*</i> (Lyric Theater New-York)	492

20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906

M ^{me} <i>Josette, ma femme</i> (Gym- nase)*	679
<i>Le Cœur de Sylvie</i> (Bouffes- Parisiens)*	679
<i>Ponette</i> (Athénée)*	679
<i>Jules César</i> (Odéon)*	679
<i>Pif, Paf, Pouf!</i> (Châtelet)*	679
<i>Le Major Iféca</i> (Cluny)*	679
<i>Pan</i> (Théâtre de l'Œuvre)	679
<i>Poliche</i> (Comédie-Française)*	680
<i>Le Voleur</i> (Renaissance)*	680
<i>Le Fils à papa*</i>	680
Le Compositeur Ropartz*	680
<i>La Comédie-Française</i> , livré de Rouveyre*	680
Le Compositeur Brisset*	680
Appareil enregistreur du suc- cès*	680
Le Revuiste E.-P. Lafarge*	680

Vie Sociale

20 JUIN-20 JUILLET 1906

Les Cambodgiens à Paris	81
Le Roi Sisowath en promenade*	81
Une Noce monstre en Breta- gne*	81

Le Mur de Lutèce*	81
Un Paysan au Palais-Bourbon*	81
La Statue de La Tour-d'Au- vergne*	82
Le Général Hagron*	82
Une Cent-naire belge	82
Prédication contre les riches*	82
Les Vacances de M. Rockefel- ler*	82
Un Crieur public en Angle- terre*	82

20 JUILLET-20 AOÛT 1906

Le Duel André-de Négrier*	193
Le Naufrage du <i>Sirio*</i>	193
Les Grandes Manœuvres Na- vales*	193
Alfred Dreyfus décoré*	193
L'Incendie de la rue Froide- vaux*	193
Les Travaux du Palais de Jus- tice*	194
Le Champ de bataille de Wa- terloo*	194
L'Eglise de Suresnes*	194
Le Nouveau Pont des Saints- Pères*	194
Les Artistes du Théâtre Indo- Chinois*	194

20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906

Noces d'or des Souverains Ba- dois*	269
Mort de lady Campbell Banner- mann*	269
Le Roi de Grèce à Aix-les-Bains*	269
L'Incendie du Mont-Gaume*	269
La 2 ^e Assemblée des évêques*	269
Les Ministres à Rambouillet*	269
Le Nouveau Général des Jé- suites*	270
Explosion de la Poudrière de Montfaucon*	270
La Meurtrière d'Interlaken*	270
La Convalescence de M. de Bu- low*	270
Le Berceau du fils du kronprinz allemand*	270
M. Armand Bernard*	270
Le Congrès espérantiste de Genève	270
Le Congrès des étudiants à Marseille	270
L'Application du repos hebdo- madaire	270

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

La Loi sur le repos hebdoma- daire*	394
Une Grève de boulangers à Meaux*	394
M. Thomson chez les sardi- niers*	394
Une Victime de la grève de Grenoble*	394
L'Ambulance automobile des pompiers*	394
Baptême princier*	394
Massacre de Nègres à Atlanta*	394

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

Mort de M. de Mohrenheim*	543
Mort du docteur Floquet*	543
L'Abbé Lebrun, avocat*	543
M ^{me} Robert, normalienne*	543

Table des Matières

<p>Les Notables de la Cité à Paris* 543 Le Carrosse de gala du Lord-Maire* 543 La Cavalcade des vendanges à Bercy* 543 La Foire de la bière à Munich* 543</p> <p style="text-align: center;">20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906</p> <p>La Chasse des deux Présidents* Les Troubles du quartier Latin* 657 Le Dernier Passeur Parisien* 657 La Tirelire de la Caisse d'épargne* 657 La Première Cochère* 657 Le Comte et la Comtesse Boni de Castellane* 657 A propos du Repos hebdomadaire* 657 M. Vaughan* 657</p> <p style="text-align: center;">Élégances</p> <p style="text-align: center;">20 JUIN-20 JUILLET 1906</p> <p>Lauréates du Concours de chapeaux* 38 Mariage de M^{lle} Méline* 38 Petit Manteau japonais* 38 Le Vendeur des Publications Lafitte* 38 Le Chapeau à la mode* 38 Le Costume de bain* 38 Garden-party de l'Elysée* 38 En l'honneur de Sisowath* 38 M. et M^{me} Longworth en Europe* 38</p> <p style="text-align: center;">20 JUILLET-20 AOÛT 1906</p> <p>Le Grand Concours de chapeaux d'Aix-les-Bains* 195 Toilettes de Courses* 195 Nouveau Costume de bain* 195 Les 32 Beautés du Kentucky* 195 Fête des fleurs d'Aix-les-Bains* 195 L'Arbitre de la mode* 195</p> <p style="text-align: center;">20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906</p> <p>M^{me} Réjane à Biarritz* 317 La Princesse Clémentine à Spa* 317 Les Fiançailles de Rohan-de Talhouet* 317 La Mode des garçonnets* 317 La Mode des fillettes* 317 Chapeau d'après-midi* 317 Toilette d'après-midi* 317 Fourrure* 317 « Femina » en papier* 317 Paletot de soie* 317</p> <p style="text-align: center;">20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906</p> <p>M^{me} la Vicomtesse de Trédern* 419 Au Champ de courses de Biarritz* 419 M^{lle} Edmée Daudet* 419 Le Duc de Chartres* 419 M. André Germain* 419 Une Fourrure chic* 419 La Reine Marguerite de Savoie* 419 Une Toilette à la mode* 419</p> <p style="text-align: center;">20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906</p> <p>Mariage du Prince Jean de Saxe* 554 Fiançailles de la Princesse Louise d'Orléans* 554 Madame Balaban* 554</p>	<p>L'Exposition de Chrysanthèmes* 554 Le Pardessus à la mode* 554 Robe de soirée en mousseline de soie* 554 Dessus en mousseline de soie* 554 Robe en voile de soie* 554 Robe crêpe de Chine* 554</p> <p style="text-align: center;">20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906</p> <p>Robe de ville* 658 M^{me} Liane de Pougy* 658 Chapeau de ville* 658 Robe de soirée* 658 Miss Marjory Gould* 658 La Reine d'Italie chez les jeunes aveugles* 658 Robe de diner* 658 M. et M^{me} White au restaurant* 658 M^{lle} Margyll* 658</p> <p style="text-align: center;">Curiosités</p> <p style="text-align: center;">20 JUIN-20 JUILLET 1906</p> <p>Les Pousse-Pousse de Durban* 86 Le Sommet d'une église dans une cave* 86 La Momie d'un mineur chilien* 86 Le Cercle de la mort* 86 Le Nouveau Réservoir de Buenos-Ayres* 86 Un Voilier à six mâts* 86 Nouvel Appareil de sauvetage* 86</p> <p style="text-align: center;">20 JUILLET-20 AOÛT 1906</p> <p>Le Progrès dans les abattoirs* 198 Friture de roses* 198 Un Acrobate à l'entraînement* 198 Moyen pratique d'arrosage* 198 Relique française au Canada* 198 Tambour colossal* 198 Un Corps humain dans l'alcool* 198</p> <p style="text-align: center;">20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906</p> <p>Arbres géants* 318 Pour les fumeurs* 318 Un Grenier d'abondance* 318 Pilier d'église* 318 Le Langage des fleurs* 318 Tricycle nautique* 318 L'Ecole de plein air* 318</p> <p style="text-align: center;">20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906</p> <p>Une Géante tyrolienne* 438 La Bible du diable* 438 Le Record de la barbe en Italie* 438 Les Ballons de « Je sais tout »* 438 Un Bain millénaire* 438 Un Couple modèle* 438 Les Danseurs du Mikado* 438</p> <p style="text-align: center;">20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906</p> <p>Soldat de bois* 505 L'Ours du régiment* 505 Une Fontaine canine* 505 Propagande salutiste* 505 Pilori pour enfants* 505 Marchand de frites au Canada* 505 Un Cheval en omnibus* 505 La Maison coupée en deux* 506 Une Hutte en verre* 506 La Peinture de plein air* 506 La Vente du lait à Londres* 506 Un Pont de bois au Dahomey* 506</p>	<p>La Démolition du pont de Cahors* 506</p> <p style="text-align: center;">20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906</p> <p>Exploitation des eaux du Jourdain* 710 Un Paysan bien décoré* 710 Campagne contre le jeu* 710 Distributeur de cigarettes* 710 40 tartes à la minute* 710 Mendiante bien moderne* 710</p> <p style="text-align: center;">Tous les Sports</p> <p style="text-align: center;">20 JUIN-20 JUILLET 1906</p> <p>Les Gagnants du Grand Prix de l'A. C. F.* 84 Darragon, champion de France de fond* 84 Le Prince Henri de Prusse* 84 Vast, gagnant de Marathon* 84 Voiture automobile pour la glace* 84 O'Connor, champion anglais du saut en longueur* 84 Balayeuse automobile à Paris* 84 Bougoïn (Paris à la nage)* 85 La Jante amovible au circuit de la Sarthe* 85 <i>Maintenon</i> (prix du Président de la République)* 85 La Coupe nautique de France* 85 Dirigeable De La Vaulx* 85 L'Equipe du Club Nautique de Gand* 85</p> <p style="text-align: center;">20 JUILLET-20 AOÛT 1906</p> <p>Le Bateau <i>Ricocbet</i>* 196 Le Grand Prix de Vichy* 196 Grands Prix Nautiques de Paris* 196 M^{me} Opel, chauffeuse* 196 Le Tour de France cycliste* 196 Le Meeting d'Ostende* 196 La Traversée de Paris à la nage* 196 Le Championnat de 100 mètres (nage)* 196 Le Circuit des Ardennes* 197 La Coupe de Trouville* 197 Le Raid militaire de Vittel* 197 Le Grand Prix de Deauville* 197 De Paris à Bezons à la nage* 197 Le Championnat du monde de vitesse* 197</p> <p style="text-align: center;">20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906</p> <p>La Coupe du <i>Matin</i>* 315 La Coupe de tennis à Etretat* 315 Le Champion d'Europe des 100 kilomètres* 315 Le Prix <i>Femina</i> (natation)* 315 Match nautique en Angleterre* 315 La Pouliche <i>Sidia</i>* 315 Le Match Paris-Francfort* 315 La Course du Bol d'or* 316 Le Meeting de Provence* 316 Une Expérience de Santos-Dumont* 316 La Motocyclette Archdeacon* 316 L'Hippodrome de Tremblay* 316 Une Course de 24 heures à la nage* 316 <i>Maintenon</i>, gagnante de l'Omnium* 316 Le Tour de Paris* 316</p>
--	--	---

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

Les 16 Concurrents de la Coupe aérostatique Gordon Ben- nett *	435
Mort de M. A. de Lucenski *	436
Schreyer, dit le <i>Dare Devil</i> *	436
Mort de l'alpiniste Marcel Spont *	436
La Coupe Vanderbilt *	436
L'Accident du Vélodrome Buf- falo *	435
La Course des Six Jours, à Tou- louse *	436
Les Désordres de Longchamp *	436
Le Prix du Conseil municipal	436

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

Première sortie du dirigeable <i>Ville de Paris</i> *	595
Darragon, champion de France et du monde *	595
Vieux Vélos, vieilles Autos	595
Le Recordman Lee Guinness	595
Championnat des forts de la Halle *	595
La Jument <i>Clyde</i> *	595
Le Champion danois Ellegaard *	595
La Lutte à Paris dans les mu- sic-halls *	596
La Double Barrière du Vélo- drome d'hiver *	596
Le Coureur Keyser *	596
La Course d'Origny-Sainte-Be- noîte *	596
L'Aéroplane de Southgate *	596
Le Coureur Malfait *	596
Le Cheval <i>Khasnadar</i> *	596

20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906

Les Vainqueurs des tournois de lutte *	741
Le Jockey Alec Carter *	741
La Traversée des Alpes en bal- lon *	741
Le Cheval <i>Le Vexin</i> *	741

Concours d'Automobiles de poids lourds *	741
Le Championnat de la tour Eiffel *	741
Première Ascension du diri- geable <i>Patrie</i> *	741
Le Salon de l'Automobile *	742
Stade français contre Racing- Club *	742
Un Cross-Country internati- onal *	742
La Dernière Course d'Automne *	742
Le Cycliste Robl *	742
Un Challenge inter-salles d'é- pée *	742
Une Femme alpiniste *	742
<i>Les Sports illustrés</i>	742

Armée et Marine

20 AOÛT-20 SEPTEMBRE 1906

Général Pendezec *	289
Général Michel *	289
Général Burnez *	289
Les Manœuvres de Forteresse *	289
Les Manœuvres de Corps d'ar- mée *	289
Les Innovations aux Manœu- vres *	290

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

Nouveaux Divisionnaires : Gé- néraux Goiran *, Ménétrez *, Picquart *	420
Général Dubail, nouveau com- mandant de Saint-Cyr *	420
Le Maréchal allemand von Hæsel *	420
Le Général américain Fr. Grant *	420
Le Général anglais French *	420
La Perte du <i>Lutin</i> *	420

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

Les Victimes du <i>Lutin</i> *	582
Frères jumeaux au régiment *	582

Lord Roberts en grande tenue *	582
Les Grandes Manœuvres Rou- maines *	582

20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906

Cuisiniers militaires anglais *	732
Elèves chinois sur le <i>Borda</i> *	732
Equipement d'un soldat italien *	732
L'Automobilisme dans l'ar- mée *	732
La Blessure du <i>Kaiser-Wilhelm- der-Grosse</i> *	732
L' <i>Algésiras</i> brûlé *	732
Visite aux établissements mi- litaires	732
Inauguration du Monument de Béthény	732

Industrie & Commerce

20 SEPTEMBRE-20 OCTOBRE 1906

M. Arthur Fontaine *	437
M. Gaston Doumergue *	437
Mort de M. Philippe Bovet *	437
L'Exposition de Tourcoing *	437
L'Exposition de Bucarest *	437

20 OCTOBRE-20 NOVEMBRE 1906

La Promotion des Expositions de Saint-Louis et de Liège *	586
--	-----

20 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1906

La Promotion des Expositions de Saint-Louis et de Liège (suite) *	709
La Traction électrique à New- York *	709
Nouvel Accrocheur automa- tique *	709
Banquet de la Publicité	709
Mort de M. Cassigneul	709



2^{me} Année — N° XIX

15 Août 1906

Je sais tout

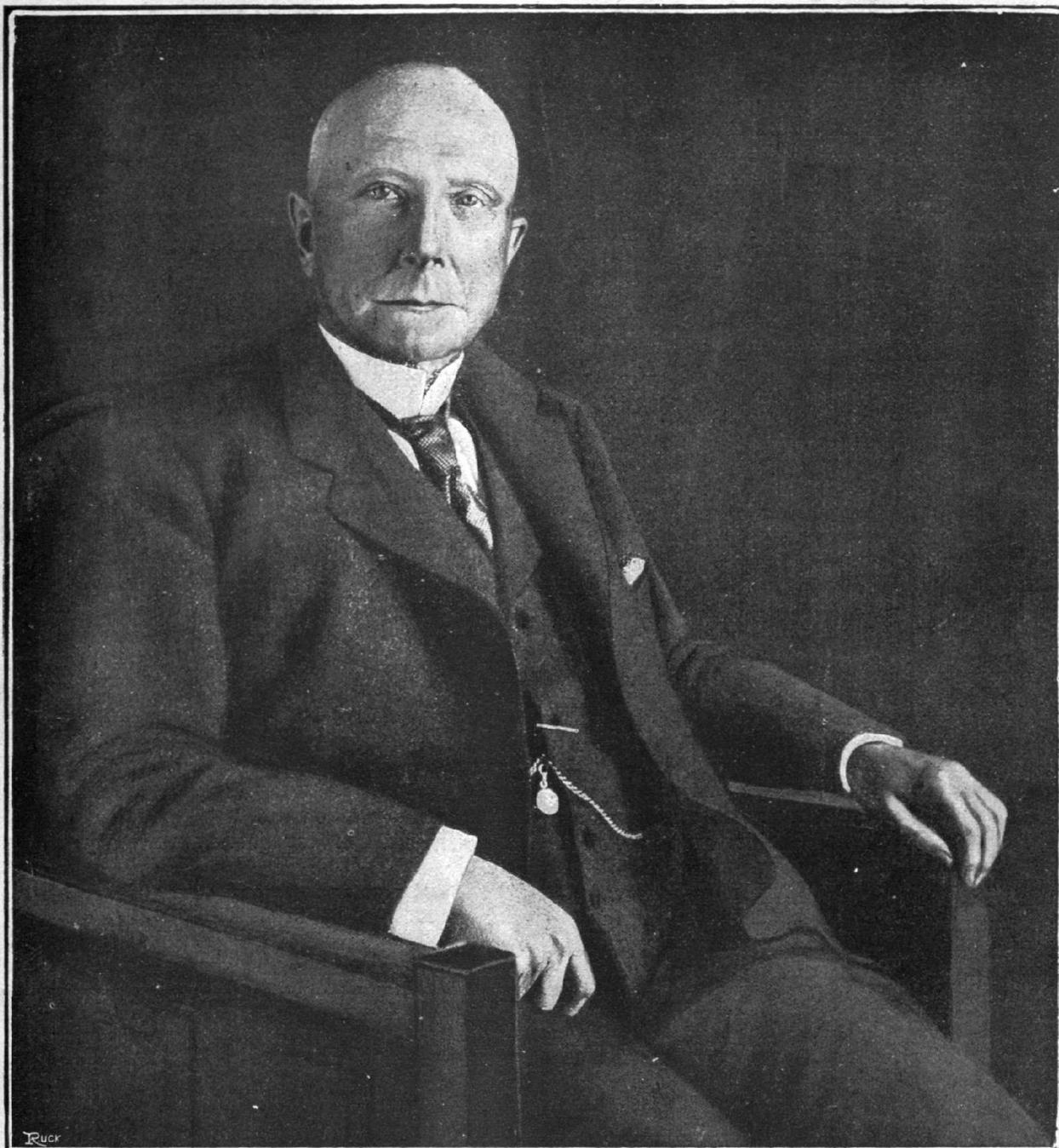
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & C^{ie}, 9 et 11, Avenue de l'Opéra

Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

280-52, 280-56, 254-88

Chang^t d'adresse : 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



L'HOMME LE PLUS RICHE DU MONDE. — M. JOHN-DAVIDSON ROCKEFELLER

Le séjour prolongé en France du « Roi du pétrole » justifie l'étude que *Je sais tout* consacre dans ce numéro à la vie et à la fortune de l'homme qui passe avec juste raison pour le plus riche du monde. (Cl. Amcs)

2^e ANN. 2^e SEMESTRE, I. — 1.

SOMMAIRE

Vol. 19, 2^e année : 15 août 1906

Frontispice : M. JOHN-DAVIDSON ROCKEFELLER.	1
L'HOMME LE PLUS RICHE DU MONDE , par VICTOR FORBEN (14 photographies, 2 dessins).	3
HÉROS & HÉROINES DE WAGNER (4 photographies, 2 illustrations de Macchiati et de Du Mond)	11
LA VÉRIDIQUE ET TRAGIQUE HISTOIRE DU POPE GAPON (Suite) , par ALEXANDRE ULAR (3 dessins de Lelong).	19
CIGARE ? PIPE ? CIGARETTE ? <i>Je sais tout</i> interviewe nos principaux écrivains, par RAOUL AUBRY (9 photographies)	25
GRANDS FAITS : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	33
LETRES & ARTS : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	35
A TRAVERS LE GLOBE : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	37
ÉLÉGANCES : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	38
THÉÂTRE & MUSIQUE : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	39
DÉSŒUVREMENT , poésie inédite d'ABEL BONNARD.	40
L'ARCHIDUC MYSTÉRIEUX. <i>Je sais tout</i> retrouve Jean Orth (S. A. I. l'Archiduc Salvator) (2 illustrations de Parys et 4 photographies)	41
A LA POURSUITE DES BALEINES. <i>Je sais tout</i> interviewe S. A. S. le Prince de Monaco, par le Docteur PORTIER, Directeur adjoint du Laboratoire de Physiologie de la Sorbonne (19 photographies)	47
LA BELLE AU BOIS DORMAIT... , roman inédit de FRANÇOIS DE NION, illustrations de J. Wély.	
LE PARLEMENT MORT-NÉ (La Douma) (3 photographies)	57
LA CORNE ET L'ÉPÉE (un tableau d'Aimé Morot, et 16 photographies).	63
LES FEMMES S'AGITENT ET VEULENT VOTER , par GEORGES MONTORGUEIL (26 photographies).	73
VIE SOCIALE : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	81
SCIENCES-NATURE : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	83
Tous LES SPORTS : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	84
CURIOSITÉS : 20 JUIN AU 20 JUILLET 1906	86
Supplément d'Art : LE PEINTRE DES LÉGENDES ET DES FÉERIES : GUSTAVE MOREAU , par HENRI DUVERNOIS (8 reproductions des principaux chefs-d'œuvre du maître)	87
LA NAISSANCE DES GRANDES PLAGES , par MAURICE LEVEL (6 photographies et 6 reproductions d'estampes anciennes).	95
Roman : LE COLLIER DU MORT (Suite) , par WHITE, adapté de l'anglais par F. DE GAIL (2 dessins de Camoreyt)	103

Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains.

DANS SON PROCHAIN NUMÉRO

Je sais tout publiera en une seule fois deux pièces de théâtre qui ont obtenu un succès retentissant au cours de la dernière saison théâtrale

BARATERIE pièce en deux actes par André DE LORDE et MASSON-FORESTIER (*Grand-Guignol*)

DEPUIS SIX MOIS pièce en un acte par MAX MAUREY (*Théâtre Antoine*)

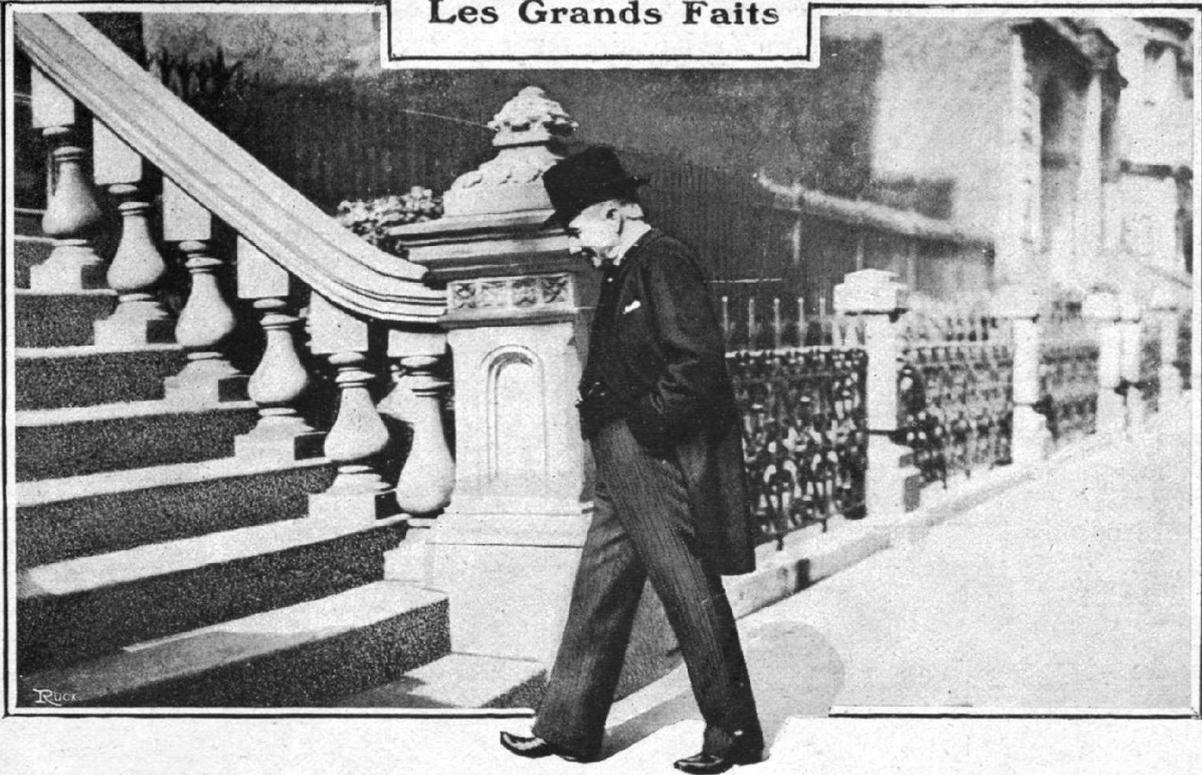
Et une NOUVELLE de CONAN DOYLE : *Le Seigneur du Château Noir*

Published on 15 th August 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Nous sommes acheteurs du volume 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. 50.

Les Grands Faits



LE SOURIRE DE M. ROCKEFELLER

Vêtu de son éternelle jaquette noire, M. Rockefeller rentre dans son palais de Cleveland. Combien de millions a-t-il gagné pour sourire ainsi?...

L'Homme le plus riche du monde

Il n'est pas de figure plus étrange que celle de ce milliardaire qui, après avoir amassé des chiffres fantastiques de dollars, sans jamais vouloir quitter sa patrie, s'embarque subitement pour la France, vient chercher le repos sous les ombrages de Compiègne, et brusquement repart pour son pays, bravant, disent les uns, les tribunaux d'Amérique, soucieux, disent les autres, de détruire les légendes criminelles dont on a entouré sa fortune. X X X X X X X X X X X X X X X X X X



Si l'on calcule le prix d'un homme, non d'après les services qu'il rend, qu'il a rendus ou qu'il rendra, mais simplement d'après le chiffre de sa fortune, il en est un qui *valait* en 1900 deux milliards de francs; en 1905, 2.750.000.000; en juin 1906, 3.076.000.000.

Pour peu que cet homme devienne centenaire, — comme le prédisent ses médecins, — il vaudra à son heure dernière la somme fabuleuse de 128.680.000.000 (cent vingt-huit milliards six cent quatre-vingts

millions de francs), et, si le hasard se plaît à lui faire dépasser le siècle d'une seconde, cette seconde représentera, au taux légal de l'argent, la bagatelle de 50.000 francs.

Cet homme, c'est M. John-Davidson Rockefeller, l'homme le plus riche du monde.

M. John-D. Rockefeller, roi du pétrole, s'est plu un jour à déclarer qu'il descendait d'une vieille famille de huguenots français, qui émigrèrent jadis aux États-Unis. Il aurait pour souche l'illustre maison des Rocquefeuille (ou Roqueféuil) qui a laissé dans l'histoire de notre pays des traces impérissables. Sans vouloir justifier

Published on 15 th august 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. — Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

les prétentions du richissime spéculateur qui aurait eu les moyens de s'acheter toute une lignée d'aïeux, constatons simplement que le nom de Rockefeller n'a pas une étymologie anglo-saxonne, et qu'il se prononce *Requeufelleur*, non *Roqu'feiler*.

Son grand-père, Godefroy, émigra de Mud-Creek (Ruisseau-de-Boue), village du Massachussets, pour fonder une ferme dans les montagnes voisines de Richford. C'est tout ce que nous savons sur ce premier des Rockefeller authentique.

Nous possédons plus de détails sur la vie du père de notre héros, bien que celui-ci (et pour cause) ait toujours évité d'en parler. William A. Rockefeller était un de ces types étranges qui déroutent les psychologues. Taillé en hercule, athlète aussi agile qu'intrépide, il savait être tour à tour audacieux et rusé, généreux et sans scrupules. Comment amassa-t-il la petite fortune qui, quoi qu'on ait dit, servit de marchepied à son fils aîné?

Adoptant tout d'abord l'humble métier de colporteur, il se donnait comme sourd et muet, demandant à ses clients d'écrire sur une ardoise ce qu'ils avaient à lui dire, procédé qui lui permettait de surprendre bien des secrets, puisqu'on ne se cachait pas devant le pauvre « infirme ».

Il abandonnait bientôt ce métier peu lucratif pour adopter une profession plus pittoresque, celle de rebouteur. Mais on a des raisons de croire qu'elle ne lui servit qu'à cacher ses véritables moyens d'existence : elle motivait ses longues absences de Richford. Habillé toujours à la dernière

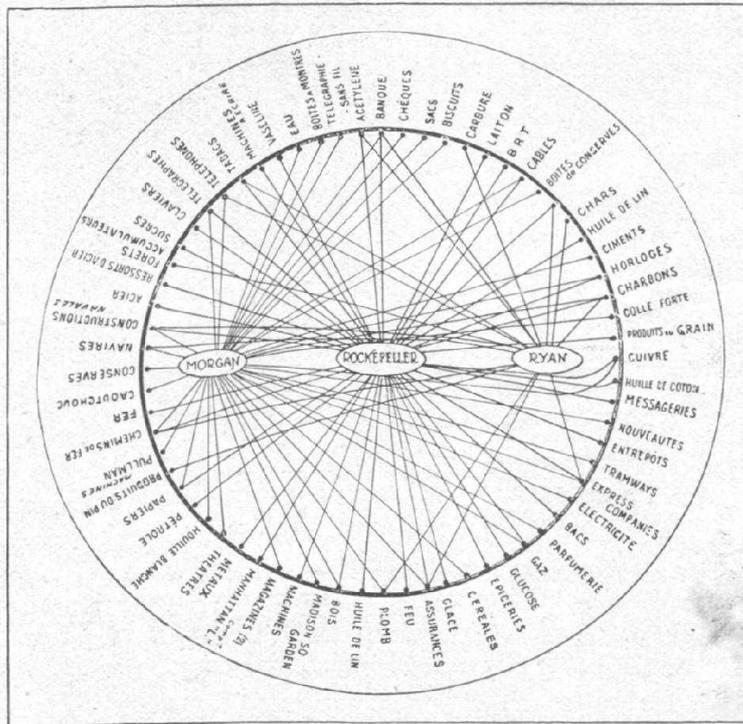
mode, il partait vendre au loin un élixir de longue vie qu'il fabriquait lui-même ; c'était tout au moins la version qu'il offrait aux habitants de la petite ville.

En réalité, s'il faut en croire des écrivains sérieux, tels que Miss Ida M. Tarbell, il était le chef d'une redoutable bande de voleurs de chevaux et de détousseurs de trains qui, supérieurement organisée,

terrorisa la région pendant de nombreuses années. Trois membres de la bande furent pris et condamnés en 1850. L'adroit « Bill » s'en tira avec un non-lieu.

Poursuivi peu après pour un « crime plus grave », ainsi qu'en font foi les archives du comté de Cayuga, il changeait le théâtre de ses exploits et se réfugiait avec sa famille dans l'Ohio, à Strongsville, qu'il quittait bientôt pour s'établir à Parma,

puis à Cleveland, dans une fort belle maison qu'il s'y était fait construire.



À QUI VA L'ARGENT DES AMÉRICAINS

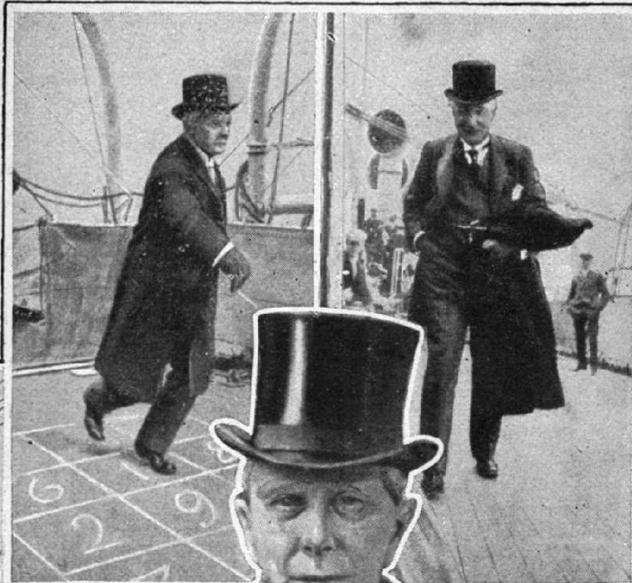
Il ne se dépense pas aux États-Unis un dollar, qu'il n'en revienne quelque chose aux trusts. Ce tableau énumère les affaires auxquelles sont intéressés les trois principaux d'entre eux, et l'on peut savoir, en suivant les lignes droites, dans quelle gigantesque caisse va finalement s'engouffrer l'argent de telle ou telle catégorie de consommateurs.

L A DYNASTIE DES ROCKEFELLER. — LA LÉGENDE PATERNELLE.

Personne n'a jamais su où, quand, et comment mourut cet étrange personnage, — personne, sauf ses trois fils, William, John et Frank. Il y a trois mois, le correspondant new-yorkais de la *Tribune*, de Londres, signalait la mort d'un certain docteur William Livingston, décédé à l'âge de 96 ans dans une petite ville de l'Illinois. D'après plusieurs journaux de New-York, ce vieillard, dont personne ne connaissait l'origine, s'appelait en réalité William Rockefeller et était le père du « roi du pétrole ».

Il ressemblait à l'ancien rebouteur, était comme lui de première force au fusil et au revolver, et, comme lui, ajoutait à sa profession « ostensible » celle de maquignon.

Les trois frères



— ses enfants héritèrent du plus beau tempérament d'homme d'affaires, de chasseur d'or qui soit.

On a dit que John garda les dindons jusqu'à l'âge de 14 ans. En réalité, son existence fut celle



LE VOYAGE
EN EUROPE

Pour charmer les ennuis d'une traversée de sept jours, l'homme le plus riche du monde joue à la marelle.



SUR LE SOL FRANÇAIS
Après le débarquement à Cherbourg.



EN VUE DES TERRES
DE FRANCE

M. Rockefeller arrive devant le port de Cherbourg à bord du paquebot qui l'amène de New-York.

Rockefeller, eux, ont toujours prétendu que leur père serait mort depuis longtemps, alors que miss Tarbell, en sa fameuse étude publiée par le *Mac Clure Magazine* (juillet 1905), affirmait que le vieux William vivait encore.

Toujours est-il qu'il laissa le souvenir d'un homme peut-être dépourvu de scrupules, mais supérieurement armé pour la lutte, et qu'à défaut de dollars, — puisque J.-D. Rockefeller tient à affirmer qu'il débuta avec ses propres ressources,

de tous les enfants de fermiers. Au retour de l'école du village, il menait les chevaux à l'abreuvoir, soignait la basse-cour, ramassait du bois mort.

En 1855, il quittait la classe pour entrer comme petit commis dans un magasin de Cleveland, avec un salaire mensuel de 70 francs. Ce furent les modestes débuts du *Richest*, de l'homme le plus riche du monde.

Il aime à les rappeler; il aime à dire que, sur ces appointements dérisoires, il trouvait le moyen de s'entretenir et de



AVEC PERRUQUE

M. Rockefeller tel qu'il apparaît aux yeux du public.

mettre quelques sous de côté. Deux ans plus tard, si nous nous en rapportons à son autobiographie, il possédait en propre de quatre à cinq mille francs.

Las de travailler pour les autres, il emprunte une dizaine de mille francs à son père et s'associe avec un camarade de son âge. Le magasin qu'ouvrent ces deux adolescents de vingt ans devient une brillante affaire. Et ceux qui le fréquentèrent alors

se souviennent nettement que cette phrase revenait souvent dans ses conversations :

— *I am bound to be rich, bound to be rich!* (Il faut que je devienne riche, il le faut!)

Il avait atteint son but dès 1869. Une « Histoire de Cleveland » publiée cette même année parlait de cet homme de trente ans comme du premier négociant de la ville. Une circonstance fortuite allait seconder ses projets ambitieux.

On découvre aux environs de Cleveland des gisements pétrolifères. Laisant les autres spéculateurs se ruiner à acheter des concessions, à forer des puits ou à construire des raffineries de pétrole, il devine qu'un gros embarras va surgir d'un moment à l'autre : le transport du précieux produit vers les marchés consommateurs. Il passe secrètement des contrats avec les compagnies de chemins de fer qui lui consentent un rabais énorme sur les frais de transport. Du coup, le voilà maître de la situation. Les raffineurs ne peuvent rien contre une concurrence aussi inégale. Effrayés par le spectre de la banqueroute, ils vendent leurs établissements à leur rival, qui leur impose ses conditions. En moins de trois mois, vingt et une distilleries de pétrole devenaient la propriété de M. John Rockefeller.

Cela se passait en mars 1872. A cette date correspondent la ruine irrémédiable de certaines de petits industriels, le suicide de plusieurs braves gens dépossédés de tout leur avoir, la hausse scandaleuse — et factice — d'un produit de première nécessité, mais aussi la royauté incontestable de J.-D. Rockefeller, roi du pétrole.

UNE ROYAUTE ÉTABLIE SUR DES RUINES.

Cette royauté était due à un « coup de surprise » imaginé par M. John-D. Rockefeller. Après avoir passé ses contrats avec les compagnies de chemins de fer de la région, et surtout avec la *South Improvement Company*, la plus puissante dans le nombre, — contrats clandestins et illégaux, — il avait fait connaître aux raffineurs de Cleveland qu'il était décidé à les ruiner s'ils ne lui vendaient par leurs établissements ou s'ils ne se syndiquaient pas avec lui.

— Je peux transporter le pétrole à cent pour cent meilleur marché que vous, leur dit-il. J'ai en outre acquis le droit de priorité sur le matériel roulant des compagnies, c'est-à-dire qu'il ne sera mis à votre dispo-

sition que lorsque je n'aurai plus de pétrole à transporter. Venez avec moi: je vous enrichis, ou je ne vous donne pas trois mois que vous n'avez déposé votre bilan.

Pris de panique, la plupart des distillateurs avaient cédé: ils devaient être évincés les uns après les autres d'une association dont les fondateurs (le fondateur, serait plus exact) s'étaient réservés d'avance les énormes profits. Ceux qui résistèrent payèrent cher leur courageuse attitude. Le pétrole raffiné s'accumulait dans leurs cuves jusqu'au jour où ils se voyaient contraints de le céder à des prix de banqueroute. Et ils devaient vendre pour un morceau de pain cette même distillerie dont le trust leur avait offert des centaines de mille francs un an auparavant.

En même temps que cette lutte implacable se poursuivait à Cleveland, M. Rockefeller et ses associés dressaient leurs batteries pour des attaques plus sérieuses. La « fièvre du pétrole » battait alors son plein, grâce à la découverte des gisements pétrolifères de la Pensylvanie, et de puissantes distilleries se construisaient dans les grandes villes de la Nouvelle-Angleterre, à New-York, à Philadelphie, à Pittsburg.

Des employés de confiance furent détachés vers ces maisons avec mission de s'y introduire à tout prix, fût-ce en qualité de garçons de bureau. Les renseignements qu'ils recueillaient, même les plus anodins en apparence, étaient transmis directement à M. Rockefeller qui s'en servait pour constituer de précieux dossiers. Il embaucha à son service les propres employés de ses rivaux. Ainsi, il était tenu au courant de leur situation, de leur chiffre d'affaires.

Cela se tramait dans le calme le plus absolu. J.-D. Rockefeller savait le prix du silence, le sien lui rapportait des millions.

— Pénétrer les secrets de ses rivaux, disait-il, ne serait rien si l'on ne mettait une habileté égale à leur cacher les siens.

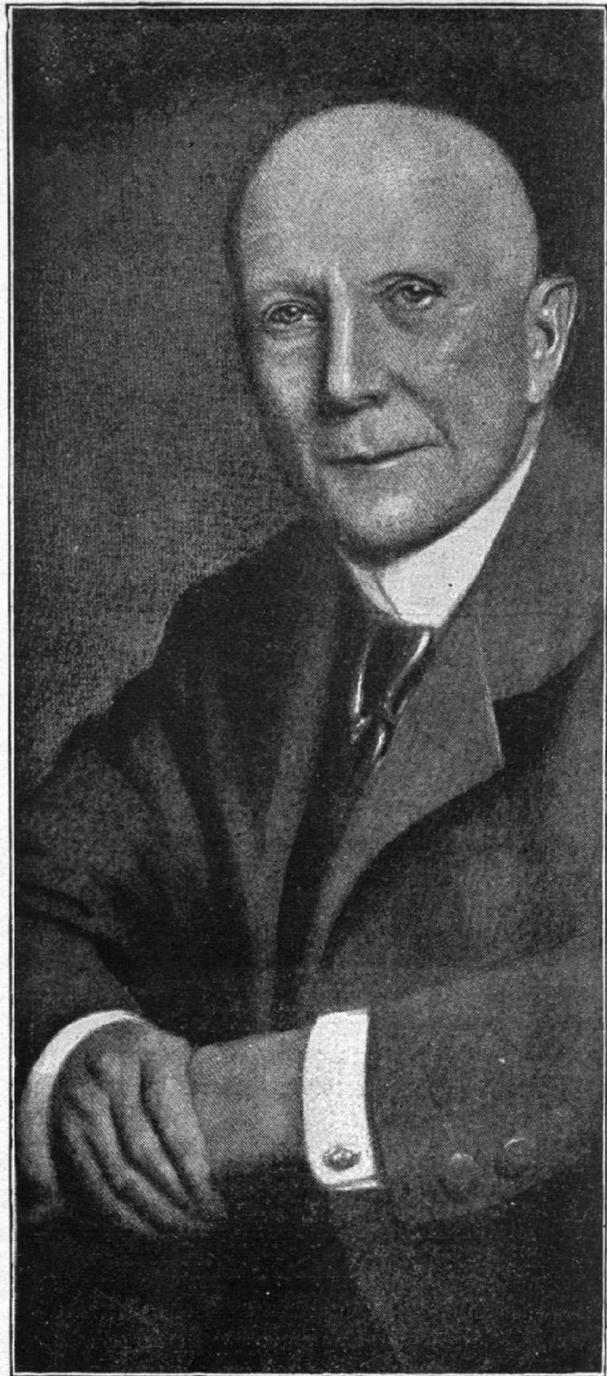
Un de ses premiers associés de la Standard Oil raconte un trait curieux. C'était dans les bureaux de la compagnie, à Cleveland. On lui passe la carte d'un ami personnel tandis qu'il confère avec M. Rockefeller.

— Qui est-ce? interrogea le milliardaire.

— Un vieil ami.

— Pourquoi vient-il ici au lieu d'aller chez vous? Vous ne trouvez pas cela étrange?

— Mais...



SANS PERRUQUE

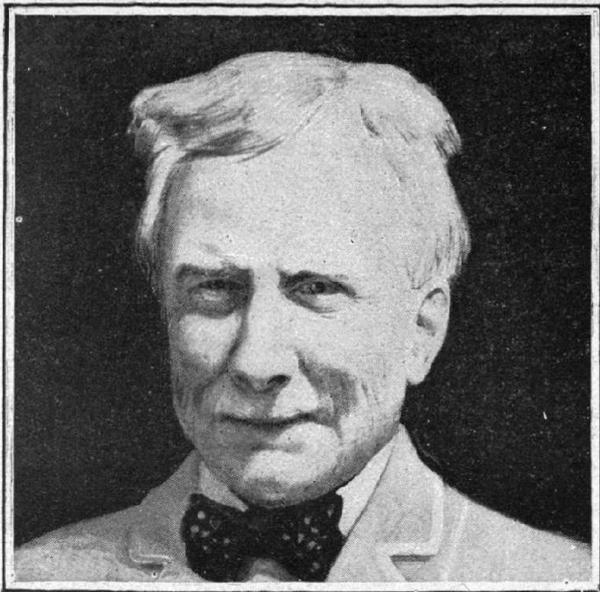
M. Rockefeller tel que son valet de chambre le voit.

— Soyez prudent. Ne lui laissez voir aucun papier. On ne sait jamais...

— Mais c'est mon ami! répliqua l'associé. Il vient pour me voir, rien de plus.

— C'est égal. Soyez prudent!

Sa méfiance est devenue légendaire. Poussant jusqu'à ses extrêmes limites le principe de la division du travail, il a toujours tenu à ce que ses employés, si haut placés qu'ils soient hiérarchiquement, ne



M. ROCKEFELLER N'A PLUS DE SOUCIS
Un des derniers portraits de M. Rockefeller pris avant son départ d'Amérique.

connaissent sur les affaires de la compagnie que ce qui leur est indispensable.

L'affaire Corrigan, qui devait couronner son œuvre, va nous montrer avec quelle précision froide et cruelle, quelle implacable volonté et quel silence terrifiant cet homme savait marcher à la victoire.

James Corrigan était un ami d'enfance de M. Rockefeller; ils avaient grandi côte à côte à Cleveland. A l'exemple de son camarade, il avait été des premiers à monter une distillerie, dès la découverte des gisements pétrolifères. D'une rare intelligence, il inventait plusieurs procédés pour la distillation économique de ce produit. Sa rapide prospérité devait le désigner bientôt aux coups de la Standard Oil. Les chemins de fer lui refusaient l'usage de leurs wagons, et, las de lutter, il louait son usine à la compagnie, puis en 1883 la lui cédait en échange de 3.000 actions.

Il se lançait alors dans l'industrie du fer et achetait une mine en association avec M. Frank Rockefeller, le frère du milliardaire. La crise de 1890 le frappait en pleine prospérité, l'obligeant à recourir au frère de son associé, qui s'empressait de lui avancer 800.000 francs en trois versements, au taux de 7 0/0, somme garantie par le dépôt d'une partie des 3.000 actions de M. Corrigan.

M. Rockefeller poussait même bientôt la complaisance jusqu'à dégager 1.200 parts de fondateur que M. Corrigan avait hy-

pothéquées dans une banque de Cleveland pour contracter un emprunt de 700.000 francs. Désormais, il détenait les 3.000 parts de la Standard Oil qui formaient le plus clair de la fortune de James Corrigan.

La crise de l'industrie du fer s'accroissait. En 1893, dans l'impossibilité de payer un effet de 250.000 francs, Corrigan s'adressait de nouveau à M. Rockefeller, qui lui offrait alors de racheter ses 3.000 parts. Sur son refus, il préparait une de ces savantes paniques financières dont il a le secret. Après avoir lutté pendant deux ans, Corrigan se voyait contraint de faire vendre à la Bourse 2.500 de ses actions au prix dérisoire de 168 dollars chacune. Une semaine ne s'était pas écoulée que ces mêmes actions valaient déjà 185 dollars.

La hausse n'avait plus de raison de cesser, maintenant que M. Rockefeller avait acheté à bas prix, pendant la panique, ces 2.500 parts!

UN MILLIARDAIRE QUI N'EST PAS HEUREUX. LA PEUR DES ANARCHISTES.

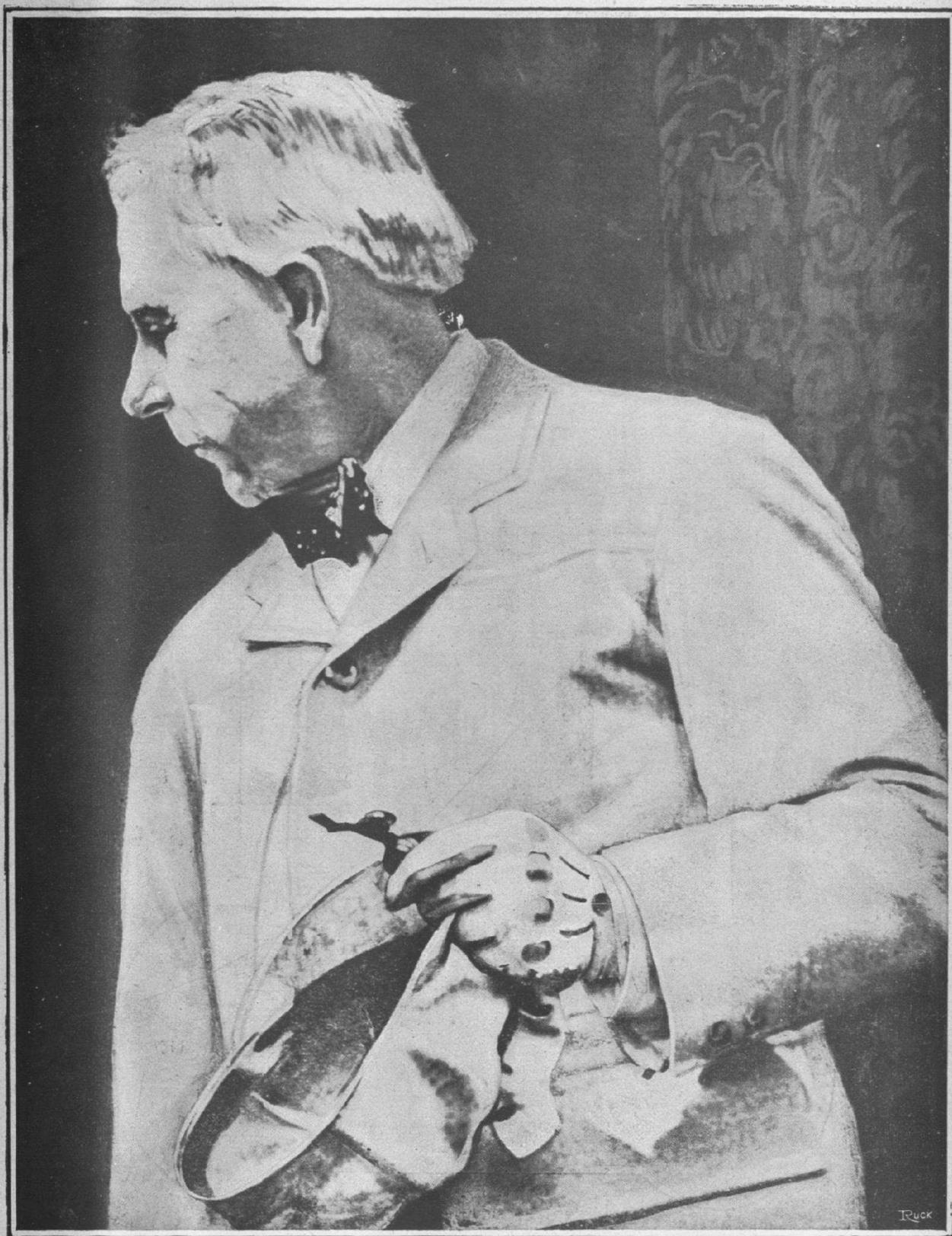
Ce fut en répétant ces manœuvres que M. Rockefeller devint le possesseur de 256.854 parts de la Standard Oil qui lui rapportaient, dès 1900, plus de soixante millions de francs de dividendes annuels!

Voici donc M. J.-D. Rockefeller, roi du pétrole, plus puissant par la fortune que les plus puissants monarques, libre de satisfaire ses plus coûteux caprices et de répondre à l'importun qui désire l'interviewer qu'il n'a pas de temps à perdre, puisque — aujourd'hui, en août 1906 — une minute de sa vie représente 1.000 fr. Cet homme est-il heureux?

Une étrange maladie le frappa, il y a cinq ou six ans : tous ses cheveux, qu'il avait très abondants, tous les poils de sa barbe, qui dissimulait le sourire ou la grimace de la coupure qu'est sa bouche, tout son système pileux disparut en quelques semaines. Et les yeux eux-mêmes — ces yeux au regard vitreux — perdirent leurs cils et leurs sourcils. La mystérieuse maladie délabra terriblement l'estomac, qui, pendant des années, ne supporta plus d'autres aliments que du lait; et, aujourd'hui encore, épuisé, aigri par la souffrance, le richissime malade offre un million au médecin qui lui ferait un estomac nouveau.

A la souffrance physique s'ajoute la souffrance morale. Il est hanté du délire de la persécution.

L'Homme le plus riche du monde



APRÈS LE TRACAS DES AFFAIRES

M. Rockefeller descendant de son automobile. Il affectionne les voitures puissantes et les allures vertigineuses.

Il redoute également les entreprises des anarchistes. Quand il va, le dimanche matin, entendre le service dans le temple baptiste de l'avenue Euclide, à Cleveland, il se fait accompagner par plusieurs géants, ses gardes du corps, et il a soin de s'adosser à un pilier, de peur d'être frappé par derrière. Il n'a pas d'amis. Comment pourrait-il en être autrement de l'homme qui ruina son plus fidèle camarade Corrigan?

M. Rockefeller apprend un jour qu'un camarade d'enfance est tombé dans la misère. Lui adressera-t-il un chèque qui ne lui coûterait qu'une plumée d'encre? Impossible : ses charités sont distribuées par les soins d'une administration spéciale, et le temps presse. Alors, dans un élan de générosité, il ordonne à son valet de chambre de préparer pour cette infortune... un paquet de vieux habits, — vieux et très vieux, puisque la garde-robe du multimilliardaire ne s'augmente chaque année

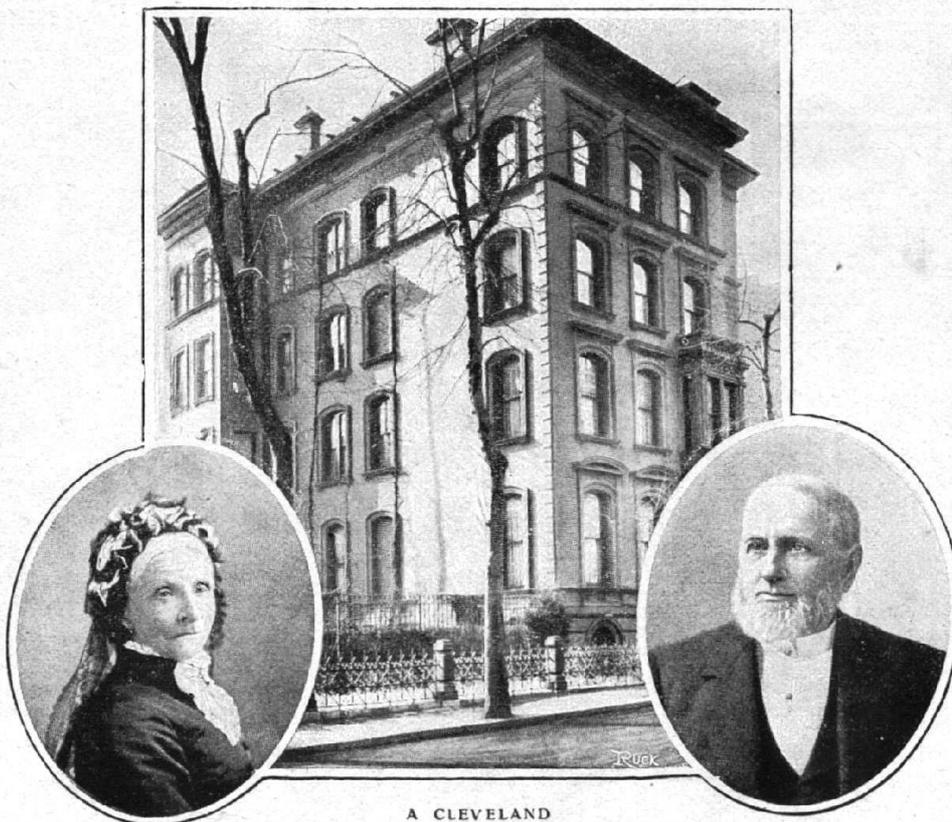
que du complet qu'il commande à son tailleur quelques jours avant Pâques.

Il ne va pas dans le monde, ne se rend jamais au théâtre, et endossa, l'an passé, son premier habit noir pour recevoir une délégation de *businessmen* de Cleveland, à l'occasion du soixante-cinquième anniversaire de sa naissance.

Il ignore les grandes douleurs et les grandes joies. On raconte avec stupéfaction qu'il versa de vraies larmes en apprenant la naissance de son petit-fils.

Voilà quelques mois, il quitta l'Amérique et vint se réfugier en France. On aurait pu croire qu'il trouverait sous les ombrages de Compiègne le calme dont il a tant besoin. Mais ce lutteur gigantesque est de ceux qui ne se reposent jamais, et à l'heure où l'on pensait qu'il avait fixé sa destinée, il repart pour l'Amérique où l'appellent la lutte et la conquête de nouveaux millions.

VICTOR FORBIN.



LA MÈRE
DE M. ROCKEFELLER

Un coin de la maison que
M. Rockefeller s'est fait construire.

LE PÈRE
DE M. ROCKEFELLER



LE « CHEVALIER AUX FLEURS », PAR GEORGES ROCHEGROSSE

Ce tableau, qui se trouve au Musée du Luxembourg, est inspiré d'une des plus belles scènes de l'œuvre de Wagner (Parsifal), où le Héros résiste aux enchantements des Filles-Fleurs : cette conception de femmes muées en fleurs est une des plus originales créations du grand musicien-poète.

Héros et Héroïnes de Wagner

Au moment où le Théâtre de Bayreuth vient, comme chaque année, d'ouvrir ses portes, et représente, devant un public accouru de tous les pays du monde, quelques-unes des œuvres de Wagner, il est intéressant de jeter un regard sur ce que furent les débuts et la vie de cet homme, qui, après avoir suscité tant de discussions, est considéré aujourd'hui comme un des plus grands parmi les génies musicaux de tous les temps. ❖ ❖ ❖ ❖



IL n'est pas possible de donner en quelques pages une vision d'ensemble de l'œuvre de Richard Wagner. Tout au plus peut-on essayer de dégager de l'étude de sa vie, depuis ses débuts difficiles, jusqu'à son définitif triomphe, une idée générale qui permettra de voir un lien nécessaire et voulu entre ses œuvres diverses.

Wagner disait lui-même que l'homme était inséparable de l'artiste. Ce n'est donc point trahir sa pensée que de prétendre éclairer son œuvre par un court aperçu de sa vie.

« Je ne puis être compris, écrivait-il en 1851, que par ceux qui éprouvent le besoin et le désir de me comprendre, et ceux-là ne peuvent être que mes amis. Mais je ne puis considérer comme tels ceux qui prétendent

aimer en moi *l'artiste* en même temps qu'ils croient devoir refuser leur sympathie à *l'homme*. Si la séparation de l'artiste avec l'homme est aussi dépourvue de bon sens que la séparation de l'âme avec le corps, il est certain que jamais artiste n'a pu être aimé. Jamais son art n'a pu être compris sans qu'il fût aimé comme homme et sans qu'on eût à la fois l'intelligence de ses œuvres et de sa vie. »

Il n'est pas toujours facile, en effet, de comprendre toutes les intentions qu'un musicien met dans sa musique.

DÉBUTS PEU ENGAGEANTS.

On conte qu'un jour Gounod, sollicité de commenter son œuvre, ce à quoi d'ailleurs, il se prêtait, en général, assez volontiers, expliquait que *Mireille*, c'était quelque chose comme la colonne d'un temple, quelque chose de « vertical », alors que *Roméo et Juliette*, c'était plutôt le fronton de ce temple, quelque chose d'« horizontal »...

— Et *Faust*, Maître? demanda une jeune femme.

— Dans *Faust*, oh! alors, dans *Faust*, j'ai tenté quelque chose... quelque chose d'*octogonal*...

— Octogonal! repartit la jeune femme en battant des mains, octogonal, j'allais le dire!

Nous pensons que tout un chacun n'eût pas dégagé aussi rapidement la pensée « octogonale » de l'auteur de *Faust*.

Or, on nous accordera sans peine que les opéras de Gounod sont d'une conception infiniment simple, et d'une clarté d'eau de roche, à côté du drame wagnérien.

Enfin, les wagnériens exclusifs, ceux pour lesquels l'œuvre du Maître doit être admirée sans réserve, reconnaissent en lui, non point un musicien de génie, mais un des esprits philosophiques les plus vastes et les plus puissants de ce temps.

Wagner n'atteignit d'ailleurs pas sa *manière* définitive du premier coup. Si, dans ses premières œuvres *Les Fées* et la *Défense d'aimer*, il établit nettement la lutte entre l'amour sacré et l'amour profane, dans *Rienzi*, il semble hésiter un instant.

Mais, des considérations d'ordre moins purement philosophique devaient décider de l'orientation de son talent, d'autant que la vocation musicale ne lui était pas venue du premier coup.

En 1827, élève au collège de Leipsig, Wa-

gner passait, en troisième, pour un *bon élève en lettres*. Il remporta le prix dans un concours poétique ouvert pour déplorer la mort d'un de ses camarades et le succès l'amena à décréter qu'il serait poète. Il étudia Shakespeare, traduisit *Roméo* en vers, fabriqua des tragédies imitées de l'antique, puis une autre, inspirée par *Hamlet* et le *Roi Lear*, où plus de quarante individus mouraient sur le coup, si bien qu'il avait dû en ressusciter quelques-uns pour fournir au dénouement.

Mais la littérature le lassa vite, et il se mit à étudier la musique. Son intention était d'adjoindre une partition à sa tragédie aux quarante victimes. Il acheta d'occasion un traité d'harmonie, puis, n'y comprenant rien tout seul, il avoua sa vocation à sa famille, qui lui donna un professeur.

Celui-ci eut fort à faire avec cet élève bizarre qui, disait-il, « rêvait en plein jour », l'affolait par des « propos incohérents », si bien qu'à la fin il déclara en le congédiant :

— Je ne veux pas perdre la tête à mon tour; on ne tirera jamais rien de ce garçon-là.

Quelque temps auparavant, le professeur de piano avait tenu à peu près le même langage. Cette double prédiction ne troubla nullement « le visionnaire », qui écrivit bravement une ouverture et l'alla porter à Dorn, chef d'orchestre du Théâtre-Royal. Cette ouverture fut exécutée entre deux actes d'une pièce. Elle demeura célèbre par l'effarement du public, qui, n'y ayant distingué que des roulements de timbales revenant toutes les quatre mesures, la baptisa *L'Ouverture aux Timbales*.

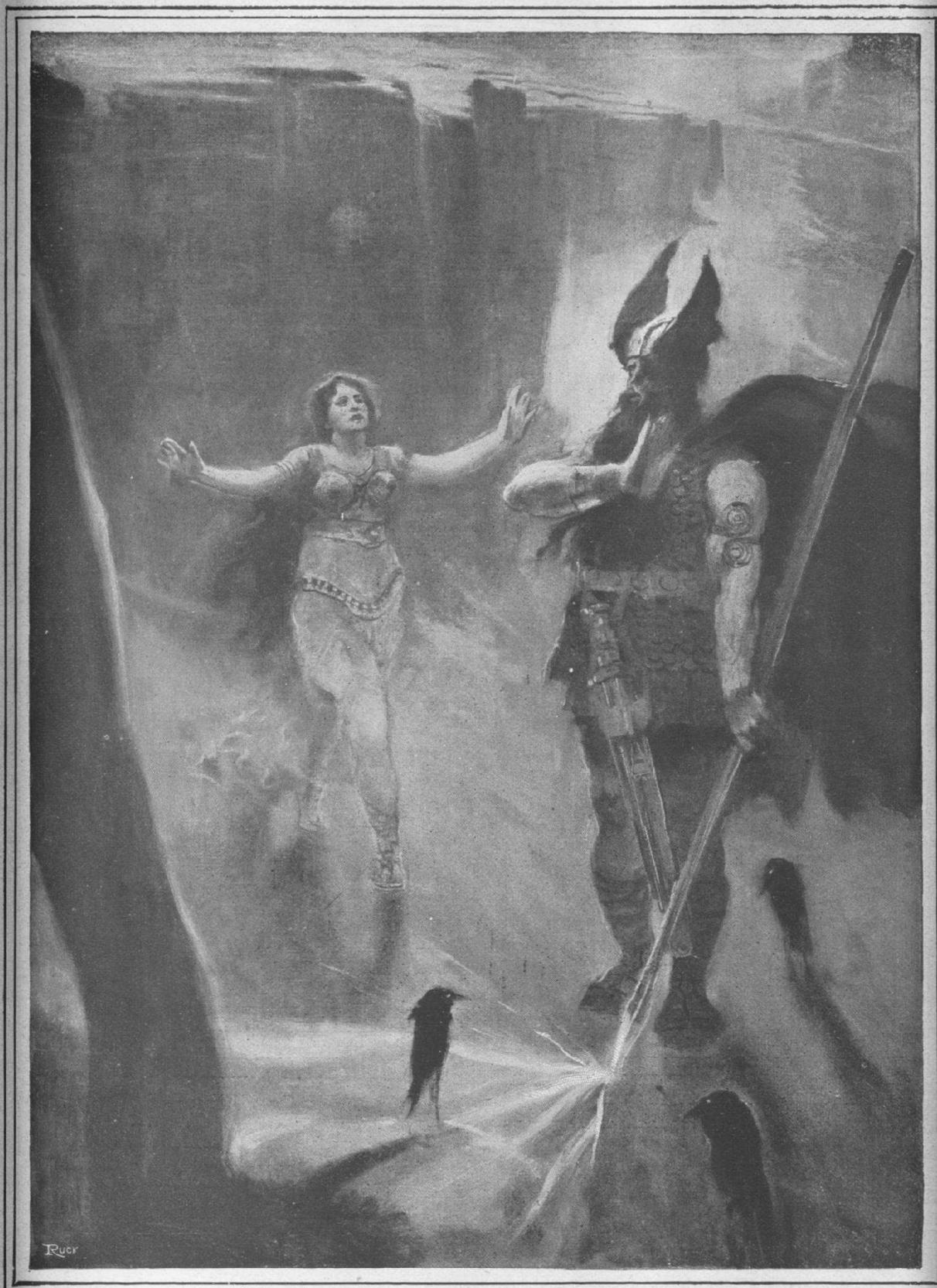
« Cette ouverture, écrit Wagner, était bien le point culminant de ma folie. Pour en faciliter l'intelligence, j'avais eu l'idée d'écrire avec trois encres différentes : les cordes en rouge, les cuivres en vert, et les bois en noir. »

Puis, brusquement, il se passionne pour la politique, et entre à l'Université afin de suivre les cours d'esthétique et de philosophie.

« Je profitai aussi peu que possible, écrit-il, de cette occasion de m'instruire; en revanche, je m'abandonnai à tous les écarts de la vie d'étudiant, et avec tant d'étourderie et si peu de retenue que j'en fus bientôt dégoûté. »

L'on revient toujours à ses premières amours, et Wagner revint à la musique. Il travailla avec Weinleris qui fut un ami

Héros et Héroïnes de Wagner



BRUNEHILDE ET WOTAN

Sourd aux implorations de sa fille, la walkyrie Brunehilde, Wotan fait jaillir sous sa lance le feu qui doit emprisonner le sommeil de l'enfant rebelle, que, seul, un homme ignorant la crainte pourra réveiller.
(3^e acte de la Walkyrie.)



Mlle L. Bréval
(Bruneb'lic)

Mlle G. Farrar
(Elisa'eth)

Mme Deschamps-Jehin
(Fricka)

Mme Fierens
(Ortrude)

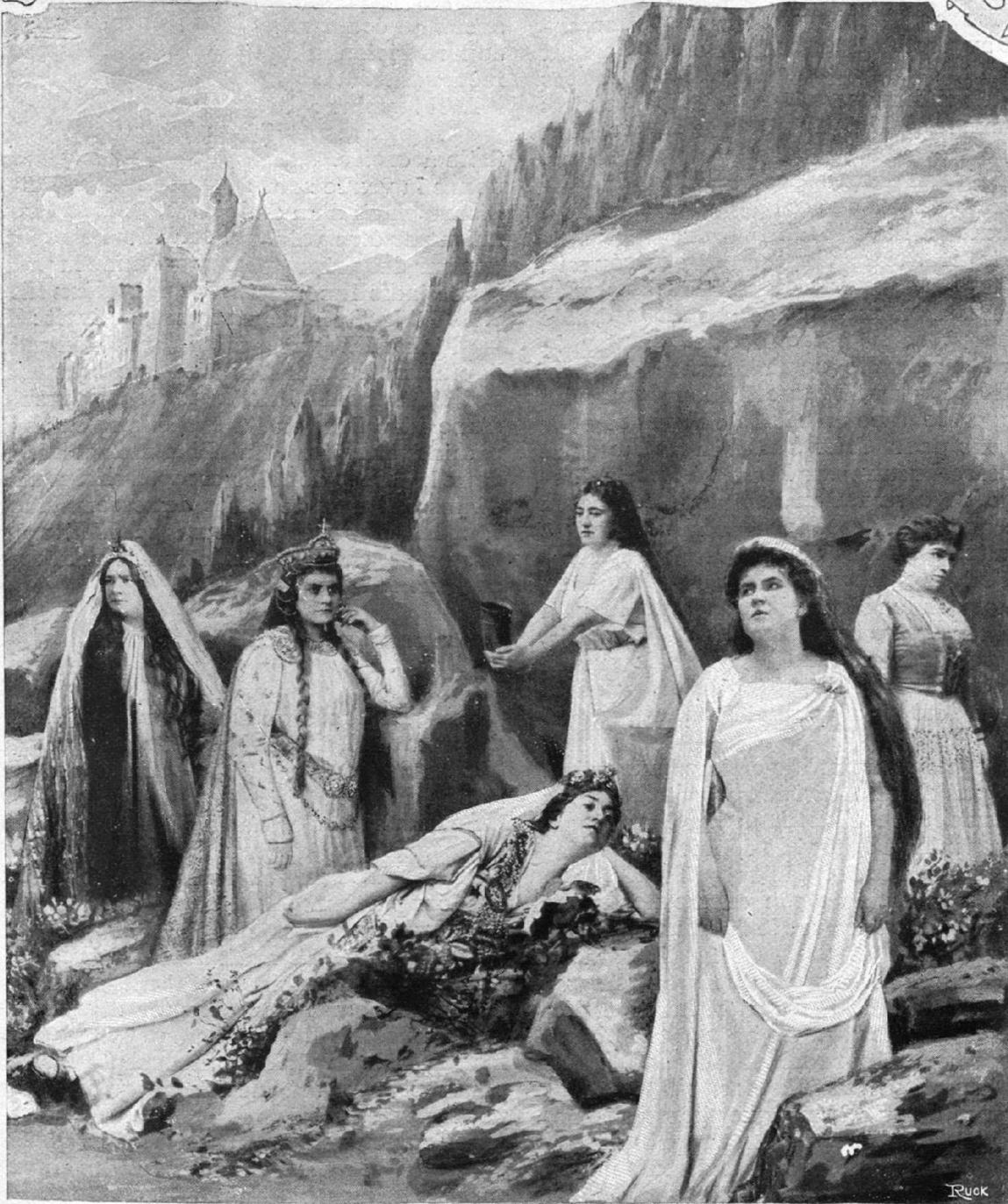
LES HÉROINES
Mlle Marro
(Eva)

Dans un décor synthétique des sites où se plut l'imagination héroïque de Wagner, nous avons leur caractère et de leur destin, figurées par celles des

pour lui et ne le quitta que le jour où le maître lui dit :

— Vous avez appris à vous tenir sur vos jambes. Allez!

Au printemps de 1834, Mme Schröder-Devrient vint chanter à Dresde la *Muette de Portici*. Wagner voyait pour la première fois cette artiste incomparable. Elle devait



DE WAGNER

Mme Schumann-Heink
(Erla)

Mme Rose Caron
(Elsa)

Mme Marie Bréma
(Kundry)

Mme Rosa Sucher
(Sieglinde)

Mme Felia Litvinne
(Isolde)

Mlle Claire Friche
(Senta)

groupé les créatures les plus significatives de son génie. Elles sont là dans l'attitude expressive de cantatrices qui les incarnèrent avec le plus de perfection.

exercer sur lui une très grande influence, et lui suggérer l'idée de cette intime union de la musique avec le drame à laquelle il tendit bientôt tous ses efforts.

Il le disait encore à la fin de sa vie :
« L'exemple de la Devrient a été mon constant idéal, et chaque fois que je concevais un rôle je l'avais devant les yeux. »

Il avait déjà écrit un opéra, les *Fées*, dans lequel il contait les amours d'une fée pour un poète.

La fée sacrifierait volontiers son immortalité au poète s'il demeurait éternellement confiant, quelles que fussent les épreuves qu'elle lui imposerait. Mais le poète n'est qu'un mortel. Il doute, il veut savoir, et la fée se métamorphose en statue. Alors, désespéré, il chante éperdument, et la chaleur magnifique de ses chants rend la vie à l'amante qu'il avait failli perdre.

Mais il avait vingt ans, se trouvait, disait-il, « dans les dispositions les plus joyeuses du monde, et se sentait le diable au corps ». Il entreprit de chanter la beauté matérielle de la femme dans son deuxième opéra, *Défense d'aimer* dont il dut changer le titre en celui de *La Novice de Palerme* pour obéir à la censure. Le sujet était si scabreux pour l'époque qu'à la deuxième représentation il n'y avait dans la salle que trois personnes: ses propriétaires et un juif polonais en costume de gala. Par surcroît de malheur, dans la coulisse, au moment où le rideau allait se lever, le mari de la chanteuse tombait à bras raccourcis, d'abord sur le second ténor, puis sur sa femme, et les rouait si bien de coups qu'ils eussent été incapables de paraître en public.

Telle fut la carrière de ce deuxième opéra.

Wagner fit une troisième tentative, plus heureuse, avec *Rienzi*, opéra historique. Mais, au milieu de tant de déboires, sa vocation et son talent s'étaient affirmés, et la pensée maîtresse de son œuvre ne tardait pas à se faire jour avec le *Hollandais volant* ou le *Vaisseau fantôme*. Ce fut l'Opéra de Paris qui eut la primeur du livret (Wagner l'avait vendu 500 francs); la partition avait été écrite par un autre, et l'œuvre remporta un remarquable succès. L'échec ne découragea pas Wagner qui, en sept semaines, écrivit sa musique sur son poème, et le *Hollandais volant* était représenté en 1843 à Dresde et repris trois mois plus tard à Riga.

On voit quelle opiniâtreté Wagner apportait dans la lutte et c'est là un des traits les plus marquants de sa nature, si spéciale qu'en 1886 voici les deux étranges jugements que deux critiques portaient sur l'homme et sur son œuvre :

« Wagner, écrivait à la *Deutsche Rundschau* M. Hiller, directeur du Conservatoire de Cologne, ressemble en beaucoup de points à Napoléon III. Comme celui-ci il eut toujours foi en son étoile, malgré les

circonstances les plus contradictoires. Tous les moyens qui pouvaient le mener au but de ses aspirations, il les a employés avec une constance et une énergie qu'aucun musicien n'a possédés avant lui au même degré... »

Et il termine :

« Wagner aura-t-il son Sedan? C'est difficile à croire. Jusqu'ici rien ne nous annonce la venue sur le terrain musical d'un Bismarck ou d'un de Moltke. Mais sa cause finira par être vaincue, car elle ne repose que sur des principes faux, comme la puissance jadis incontestée de Napoléon III. »

Le *XIX^e Siècle*, d'autre part, écrivait :

« Richard Wagner est la volonté, l'énergie, l'opiniâtreté incarnées. Comme tous ceux qui s'attachent obstinément à la poursuite d'une idée fixe, on l'a traité longtemps de maniaque. Aujourd'hui, Bismarck et lui, ces deux hommes dont les caractères sinon les génies ont tant de traits de ressemblance, sont les dieux de l'Allemagne. L'élite des Germains gallophobes et mélomanes est prosternée à leurs pieds. »

LE TRIOMPHE FINAL

La seule chose qu'il faille retenir de ces deux parallèles, c'est l'esprit absolu et systématique de Wagner, et son désir, son besoin d'unité.

Le *système*, c'est-à-dire la conception philosophique, apparu la première fois dans le *Vaisseau fantôme*, se rencontrera dès lors partout.

Malgré l'insuccès du *Vaisseau fantôme*, l'Opéra de Dresde avait accueilli avec empressement *Tannhauser*, et faisait de notables dépenses pour le représenter dignement. Mme Schroëder-Devrient, un peu mûre déjà, figurait Vénus. Elle avait accepté le rôle par complaisance, déclarant qu'elle n'en pourrait rien tirer.

— Vous êtes un homme de génie, disait-elle à Wagner, mais vous écrivez des choses si excentriques qu'il est impossible de les chanter.

Encore une fois, ce fut un franc insuccès. Tout avait déplu, la musique aussi bien que le sujet.

« Weber, expliquait l'intendant royal à Wagner, arrangeait mieux les choses. Il savait terminer ses opéras d'une façon heureuse: l'Art doit être gai et consolant. »

Cette fable de *Tannhauser* était assez douloureuse, en effet :

Tannhauser, tel Hercule entre la mol-



SIEGFRIED ET GUTRUNE

Siegfried est venu dans le burg de Gunther, roi des Burgondes. Gutrune, sœur du monarque, lui offre, dans une corne d'ivoire, un philtre enchanté qui doit abolir la raison du héros, (1^{er} acte du Crépuscule des Dieux.)

lesse et la vertu, hésite entre l'amour de Vénus *tentatrice* et l'amour mystique d'Elisabeth *rédemptrice*.

Pour conquérir Elisabeth, il vient prendre part au tournoi de chant organisé par le landgrave de Thuringe, père d'Elisabeth. Il est vainqueur... Mais Vénus lui inspire un hymne enflammé à l'amour profane. Tannhauser éperdu, rompant le charme qui lui dicta ses chansons, part pour Rome, avec des pèlerins, implorer son pardon devant l'autel de Saint-Pierre. Le Saint-Père le repousse et le rejette à Vénus pour l'éternité. Et comme lentement Tannhauser regagne le Venusberg, où l'attend l'amour profane, il rencontre un lugubre cortège qui descend de la Wartburg : c'est le convoi d'Elisabeth qui, en se tuant, vient de racheter la faute de celui qu'elle aimait. Et Tannhauser meurt à son tour en invoquant la sainte dont la mort lui gagne le ciel.

Mais Wagner avait nettement vu sa voie et il écrivait ensuite *Lohengrin*, le premier opéra avec lequel il devait, malgré des manifestations hostiles, triompher à Paris.

Il y met de nouveau en présence l'amour tentateur et l'amour rédempteur. La première représentation avait eu lieu en 1850 à Weimar. Wagner, banni d'Allemagne en

1849 pour avoir porté les armes contre le roi de Saxe, n'y assista pas.

Mais, dix ans plus tard, sa renommée bruyante avait passé les frontières et envahi la France. Les critiques — favorables ou hostiles — étudiaient son œuvre, et la caricature consacrait sa gloire.

Malgré tout, Wagner poursuivait sa route. Au cours de son exil à Zurich, il commençait à composer *La Tétralogie* et, entre temps, *Tristan et Isolde*, admirable et fougueux poème d'amour, et *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*.

Avec la Tétralogie (*l'Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des Dieux*) et *Parsifal* nous retombons en plein symbole.

Un critique allemand définit *Parsifal* :

« Le cantique des cantiques de l'amour divin, comme *Tristan* est le cantique des cantiques de l'amour terrestre. »

L'œuvre de Wagner se termine ainsi en apothéose mystique, et c'est un des caractères les plus étranges de ce musicien de génie, d'avoir édifié, à côté de son œuvre musicale, un essai de système philosophique qui, s'il n'est pas indiscutable, eut du moins la qualité précieuse de donner à toute son œuvre un aspect d'unité et de force, qu'aucune autre n'avait connu jusqu'alors.



LES FILLES DU RHIN

Sur un rocher émergeant du Rhin, les trois filles du Fleuve, à qui fut confiée la garde de l'or, s'ébattent et chantent.
(1^{er} acte de l'Or du Rhin.)



GAPON CHEZ M. CLEMENCEAU

Gapon consentit à se laisser interviewer par M. Clemenceau. La conversation fut très longue ; le futur ministre de l'Intérieur la consigna par écrit (page 22, coi. 1).

La véridique et dramatique histoire du pope Gapon (Suite)

On a vu dans le dernier numéro de *Je sais tout* le commencement de l'extraordinaire odyssée du pope Gapon. Les lignes que l'on va lire et qui sont de la plus rigoureuse authenticité révèlent des détails plus inattendus encore. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

GAPON et son compagnon arrivèrent au village de Tauroggen à deux pas de la frontière. L'industrie de la contrebande y fleurit. On trouva l'homme à qui Gapon était recommandé. Malheureusement c'était un ivrogne et, à l'heure fixée pour la fuite, il était impossible de le réveiller de sa torpeur. Le lendemain, de grand matin, au

milieu d'un brouillard intense, Gapon risqua l'aventure sous la seule conduite d'un gamin de douze ans. Ils étaient encore à trente mètres de la frontière, marquée par une barrière en fil de fer barbelé, quand une sentinelle les interpella. Ils se mirent à courir. Le soldat leur ordonna de s'arrêter. Ils n'en firent rien et continuèrent en zigzag pour éviter les balles qu'on lancerait. Le soldat, par un hasard providentiel,

Published on 15 th august 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. — Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

glissa dans la neige et s'étendit tout de son long. Ils étaient sauvés!

Ils passent en rampant sous les fils de fer, se relèvent. Ils sont en territoire allemand et entrent dans une auberge.

L'arrivée de ces êtres hâves et défaits provoque une véritable stupeur. Gapon s'explique :

— Je suis un déserteur arrivé ici avec tant de mal que je suis épuisé.

A ces mots un individu qui buvait dans un coin se lève et sort.

— C'est un policier, fait l'aubergiste, il peut vous mettre en état d'arrestation sur-le-champ.

Encore une fois le fugitif dut son salut à la bienveillance de la patronne. Elle lui offrit son propre traîneau tout attelé. Il y sauta et ce fut une course furieuse à travers champs dans la direction de la première ville allemande, Tilsitt.

Là, il fut reçu à bras ouverts par un socialiste à qui il avait été recommandé. Il était en sûreté. Un chapitre de sa vie était clos. Il n'était plus le grand révolutionnaire, mais un martyr jouissant de l'admiration curieuse de l'Europe entière, qui devait lui faire fête.

Gapon ne resta que peu de jours en Allemagne, où il ne se sentait pas en sécurité; on l'avait accueilli, pourtant, en héros, dans les milieux révolutionnaires et il arriva à Genève auréolé d'une gloire éblouissante.

Il voulut — et c'est là que commença une erreur qui devait lui devenir fatale — vivre en grand seigneur; le grand monde l'accueillait, — par pur snobisme, — il désira y faire figure. Ses amis, et en particulier Gorki, lui avaient fourni un petit pécule de voyage, les socialistes exilés se chargeaient bien de son entretien, mais ils étaient pauvres...

Il se rendit à Paris et, un peu plus tard, à Londres. Les dames du grand monde raffolaient de ce personnage de roman qui se cachait avec tant de soin et de mystère. Cette publicité fut mise à profit par les camarades de Gapon, lesquels lui firent offrir, par un grand éditeur anglais, 30.000 francs pour son autobiographie. Il accepta, se mit au travail et, Londres ne lui plaisant plus, demanda et obtint une avance de 2.500 francs, puis s'embarqua pour Paris. Là, bien qu'il se trouvât en relations avec les personnages politiques français les plus importants, il refusa de descendre dans un hôtel.

— Je voudrais, déclara-t-il à son ami

M. R..., le plus influent des révolutionnaires russes à Paris, trouver un domicile de tout repos, chez un particulier.

On l'installa chez un de nos plus célèbres professeurs en Sorbonne, vieux célibataire qui lui céda sa propre chambre à coucher, et qui lui-même croyait encore aux risques que Gapon prétendait courir en se montrant dans le public.

Or, voici ce qui dépeint excellemment le caractère de l'ex-prêtre : arrivé chez son hôte le soir à neuf heures, il ressortit aussitôt au grand ébahissement du professeur qui, cependant, ne put demander d'explications, parce que Gapon ne comprenait pas un mot de français.

LE POPE GAPON AU QUARTIER LATIN.

Le lendemain matin, M. R... se rendit chez le savant pour conférer avec Gapon. Il trouva le malheureux professeur dans un état de surexcitation lamentable, tremblant, hagard, se tenant à peine debout. Il n'avait pas dormi de la nuit. Il avait passé son temps à aller du salon à la chambre à coucher pour regarder si le grand révolutionnaire, poursuivi par la police, était rentré. Il n'avait pas revu Gapon et il se trouvait en proie aux suppositions les plus sinistres concernant les causes de sa disparition.

On fit une course folle chez tous les amis en relations avec le disparu. Personne ne l'avait vu. La matinée passa. Dans un conciliabule inquiet, on se résolut à signaler le sinistre aux autorités. L'un devait aller demander l'intervention de M. Clemenceau; un autre s'engagea à expliquer le cas immédiatement au préfet de police. On se leva, plein d'angoisse, pour se mettre en campagne, quand... la porte s'ouvrit et Gapon entra en coup de vent, mais d'une humeur massacrant. Il ne répondit à aucune question, demanda dans des termes assez cavaliers qu'on lui laissât la paix, et s'éclipsa de nouveau, pour écrire, comme on l'a su plus tard, à son éditeur en vue d'obtenir une nouvelle avance.

Voici ce qui s'était passé : Gapon s'était oublié dans les délices du quartier Latin, où il avait consommé force bocks au café d'Harcourt avec un sien camarade qui devait partir pour la Russie. L'ex-prêtre était nanti de deux billets de mille francs. Les bocks avalés, on décida de souper et on se livra si joyeusement à cette opération que Gapon en revint délesté de ses cent louis!



A LA FRONTIÈRE

Gapon et son compagnon arrivaient à la frontière quand une sentinelle les interpella et leur ordonna de s'arrêter; le soldat allait tirer, mais, par un hasard providentiel, il glissa dans la neige et s'étendit de tout son long. Ils étaient sauvés! (page 20, col. 1).

A ce moment, le farouche révolutionnaire était la coqueluche des salons. Il s'habilla avec soin, se crut né pour la grande vie et se rendit promptement assez ridicule aux yeux de ses camarades. Il se faisait difficile pour ses relations et on ne pouvait lui rendre visite que sur demande d'audience, comme pour le tsar lui-même.

Pourtant il voulut bien un jour consentir à se laisser interviewer par un journaliste. Il faut dire que le reporter était de marque et nous ne voyons aucune difficulté à dévoiler son nom ici : c'était M. Clemenceau, depuis ministre de l'Intérieur. Gapon condescendit à se déranger en personne, accompagné d'un ami commun faisant office d'interprète.

Le futur grand-maître de nos forces publiques reçut avec considération le pope, qui se laissa « interviewer » avec complaisance.

La conversation fut très longue et consignée mot par mot, par écrit. M. Clemenceau, cependant, ne l'a jamais fait insérer dans son journal *l'Aurore*. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'offre pas d'intérêt. Au contraire.

Rien ne serait plus piquant que de lire l'interrogatoire que M. Clemenceau a fait subir au révolutionnaire russe. Il en existe une copie.

Pourquoi ce document extrêmement intéressant n'a-t-il jamais vu le jour? Non pas que le « journaliste » ait craint de se compromettre. Ce serait mal connaître le caractère de M. Clemenceau qui, sans doute, rirait avec tout le monde si cette interview se trouvait publiée... C'est, au contraire, Gapon qui, après coup, a voulu apporter à ses déclarations des changements essentiels, soit parce qu'il avait dit des mensonges faciles à constater, soit parce qu'il comptait tirer plus de bénéfices pécuniaires de certaines révélations en les donnant à son éditeur anglais. M. Clemenceau fut tellement choqué de cette attitude, pour le moins singulière, qu'il s'abstint par la suite de parler de Gapon et, à plus forte raison, de publier ses déclarations.

GAPON FACE A FACE AVEC L'ONCLE DU TSAR.

Après avoir touché le prix du manuscrit de ses Mémoires, Gapon s'installa à Genève où il entendit être traité en chef par les partis révolutionnaires. Mais il sentit que les vieilles méfiances, endormies grâce à son courage pendant les massacres, renais-

saient peu à peu et il prit la décision de partir.

Ici se place l'épisode le plus abracadabrante, peut-être, de cette histoire fantastique! Gapon se rend sur la Côte d'Azur.

— Je pars pour Nice et pour Monte-Carlo, déclara-t-il aux personnes qui l'interrogeaient.

Et comme on lui demandait la raison de cette fugue :

— J'y vais par ordre de mon parti, chuchota-t-il mystérieusement, sans ajouter un détail, qu'il eût été, sans doute, bien en peine de donner.

Arrivé sur la Côte d'Azur, il fréquenta assidûment les tables de jeu, peu soucieux de l'impression détestable que cette attitude devait produire, non seulement sur ses camarades russes, mais sur ses admirateurs cosmopolites.

Un soir, par un hasard pénible, Gapon, qui « pontait » de nombreux louis, reconnut en levant les yeux, juste en face de lui, qui? Le grand-duc Alexis, qui avait pris une part des plus actives aux dispositions militaires dont le résultat avait été le massacre des cortèges organisés par le pope...

Les assistants étaient frappés de stupeur devant cette rencontre tragique. Gapon se remit tranquillement à jouer. Ses mises se mêlaient à celles de l'oncle du tsar.

Tous les deux, d'ailleurs, perdirent la forte somme ce soir-là. Quelques-uns des Russes qui avaient reconnus les deux joueurs furent suffisamment choqués pour quitter immédiatement le salon... Ce fut un scandale.

Si Gapon n'eut pas beaucoup de délicatesse, il n'avait pas beaucoup de chance non plus. En peu de temps, il perdit la presque totalité de son argent. Comment continuer alors la vie mondaine?

C'est ici que commence le drame de trahison qui devait le mener sur une pente fatale jusqu'à la mort.

Il retourna à Genève pour constater que son prestige était devenu à peu près nul dans les milieux des révolutionnaires russes. Il se rendit à Paris pour tâcher de relever sa situation morale et financière. Son ami, M. R... déjà nommé, voulut bien l'hospitaliser chez lui. Gapon essaya de se garantir pour l'avenir contre les méfiances de ceux qui étaient déjà révolutionnaires à l'époque où lui-même faisait encore le jeu du chef de la police secrète, Zoubaroff; il demanda à R... qui jouit d'une influence énorme auprès de tous les groupes d'extrême gauche



UNE RENCONTRE ÉMOUVANTE A LA TABLE DE JEU

Gapon, qui menait grand train et perdait des sommes considérables au jeu, se trouva un soir en face du grand-duc Alexis, qui avait pris une part active aux dispositions militaires dont le résultat avait été le massacre des sortéges organisés par le pape (page 22, col. 2).

en Russie, de le faire recevoir membre de son parti.

R... ne put que donner une réponse évasive. La décision était à prendre par le comité central en Russie. Cette décision, réclamée sur rapport de R..., fut négative. R... en effet, n'avait jamais cru à la sincérité absolue de Gapon. En qualité de directeur de l'imprimerie secrète du parti, c'est lui qui avait refusé d'imprimer le fameux manifeste de Gapon au tsar, à moins d'en posséder le manuscrit de la main du prêtre. C'est lui aussi qui, constamment, avait tenu à suivre les gestes de l'énigmatique personnage en France et ailleurs.

Se voyant refuser l'entrée dans les groupes vraiment révolutionnaires, Gapon conçut un sérieux dépit.

OÙ LE TRAITRE COMMENCE A POINDRE.

Que pouvait-il faire alors? Il n'y avait plus aucun doute qu'en Russie il n'aurait pas du tout l'influence prépondérante qu'il avait rêvée. Et il sentait que le mouvement se développait sans lui; pour le moins avec autant de succès qu'avec lui. La peur d'être inutile et la crainte d'être combattu, écarté par les partis révolutionnaires, lui donnèrent sans doute l'idée de rentrer en Russie avant tous les autres chefs populaires exilés et de se créer une place importante à la tête d'un parti autre que le socialiste et le révolutionnaire. Et voilà expliqué le retour en Russie, dont le but paraissait plus qu'obscur à tous les gens qui avaient suivi cette odyssée dans les journaux.

Mais, pour exécuter ces plans, inspirés par l'ambition et le désir de continuer une vie de luxe, il fallait deux choses : l'abandon par le gouvernement russe des poursuites dirigées contre lui, — en d'autres mots la grâce et la permission de rentrer en Russie sans être inquiété par la police, — et ensuite une certaine somme d'argent. Ce n'étaient certes pas les exilés qui pouvaient lui accorder ces choses-là. C'était uniquement le gouvernement russe, la police russe, tout le régime contre lequel

il avait déchaîné l'insurrection populaire.

En un mot, seule la trahison pouvait lui permettre de réussir dans sa singulière entreprise. Il devait renier ses idées, tromper ses amis, ses camarades, les ouvriers qui croyaient en lui, enfin le monde entier. Il devait jouer le rôle toujours odieux du « mouchard ». Et il s'est certainement rendu compte que, si ce jeu dangereux était un jour découvert, il serait un homme moralement, sinon matériellement perdu.

Malgré tout, poussé simultanément par l'esprit de lucre et par son ambition mondaine démesurée, il n'hésita pas à se vendre au gouvernement qu'il faisait toujours semblant de combattre à mort.

Pour donner le change à ses camarades, il affectait, à cette époque, plus que jamais une peur ridicule de la police, et son état de continuelle surexcitation nerveuse lui facilitait cette attitude qui donna lieu à maint incident grotesque.

Un jour — il habitait « caché » dans une chambre de domestique mise à sa disposition par un ami — il entendit frapper à sa porte. Avec un hurlement de fureur il se précipita, ouvrit, empoigna le visiteur et... le lança en bas de l'escalier! Le malheureux tomba juste devant la porte de l'appartement où demeure l'ami complaisant de Gapon.

Cet ami, qui accourut au bruit formidable de la chute, reconnut immédiatement dans la victime un de ces pauvres vieux peintres du quartier Latin qui vont de porte en porte demandant à faire des portraits, séance tenante, pour dix sous... Au même moment descendit Gapon, toujours en proie à une fureur incompréhensible, envahissant l'appartement de son ami et criant pendant des heures encore qu'on était venu pour le tuer...

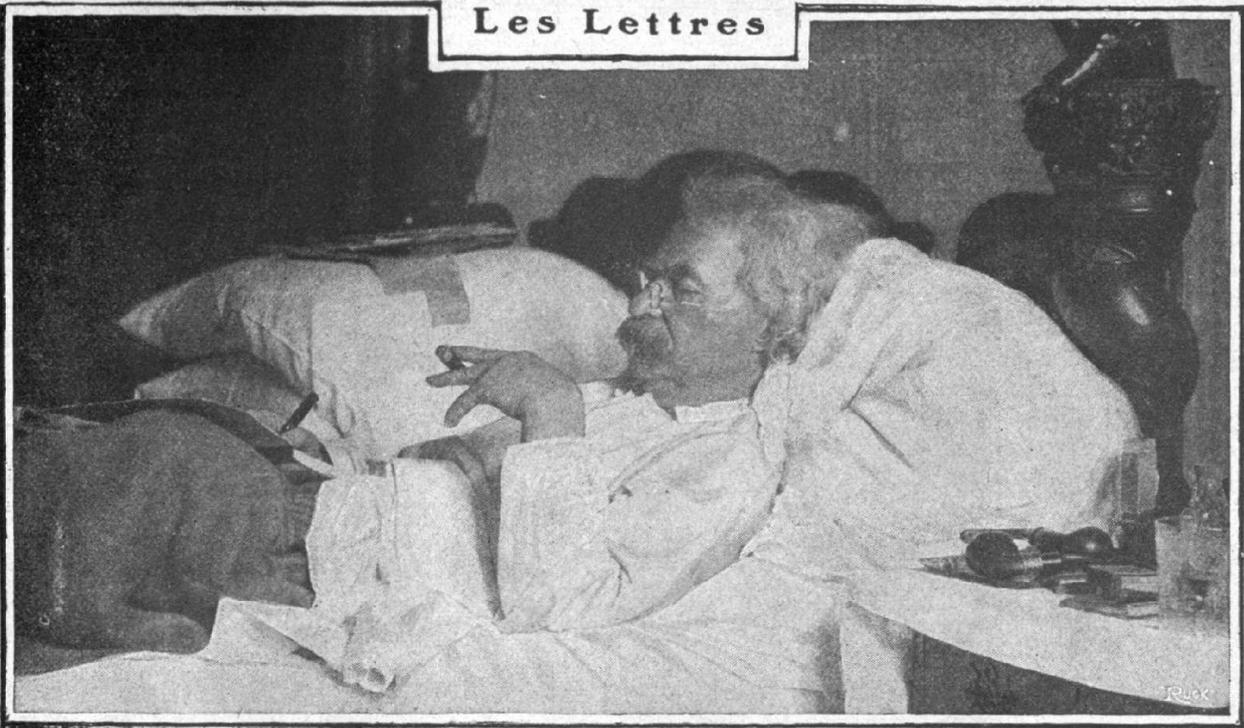
Or, on a su, quelques mois après, qu'à cette époque Gapon avait déjà dans sa poche son décret de grâce et l'autorisation, signée du ministre de la police, de rentrer en Russie!

(A suivre.)

ALEXANDRE ULAR.

(Illustrations de Lelong).





MARK TWAIN FUME EN ÉCRIVANT DANS SON LIT

Le célèbre humoriste américain est un travailleur acharné, qui consacre souvent ses nuits à écrire. Sa passion pour le tabac n'a d'égale que son amour du tabac. La plume d'une main, un cigare allumé de l'autre, voilà sa pose habituelle, même au lit. Quelquefois, il délaisse le cigare pour la pipe; on en aperçoit plusieurs placées à sa portée sur sa table de nuit.

CIGARE? PIPE? CIGARETTE?

Je sais tout interviewe nos principaux écrivains

La plupart des écrivains de notre époque fument. Serait-ce donc qu'ils trouvent en ce plaisir une excitation cérébrale? Ou n'est-ce là qu'un inoffensif passe-temps? Nous sommes allés poser ces questions aux plus célèbres d'entre eux ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻



Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale, Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale, écrivait M. Thomas Corneille, frère du grand Corneille, mais il s'empressait d'ajouter :

Et par les fainéants, pour fuir l'oisiveté, Jamais amusement ne fut mieux inventé...

Nos littérateurs sont, en général, de grands fumeurs, et cependant rien de plus actif qu'un littérateur de notre époque. Il produit avec régularité des volumes qu'il vendra rigoureusement. S'il fume, ce n'est pas qu'il soit paresseux.

Pourquoi fume-t-il?

Nous allons tout simplement le lui demander.

M. Victorien Sardou fume le cigare, de gros cigares choisis. Il est fort possible que le cigare favorise son élocution, car il est le conteur le plus amusant que vous puissiez imaginer lorsque, après dîner, son pur havane allumé, il évoque les époques anciennes dont il fut le témoin. Il connaît cent, mille, deux mille anecdotes. Il est inépuisable.

M. Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, est un fumeur opiniâtre. Dans la rue, lorsqu'il agite en marchant des pensées volontiers frivoles, il fume. Dans son cabinet, lorsqu'il cherche à fixer son esprit sur des sujets graves, il fume... Il fume en lisant, il fume en écri-

vant, il fume en bavardant...

M. Henry Roujon va, par la vie, la cigarette aux lèvres avec un sourire. C'est un des littérateurs contemporains que le bonheur visita; et rarement la fortune s'arrêta chez un meilleur, qui l'ait autant méritée.

Comme il y en avait quelques-uns, parmi nos contemporains notoires, dont je ne savais pas les opinions précises touchant la « fumerie », je leur ai demandé, d'un petit billet amical, quelles étaient leurs relations présentes avec le tabac. La futilité du sujet ne les a pas trop surpris. Gentiment ils ont confessé leur cas. Exemple, le sage et trop modeste Abel Hermant:

Cigarette, cigare, pipe, j'use de tout, avec modération. Croyez-vous vraiment que le tabac inspire?

Je pense, avec Théodore de Banville, que « le plus simple est encore d'avoir du génie ». Je ne dis pas cela pour moi, naturellement.

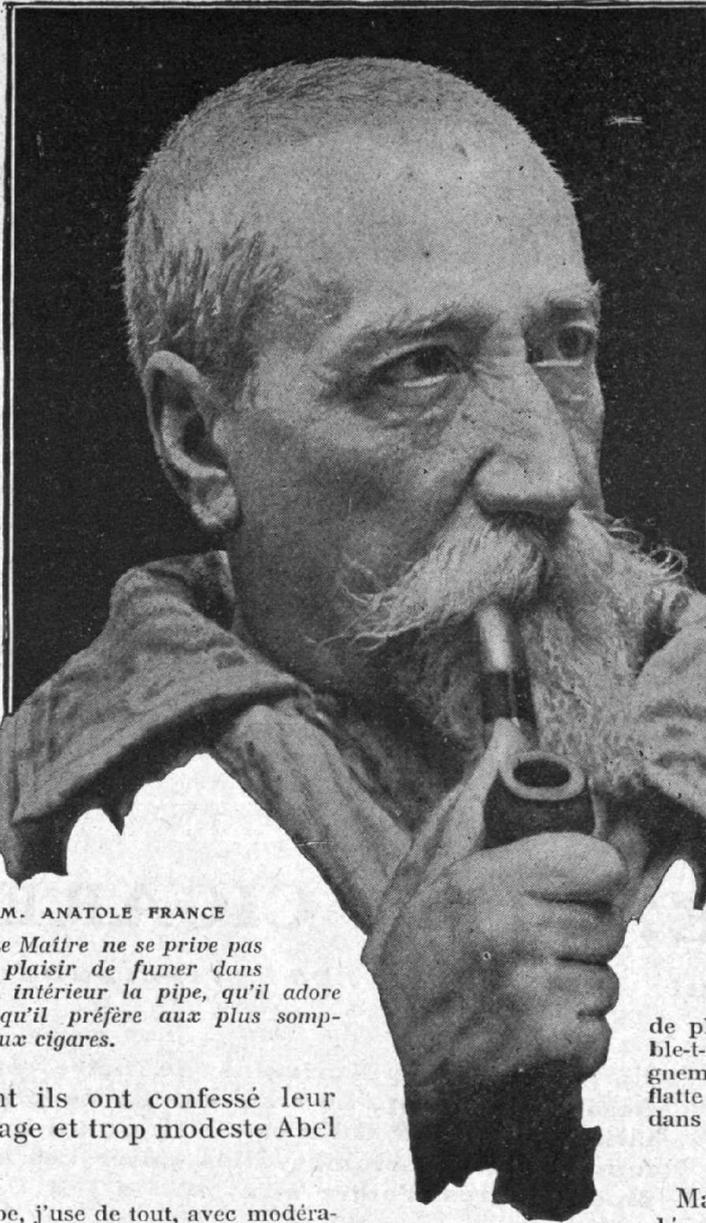
ABEL HERMANT.

Et cet autre sage, Emile Faguet, qui a la sérénité du vicieux endurci:

Je fume beaucoup; je crois que ça ne me sert à rien du tout et que ça me fait du mal. Voilà toute mon opinion sur la question.

ÉMILE FAGUET.

La passion de François Coppée pour le tabac est aussi classique que son culte pour les chats. Le poète fume en rêvant dans le petit jardinet qui complète son pavillon de la rue Oudinot, si paisible; il fume en écrivant, en lisant, en parlant,



M. ANATOLE FRANCE

Le Maître ne se prive pas du plaisir de fumer dans son intérieur la pipe, qu'il adore et qu'il préfère aux plus somptueux cigares.

dans son cabinet qu'abritent les feuillages grim pant à sa fenêtre, et, s'il évite parfois les séances académiques, c'est que la furieuse envie « d'en griller une », comme on dit au Parnasse, le tourmente à l'excès.

Et voici, d'ailleurs, sa réponse:

Je fume — ou plus exactement j'allume de nombreuses cigarettes et, après quelques bouffées, je les jette. J'ai pris cette mauvaise habitude vers

l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans; j'en ai soixante-quatre. Je suis donc endurci dans mon vice. Il en est pourtant de plus coupables et

de plus nuisibles, me semble-t-il? Tel est le renseignement souhaité. Je ne me flatte pas qu'il retentisse dans la lointaine postérité!

FRANÇOIS COPPÉE.

Mais, parmi les académiciens, M. Brunetière est le plus excessif. Il fume trop. On le lui a répété sans cesse, et peut-être l'a-t-on décidé récemment à plus de modération. Le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* enfouit en toutes ses poches du tabac ordinaire et très sec, qui s'émiette et se mélange aux plus bizarres résidus. D'une main nerveuse, il ramasse ces débris et les éparpille sur la feuille mince de papier qui se troue, se déchire et prend des aspects malingres qui font peine. Il allume, la cigarette s'éteint; il allume encore; et tout le jour il s'efforce à cette fabrication pénible. Tel est M. Brunetière fumeur excessif. Et voici M. Jules Lemaître:

Pipe chez moi. Impossible travailler sans ça. Cigarettes dehors. Et sur cette émouvante déclaration, je

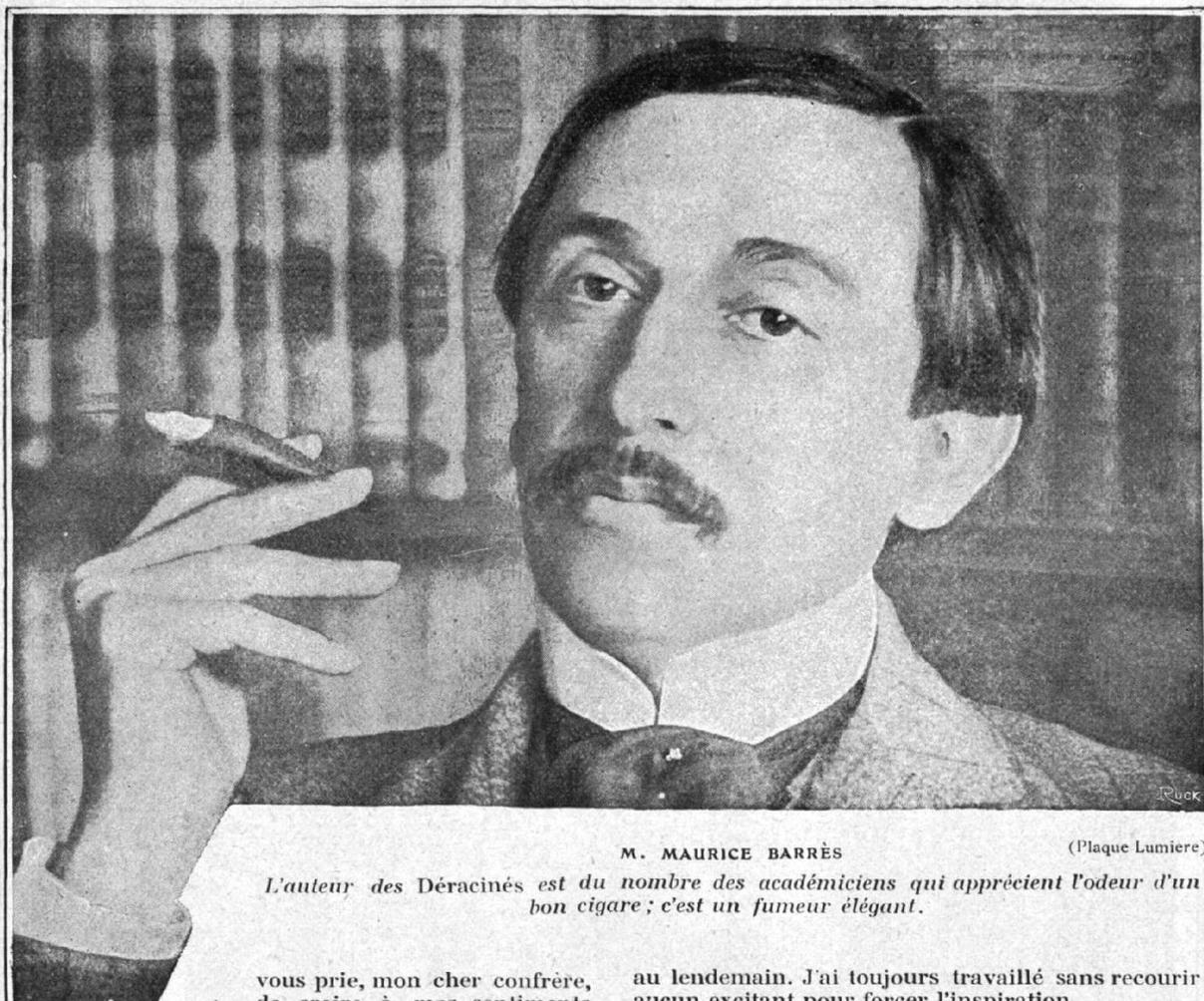
Cigare ? Pipe ? Cigarette ?



M. FRANÇOIS COPPÉE

(Plaque Lumière)

*Endurci dans son vice — il avait dix-huit ans quand il « grilla » sa première cigarette — le poète des **Humbles** fume en écrivant, en lisant, en parlant.*



M. MAURICE BARRÈS

(Plaque Lumière)

L'auteur des Déracinés est du nombre des académiciens qui apprécient l'odeur d'un bon cigare ; c'est un fumeur élégant.

vous prie, mon cher confrère, de croire à mes sentiments dévoués. JULES LEMAITRE.

au lendemain. J'ai toujours travaillé sans recourir à aucun excitant pour forcer l'inspiration.

HENRI LAVEDAN.

Continuons la série des académiciens par ce récit champêtre de M. André Theuriet. Bourg-la-Reine, belle villa, vaste jardin aux allures de parc seigneurial ; la résidence est propice aux rêveries solitaires :

Je suis un fumeur impénitent, et, depuis au moins une cinquantaine d'années, je fume alternativement le cigare et la pipe ; le premier, pendant la promenade ; la seconde, pendant les matinées de travail. Entre la page écrite et la page à écrire, ma pipe, savourée lentement, est un doux intermède.

Par exemple, je ne me suis jamais aperçu que cette opération ait eu la moindre influence sur ce qu'on appelle « l'inspiration ». J'ai cru remarquer, au contraire, que les fumeries trop prolongées inclinent à une paresseuse rêverie. Conclusion : le tabac berce agréablement l'esprit, mais ne l'incite nullement au travail.

ANDRÉ THEURIET

Comme la contradiction est le charme de la vie, quatre billets d'académiciens. L'un dit :

Fumer m'était nuisible ; j'y renonçai. J'ai fumé des cigarettes jusqu'à trente ans. Cela me faisait du mal ; alors j'ai renoncé au tabac, du jour

L'autre dit :

Fumer m'étant nuisible, je continue.

Je fume exclusivement la cigarette. Je ne lui dois aucune reconnaissance, littéraire ou autre ; je lui dois quelques migraines et le sentiment, très humiliant et très net, qu'en continuant de l'aimer, je commets une faiblesse qui n'a pas l'inexpérience pour excuse.

RENÉ BAZIN.

Le troisième pense à peu près de même façon ; c'est notre cher et puissant dramaturge Paul Hervieu :

Je considère que fumer est un vice et une infirmité. En faisant l'aveu que je les ai, faut-il que je m'excuse de ne pas décrire combien ni comment ?

PAUL HERVIEU.

Et le quatrième assure que cela lui est parfaitement égal, c'est le maître des descriptifs, Pierre Loti :

Si vous y tenez absolument, dites que je ne fume que des cigarettes égyptiennes et en Orient toute la journée des narguilés. Je n'ai jamais remarqué que cela eût une action, bonne ou mauvaise, sur mon esprit.

PIERRE LOTI.

Paul et Victor Margueritte sont tellement unis que chacun d'eux ne fume pas parce qu'il n'oserait fumer sans l'autre. Victor m'a raconté qu'il essaya, certain jour, d'une pipe terrible que lui prépara, dans l'Algérie natale, un zouave au gosier de fer, et il en fut si malade, si malade qu'il n'a jamais recommencé.

Tel encore nous apparaît M. François de Curel par ce billet :

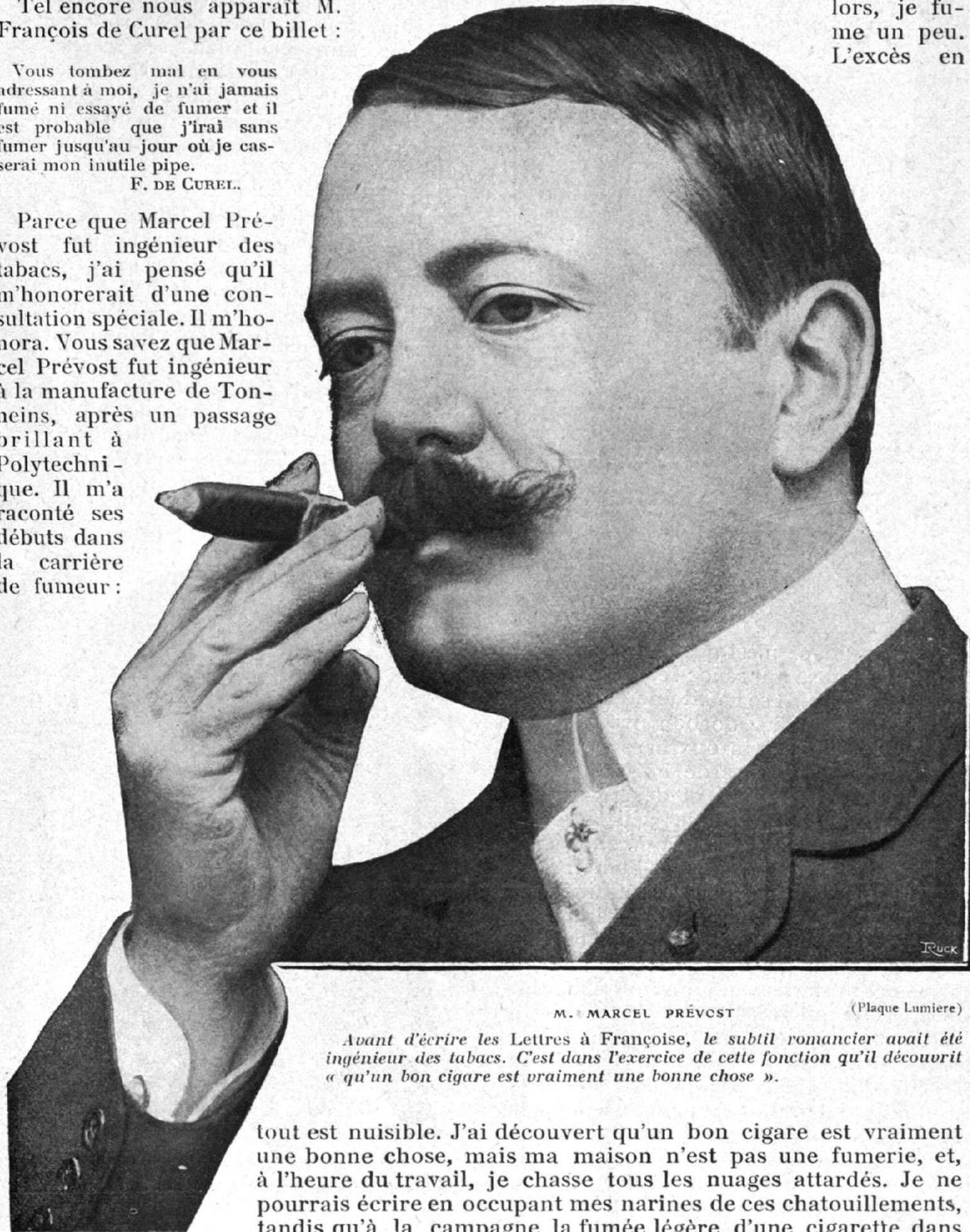
Vous tombez mal en vous adressant à moi, je n'ai jamais fumé ni essayé de fumer et il est probable que j'irai sans fumer jusqu'au jour où je casserai mon inutile pipe.

F. DE CUREL.

Parce que Marcel Prévost fut ingénieur des tabacs, j'ai pensé qu'il m'honorerait d'une consultation spéciale. Il m'honora. Vous savez que Marcel Prévost fut ingénieur à la manufacture de Tonneins, après un passage brillant à Polytechnique. Il m'a raconté ses débuts dans la carrière de fumeur :

— J'étais un bon petit garçon bien sage. Je ne fumais pas. Lorsque je fus nommé dans les tabacs, j'allai rendre à mon grand chef la visite qu'il convenait. Il me dit : « Vous ne fumez pas? Etrange, jeune homme, très étrange... Désormais, il faudra fumer! » J'étais docile, je fumai.

« Depuis lors, je fume un peu. L'excès en

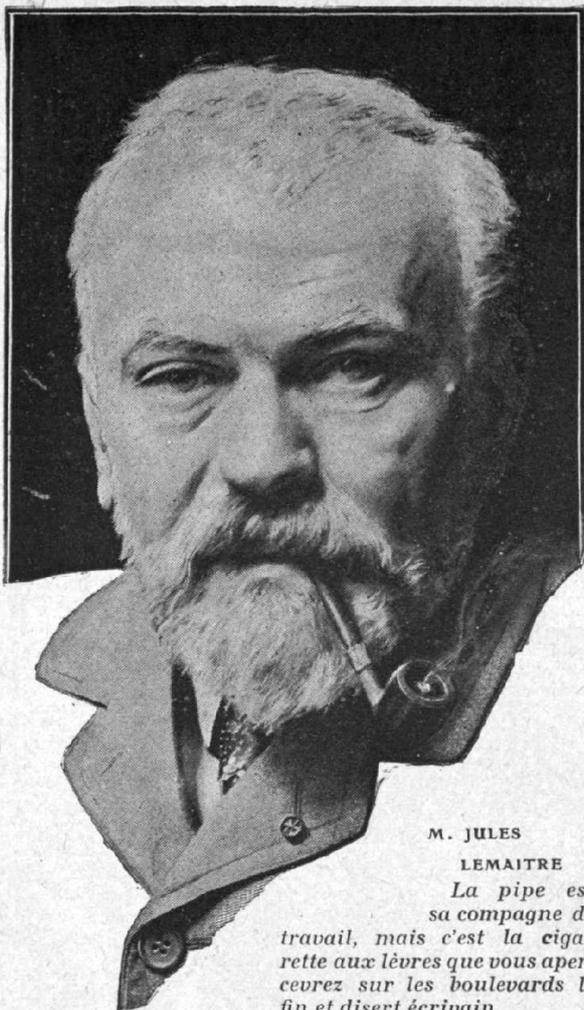


M. MARCEL PRÉVOST

(Plaque Lumière)

Avant d'écrire les Lettres à Françoise, le subtil romancier avait été ingénieur des tabacs. C'est dans l'exercice de cette fonction qu'il découvrit « qu'un bon cigare est vraiment une bonne chose ».

tout est nuisible. J'ai découvert qu'un bon cigare est vraiment une bonne chose, mais ma maison n'est pas une fumerie, et, à l'heure du travail, je chasse tous les nuages attardés. Je ne pourrais écrire en occupant mes narines de ces chatouillements, tandis qu'à la campagne la fumée légère d'une cigarette dans



M. JULES

LEMAÎTRE

La pipe est sa compagne de travail, mais c'est la cigarette aux lèvres que vous apercevrez sur les boulevards le fin et disert écrivain.

l'air du matin, ce n'est pas mal du tout... »

Alfred Capus, apprenez-le, expulse ses défauts un à un. Il se refait une vie de philosophe, c'est-à-dire de bon propriétaire. Il écrivit ses premiers ouvrages au hasard des tables encombrées de boissons, dans l'atmosphère des pipes et des cigares; il écrit à présent ses comédies délicieuses au milieu de son domaine de Vernon-sur-Brenne, qui est le modèle des domaines. Il chante : « O beau pays de la Touraine! » et s'efforce vers l'absence d'émotions impures.

— Je fumais, me dit-il, je fumais comme un Turc. Peu à peu, j'élimine les anciens poisons et m'en tiens aujourd'hui à la simple cigarette qui amuse.

Et, parfois, je rencontre Feydeau, Georges Feydeau qui s'avance en tous lieux précédé d'un cigare somptueux. Feydeau est mon grand ami, il est peut-être aussi le vôtre? Hélas! on n'est guère maître de ses affections. Bref, nous adorons Feydeau, qui est un être charmant. Mais il arbore toujours des cigares trop longs et trop gros,

et qui font trop de fumée. Faut-il qu'il gagne de l'argent pour pouvoir le dépenser si mal?

LES MANIES DE CERTAINS DE NOS ÉCRIVAINS.

Pour en terminer avec les grands dramaturges, je m'en allai voir Maurice Donnay. Il me donna rendez-vous à sept heures du matin et me reçut dans ses splendides salons de la rue de Florence. Une rose havane mourait dans ses cheveux, et il était revêtu pour la circonstance d'un complet « tabac » tout neuf. Cette attention me fut agréable.

Il me dit :

— Dès le collège, je montrais les pires instincts. Je m'enfermais dans les endroits les plus privés pour m'y livrer sans frein à mon vice favori : l'abus du tabac. Je fumais jusqu'à cinq et six cigarettes par mois. Ce, à quinze ans! Il était évident que je finirais mal.

« Au sortir du collège, on me permit de fumer; alors j'y renonçai tout de suite. Parfois, j'essayais de mâchonner du tabac, suivant la façon des matelots, afin de paraître un homme de bon ton. Mais, un jour, dans un salon du meilleur monde, une jeune et



M. ÉMILE FAGUET

L'éminent critique avoue que fumer lui fait mal, mais qu'il continue.

Edmond Haraucourt déteste la pipe et le cigare, même quand ils sont fumés par les autres ; mais fume la cigarette avec acharnement, le matin entre cinq et neuf, en travaillant. La vie ne lui permettant guère de travailler après cette heure, il ne fume presque plus.

Il roule ses cigarettes lui-même, avec du caporal très sec *passé au four*, et préférerait ne pas fumer, plutôt que d'admettre un tabac humide ou des cigarettes collées. Il confectionne ainsi, chaque matin, d'innombrables cigarettes qu'il allume et jette presque aussitôt, pour en refaire et allumer d'autres : fabricant de mégots plutôt que vrai fumeur.

Je pense que M. Jean Richépin s'est raillé de moi. Mais l'âme d'un « enquêteur » a revêtu le triple airain de l'antique — et c'est donc avec joie que je lus :

Je regrette que vous ne m'ayez pas questionné sur la prise ou la chique ; j'avais de curieuses réponses à vous faire. Ce sera pour l'été pro hain, espérons-le !

Pour le présent été, voici mon humble contribution à votre intéressante enquête. J'ai beaucoup fumé. Le tabac d'Orient en cigarettes avait mes préférences. Il aidait tellement mon travail que j'en vins à ne plus pouvoir travailler sans fumer. Honteux de subir cette tyrannie, je me révoltai enfin. Depuis trois mois, je ne fume plus du tout. Mon travail ne me paraît pas en souffrir.

JEAN RICHEPIN.

COMME QUOI FUMER EST UNE OCCUPATION GRAVE ET POÉTIQUE.

J'avais eu la crainte de sembler bien puéril aux poètes par ces questions banales. Mais M. Jean Aicard me rassura :

Il est bien vrai qu'il est puéril de répondre à pareille question. Mais ne serait-il pas puéril aussi de protester contre votre interrogatoire, au nom de Sa Seigneurie la Gravité ?

Donc, un bon cigare après le repas n'est pas chose à dédaigner, ni une bonne pipe à la chasse, au fond des bois, en novembre, pendant que le griffon broussaille en quête d'une bécasse... Mais la cigarette est aimable à l'heure matinale où le papier blanc attend la première ligne ou le premier vers. Et le parfum qui s'en échappe en fines spirales bleuâtres me paraît exquis. Une feuille desséchée qui brûle, pourquoi trouverait-on cela vilain, détestable ?

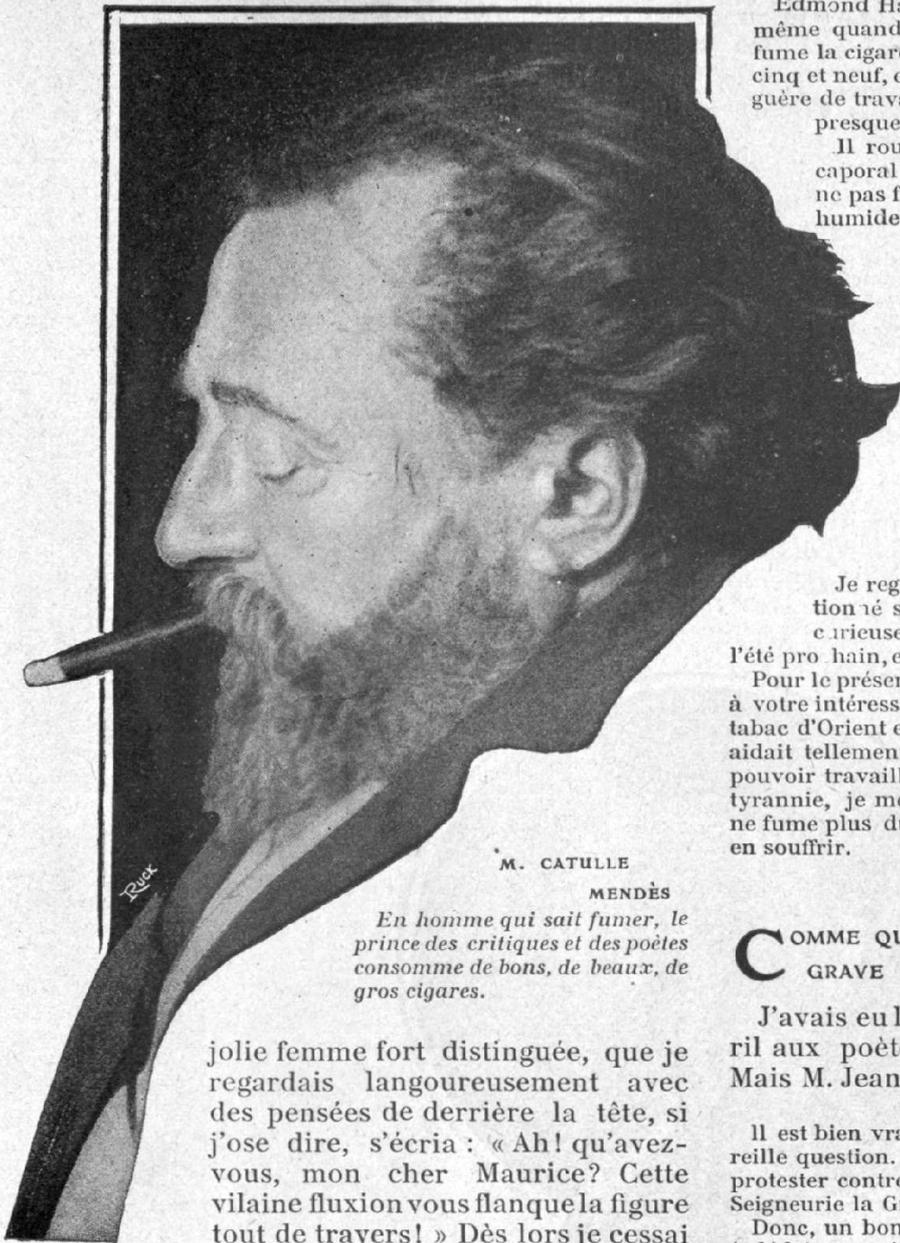
Il y a dans tout fumeur un adorateur du feu, du soleil. Qui fume a le culte du Rêve. Et puis... *memento quia pulvis...*

Tandis qu'on cherche le mot, substantif, épithète, rime, l'immobilité est difficile, on va, on vient ; la cigarette occupe les doigts, on caresse l'ambre... « Fumez-vous beaucoup ? » demandait Grosclaude à une locomotive. Elle répondit : « C'est mon seul défaut ! »

Ah ! si nous n'avions que celui-là !

JEAN AICARD.

Ils fument donc tous, les poètes ? Nous savons, d'ailleurs, par l'exemple de Musset,



M. CATULLE
MENDÈS

En homme qui sait fumer, le prince des critiques et des poètes consomme de bons, de beaux, de gros cigares.

jolie femme fort distinguée, que je regardais langoureusement avec des pensées de derrière la tête, si j'ose dire, s'écria : « Ah ! qu'avez-vous, mon cher Maurice ? Cette vilaine fluxion vous flanque la figure tout de travers ! » Dès lors je cessai cette charmante pratique.

— Alors, plus de tabac !

— Mais si : je prise...

Là-dessus, il alluma une cigarette.

... Et venons-en aux gens sérieux, c'est-à-dire aux poètes. Comme j'étais près du Musée de Cluny, que dirige M. Edmond Haraucourt, je rencontrai le gardien du square.

— Savez-vous, fis-je, si votre patron fume ?

— Je vais, me dit-il, prier le concierge de le demander au garçon de bureau, qui le demandera au valet de chambre pour qu'il le demande à la cuisinière.

Il alla. Il revint, et me rapporta la « fiche » que voici :

Baudelaire et quelques autres, que les alcools et les boissons variées ne les épouvantent pas. Mais poursuivons par ce billet :

J'ai beaucoup écrit et j'ai beaucoup fumé. Tout ce que je puis dire c'est donc que, si le tabac n'aide pas au travail, il ne lui nuit pas non plus. L'encrier et le cendrier font bon ménage sur ma table. Je travaille en fumant et fume en travaillant. Je crois que j'ai usé de tous les tabacs et de toutes façons de les brûler. La cigarette et le cigare ne m'empêchent pas de sentir une tendre affection pour la pipe, la pipe si intime, si confidentielle. J'ai goûté au narguilé turc et au kalian de la Perse ! Enfin, pour tout vous avouer, si j'ai quelquefois songé à cesser d'écrire, je n'ai jamais pensé à ne plus fumer.

HENRI DE REGNIER.

DE LA DIFFICULTÉ DE CONCLURE SUR UN PAREIL SUJET.

M. Catulle Mendès, un des maîtres de la poésie moderne, fume le cigare, au dehors. La pipe lui fait une aimable compagne,

chez lui. Et son Verbe prestigieux n'en est pas moins pur et moins inspiré.

Pour M. Edmond Rostand, la cigarette de tabac oriental est une distraction constante; il va, par les coteaux pyrénéens qui dominent la coulée de la Nive aux eaux d'argent, insouciant. Mais croyez que, s'il produit peu, depuis son exode au pays basque, la cigarette n'y est pour rien. Le climat de là-bas l'incite à la paresse, et il fume paresseusement...

De tout cela que faut-il conclure? Que le tabac sert parfois l'inspiration et ne semble pas en tout cas lui nuire? Non. Il vaut mieux ne rien conclure du tout, parce que ce serait trop grave si, à la suite de cette émouvante enquête, les jeunes écrivains, pour se donner du talent, allaient se rendre malades par des fumeries excessives.

RAOUL AUBRY.



M. FRANCIS
DE
CROISSET

Un « grilleur » de cigarettes comme tous les jeunes, surtout quand ils sont poètes.

LES SÉANCES DE LA DOUMA

En Russie, la Douma impériale a continué, avec une énergie extrême, la lutte engagée précédemment contre le ministre de M. Goremykine.

Le 21 juin, au cours de l'interpellation sur les massacres de Biélostok, le prince Ouroussof, ancien adjoint au ministre de l'intérieur, a prouvé que les massacres étaient toujours préparés et organisés par la police et les agents du gouvernement.

Le 24 juin, la Douma a voté un ordre du jour déclarant qu'elle n'avait aucune confiance dans un ministère non responsable pour distribuer des secours aux provinces qui souffrent de la famine. La récolte est, en effet, complètement perdue dans quatre provinces.

Le 2 juillet, dans une séance mémorable, la Douma, après avoir refusé d'entendre le général Pavloff, chef procureur militaire, à qui on reproche les atrocités commises dans les provinces baltiques, a voté l'abolition de la peine de mort.

LES MUTINERIES DANS L'ARMÉE RUSSE

DES symptômes non équivoques ont montré que l'agitation révolutionnaire avait gagné l'armée. Dans un très grand nombre de garnisons, les troupes ont déclaré qu'elles refuseraient de prendre part à la répression des troubles. Les régiments de la garde



La rue principale de San Francisco avec les travaux de reconstruction. Cette vue a été prise le 5 juin. On remarquera que les tramways recommencent à circuler.



La séance du 2 juillet à la Douma dans laquelle fut votée l'abolition de la peine de mort. Le ministre de la justice s'était opposé de toutes ses forces à l'adoption de cette loi; c'est un échec sensible pour le gouvernement.

eux-mêmes ont pris part au mouvement : c'est ainsi que le fameux régiment des Préobrajenski, où le Tsar est officier, a présenté une liste de revendications qui comprend l'exécution du programme du parti ouvrier à la Douma. Le régiment a été immédiatement dépouillé de tous ses privilèges et transformé en un régiment d'infanterie ordinaire.

LE PROCÈS DE L'AMIRAL ROJESTVENSKY

L'AMIRAL Rojestvensky et les officiers de l'état-major de la flotte qu'il commandait à Tsou-Shima ont été traduits devant le conseil de guerre maritime de Cronstadt pour répondre de l'accusation d'avoir livré le contre-torpilleur *Biedovy* aux Japonais.

L'amiral Rojestvensky avait de lui-même demandé à comparaître et avait pris sur lui la responsabilité entière, disant que c'était par sa faute et sur son ordre que le contre-torpilleur fut livré sans combat.

Malgré cette déclaration, le conseil de guerre a, le 9 juillet, acquitté l'amiral, mais a condamné à mort les quatre officiers poursuivis. Le tribunal a cependant demandé pour ces derniers une commutation de peine.

LES ANARCHISTES ESPAGNOLS

L'ENQUÊTE poursuivie par la police espagnole sur le crime de Moral n'a amené au-



M. Nakens, journaliste espagnol, actuellement en prison pour avoir aidé l'anarchiste Moral à s'enfuir.



L'évêque norvégien Wexelsen qui a sacré, le 22 juin, le roi Haakon dans la cathédrale de Trondjhem.



M. Petrounevitch, un des orateurs les plus violents de la Douma, qui intervient dans tous les débats.

cune révélation nouvelle. Les personnes qui ont été arrêtées à cette occasion, notamment M. Farrer, directeur de l'Ecole Moderne, et M. Nakens qui aida l'anarchiste à s'enfuir après l'attentat, sont toujours sous les verrous.

SAN FRANCISCO
RENAIT

SAN FRANCISCO renaît de ses ruines. Les débris de la catastrophe sont partout enlevés et même les charpentes d'acier des nouveaux bâtiments en construction avancent rapidement. Des trains entiers arrivent tous les jours, remplis de matériaux.

L'ACCORD ABYSSIN

SIR Edward Grey, ministre des Affaires étrangères anglais, M. Cambon, ambassadeur de France, et M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, se sont mis complètement d'accord, le 6 juillet, sur le projet d'entente concernant l'Abyssinie.

Le projet sera communiqué au gouvernement abyssin et ne sera pas signé tant que l'empereur Ménélik n'aura pas fait connaître son opinion. Ce n'est qu'à ce moment qu'il sera publié.

LE COURONNEMENT
D'HAAKON VII

Le roi de Norvège, Haakon VII, petit-fils du roi de Danemark, et la reine Maud, sa femme, fille du roi d'Angleterre, ont été couronnés le 22 juin à Trondjhem, petite ville de Norvège. L'intérieur de la cathédrale où a eu lieu la cérémonie est un des plus beaux morceaux d'architecture de la Scandinavie.

Le gouvernement français s'était fait représenter par une mission spéciale qui avait pour chef l'amiral Bayle et qui avait pris place sur le croiseur *Amiral-Aube*.



LE PRINCE HÉRITIER D'ALLEMAGNE et sa femme, princesse de Mecklenbourg, qui ont eu un fils le 4 juillet.



Le chef d'escadron ALFRED DREYFUS, affecté à l'état-major particulier et affecté, en date du 16 juillet, à la direction de Vincennes (Cl. Gerschel)

LE FILS DU KRONPRINZ
D'ALLEMAGNE

La princesse Cécile de Mecklenbourg, qui avait épousé le 6 juin 1905 le prince héritier, fils de Guillaume II, a donné le jour, le 4 juillet, à un fils.

LA DEUXIÈME REVISION DE
L'AFFAIRE DREYFUS

Le 12 juillet, la Cour de Cassation, toutes chambres réunies, a rendu un arrêt cassant, sans renvoi, la sentence du conseil de guerre de Rennes, attendu « que, de l'accusation contre Dreyfus, il ne reste rien debout, et ne subsiste rien pouvant lui être imputé à crime ou à délit. »

L'arrêt, très longuement et très fortement motivé, déclare que les juges ont condamné Dreyfus « par erreur et à tort. »

Le lendemain, la Chambre des députés a décidé que le lieutenant-colonel Picquart serait nommé général de brigade et le capitaine Dreyfus, chef d'escadron, ce dernier avec la croix.

Des décrets conformes ont paru à l'*Officiel* du 14 juillet.

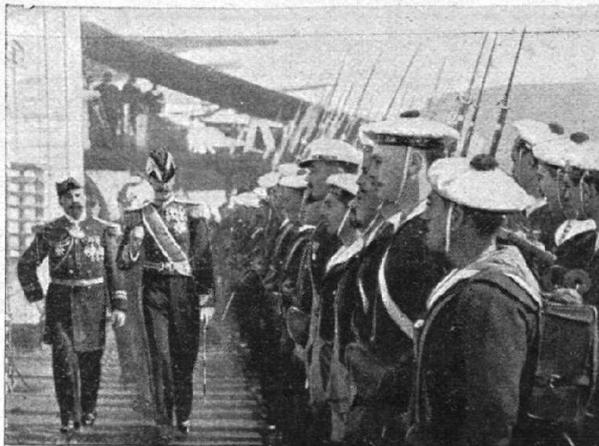
LES ATTENTATS EN RUSSIE

L'amiral Tchoukhine a été assassiné à Sébastopol le 10 juillet par un matelot qui lui a tiré plusieurs coups de revolver. Trois autres attentats ont été commis :

Le 14 juillet, à Péterhof, sur le général Kozloff que son meurtrier a pris pour le général Trépoff et qui est mort sur le coup;

Le 18 juillet, au camp de Stora, sur le comte Totleben, aide de camp du tsar, qui n'a pas été atteint;

Le même jour, à Tiflis, sur le chef de la police, que des éclats de bombe ont grièvement blessé.



LE NOUVEAU ROI DE NORVÈGE passe en revue le 23 juin l'équipage du croiseur français, "*Amiral Aube*", commandé par le contre-amiral Bayle.



Le roi HAAKON VII et sa femme la princesse Maud le jour du couronnement à Trondjhem (Norvège), le 22 juin.



M. PIERRE VALDAGNE. — *Parenthèse amoureuse*, qu'il vient de publier, est un roman parisien et puissant, où est commenté avec humour l'amitié entre hommes et femmes; «les femmes sont plus indulgentes», dit le héros en expliquant qu'il ne se confie guère qu'à e les.

Cl. *Je sais tout*



M. ET M^{me} HENRI LAVEDAN. — *Le Bon Temps* est le premier grand roman de M. Henri Lavedan. Le titre doit être pris dans un sens assez ironique. *Le Bon Temps* c'est la jeunesse que trop de gens, comme le Gaston Lecourtois de ce livre, gâchent assez sottement. Le lecteur, en refermant le livre, ne regrettera pas, s'il l'a de beaucoup dépassée, cette vingtième année qu'ont célébrée trop pompeusement peut-être les Murger du temps passé.



M. FRANÇOIS DE NION, le charmant romancier dont *Je sais tout* donne aujourd'hui une œuvre entière; *La Belle au bois dormant...* est l'auteur des *Façades*, de *l'Amoureuse de Mozart*, des *Derniers Trians*, etc. Né à Pierrefonds, il est aujourd'hui le critique dramatique écouté de *l'Echo de Paris*.



L'AMOUR À L'AFFÛT. — Fontaine de M. J.-G. Achard, remarquable au Salon et acquise par la Seine.



LA NOUVELLE MÉDAILLE DE LA CHAMBRE. — On vient de distribuer à nos députés la nouvelle médaille de la Chambre due au graveur Vernon. Sur le premier « état » figuraient les dates 1905-1910, dont la seconde a été supprimée par suite de la possibilité théorique d'une dissolution.



LA STATUE D'ALFRED DE MUSSET. — Par M. Granie, érigée à Neuilly-sur-Seine, le 24 juin dernier.



L'UNION VALENCIENNOISE. — Ce tableau de M^{me} Delacroix-Garnier, destiné au musée de Valenciennes, représente une « corporation » de Valenciennes à Paris, qui vient en aide aux jeunes artistes et hommes de lettres de la région du Nord. Au centre, son président, M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.



M. G. HERELLE, l'éminent traducteur de d'Annunzio et de Matilde Serao, a publié le 25 juin le *Saint*, le dernier roman de Fogazzaro qui a été mis à l'index par le Pape et qui soulève une grande émotion dans les milieux catholiques. L'édition italienne n'est plus en vente.



M. PIERRE LOTI, le grand écrivain, revient au roman passionnel avec *Les Désenchantées* (5 juillet) où il met dramatiquement en scène des jeunes femmes turques qui souffrent jusqu'à en mourir de la vie navrante des harems. Plusieurs critiques estiment que c'est le chef-d'œuvre de l'écrivain. Cl. Benque



LE CARDINAL MATHIEU a été élu le 21 juin à l'Académie française, par 26 voix sur 31 votants présents, en remplacement du cardinal Perraud. Le cardinal Mathieu, né en 1839 à Einville (Meurthe), fut longtemps curé de campagne, puis évêque d'Angers, puis cardinal de la Curie à Rome.



M. LIONEL DES RIEUX, l'auteur de *la Belle saison*, chauds poèmes où la Provence vit et chante. Il va faire jouer une *Hécube* en août à Orange. Cl. Je sais tout



M. HENRI MAZEL, l'auteur de *Ce qu'en doit lire dans sa vie*, guide plein d'utiles renseignements que tout le monde voudra consulter. Cl. Je sais tout



M. MIGUEL ZAMACOÏS, publie *Redites-nous quelque chose!* où les diseurs de monologues pourront enfin renouveler leurs fonds. Cl. Je sais tout



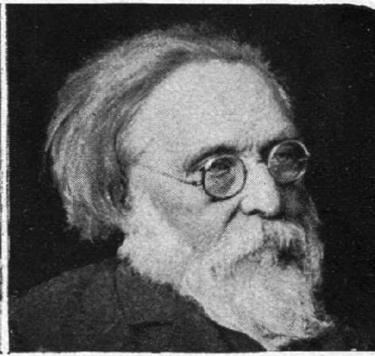
M. PIERRE CORRAD, publie *la Nuit de Philodore*, récit satirique et humoristique qui met en scène une sorte de Figaro moderne. Cl. Je sais tout



M. JEAN LORRAIN, romancier et chroniqueur des plus originaux, artiste remarquable, auteur de *M. de Bougreton* et de *M. de Phocas*, né en 1856, mort à Paris le 1^{er} juillet, au moment où il travaillait à un roman pour *Je sais tout*. Cl. Gerschel



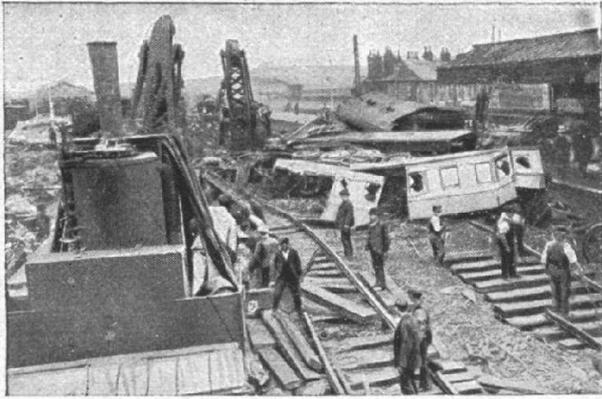
M. ALBERT SOREL, de l'Académie française, éminent historien, dont l'ouvrage capital est *l'Europe et la Révolution française (1885-1903)*, né à Honfleur en 1842 est mort, à Paris, le 29 juin. Il avait débuté par un roman, *la Grande Falaise*.



M. JULES BRETON, le peintre célèbre, l'auteur de *Glaneuses*, de *la Bénédiction des blés*, (Luxembourg) et plusieurs volumes de souvenirs, né à Courrières (Pas-de-Calais) le 1^{er} mai 1827, est mort, à Paris, le 5 juillet. Cl. Dornac

DIVERS. — *L'Assistée* de Trilby, selon l'expression du préfacier, M. Miguel Zamacoïs, « le cri de détresse » de l'enfance moralement abandonnée, ce livre de pitié a été écrit avec un haut souci littéraire. — *Les Primaires*, de M. Léon Daudet, sont une obser-

vation satirique et violente du monde politique, enveloppée dans un roman àpre. — *Les Pénitents noirs*, de M. Desreux, recueil de vers écrits dans une forme très pure et avec un louable souci d'originalité.

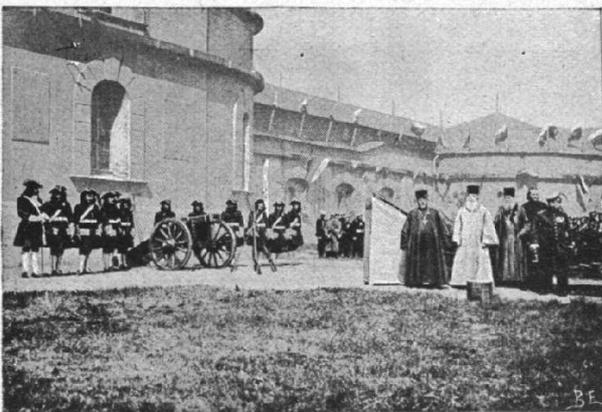


UN EFFROYABLE DÉRAILLEMENT. — Dans la nuit du 30 juin, le rapide de Plymouth, qui amenait à Londres les voyageurs arrivés d'Amérique par le *New-York*, a déraillé à la station de Salisbury. Sur 47 voyageurs, 28 ont été tués et 12 grièvement blessés. Nos photographies montrent l'aspect lamentable de la voie quelques heures après la catastrophe. L'enquête a démontré qu'il fallait imputer à un excès de vitesse la cause de ce déraillement.



LE PROFESSEUR LOMBROSO. — Le savant professeur Cesare Lombroso, qui est universellement connu par ses études sur l'identification du crime et de la folie, a fait de nombreuses visites au musée d'anthropologie criminelle de l'Exposition de Milan. Il vient d'être nommé commandeur de la Légion d'honneur. C'est, paraît-il, la première décoration qu'il accepte.

M. RUAU A L'EXPOSITION DE MILAN. — M. Ruau, ministre de l'Agriculture dans le ministère Sarrien, s'est rendu le 12 juin à Milan pour inaugurer le pavillon de l'art décoratif français, qui est une construction fort élégante. Le ministre a prononcé à cette occasion une allocution très applaudie, dans laquelle il a célébré la renaissance des sympathies franco-italiennes.



LES SOUVERAINS D'ESPAGNE A LA GRANJA. — Le roi Alphonse et sa jeune femme, la reine Victoria, ont fait un long séjour, après leur mariage, au château royal de la Granja, non loin de Madrid. Sans aucun appareil, les jeunes époux ont surtout excursionné.

LE BI-CENTENAIRE DE CRONSTADT. — Le 6 juin a été célébré le bi-centenaire de la fondation de Cronstadt par Pierre le Grand. A cette occasion on avait reconstitué les uniformes — bien différents de ceux du jour — que portaient les troupes russes de l'époque.



Lauréate du concours de chapeaux à la fête du Jardin de Paris donnée par M^{me} la duchesse d'Uzès au bénéfice du pouponnat de Nouzet (*Femina* 1^{er} août).



(Cl. Otto).

M^{me} MÉLINE, fille de l'ancien président du conseil, qui a épousé le 9 juillet M. Mougenot, à l'église Saint-Thomas d'Aquin, au milieu d'une grande assistance de personnalités mondaines et politiques.



Un nouveau petit manteau japonais en crêpe de Chine et soie brodée, avec de larges plis de tons chatoyants et de couleurs variées.



Celui dont on annonce l'arrivée dans toutes les plages de France et qui est déjà célèbre: le vendeur des Publications Pierre Lafitte. P. S. G. D. G.



Le chapeau à la mode, paille d'Italie et fleurs, qu'au besoin on peut porter naturelles, et brides en velours noir se nouant sous le cou. (Cl. Manuel)



Le costume de bain qui se porte: très simple, noir, sans ornements ni broderies, les bas sont de rigueur, ainsi que le madras noir



Garden party de l'Élysée donnée en l'honneur de Sisowath, par le Président de la République et M^{me} Fallières — qui est représentée ici avec le roi du Cambodge; derrière, dans le cortège: M. Fallières et M^{me} Emile Loubet, puis le corps diplomatique et les membres du Parlement.



M^{me} Longworth

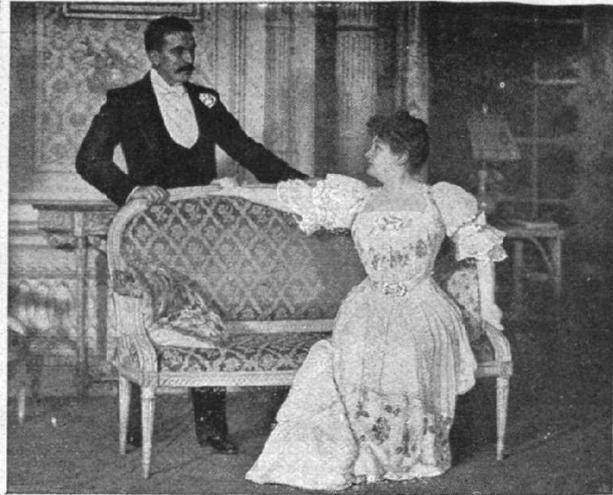
M. Longworth

M^{me} Longworth, fille de M. Roosevelt, poursuivant son voyage en Europe, est venue à Paris; elle a assisté, le 15 juillet, avec son mari — à droite, sur la photographie — et coiffé d'un chapeau de paille, aux courses de Maisons-Lafitte (prix du Président de la République).



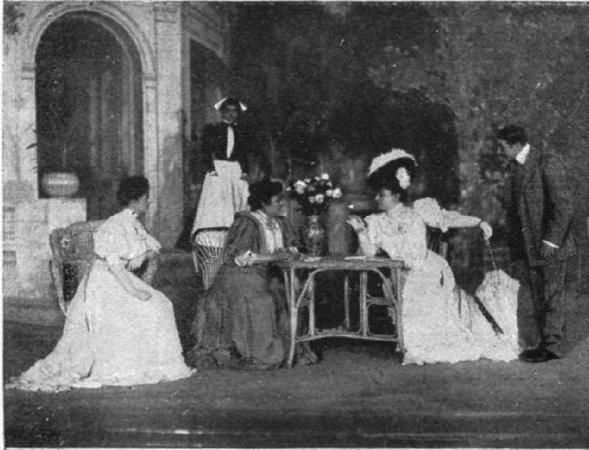
M^{lle} Roch M^{lle} Garrick

La Fontaine de Jouvence, pièce en 2 actes et en vers, de M. EMILE BERGERAT, représentée avec succès le 5 juillet à la Comédie-Française avec, comme interprètes, M^{lles} Yvonne Garrick, Madeleine Roch, MM. Delaunay, Dehelly. (Cl. Félix)



M. Henry Mayer M^{me} Raphaële Sisos

La Princesse de Bagdad, pièce d'ALEXANDRE DUMAS fils, reprise à la Comédie-Française le 5 juillet. Cette pièce, interprétée par M^{me} Raphaële Sisos et MM. Coquelin cadet, Laugier, Duflos, Mayer, Numa, a, selon l'opinion de la critique, paru vieille et démodée.



M^{lle} Muller M^{me} Kolb M^{me} du Minil M. Numa

Le Prétexe, comédie en 2 actes en prose, de M. DANIEL RICHEL, représentée le 12 juillet à la Comédie-Française et jouée tout à fait gracieusement par M^{lles} Muller, Du Minil, Kolb et avec esprit par MM. Georges Berr, Laugier et Numa. (Cl. Félix)



M. Dujardin-Beaumetz Coquelin cadet

Le Cyclope d'Euripide adapté par M. POIZAT, représenté le 8 juillet au théâtre romain de Champlieu (MM. Coquelin cadet, Silvain, A. Lambert.) A cette représentation également *Iphigénie* de JEAN MORÉAS (M^{lles} Dudley et Silvain et MM. Silvain, Lambert père et fils).



LA CATASTROPHE DE SAN-FRANCISCO AU THÉÂTRE. — A Coney Island (Etats-Unis), sur une vaste scène en plein air, on a représenté divers épisodes de la catastrophe qui détruisit la cité américaine. La scène que nous reproduisons représente l'exécution d'un détroiseur de cadavres.



LE DESŒUVREMENT ⁽¹⁾

Ma chère, ces trésors de vers,
Tout cet art, toute cette étude,
Tous ces poèmes entr'ouverts
Comme des fleurs de solitude,

Ce travail auguste et subtil
Ce n'est plus ce qui m'intéresse ;
Je n'ai souci que d'un profil,
D'un regard, d'un front, d'une tresse.

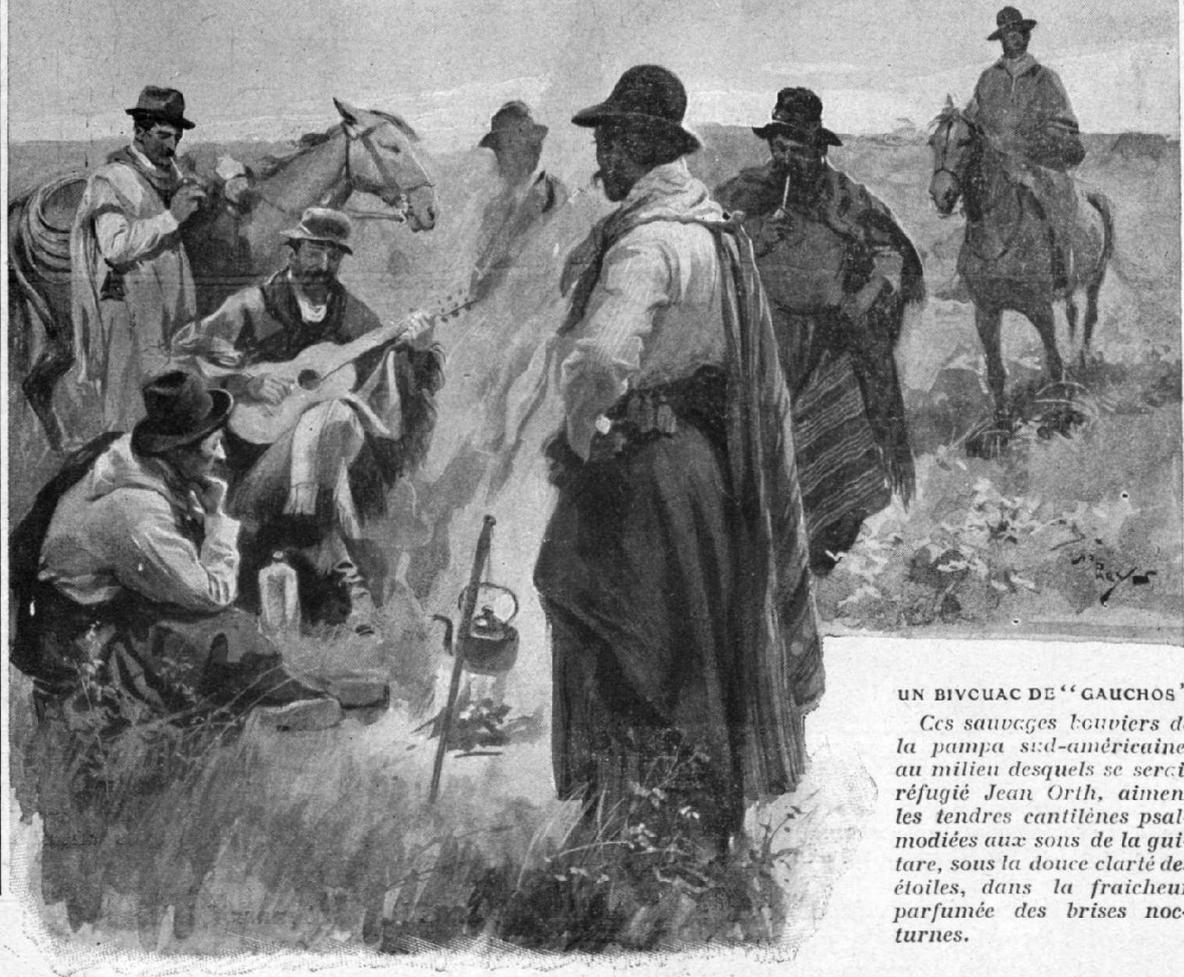
Faire quelque chose de beau
C'était là ma gloire et ma fièvre ;
Mais si je peux l'avoir, joyau,
Je n'ai plus besoin d'être orfèvre.

Les amoureux sont pleins d'exils :
Laisant ma main pendre énervée,
Je vois sur la page des cils,
Une bouche un peu relevée.

Et ce profil que je chéris
Revient sous mes doigts qu'il fascine :
Lorsque je commence, j'écris ;
Lorsque je finis, je dessine.

ABEL BONNARD.

(1) Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur de vers écrits spécialement pour Je sais tout par M. Abel Bonnard, le poète de vingt-deux ans qui vient de remporter le prix de Rome de poésie, décerné pour la première fois cette année.



UN BIVOUAC DE "GAUCHOS"

Ces sauvages coupeurs de la pampa sud-américaine, au milieu desquels se sercît réfugié Jean Orth, aiment les tendres cantilènes psalmodiées aux sons de la guitare, sous la douce clarté des étoiles, dans la fraîcheur parfumée des brises nocturnes.

L'ARCHIDUC MYSTÉRIEUX

Je sais tout retrouve Jean Orth (S. A. I. l'Archiduc Salvator)

L'archiduc Salvator d'Autriche périt-il dans un naufrage, comme on l'a annoncé sans preuves? S'en fut-il se cacher dans les solitudes de l'Amérique du Sud? Notre collaborateur croit pouvoir lever ce mystère. ❧ ❧ ❧



MOINS heureux que Stanley, lorsqu'il rapporta au monde civilisé des nouvelles de Livingstone, je ne puis pas prétendre que ma rencontre avec Jean Orth ait été l'effet d'un plan longuement mûri; je ne l'ai due qu'au hasard.

Je ne prétends pas qu'en débarquant l'hiver dernier à La Concepcion pour franchir les Andes et gagner

Buenos-Ayres, le souvenir du mystérieux archiduc ne hantait pas ma pensée. Tout le long de cette côte chilienne, on aime encore, à quinze ans de distance, à rappeler la croisière de la *Margharita* et de son impérial capitaine, l'archiduc Jean Népomucène Salvator d'Autriche, prince de Toscane, qui, en une heure de révolte contre les préjugés de sa caste, se retranschait de la maison de Habsbourg, abdi-

Published on 15 th august 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.



UNE TOMBE DANS LA PAMPA

Dans l'immensité de cette vaste et morne étendue, sont tombés çà et là sous les coups des Indiens, des voyageurs que leurs compagnons ont sommairement enterrés. Notre photographie représente un gaúcho disant une prière sur les restes rencontrés d'une de ces victimes de la pampa.

quait ses titres et privilèges, renonçait à ses droits éventuels à la couronne d'Autriche, et se dépouillait même de son nom ancestral, pour n'être plus que le matelot Jean Orth.

Un jour donc, étant venu demander l'hospitalité dans une *rancheria*, les hommes m'exprimèrent leur regret de ne pouvoir me fournir de guide, mais, comme ils allaient conduire des bœufs du côté de Naucito, un village qui constituait un des jalons sur mon itinéraire, je me mis en route avec eux.

Sous le soleil qui montait dans le ciel limpide, le grand troupeau s'en allait à travers la plaine.

Vers le soir, nous fîmes halte près d'un puits. Un *gaúcho*, venu à notre rencontre pour prendre livraison des bœufs, puisa un peu d'eau dans un gobelet dont la forme m'étonna.

— Oserai-je vous demander, *caballero*, lui dis-je, de qui vous tenez ce gobelet?

— Il n'est pas à vendre, me répondit-il en me regardant d'un air soupçonneux.

Je regardais toujours le gobelet. Un couteau avait imparfaitement gratté le blason

gravé dans l'argent massif, laissant deviner deux têtes d'aigles couronnées.

Et, dans l'instant, spontanément, une conviction se fit en moi : la main de l'archiduc disparu *a touché* ce gobelet, dont la forme exquise ne fut jamais dessinée à l'intention de ce rude bouvier. Elle l'a touché hier, elle l'a touché il y a quinze ans — qu'importe la date ! Mais rien n'ébranlera désormais ma conviction que l'objet fut la propriété de Jean Orth.

Je repris :

— Je sais bien qu'il n'est pas à vendre, l'ami, et, d'autre part, je serais trop pauvre pour vous en offrir sa valeur, car c'est là un objet digne d'un roi. Mais on est toujours curieux de connaître l'origine des choses qu'on admire !

L'adroite flatterie triompha de la réserve soupçonneuse du *gaúcho*. M'invitant à examiner l'objet à loisir, il déclara le tenir de son maître, le *gringo*. Ce mot était pour moi toute une révélation : en Amérique du Sud, c'est le sobriquet dont le bas peuple désigne les étrangers, et, plus spécialement, ceux qui ne sont pas de la race latine.

Sans la chercher, venais-je de trouver la

clé d'un mystère historique? Les phrases qui s'échangeaient autour de moi justifiaient de plus en plus cet espoir; elles m'apprenaient que jamais, de mémoire d'homme, la pampa du Rio-Negro n'avait compté parmi ses habitants un être aussi étrange que ce *gringo*, qui restait parfois enfermé des semaines entières dans sa maison, écrivant et lisant, lisant surtout, à la stupéfaction de ces pauvres illettrés, que l'un d'eux exprima sous une forme amusante :

— Il faut qu'il soit plus instruit qu'un *padre* (prêtre), puisqu'il peut lire dans tant de livres!

Et j'apprenais en outre que le mystérieux reclus n'était pas un misanthrope, loin de là. Sa bourse était toujours ouverte aux

infortunes; même en ses périodes d'humeur sombre, il accueillait avec bonté les gens du pays, ne réservant sa froideur hautaine qu'aux voyageurs, aux étrangers de passage, qu'ils fussent Argentins, Chiliens ou Européens.

Une adroite question me révélait ce détail de haute importance que son linge ne portait pas de marque, et j'apprenais enfin qu'il s'était fixé dans la région depuis une dizaine d'années.

DES SOUPÇONS QUI SE CHANGENT VITE EN CONVICTION.

Vainement, je tentai de démêler s'il avait gardé près de lui quelques compatriotes;



JEAN ORTH APPARAÎT

Un gaucho qui galopait près de moi me montrait du geste un cavalier qui traversait à gué la rivière: «A qui viene el gringo, señor!» (Voici l'étranger, monsieur!) (Page 44, col. 1.)

sans parler de son personnel, une vingtaine d'indigènes occupés à l'exploitation de la ferme, il avait pour compagnon deux hommes d'origine étrangère, mais dont on ignorait la nationalité; je ne fus pas plus heureux quand je m'efforçai de savoir l'âge du reclus: les chiffres recueillis variaient étonnamment, car les uns évoquaient la vieillesse, les autres, la quarantaine.

Après deux heures de marche à travers la pampa, à l'écart des tourbillons de poussière soulevés au-dessus de l'herbe desséchée par le troupeau, un *gaucho* qui galopait près de moi me montrait du geste un cavalier qui, pour venir jusqu'à nous, traversait à gué la rivière.

— *A qui viene el gringo, señor!* (Voici l'étranger, monsieur!)

Un peu plus tard, je me trouvais face à face avec le mystérieux personnage. Une folie me poussait à l'aborder en criant :

— Vous êtes l'archiduc Salvator?

Et la terreur du ridicule étouffa mes paroles prêtes à jaillir; un doute insinuant sapait mon assurance: se peut-il raisonnablement que le proche parent de l'empereur d'Autriche, l'officier supérieur qui laissa sur le Prado de Vienne le souvenir d'un arbitre des élégances mondaines, se soit transformé en un rude centaure dont la barbe et les cheveux en broussaille, brûlés par le soleil de la pampa, ont perdu toute nuance franche? Est-ce un ancien blond ou un ancien brun, ce cavalier à la large carrure, aux manières brusques?

Et pourtant, sous la profondeur de la barbe en touffe, je croyais sentir le léger prognathisme des Habsbourg. Bien qu'il ne répondît à ses *gauchos* que par sentences brèves, mon oreille attentive surprenait çà et là une dureté dans les labiales; les *v* n'avaient pas le son liquide que leur donne l'espagnol.

Mais les indices allaient se multiplier, transformant mes soupçons en conviction.

Ce fut d'abord un incident tragi-comique dont je devins le ridicule héros, ce dont je n'ai pas le droit de me plaindre, puisqu'il me valut l'attention de « Don Ramon ». Mon cheval mit le pied en plein dans un terrier pendant que, trottant à vingt mètres derrière lui, je scrutais plus anxieusement que jamais son allure et ses gestes. Et ma chute m'arracha un de ces jurons qu'en pareilles circonstances on emprunte toujours à sa langue maternelle. J'eusse lancé un sonore *caramba* que « Don Ramon » eût vraisemblablement continué à me prendre pour quelque *gaucho* novice. Mais mon

énergique apostrophe révélait soudain ma nationalité, et peu après, je pus constater, qu'à son tour l'énigmatique cavalier m'observait, ma présence l'intriguait, l'inquiétait peut-être. Comme il mettait pied à terre, son *rebenque* échappa de sa main, et, plus prompt que lui, je le ramassai et le lui tendis. D'un terme conventionnel il avait tenté d'arrêter mon geste :

— *No se moleste, señor.* Ne vous dérangez pas, monsieur.

UNE CONVERSATION AVEC JEAN ORTH.

Mais nous n'avions pas échangé vingt mots d'espagnol que sa question transportait la conversation sur un terrain plus intéressant :

— Vous êtes Français, monsieur?

J'exposai qu'appelé à Buenos-Ayres par un de mes frères, j'avais préféré au banal voyage par chemin de fer cette pittoresque traversée de la pampa argentine.

Et ce fut bientôt mon tour de poser une question précise :

— A la pureté de votre accent, je comprends, monsieur, que vous avez habité longtemps la France?

— Longtemps, non. J'ai été, comme tout le monde, à Paris. Voilà tout...

Il avait hésité, cherchant ses mots. Et je laissai soudain tomber la remarque:

— D'ailleurs, on peut apprendre le français un peu partout. Le français, affirme-t-on, se parle moins purement à Paris qu'à Vienne?

Un geste de surprise lui échappa. Mais quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il se décidât à demander d'un ton indifférent :

— Vous connaissez Vienne, monsieur?

— Du tout.

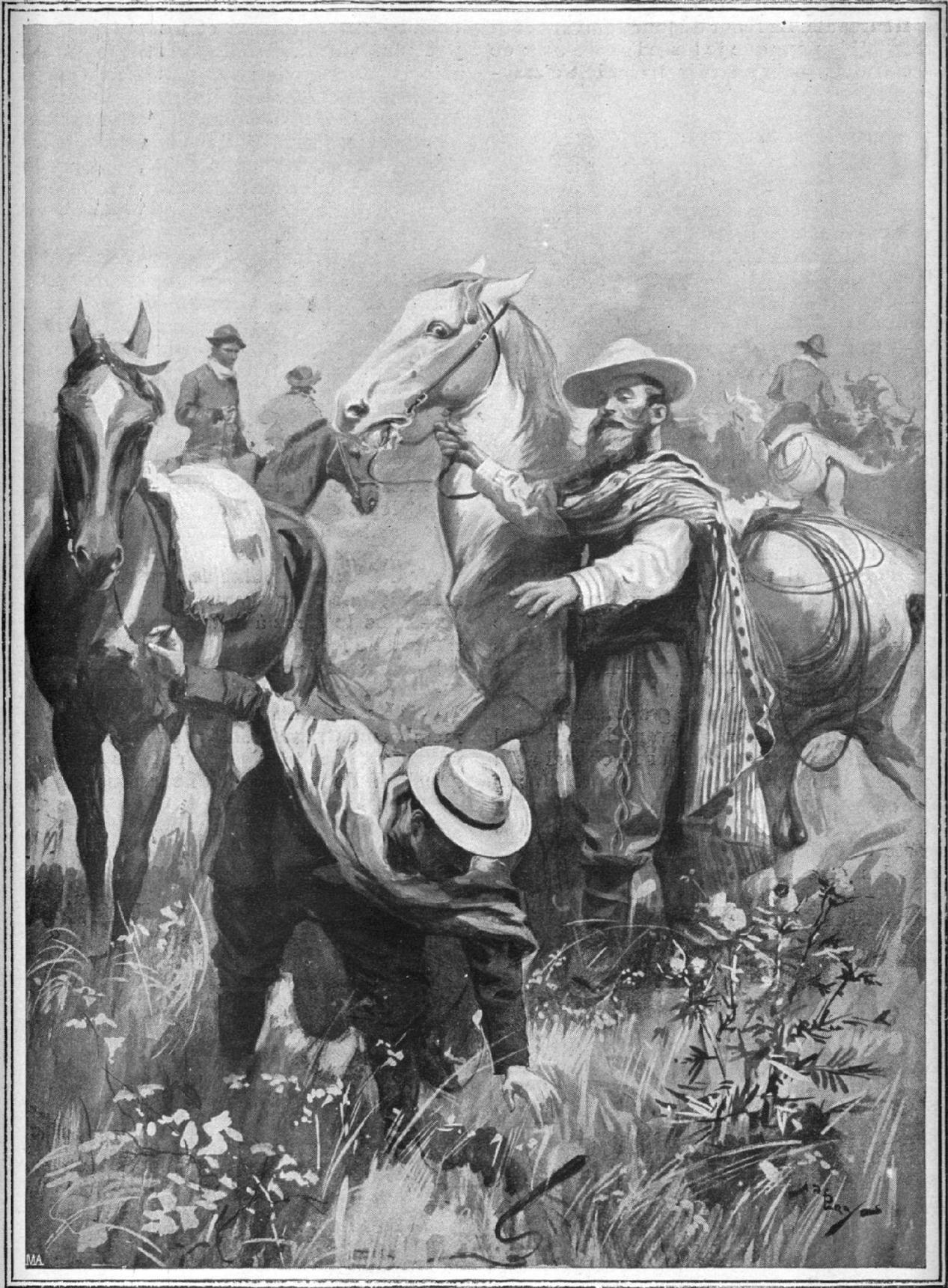
— Ah! je pensais...

Il coupa court à ma maladroite tentative en remarquant que le soleil tombait sur l'horizon et que nous aurions encore à chevaucher une demi-heure avant d'atteindre son *hacienda*.

La conversation reprit, assez banale. Il me parlait de Paris, de ses musées, de ses savants, Becquerel, Curie, Berthelot, mais, malgré tous mes efforts, il dirigeait la causerie, écartant avec une habileté extrême tous les sujets que j'essayais d'aborder.

Alors, au bout d'un temps assez long, je me tus, puis, brusquement, sans préparation, comme en une exaspération rageuse, j'articulai la question décisive:

— Don Ramon, avez-vous connu Jean Orth?



MA RENCONTRE AVEC JEAN ORIH

Comme il mettait pied à terre, son rebenque (fouet) échappa de sa main; plus prompt que lui, je le ramassai et le lui tendis. D'un terme conventionnel, il avait tenté d'arrêter mon geste : « No se moleste, senor ». (Ne vous dérangez pas, monsieur!) (Page 44, col. 2.)

Il sursauta. La lueur du jour tombant était trop faible pour que je lusse l'expression de ses traits; mais sa voix tremblait d'émotion :

QUI SAIT SI JEAN ORTH NE RESSUSCITERA PAS !

— Si j'ai connu Jean Orth! Pourquoi voulez-vous que j'aie connu Jean Orth?

Un silence. Puis, son rire qui sonnait faux, laissa tomber :

— En vérité, monsieur... si jamais je m'attendais...

— Don Ramon! prononçai-je avec force en le regardant en face, j'ai l'ardente conviction...

— Et quand même je l'aurais connu! interrompit-il en se dressant, le geste bref, la voix colère. Jean Orth est mort. Est-ce qu'on ressuscite les morts? De quel droit, monsieur, viendriez-vous ici...?

Avait-t-il conscience de l'incohérence de ses paroles? Ou redoutait-il un mouvement de colère qui trahirait son secret? D'un effort pénible, il lança un rire bruyant :

— Mais, puisque vous avez cette ardente conviction, monsieur, dites donc de suite que je suis Jean Orth! Appelez-moi Altesse! Ce serait drôle, en vérité?

— Ce serait juste, fis-je gravement.

Nous étions arrivés devant la ferme. Il mit pied à terre et donna son cheval à un *gaucho*. Il se dirigeait vers la porte en me souhaitant une bonne nuit, je le suppliai de m'entendre. Il me fit entrer dans une sorte de salon-bibliothèque. Et voici que, dès les premiers mots, son rire s'éteignit

sous les présomptions et les preuves que j'accumulais : l'ensemble de faits montrant que la *Margharita* ne se perdit pas corps et biens, la confession du matelot de Chiloë, la piste de l'archiduc Salvator retrouvée dans les fjords chiliens et à travers les Andes, les propos tenus en Europe par la princesse Louise de Saxe et par son frère, puis, ce gobelet d'argent que j'avais vu dans les mains du *gaucho*...

— Et ces livres que j'aperçois sur votre table, livres de prix dont une impitoyable main arracha les couvertures, parce qu'elles auraient un jour ou l'autre trahi votre identité avec leurs armoiries et leurs chiffres? Prouvez-moi que cet acte de vandalisme ne vous fut pas imposé par la prudence, par votre héroïque résolution de vous retrancher du monde des vivants! Vous êtes Jean Orth, et je dirai à l'Europe que Jean Népomucène Salvator, archiduc d'Autriche, est encore de ce monde!

Insensible à mon enthousiasme, il s'était levé lentement, après un haussement d'épaules. Et, sur le point de rentrer dans la maison, il se tourna vers moi...

— Vous le direz à l'Europe, et l'on vous traitera de fou.

Puis, après une pause :

— Les morts ne ressuscitent pas.

— Mais si l'Autriche, menacée d'un démembrement, avait un jour besoin du dévouement de tous ses enfants, est-ce que l'un de ces morts ne ressusciterait pas?...

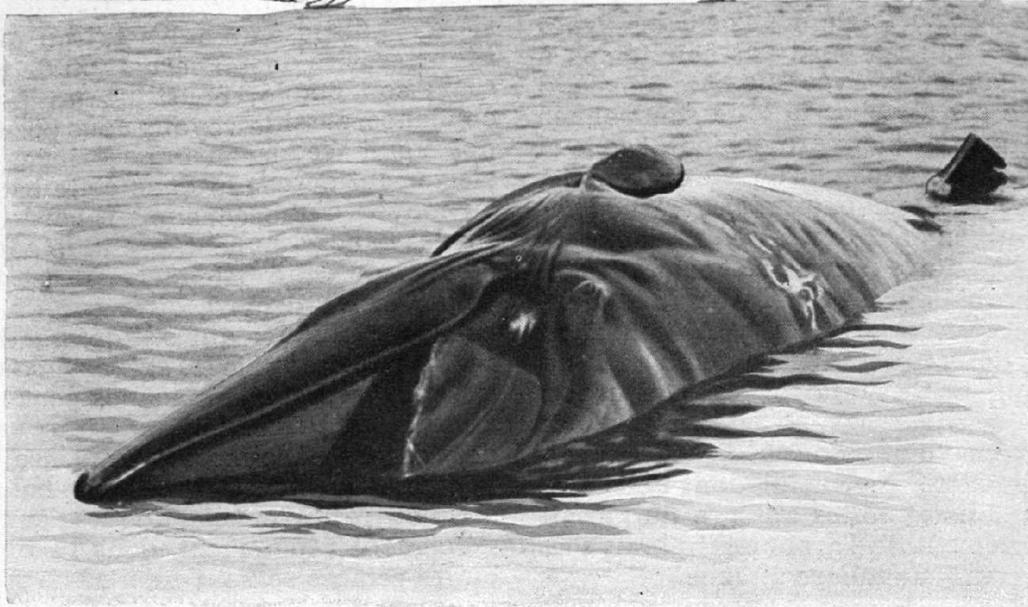
Il me regarda longuement, ébaucha un geste et s'enfonça dans l'obscurité du vestibule, où une porte claqua...

GEORGES LACOUR.



JEAN ORTH
(1906)
Coiffé du sombrero
de l'éleveur argentin

L'ARCHIDUC SALVATOR
(1890)
Coiffé du képi
de l'officier autrichien



UN GÉANT DE LA MER

La baleine est pourchassée dans toutes les mers et il n'est plus guère d'asile sûr pour elle; aussi nos descendants ne connaîtront peut-être de ces mastodontes aquatiques — les plus gros êtres de la création, certains d'entre eux dépassant quarante mètres de longueur — que ce que nous connaissons nous-mêmes des mammoths.

A la Poursuite des Baleines

Je sais tout interviewe S. A. S. le Prince de Monaco

Notre illustre collaborateur, le Prince de Monaco, qui a déjà donné à *Je sais tout* un article intéressant : « Le fond de la mer », a bien voulu fournir au D^r Portier une interview et des documents sur ses chasses palpitantes aux cétacés, chasses qui, comme on va le voir, autant par l'énormité de la proie poursuivie que par les dangers courus, constituent d'émouvants chapitres d'un roman d'aventures vécu sur mer X X X X X X X X X X X X X X X X X X



PARTIS de Monaco depuis deux jours, une série d'opérations océanographiques nous avait conduits dans les parages de la Corse; le temps était beau, et le grand silence de la pleine mer n'était troublé que par le bruit rythmé de l'hélice du navire.

Tout à coup éclate un son à timbre métallique qui se reproduit quatre fois de suite à intervalles réguliers. Frappé par ce bruit insolite, tout le personnel du yacht accourt sur le pont; tous les yeux sont tournés vers

la région d'où semblent provenir ces souffles stridents et formidables; sur la passerelle, l'officier de quart scrute l'horizon avec sa jumelle marine, des matelots sont montés sur les haubans et dans les vergues, mais le silence de tous ces visages, sur lesquels se peint la plus vive curiosité, indique que personne ne parvient à découvrir la cause du phénomène qui a attiré l'attention des moindres observateurs.

Cependant, un solide gaillard, haut en couleur et fortement musclé, s'est élancé dans une des embarcations qui sont sus-

pendues aux porte-manteaux sur les flancs du navire. Lui ne perd pas son temps à regarder au large. Avec une hâte fébrile, il libère de ses attaches la toile goudronnée qui recouvre la baleinière, et bientôt celle-ci apparaît dans sa forme robuste et élégante, s'effilant à ses deux extrémités, merveilleusement taillée pour la marche rapide.

Vivement notre homme se porte à l'avant de l'embarcation; il tire à lui un long fourreau imperméable, et voici qu'étincellent au soleil les cuivres d'une arme montée sur un pivot vertical. C'est une sorte de petit canon terminé vers l'arrière par une crosse qui permet de le pointer dans la direction choisie. En connaisseur, celui dont nous suivons les faits et gestes s'assure du parfait fonctionnement de l'arme qu'il paraît manier avec une singulière aisance.

B ALEINES SIGNALÉES. UN HEUREUX COUP DE CANON-HARPON.

Mais voici qu'un mouvement se dessine parmi les personnes rassemblées sur le pont. Le Prince de Monaco, prévenu par l'officier de quart, a interrompu le travail qui le retenait dans ses appartements; il s'avance à grands pas et gagne la passerelle. Il prend le commandement et, par son ordre, l'élégant yacht change sa route de manière à se rapprocher du point de l'horizon vers lequel tous les yeux sont tournés.

Tout à coup éclate le bruit strident de tout à l'heure, mais avec une intensité singulièrement accrue, et voici qu'en même temps apparaît à un mille environ du bateau, au-dessus des vagues, une sorte de jet de vapeur qui flotte un instant dans l'air, puis se disperse sans laisser aucune trace.

— Quelle espèce de cétacé? interroge le Prince en anglais, en s'adressant à notre homme de tout à l'heure.

— *Finbach, Sir*, répond sans hésiter ce dernier, le maître baleinier écossais Wedderburn, qui, après avoir parcouru en tous sens les mers boréales à la poursuite des baleines pendant sa prime jeunesse, accompagne maintenant le Prince dans toutes ses expéditions.

— Deux baleinières à la mer! commande le Prince.

Des matelots accourent sous les ordres des maîtres d'équipage et, en quelques secondes, les embarcations commandées flotent le long du yacht. Les rameurs sont déjà à leur poste; des deux mains, ils tiennent le long aviron que leurs muscles exercés manœuvreront dans un instant; à l'ar-

rière est disposé un autre aviron qui, tour à tour, servira de gouvernail ou de propulseur; son emploi constitue un poste de confiance, aussi le voyons-nous occupé par notre ami Wedderburn. Le Prince, qui est alertement descendu dans cette baleinière au moyen d'une échelle de corde placée sur les flancs du yacht, prend le commandement de cette baleinière. Il est accompagné du Dr Richard, directeur du Musée océanographique, qui s'efforcera de fixer par la photographie les scènes émouvantes qui vont se dérouler sous nos yeux. L'aide de camp du Prince, M. Sauerwein, enseigne de vaisseau de la marine française, prend le commandement de la seconde baleinière.

Un ordre bref et voici que les deux canots s'éloignent rapidement dans la direction où les cétacés se sont montrés il y a quelques instants. A petits coups d'hélice, pour ne pas effrayer les gros animaux, nous suivons à distance avec le yacht.

Mais, en ce moment, rien n'apparaît à la surface de la mer, tout est calme et silencieux; les baleines sont descendues vers la profondeur pour y chercher leur nourriture. Un quart d'heure se passe ainsi à errer à l'aventure. Tout à coup, à quelques centaines de mètres des canots, apparaît le panache de vapeur blanche que nous avons aperçu de loin tout à l'heure et, aussitôt après, éclate le bruit strident que nous connaissons; une seconde baleine apparaît à son tour à la surface de la mer. Mais voici que les monstrueux animaux plongent de nouveau: vont-ils disparaître encore longtemps sous la surface comme tout à l'heure? Cela n'est pas probable, car voici la baleinière du Prince qui se hâte dans le sillage des cétacés; les matelots ont « rentré » leurs avirons, et Wedderburn, manœuvrant sa longue « godille », dirige l'embarcation avec une remarquable habileté. Un remous presque insensible de la surface de la mer, quelques bulles d'air qui viennent crever à l'air libre, signes inappréciables pour tout autre, servent de guide sûr au maître baleinier; l'embarcation glisse rapide et sans bruit; le Prince est à l'avant, tenant la crosse du canon duquel on voit sortir le harpon portant à son extrémité une pointe acérée en forme de fer de flèche.

Les hasards de la poursuite rapprochent la baleinière du yacht et, avec nos jumelles à prisme, nous pouvons suivre maintenant les moindres détails de la chasse. Brusquement l'embarcation ralentit sa marche; un fort remous se produit vers son avant et voici qu'émerge un long objet noir, de

A la Poursuite des Baleines



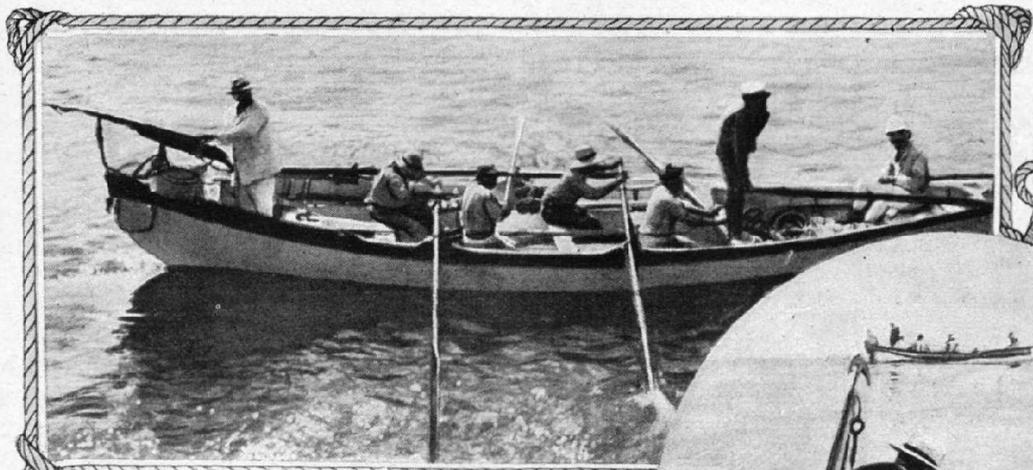
A LA POURSUITE
DES CÉTACÉS
Le prince de
Monaco rame
vigoureusement
à l'aviron de
tête; la bale-
nière se rap-
proche de la
bande de cétá-
cés et l'on aper-
çoit bientôt la

haute nageoi-
re dorsale trian-
gulaire de l'un
d'eux, qui dépasse la surface. Encore
quelques minutes, et le harpon l'atteindra.

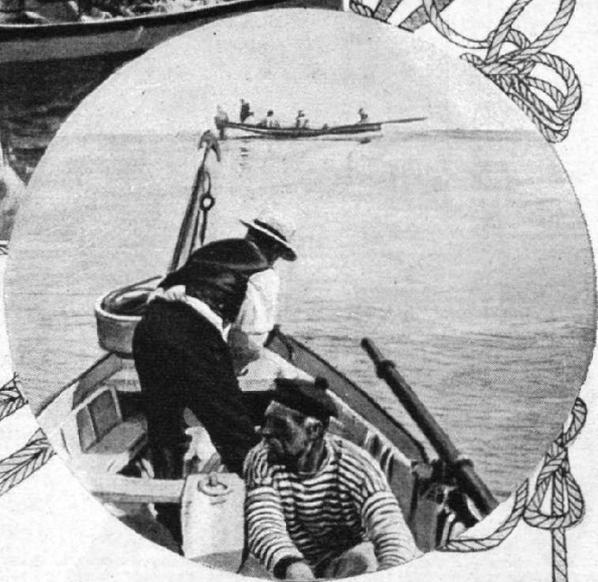


APRÈS LE HARPCNNEMENT

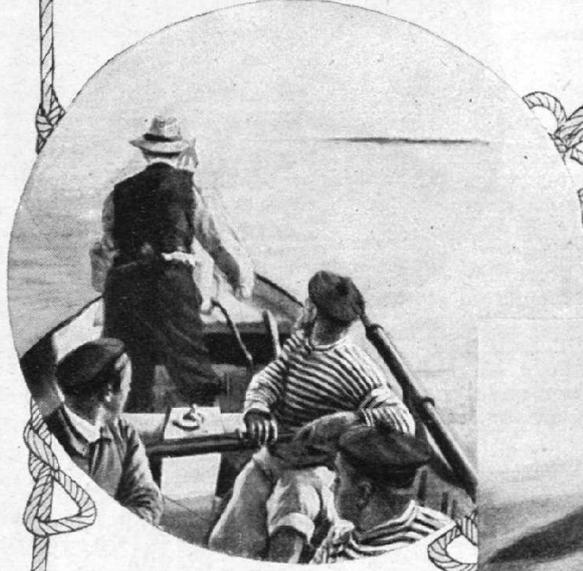
Le prince donne le coup de lance final au cétacé, qui va s'agiter de soubresauts formidables pendant son agonie.



UNE DES BALEINIÈRES DU PRINCE DE MONACO
A l'avant, le Prince; à l'arrière, le D' Richard.



LE PRINCE EXAMINE LE FILIN DU CANON-HARPON



LE CÉTACÉ ÉMERGE AU LOIN



Ruck



LE PRINCE TIRANT UN BALÉNOPTÈRE AU CANON-HARPON

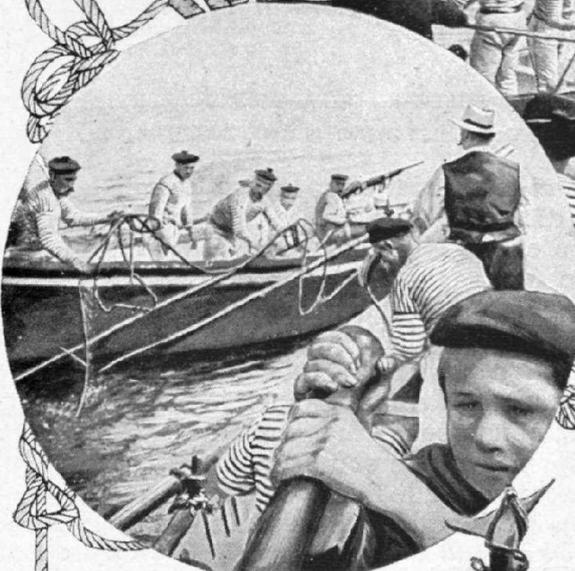
COMMENT ON HARPONNE UNE BALEINE

Les photographies qui illustrent cette double page nous initient à la série d'opérations très compliquées et souvent fort dangereuses — comme le Prince l'a expliqué dans son interview — auxquelles entraîne la poursuite d'un de ces monstres de la mer. C'est surtout la manœuvre du filin (câble de chanvre attaché au harpon) qui est périlleuse; il suffirait d'une entrave dans son filage pour que l'embarcation fût attirée vers la profondeur par les mouvements de la bête harponnée.

A la Poursuite des Baleines



ON FILE DU CABLE « A LA DEMANDE » DU CÉTACÉ

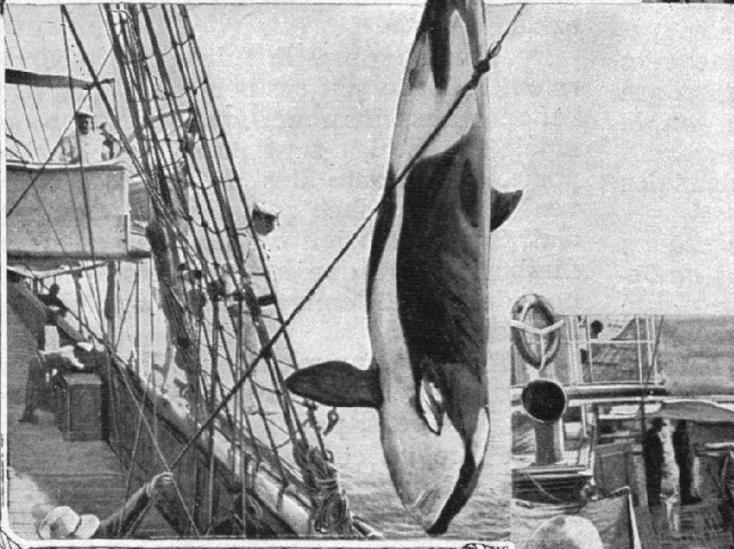


ON RENTRE DU FILIN DANS LIS

BALEINIÈRES



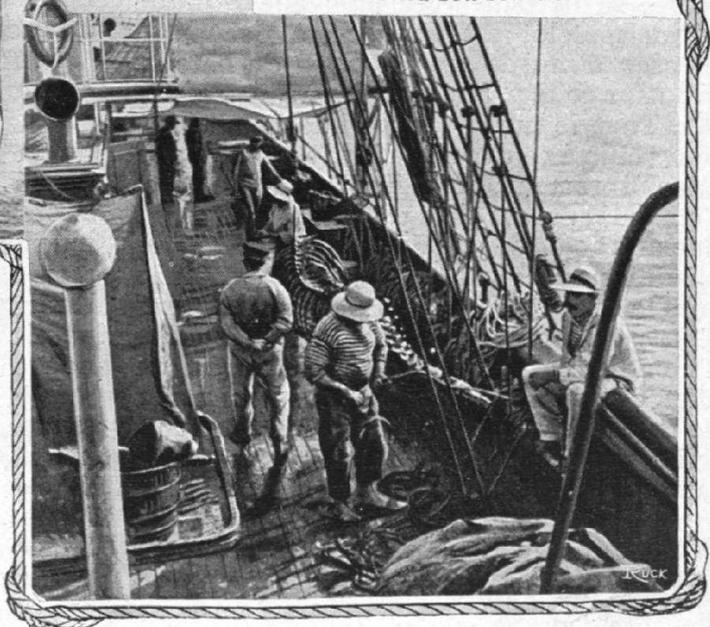
LE PRINCE DE MONACO
REMONTÉ SUR SON YACHT



CE QUE DEVIENT LE CADAVRE

Quand l'équipage de la *Princesse-Alice* a réussi à tuer un cétacé, la tête, bien vite disposée sur le pont, devient un sujet d'études pour les savants naturalistes qui accompagnent le Prince. Le gigantesque squelette, est « préparé » pour le musée océanographique.

Dans les bateaux-baleiniers, le corps de la victime est travaillé industriellement. Une immense chaudière en briques, installée à bord, reçoit les quartiers détachés de la bête et l'huile qui résulte de la cuisson est emmagasinée dans des centaines de tonneaux.



PRÉPARATION DU SQUELETTE DU CÉTACÉ

forme cylindrique, qui rappelle à s'y méprendre l'apparence d'un sous-marin qui serait dépourvu de son périscope: De la partie la plus proéminente s'échappe le panache de vapeur qui, rapidement, se dissipe dans l'atmosphère.

Le Prince a dirigé son canon-harpon dans la direction de l'animal, qu'il vise avec un calme merveilleux. Tous, nous sommes angoissés par l'attente de la détonation qui nous semble bien longue à se produire; si nous avons conservé notre sang-froid, nous pourrions remarquer combien la baleinière danse sur la crête des vagues et quelles énormes difficultés présente la visée de l'animal dans ces conditions. Enfin le coup part, et, aussitôt, rapides comme l'éclair, on voit les longs avirons s'abattre dans la mer et la baleinière filer en arrière et s'éloigner du cétacé sous la vigoureuse impulsion des matelots.

La manœuvre n'a duré que quelques secondes, et c'est fort heureux, car le coup a porté juste; la baleine, un moment surprise, vient de prendre conscience de la douleur que lui cause le long harpon de fer qui a pénétré dans son flanc. Elle fait un plongeon; elle pique vers la profondeur et sa vaste nageoire caudale soulève l'eau en montagnes écumantes qui impriment à la baleinière de forts mouvements de roulis. Dans sa fuite éperdue, elle emporte vers les obscurs espaces abyssaux l'arme qui l'a frappée; ce harpon est muni d'un souple câble de chanvre qui est soigneusement disposé en cercles concentriques dans des baïlles au fond de la baleinière.

En ce moment, ce filin, qui passe dans une encoche ménagée à l'avant de la baleinière, se déroule avec une telle rapidité qu'un matelot est sans cesse occupé à arroser d'eau de mer le bord du bateau, qui, sans cette précaution, pourrait prendre feu. Tout le monde à bord de l'embarcation veille à ce que le « filage » du câble se fasse librement; il suffirait que celui-ci s'enroulât autour d'un espar, se calât dans une anfruosité quelconque pour que la baleinière chavirât et fût même entraînée vers la profondeur. C'est alors que la plus légère distraction peut être cause de mort d'homme; les cas ne sont pas rares, en effet, où l'on a vu le câble s'enrouler autour de la jambe ou du bras d'un des rameurs, qui est arraché de son banc et disparaît à jamais.

Déjà cinq cents mètres de filin ont été déroulés par le monstrueux cétacé, et voici que la seconde baleinière s'approche de

celle du Prince pour lui offrir la réserve de son câble, qui peut devenir nécessaire d'un moment à l'autre. Mais la fuite de la baleine semble maintenant se ralentir; par instants la remorque de chanvre file avec moins de rapidité. Wedderburn, qui, d'une main experte, surveille sa tension, juge qu'il peut sans danger entraver le déroulement; en un instant, il la fixe à une solide cheville.

DOUZE MILLE KILOGRAMMES DE CRUSTACÉS DANS L'ESTOMAC D'UNE BALEINE.

Voici maintenant que la lourde embarcation est rivée à ce câble; elle poursuit sa route en zigzags; elle semble valser à la crête des vagues; parfois elle pivote sur elle-même, elle tournoie comme une immense toupie lancée par la main d'un géant; à d'autres moments, son arrière sort de l'eau et son avant s'incline vers la profondeur; nous nous demandons avec angoisse si elle ne va pas sombrer, mais, juste au moment voulu, le fidèle Wedderburn « file » une nouvelle quantité de câble et la baleinière reprend son équilibre; il a d'ailleurs à la main une hache avec laquelle il trancherait le filin, si un brusque mouvement de la baleine l'obligeait à en venir à cette extrémité.

De plus en plus, la fuite du cétacé se ralentit; épuisé par ses pertes de sang, par l'effort nécessaire pour remorquer la lourde baleinière et les sept personnes qu'elle porte, il remonte des profondeurs pour venir à la surface remplir ses poumons d'air pur; la tension du câble de chanvre diminue; voici que les matelots le tirent hors de l'eau et l'emmagasinent de nouveau à bord.

Tout à coup, à une centaine de mètres du bateau, un remous se produit, et voici la bosse de l'évent, puis la partie supérieure de la tête et, enfin, le dos du monstre marin qui apparaissent à la surface. Aussitôt les matelots, halant sur le câble du harpon, cherchent à se rapprocher de telle manière qu'il soit possible soit de frapper l'animal au moyen d'une longue lance s'il paraît assez épuisé, soit de lui lancer un nouveau harpon.

Déjà la distance diminue et le Prince s'empare de la lance, mais voici que la baleine, instruite par sa récente mésaventure et voyant le danger se rapprocher, se résout subitement à une fuite éperdue. Son énorme nageoire caudale bat l'eau à coups précipités, et la baleinière est un

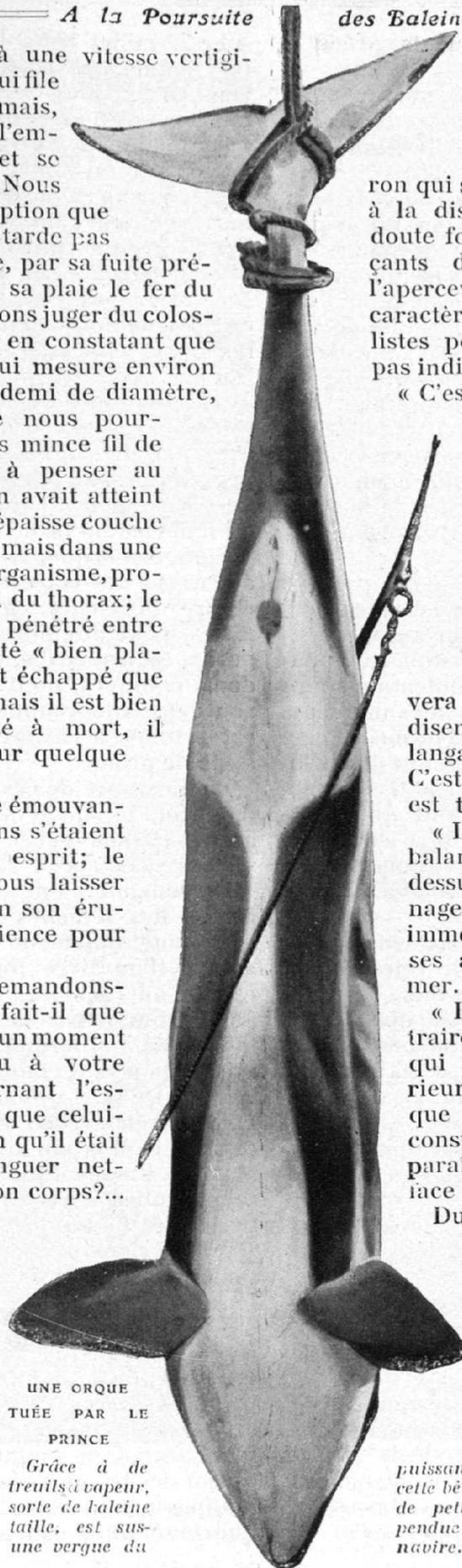
instant remorquée à une vitesse vertigineuse par l'animal, qui file entre deux eaux; mais, bientôt, nous voyons l'embarcation s'arrêter et se rapprocher du yacht. Nous pressentons une déception que le récit du Prince ne tarde pas à préciser. La baleine, par sa fuite précipitée, a arraché de sa plaie le fer du harpon, et nous pouvons juger du colossal effort de l'animal en constatant que le fer du harpon, qui mesure environ deux centimètres et demi de diamètre, a été tordu comme nous pourrions le faire du plus mince fil de fer. Ce fait donne à penser au Prince que le harpon avait atteint le cétacé non dans l'épaisse couche de lard qui l'entoure, mais dans une région vitale de son organisme, probablement au niveau du thorax; le fer avait sans doute pénétré entre deux côtes, il avait été « bien placé »; l'animal n'avait échappé que grâce à son agilité, mais il est bien probable que, blessé à mort, il aura été s'échouer sur quelque rivage lointain.

Durant cette chasse émouvante, plusieurs questions s'étaient présentées à notre esprit; le Prince veut bien nous laisser mettre à contribution son érudition et son expérience pour les résoudre.

— Et d'abord, lui demandons-nous, comment se fait-il que Wedderburn ait, sans un moment d'hésitation, répondu à votre interrogation concernant l'espèce de cétacé, alors que celui-ci était encore si loin qu'il était impossible de distinguer nettement la forme de son corps?...

— Ainsi, nous dit le Prince en riant, le *Finbach* de mon maître baleinier vous a quelque peu étonné. Mais... ce n'est qu'un jeu pour lui de reconnaître avec certitude l'espèce à laquelle appartient un cétacé dès que celui-ci est en vue.

Comme son nom



UNE ORQUE
TUÉE PAR LE
PRINCE

Grâce à de treuils à vapeur, sorte de baleine taille, est suspendue à une vergue du

l'indique, le *Finbach* (1), que nous appelons en français balénoptère, possède sur le dos une nageoire impaire, une sorte d'aileron qui sert à le caractériser; mais, à la distance où nous étions, je doute fort que même les yeux perçants de Wedderburn aient pu l'apercevoir, ce qui prouve que ce caractère, retenu par des naturalistes pour classer l'animal, n'est pas indispensable.

« C'est en effet surtout à l'allure que le baleinier reconnaît le cétacé, et surtout à sa manière de se comporter au moment de la plongée. Après être resté un certain temps à la surface pour faire sa provision d'oxygène, pour remplir ses vastes poumons d'air pur, la baleine s'élance vers la profondeur où elle trouvera sa nourriture; comme disent les baleiniers dans leur langage imagé, « elle sonde ». C'est à cet instant que son allure est tout à fait caractéristique.

« Le mégaptère, par exemple, balance deux ou trois fois au-dessus des vagues son énorme nageoire caudale; on dirait un immense oiseau noir qui déploie ses ailes à la surface de la mer.

« Rien de semblable, au contraire, chez notre balénoptère, qui recourbe la partie postérieure de son corps de telle sorte que sa nageoire caudale reste constamment immergée et n'apparaît à aucun moment à la surface de la mer ».

Durant la chasse à laquelle nous venons d'assister, un phénomène a attiré notre attention et nous a particulièrement surpris, c'est le temps assez long pendant lequel les cétacés restent sous la surface.

Le Prince veut bien

puissants cette bête, de petite pendue à navire.

(1) Mot anglais qui, littéralement, signifie « nageoire sur le dos ».

nous donner des renseignements précis à ce sujet.

— Les baleines, nous dit-il, sont, vous le savez, des mammifères qui doivent comme nous-mêmes respirer l'air atmosphérique; mais, d'autre part, leur nourriture se compose de très petits animaux, de crustacés ou de mollusques qui vivent en bancs énormes à une profondeur variable; dès que leurs poumons ont été remplis d'air pur, nos cétacés s'empressent donc de plonger à la recherche de l'essaim de ces petits animaux; arrivés dans la zone cherchée, ils ouvrent leur énorme bouche et l'eau de mer s'y précipite, entraînant les petits crustacés qu'elle contient; la baleine ferme alors la bouche et rapproche la langue de son palais; cet énorme piston force l'eau à s'échapper tandis que les petits animaux sont retenus par le filtre formé par les fanons.

« Lorsque cette sorte de purée grouillante est à peu près privée d'eau, le cétacé la déglutit; il recommence l'instant d'après, pâture le banc de petits animaux à peu près comme un ruminant broute un champ d'herbe; vous pourrez vous faire une idée de la quantité de nourriture absorbée par ces mammifères marins dans une journée lorsque vous saurez que, dans l'estomac d'un baléoptère comme celui que nous venons de poursuivre, on trouve couramment dix mille ou douze mille kilogrammes de petits crustacés assez semblables à nos petites crevettes.

« Les anciens naturalistes avaient admis inexactement que la baleine rejetait par l'évent une colonne d'eau de mer.

« Le « souffle » n'est composé que de vapeur qui possède même une odeur fort désagréable, comme le Dr Racovitza a pu s'en assurer, un mégaptère ayant eu l'impudence de projeter son panache sur ce naturaliste pendant qu'il le contemplait de la passerelle de la *Belgica*. »

L A CHASSE A L'ORQUE ET AU CACHALOT.

— Nous chassons le baléoptère, continue le Prince, comme on chassait autrefois la baleine franche qui était beaucoup plus facile à capturer. Celle-ci n'a d'ailleurs jamais existé dans la Méditerranée. Elle était cantonnée dans les mers du Nord, et était fort abondante au XVIII^e siècle sur les côtes du Spitzberg. Les chasses auxquelles on s'est livré dans ces parages ont presque complètement détruit cette espèce. »

Le 22 juillet 1902, dans la Méditerranée, une bande de cétacés est signalée à l'horizon : ce sont des orques, caractérisés par une longue nageoire dorsale qui, par un temps calme, sort au-dessus de l'eau comme une épée tranchante. Le Prince dirige son canon sur un des plus gros de la troupe, le harpon atteint l'animal et la baleinière du Prince hisse un pavillon. Plusieurs fois le cétacé veut émerger près de la baleinière, son évent projette un liquide rosé qui devient bientôt rutilant. Armé de sa longue lance très effilée, le Prince se prépare à frapper. La lame acérée pénètre le flanc de l'orque qui soulève des montagnes d'écume, rougit au loin la mer de son sang, puis demeure inerte. On le remorque près du yacht et, grâce aux puissants treuils à vapeur, il est disposé sur le pont où il devient la proie des naturalistes.

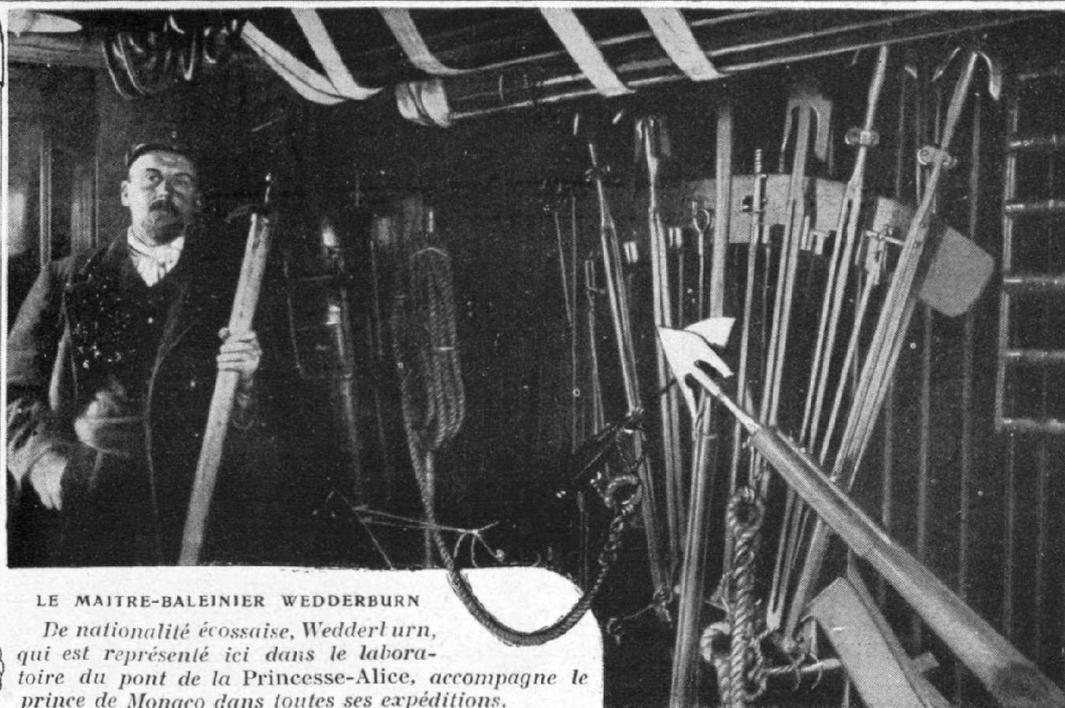
Comme l'orque, le cachalot appartient au groupe des cétacés carnivores. Sa mâchoire inférieure, qui, chez les vieux mâles, peut atteindre dix mètres de longueur, est armée d'une trentaine de fortes dents coniques, dont chacune pèse environ deux kilogrammes. Son énorme tête est terminée à l'avant carrément, par une sorte de proue.

La puissance de ces animaux est formidable et, lorsqu'ils sont attaqués, il leur arrive parfois de se défendre avec une violence sauvage.

Les baleiniers ont surtout à redouter la fureur des femelles auxquelles on ravit leur jeune. Bullen, un baleinier américain, auteur d'un livre fort attachant sur la chasse au cachalot, a cité le cas d'une femelle qui, privée de son petit, broya sur la côte de Californie, pendant une seule saison de pêche, cinquante-deux embarcations entre ses formidables mâchoires.

Un pareil animal ne pouvait manquer d'exercer un grand attrait sur le Prince de Monaco. En dehors de l'intérêt de la chasse, le naturaliste trouve sa récompense dans la capture de ces cétacés gigantesques.

« Le cachalot, nous dit le Prince, se nourrit de mollusques appartenant à la famille du poulpe, si commun sur nos côtes. Mais ici, il ne s'agit plus de petits animaux qu'un pêcheur peut prendre à la main; les proies de notre géant sont proportionnées à sa taille. Dans les sombres espaces sous-marins, à une profondeur sur laquelle nous ne sommes aucunement fixés, vivent des troupes d'énormes calmars, des poulpes gigantesques, qui atteignent dix, quinze ou vingt mètres de longueur; leurs



LE MAITRE-BALEINIER WEDDERBURN

De nationalité écossaise, Wedderburn, qui est représenté ici dans le laboratoire du pont de la *Princesse-Alice*, accompagne le prince de Monaco dans toutes ses expéditions.

puissants bras sont munis de ventouses garnies de griffes acérées.

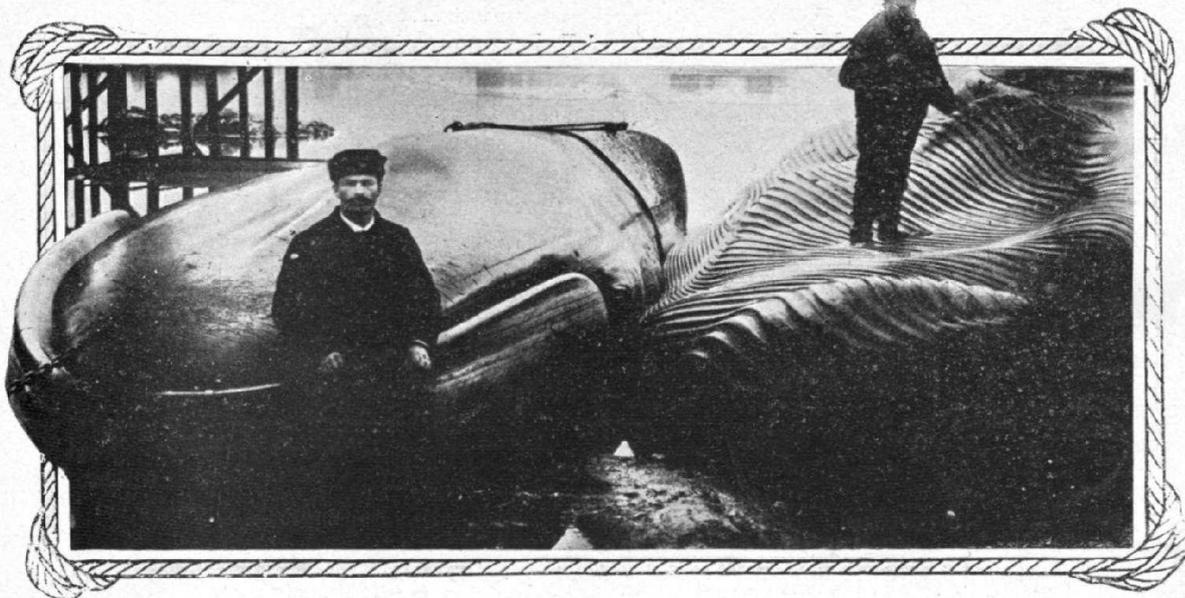
« Le cachalot, après avoir empli ses poumons d'air pur, sonde vers la profondeur à la recherche de ces proies apocalyptiques, et on peut imaginer les luttes qui se poursuivent sous la surface et dans lesquelles le cachalot est toujours vainqueur. »

Le Prince de Monaco a eu le rare plaisir

d'assister de loin à une de ces luttes homériques, qu'il a décrite dans son livre si passionnant : *La Carrière d'un Navigateur*.

En 1895, le Prince, voguant dans les parages des Açores, assista à la capture d'un de ces énormes cétacés :

« Le 18 juillet, raconte le Prince de Monaco, la *Princesse-Alice* quittait le mouillage d'Angra, capitale de l'île de Terceira,



DEUX BALÉNOPTÈRES ÉCHOUÉS SUR LE RIVAGE

On remarquera les sillons de la peau du ventre de ces énormes bêtes.

quand mon attention fut absorbée par deux petites voiles qui se détachèrent de la côte, suivies bientôt d'un couple semblable.

« Les embarcations ne tardent guère à joindre les cachalots qui lancent dans les airs leur panache de vapeur et l'un des plus gros est harponné. La baleinière, d'abord entraînée dans sa course folle, ralentit bientôt sa marche et, quand j'arrivai, il recevait du harponneur un premier coup de lance. Peu après, le souffle de son évent se précipita et la colonne d'eau vaporisée que la bête portait dans les airs se teignit de rose, puis elle devint rouge, et la mer prit elle-même cette couleur autour de l'animal qui perdait son sang à flots.

« Dès lors commença tout à côté de nous l'agonie d'un géant. Cette masse, qui semblait endormie, parfois submergée dans la mer sanglante, oscilla; une queue énorme battit avec violence la nappe rouge qui ondulait sur la houle et qui s'ouvrit pendant quelques moments pour faire place à des tourbillons d'écume blanche. Troublé par la grandeur inconnue de ce spectacle, j'en suivais ardemment la marche comme celle d'une vision prête à fuir pour toujours, j'étais ému par cette souffrance manifestée si largement, je plaignais ce puissant de la mer qui, pendant des siècles peut-être, avait porté son corps vers tant d'horizons, dans les plus profonds abîmes sans craindre un ennemi; qui s'était joué dans les lames de mille tempêtes et qui succombait alors sous la lance d'un pygmée!

« Soudain, le cachalot cessa de fouetter

la mer, et, comme si notre voisinage avait ranimé son cerveau, il se dirigea rapidement vers nous.

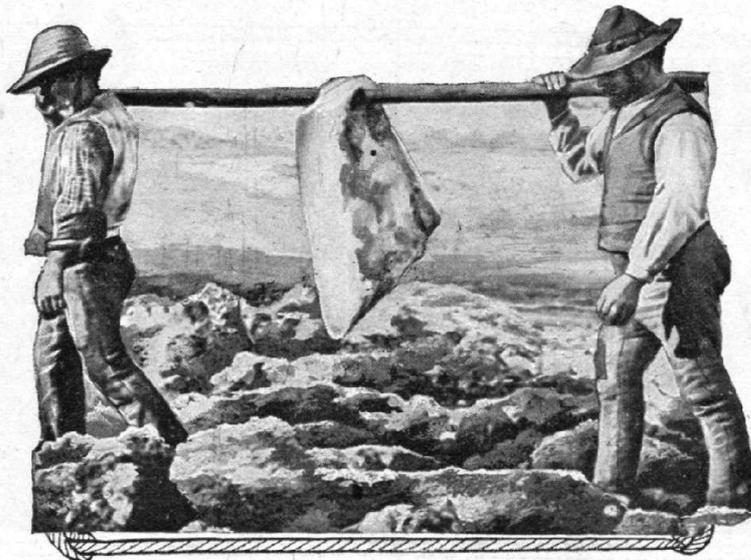
« Dans un éclair d'inquiétude, je me demandais ce qu'allait produire le choc de ce corps lancé contre le flanc du navire, quand l'animal à vingt mètres de nous disparut. Allait-il briser la quille, le gouvernail ou l'hélice avec le frôlement de son dos ou avec un battement de sa queue? Tels furent les objets du souci qui me reprit pendant dix secondes, au bout desquelles le colosse inerte reparut de l'autre côté du navire stoppé. »

L'huile et le spermaceti ne sont pas les seuls produits que l'industrie des hommes sait extraire des restes du cachalot. Au milieu des viscères se rencontrent de volumineuses masses arrondies, résidus de la digestion des céphalopodes, uniques proies du cétacé. Ces mollusques possèdent de nombreuses glandes qui secrètent une substance musquée; celle-ci, remaniée par les sucs digestifs du cétacé, travaillée plus tard par les bactéries de sa « flore intestinale », fournit une substance de l'odeur la plus suave et qui forme la base de beaucoup des parfums les plus précieux; c'est l'ambre gris.

Peu de jolies mondaines qui laissent derrière elles un sillage parfumé se doutent qu'elles le doivent à l'intestin du cachalot et aux « résidus de sa digestion ».

Dr P. PORTIER

Directeur adjoint du Laboratoire de Physiologie de la Sorbonne.



L'UTILISATION DE LA PROIE

Transport d'un morceau de cachalot pour l'extraction de l'huile.



L'ADIEU AU PASTEL.

.. Il me semble que les yeux bleus s'animent comme pour un adieu. Ils me suivent à travers l'ombre... J'ai regret de m'en aller. Je les emporte dans mon cœur comme deux fleurs vivantes (page 4, col. 1).

LA BELLE AU BOIS DORMAIT....

Roman inédit de

F R A N Ç O I S D E N I O N

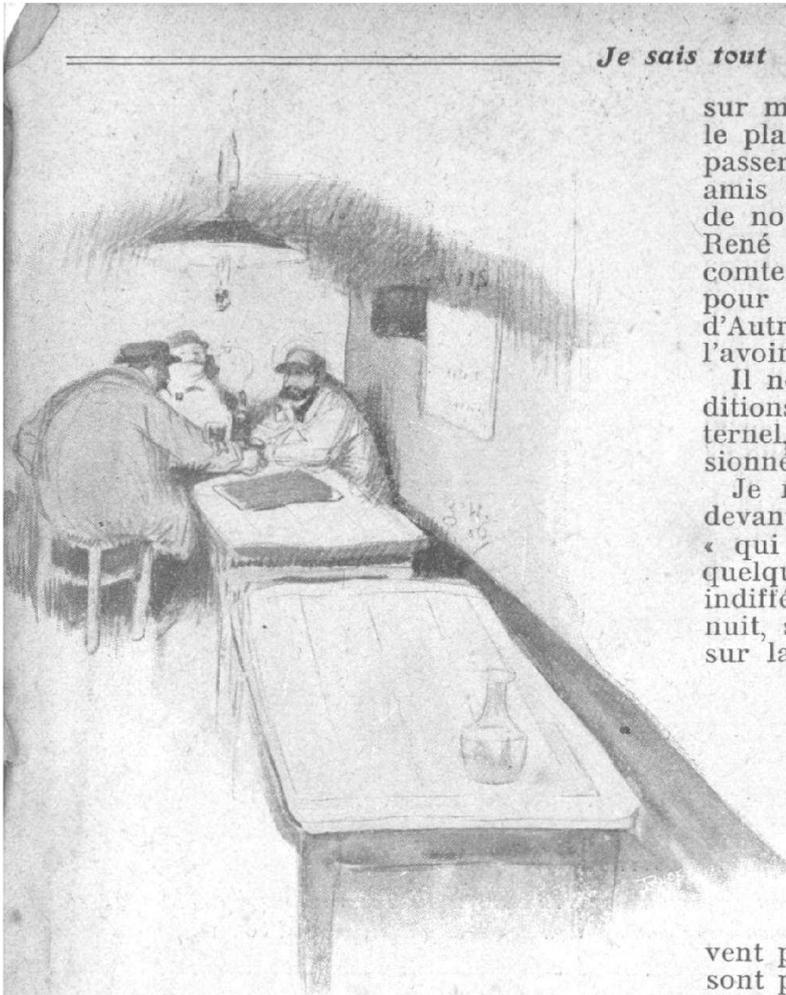
Le roman que François de Nion a écrit spécialement pour les lecteurs de *Je sais tout* est un de ceux de l'auteur des *Façades* et des *Derniers Trianons* qui représentent et résument le mieux la manière si originale et si particulière du célèbre écrivain. Nos lecteurs retrouveront, par un prestige amusant, dans ces pages où la vérité se mêle au romanesque, les personnages de haute mondanité que Fr. de Nion a si souvent et si curieusement dépeints, côtoyant les gentilshommes et les belles dames de jadis dont il sait avec un si grand art faire revivre l'esprit, le langage et les mœurs. ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦

Neuilly, 1^{er} Mai 1905.

Ce matin je me suis décidé à partir pour la Normandie. Neuilly n'est habitable qu'en hiver; alors on peut encore y goûter un silence qui ressemble presque à celui de la campagne. Alors les promeneurs sont rares dans les allées vides, les Parisiens s'écartent, les visiteurs s'espacent. On sent des lieues d'ombre et de silence entre soi et les

hommes, avec pourtant l'idée, — peut-être perverse, — qu'une demi-heure de voiture ou dix minutes d'auto peuvent vous transporter dans l'agitation, la foule et la lumière.

Mais dès qu'arrivent les beaux jours, Neuilly devient inhabitable; les jardins fermés s'ouvrent, montrant leurs pelouses grises, leurs parterres semés de fleurs maigres, les boules d'acier qui décorent les perrons. De tous les tramways des Parisiens descendent, se souve-



LA SALLE DU « GOUJON FRIT ».

Des gens entrent, allument des pipes, demandent du vin, réclament des cartes. Qu'ils sont heureux ! Ils ne doivent jamais penser à rien (page 4, col. 2).

nant qu'ils ont des amis sous les tonnelles de qui on peut s'asseoir et goûter, pris subitement d'une grande tendresse pour eux. D'affreux enfants courent dans les avenues, vous offusquant de leurs cerceaux, de leurs toupies ou de leurs bicyclettes et, sans interruption, les autos ronflent pendant que la brise qui vient de la Seine vous apporte l'odeur grésillante des frites de la Jatte et la musique tournante de ses chevaux de bois.

J'ai dit à Constant que nous allions en Normandie.

— Je croyais, m'observe ce raisonneur, que M. le vicomte devait se diriger vers la Bretagne.

— Constant, j'ai changé d'avis; cela vous contrarie?

— Oh! M. le vicomte! Je suis trop content du service de monsieur pour ne pas me trouver bien partout avec lui.

J'ai remercié Constant de sa courtoisie.

3 Mai.

Je m'occupe à mettre tout en ordre dans la maison avant de fermer la porte

sur mes chers souvenirs. Cela me donne le plaisir de revoir mes portraits, de les passer en revue, de les saluer comme des amis qu'on va quitter. Voilà le premier de notre nom qui se soit fait connaître: René du Plessis de la Roche-Pichemer, comte de Jarzé, celui qui fut assez fou pour vouloir paraître amoureux d'Anne d'Autriche et que la Reine chassa après l'avoir un peu maltraité.

Il ne manquait pas, d'ailleurs, aux traditions de la famille: son grand-père maternel, Lavardin, avait été, lui aussi, passionnément épris de Marie de Médicis.

Je m'arrête, avec un sourire d'amitié devant le Jarzé gouverneur d'Huningue, « qui avait de l'esprit, de la culture et quelques amis ». Je salue avec respect et indifférence les autres, effacés dans la nuit, sans autre marque de leur passage sur la terre que les dates de leur nais-

sance et de leur mort inscrites après leur nom sur les rameaux de l'arbre généalogique. Ils ont trop aimé leurs aïeux, leurs terres, leurs seigneuries pour venir à la cour ramasser des cordons bleus ou des pairies. Ils sont « philosophes », ils vivent retirés, en amants de la nature. Maintenant qu'ils ne peu-

vent plus aimer les Reines, on sent qu'ils sont près de haïr les Rois. Pourtant à la Révolution, Louis de Jarzé se fera tuer à Quiberon et mon grand-père René IX suivra Louis XVIII à Gand en 1815.

Voici des figures de femmes qui se penchent. Volontiers je néglige ces luronnes du XVII^e siècle, aux faces larges et fleuries, aux boucles raides; je ne trouve point de grâce à leurs mines hautes. Je n'aime guère mieux ces belles du temps de Louis XV, leurs « cheveux abattus », épaissis de pommade et de poudres accusant une certaine lourdeur de traits. Mais dans cet angle un peu obscur s'éclaire de lui-même un délicieux et délicat portrait de jeune fille.

L'IDÉAL MODÈLE DE JEUNE FILLE. — QUI EST MARIE-FLORE ?

C'est un pastel dans la manière de La Tour, avec des tons gris, roses, flous, des tons passés couleur de jadis. Elle est coiffée en demi-poudre, à ce moment où, les cheveux ayant été bien lavés et peignés, on les séchait en les caressant du nuage léger de la houppe, ce qui laisse voir, en la vaporisant, leur charmante nuance naturelle, d'un blond nué d'argent. Ses sourcils, qui se haussent, un peu étonnés, encadrent des yeux d'un bleu d'eau, d'un bleu comme celui de certains ciels d'hiver au-dessus d'une futaie. Sa bouche est la plus tendre du monde, et le sourire cependant n'en est

que plus chaste; toute cette figure est jolie ainsi qu'un paysage de parcs et de jardins où le printemps commencerait à peine.

L'enfant, — elle a seize ans, — est assise sur un siège de gazon et tient de sa main gauche un arc sur lequel la droite tente en badinant d'encocher une flèche. Derrière elle une draperie soulevée laisse voir, dans un indéfini paysage, une vallée et une ruine.

Sur elle ma science généalogique est en défaut; je ne sais que son nom, ou du moins celui que je déchiffre en encre toute rouillée sous une latte du cadre: *Marie-Flore de Loyville*. Son costume, sa coiffure, son visage sont, à n'en pas douter, de l'époque qui précéda immédiatement la Révolution; mais ce nom de Loyville ne me dit rien. Comment cette étrangère se trouve-t-elle parmi les nôtres?

Je crois que je l'aime.

4 Mai.

— Oui, c'est bien de vous, des Jarzé: l'un épris d'une Reine parce qu'elle est trop haut, trop loin; l'autre amoureux d'une inconnue, d'une morte certes... à moins qu'elle n'ait jamais existé, car ce pastel peut très bien être de fantaisie.

Ainsi parle Henri de Thermes, qui est venu déjeuner avec moi la veille de mon départ.



A VIREVILLE-SUR-VIRE.

L'auberge où nous sommes est dans le village, presque hameau... Aux chasses, les hobereaux du voisinage viennent faire là des parties fines (page 5, col. 2).

Et ce traditionnaliste ne peut s'étonner assez que je songe à m'éloigner de Paris au moment où tout le monde y revient... même ceux de la *Riviera*.

— Quelle singulière idée, mon pauvre Louis, répète-t-il en refrain, t'en aller quand Longchamp recommence, quand il y a du monde partout, quand Puleaux rouvre, quand on s'amuse tant à Paris! Tu ne fais rien comme personne.

— Tu veux peut-être dire que personne ne fait rien comme moi.

— Alors tu pars par le train demain?

— J'avais bien envie de prendre la diligence.

— Hein!

— Mais oui; tu crois donc qu'il n'y a plus de diligence en France? Imbécile! — Il y en a une qui part de Paris même, une diligence jaune, avec un gros ventre, un coupé étroit et les noms des pays inscrits en rouge sur les caisses. Elle va à Courbevoie, Rueil, Saint-Germain. De Saint-Germain partent des services qui mènent à Mantes, Poissy, Vernouillet... que sais-je? Des services qui s'amorcent aux frontières de Normandie. De là, par les courriers, — ces bonnes petites voitures fermées de rideaux de cuir, — par les coches, par les pataches, sans subir l'horreur des trains, le charbon, le bruit, l'affolement, on peut gagner le bocage normand, Vire, Beny, Vassy.

— Tu vas faire un voyage vraiment très agréable!

— Non, je ne suivrai pas cet itinéraire. Nous irons à cheval, à petites journées.

— Ça, je comprends mieux. Pourtant, à cheval, quand on est si pressé.

— Mais pourquoi est-on pressé, je te le demande? Etre pressé, cela est bon pour les gagne-deniers... et encore! Aujourd'hui tout le monde se hâte et personne n'arrive à rien. Pour moi, j'aime à vivre lentement.

— Je ne m'étonne plus si tu éprouves quelque peine à te faire comprendre de tes contemporains.

— Je ne tiens pas à ce qu'ils me comprennent; je réagis. Je réagis à moi tout seul, persuadé que ce simple petit effort d'une volonté têtue met un imperceptible grain de sable dans l'essieu de l'horrible roue. — Nous irons à cheval.

— Et dire qu'avec ta fortune tu pourrais avoir des autos tant que tu voudrais!

— Je vais peindre... J'ai toute une danse de nuances dans l'œil. Il me faut des verts fins, un soleil sans trop de vigueur, presque dépoli, des lignes d'horizons plus claires, comme quand la douce mer n'est pas loin, et cette intensité de lumière qui émane des pommiers,

des vergers, des creux de terrains et qui ne vient pas du ciel, qui semble, au contraire, monter se fondre en lui... Tu verras ce que je rapporterai.

— Une seconde médaille?

— Mon pauvre Henri! A quoi vas-tu songer!

Décidément, mon ami, — mon seul ami, — est trop bête. Au moins, avec



L'AUBERGISTE DUTOT.

— *P't'et' ben qu'oui, p't'et' ben q'non.
Il n'y a rien à répondre à cette
réponse-là (page 6, col. 1).*

Constant, je peux causer. Quand je parle, c'est un monologue. Il répond toujours à un tiers... à la troisième personne.

10 Mai.

Nous partons; dans le clair-obscur de ma maison fermée, un seul détail détonne, arrête un moment mon regard: un pinceau de soleil perçant une fente des volets se pose sur le pastel mystérieux, le touche, l'éclaire. Il me semble que les yeux bleus s'animent comme pour un adieu. Ils me suivent à travers l'ombre... J'ai regret de m'en aller. Je les emporte dans mon cœur comme deux fleurs vivantes.

11 Mai.

Par un agréable matin, léger et doux,

nous avons traversé le Bois, franchi la Seine au pont de Suresnes, gravi la côte du mont Valérien. Après la descente dans les bosquets du Vésinet, un temps de galop nous a menés au haut du coteau de Saint-Germain. Et j'ai déjeuné à merveille et à loisir pendant que nos chevaux se reposaient.

Ce soir, j'écris ces notes de route à Poissy, dans la salle du *Goujon frit*, pleine d'une odeur de vase et de tabac ranci. Je me sens très loin, très seul, très calme. Sur la Seine un remorqueur étire la plainte longue de sa sirène; plus près, j'entends le bruit mouillé des avirons, que doucement agite un braconnier d'eau. Des gens entrent, allument des pipes, demandent du vin, réclament des cartes. Qu'ils sont heureux! Ils ne doivent jamais penser à rien.

Je m'endors en écrivant; demain, nous ferons une petite journée, deux lieues au plus, pour ménager les chevaux.

15 Mai.

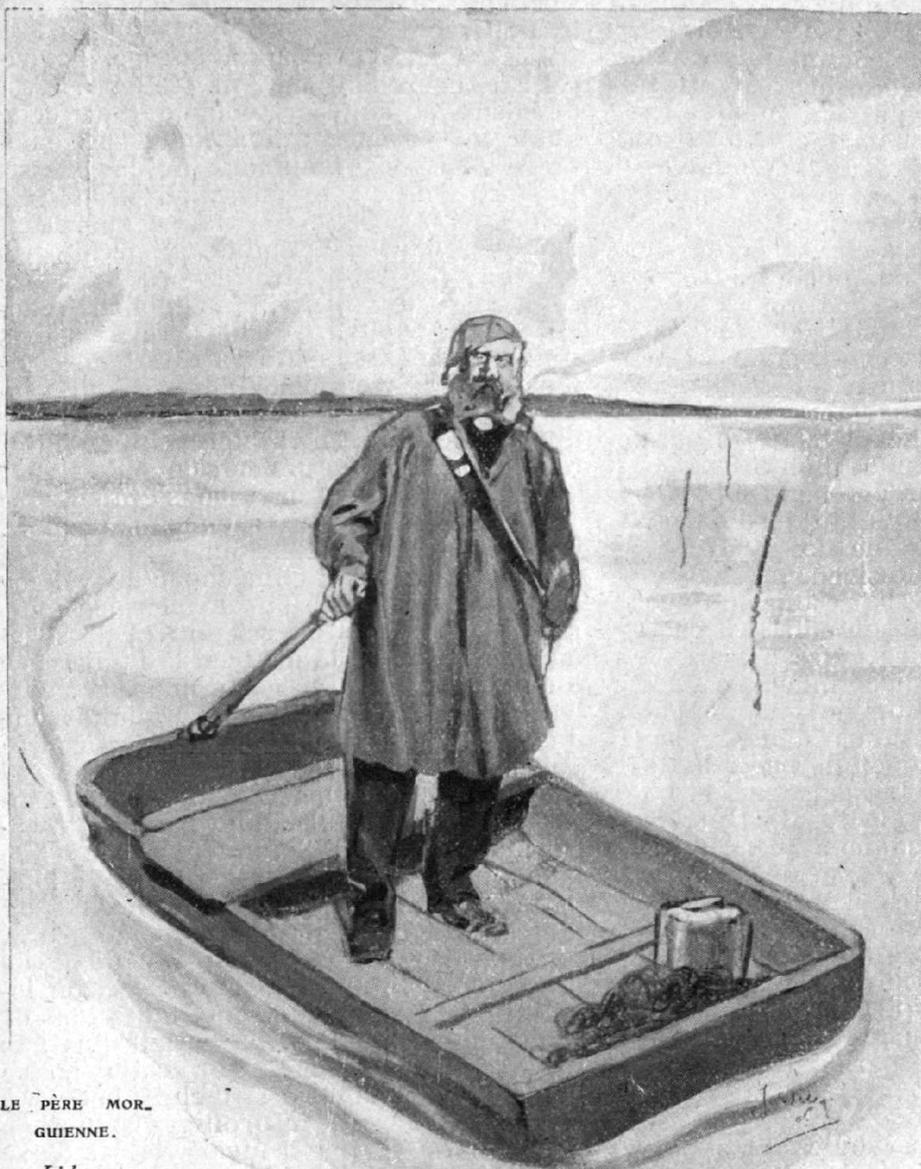
Nous voici en plein bocage normand, entre le Calvados et l'Orne, dans un pays coupé de bois, d'étangs, de marais, de collines, un canton dans lequel on peut tourner vingt fois sur soi-même sans se reconnaître et en se retrouvant toujours à la même place.

Quel instinct m'a conduit ici? Je ne sais. J'ai suivi depuis Poissy mon chemin à travers bois, tâchant de garder toujours le couvert des arbres, allant de forêt en forêt. Si une plaine, si un ruban de grande route s'imposaient, me séparaient des bois, nous dévorions d'une course rapide l'espace nu pour gagner au plus tôt le taillis ou la futaie qui se dessinaient à l'horizon.

— M. le vicomte, me disait Constant, — qui est un mondain comme Henri de Thermes, — j'ai lu hier soir dans l'auberge où nous avons couché que la saison commençait à Cabourg. Certainement c'est bien agréable de marcher à l'ombre, on a moins chaud; mais nous n'arriverons pas pour l'ouverture du Casino.

— Et qui peut vous faire supposer, Constant, que je tiens à cette ouverture?

Dès que nous avons quitté le sol sec et retentissant de la chaussée, le terrain, sous les sabots de nos chevaux, devenait souple, silencieux; la forêt nous absorbait, nous y tombions comme en un gouffre, nous nous livrions à elle, à sa profondeur. Elle était touchante par la jeunesse de sa saison, amusante par la diversité, par les retards ou les avances de ces frondaisons selon les essences des arbres. Constant s'étonnait, avec ses habitudes d'ordre et de rangement, que toutes les branches, réglementairement, ne se gar-



LE PÈRE MOR-
GUIENNE.

... L'homme
qui condui-
sait l'embar-
cation me parut bizarre...
Il était vêtu d'une longue
blouse sur laquelle il me
sembla voir un baudrier en
sautoir, pourvu d'une pla-
que, comme ceux des gardes-
chasse (page 7, col. 1).

nissent pas au quantième fixé par l'al-
manach.

— Pourquoi, monsieur, je demande
pourquoi, celui-là est encore tout noir,
tandis que cet autre plie sous le poids
de la verdure?

— Parce que l'un est un chêne et l'autre
un hêtre.

— Ils ont la même terre, le même soleil,
la même pluie. Pourquoi qu'ils tirent cha-
cun de leur côté?

— Parce que leurs racines...

Au moment de me lancer dans cette ex-

p'ication, j'h'site;
en vérité, j'ignore
profondément la
raison de ce
« pourquoi ».

Un peu humilié,
je fais observer à
Constant que la
sangle de Pandore
se desserre. Il des-
cend, il oublie la
question. Moi, je
ne l'oublie pas :
pourquoi som-
mes-nous si diffé-
rents les uns des
autres? Pourquoi
nos esprits sont-
ils les uns rétro-
grades, les autres
avancés? Pour-
quoi y a-t-il tant
de feuilles fraî-
ches dans l'âme
de Henri... tant
de bois mort sur
la mienne?

L'auberge où
nous sommes est
dans le village,
presque hameau,
de Vireville-sur-
Vire, confortable;
ses hôtes m'ont
l'air de braves
gens. Aux chasses,
les hobereaux du
voisinage vien-
nent faire là des
parties fines, et
j'entendrai certai-
nement conter de
leurs prouesses
quand je serai
plus habitué,
quand les Nor-

mands auront moins de peur et de
mépris du Parisien. Pourtant, mon
nécessaire de toilette en vermeil,
mes deux demi-sang, mon brave
Constant m'ont attiré une certaine
confiance.

Je suis du pays autant qu'on
peut ne pas en être quand on n'est
pas Normand... autant qu'on peut en être
quand on paie tout deux fois plus que
les autres.

16 Mai.

J'ai fait aujourd'hui ma première sor-
tie; cette marche à pied — les chevaux
sont fatigués, on les a mis au pré; pau-
vres bêtes un instant rendues à leur na-
ture! — fut heureuse: en grimpant à l'as-
saut d'une colline rude et stérile, je suis
parvenu sur un plateau assez dénudé.
Certes le vent de la mer arrive jusque-là

sans être brisé ou disséminé par les obstacles. Quand il souffle en violence, il doit traverser cette hauteur comme une rafale de haches. Les quelques arbres qui se dressent sur cette lande sont tous étêtés.

Autour de moi, dans ce cimetière de l'espace, un pays vapoureux s'étend, s'estompe par moments, s'ouvre par d'autres, selon les caprices du soleil ou des nues. Tantôt c'est une vallée creuse et boisée, tantôt une des lignes de coteaux aux crêtes touffues, ou bien des pentes gazonnées semées de pommiers blancs. Mais un miroitement d'eau attire mes regards : là-bas, dans la buée d'argent qui s'éclaircit, je vois s'étaler des surfaces brillantes, une ligne plate et fine d'étangs infinis...

Le soir je demande à mon hôte :

— Monsieur Dutot, comment appelle-t-on ce lac que j'ai vu aujourd'hui de loin, du côté de la ferme des Bruyères ?

M. Dutot paraît excessivement surpris ; M. Dutot, d'ailleurs, est presque toujours surpris. Lui dit-on que son cidre est passé ou qu'il a tort de faire cuire à la poêle des côtelettes qui seraient mieux grillées, il s'affirme étonné. Comme chaque animal, chaque homme a sa défense, son instinctif et spécial moyen de parer l'attaque des autres. C'est le mensonge, la colère, l'inertie ou l'orgueil : M. Dutot a l'étonnement. Il le manie à merveille.

M. Dutot, d'ailleurs, s'exprime presque purement en français ; on chercherait en vain dans ses propos un écho des discours patoisants dont Maupassant a saisi la saveur de terroir. Tout au plus pourrait-on deviner dans le *ch*, qui parfois enrichit d'une sonorité auvergnate le simple *e* normal, un écho du rude parler bessinois.

— Un lac ! répète-t-il. Il n'y a pas de lac par ici.

— Un étang, si vous voulez.

— Ah !

— Mais, enfin, je l'ai vu.

— C'est p'tet ben des traînées d'eau rapport aux pluies qu'il y a eu dernièrement, voyez-vous.

— Vous n'avez pas connaissance d'un lac, d'un étang, d'une mare ? Quand on a dépassé les Bruyères, de l'autre côté de ce grand plateau qui est au-dessus de la ferme ?

— P'tet ben q'oui, p'tet ben q'non.

Il n'y a rien à répondre à cette réponse-là.

J E ME DÉCOUVRE UN ENNEMI IMPLACABLE.

17 Mai.

Hier il m'est arrivé une aventure, et désormais j'ai un ennemi dans le pays ; un ennemi, cela compte dans une vie comme la mienne, c'est quelqu'un qui pense à vous, quelqu'un aussi dont on

s'occupe. Je tiens à mon ennemi, je vais le cultiver.

J'étais parti avec mon bagage d'aquarelliste, cherchant un joli « effet ». C'est délicieux et amusant comme tout, cette quête au paysage qui a toutes les émotions, tous les bonheurs de la chasse. D'abord on bat le pays ; on hésite, les pistes se croisent. Ici les détails sont tentants, mais l'ensemble ne ferait pas tableau ; là, au contraire, « ça s'arrange si bien » que c'est d'un poncif rebutant. Enfin nous voilà en arrêt : les tons sont ingénieux et leurs valeurs bien combinées ; les complémentaires s'interprètent d'elles-mêmes, et il y a dans ce coin une tache qui sera intéressante... Puis, tout d'un coup, le gibier s'envole et vous l'avez raté ; votre paysage s'évapore, se défait sans que vous sachiez pourquoi... Il faut chercher plus loin.

Je cherchais ; l'inclinaison d'un val me conduisit au milieu d'un mystérieux fourré tout lumineux de verdure et de soleil amassés dans les fonds bas ; la lumière s'y jouait parmi les gazes d'une brume si légère et si bleue qu'on la sentait venue d'une eau voisine, toute fraîche aspirée par l'astre.

Il fallut me courber à travers les ronces et les bas taillis pour apercevoir enfin, mais devant moi, à toucher de la main, la nappe éblouissante dont la lueur lointaine m'avait, l'autre jour, frappé du plateau de désolation. C'était un étang, un marais peut-être, qui s'étendait en longs plans liquides jusqu'à l'horizon indéfini. Des bouquets de joncs, des îlots de saules, des archipels d'ormes trapus aux tiges grêles posaient, sur cette plaine brillante et plate, des taches bossuées, et on apercevait, à droite, au loin de l'endroit où je me trouvais, le jet d'une chaussée un peu élevée au-dessus du niveau et qui semblait s'enfoncer en droite ligne vers le milieu de l'eau.

Malgré les égratignures de mes mains et de mon front reçues en traversant les buissons, je fus ravi de ma trouée, de me trouver devant cette ouverture d'espace et de jour. Il y avait là quelque chose à faire, un effet d'étendue et de clair à saisir. J'installai aussitôt mon pliant et je me mis à laver mon papier.

Mon travail venait bien, rapide et joyeux comme doit être celui de l'aquarelle qu'il faut pour ainsi dire prendre par surprise, quand un bruissement d'eau me fit lever la tête. Je ne vis rien d'abord, mais le bruit s'accusait : c'était celui d'un aviron manié à l'arrière d'un bateau ; le choc l'un contre l'autre des deux bois mouillés produisait un son spécial qui se propageait au loin porté sur la nappe sonore.

Au bout d'un peu de temps, je vis enfin se mouvoir au loin, avançant par sou-

bresauts sous l'impulsion de la godille, le bateau d'où partait ce bruit. Il venait du fond du lac se dégageant des flots qui m'avaient empêché tout d'abord de le remarquer. C'était une de ces embarcations comme on se sert en Bretagne pour aller chercher les bateaux au mouillage, qui ont la forme d'une caisse formée de quatre planches clouées sur un fond et qu'on nomme très expressivement des *plates*. C'est très maniable et ça passe partout, sur les fonds les plus hauts, grâce à l'absence de quille. L'homme qui la conduisait me parut bizarre; d'où j'étais, je ne voyais que sa grande barbe grise en broussaille, qui couvrait presque toute la figure et ne faisait de place que pour deux yeux ardents en trous. Il était vêtu d'une longue blouse sur laquelle il me sembla voir un baudrier en sautoir, pourvu d'une plaque, comme ceux des gardes-chasse.

La plate glissait maintenant sur la surface de l'étang; son avant carré, en brisant l'eau d'un refoulement droit, faisait faire à l'onde un pli renflé qui débordait le long des côtés en creusant des remous d'un bleu sombre. Son conducteur donnait à peine un coup de rame de temps en temps pour maintenir la direction. Ce mouvement si calme, si facile et qui donnait de la valeur à tous les plans du lac et du ciel, ce bruit fin d'eau froissée, l'air de rêveur éveillé qu'avait ce rameur, tout contribuait à imprimer une apparence de fantastique à ce petit tableau, cependant si simple.

— Ce bateau, pensais-je, viendrait du fond des âges qu'il ne serait pas plus calme.

Mais je souris bientôt de ma littérature; d'un insensible mouvement de sa godille, le bonhomme venait de faire obliquer sa barque, qui disparut à mes yeux. Un peu plus tard, j'entendis le son des planches qui touchaient la rive. Il avait abordé.

C'était quelque pêcheur qui venait de relever ses nasses.

Je continuais mon aquarelle, saisi d'une tendresse hyaline de tons que me renvoyait en ce moment l'eau de l'étang, quand j'entendis dans le fourré un fracas de branches secouées comme par la trouée d'un sanglier; puis, derrière moi, une exclamation de colère, et ce mot, ce juron d'antan, si désuet aujourd'hui:

— Morguienne!



CONSTANT SONDE ADROITEMENT L'AUBERGISTE.

Une bouteille sur une table entre deux verres est un lien qui tient les hommes et dégrène le chapelet des confidences (page 8, col. 1).

Prononcé de fureur, de façon grossière et habituelle, — pas comme au théâtre.

— Morguienne! Quoi donc q'vous faites là, vous, l'monsieur?

Je me retournai vivement pour faire tête à ce gêneur, et je reconnus aussitôt en lui l'homme à la plate qui tout à l'heure naviguait sur l'étang. Il était coiffé d'un bonnet de coton, vêtu d'une longue blouse bleue; mais il avait retiré sa bandoulière, ou l'avait cachée, car je la cherchai — du premier coup d'œil — vainement.

Je lui dis, sans me fâcher:

— Eh! l'ami, est-ce que par hasard on n'a plus le droit de s'asseoir et de peindre?

Il cria, bégayant de rage:

— Pour sûr que non!

— Ah! Eh bien, vous me montrerez l'arrêté de la mairie qui interdit le pays aux étrangers. Je serai curieux de le voir. Vous êtes peut-être le garde champêtre.

— Garde champêtre! Moi!

Cette supposition parut ajouter encore à son exaspération.

— Alors, lui dis-je un peu rudement, si vous n'êtes pas le garde champêtre, de quoi vous mêlez-vous et de quel droit venez-vous me déranger?

Un bredouillis de mots sans suite s'échappa de sa bouche parmi lesquels je distinguais :

— L'iau, qu'est là, n'étaient qu'à mé. J'voulions point de payens, de gentils, proches mon iau. V's êtes ben sûr un chien d'bleu, comme les autres. Faut pas demeurer là, que j'vous dis.

Il s'avavançait, ma foi, d'un air têtù pour bousculer mon attirail de peinture, et je n'eus que le temps de l'empoigner par un bras. La colère avait fini par me prendre; retournant l'agresseur d'une vigoureuse poussée, je lui fis faire un demi-tour, dont je profitai pour lui envoyer à l'endroit voulu un coup de pied destiné à lui indiquer la retraite. Il buta en avant, se raccrocha à un arbre et, vacillant encore sur ses jambes, sembla se préparer à se jeter de nouveau sur moi. Mais il avait dû comprendre que j'étais plus fort que lui, car, brusquement, me faisant un geste de menace, il disparut dans le roncier.

Ce coquin m'avait fait rater mon aquarelle; pendant notre altercation, le fond de ciel que je lavais de teintes pâles avait séché, faisait une tache impossible à reprendre. Mon travail de la matinée était perdu, et je n'avais plus qu'à rentrer chez moi. Ce que je fis, de très mauvaise humeur, maudissant la Normandie et les Normands et presque décidé à quitter dès le lendemain ce pays sournois et inhospitalier.

CE QU'ON DIT DANS LE PAYS SUR LE PÈRE MORGUIENNE.

18 Mai.

Je ne suis pas parti; Pandore a décidément un effort de boulet. Nous avons trop galopé sur les routes dures. Il faut rester encore ici quelques jours. Alors, voulant tirer au clair l'incident d'hier et connaître l'étendue de mes droits de touriste, j'ai chargé Constant de sonder adroitement M. Dutot. Peut-être ce Normand sera-t-il moins fermé avec mon domestique qu'avec moi. Une bouteille sur une table entre deux verres est un lien qui tient les hommes et dégrène le chapelet des confidences.

Voici ce que Constant a pu savoir; il me l'a raconté d'un air tout à fait de circonstance pendant qu'il préparait ma toilette de nuit, après le dîner.

— Monsieur le vicomte, m'a-t-il dit, a eu affaire à un vieux fou, brave homme au fond, quoique très redouté dans le pays et qu'on a surnommé le père Morguienne à cause de ce drôle de juron qu'il dit toujours. Ses parents, à ce que racontaient autrefois les vieux du pays, avaient toujours été au service d'anciens sei-

gneurs qui ont émigré en 89 et qu'on n'a plus jamais revus; le père était déjà une espèce de maboul qui disparaissait pendant des semaines entières, sans qu'on pût savoir où il avait passé; le fils a continué cette vie-là, et on dit que ça serait du louche avec un autre; mais celui-là... un fou!

— Où demeurent-ils?

— Autrefois ils avaient une maison à Vireville. Mais, quand le père est mort en 1880 à près de cent ans, les créanciers ont fait tout vendre, l'enclos, la baraque et tout le bataclan. Il paraît qu'il y avait des choses anciennes qui valaient de l'argent; des vieux meubles, des tableaux. Les chineurs sont venus et ont tout raflé; le notaire de Vireville, qui est un vieux fouineur, un nommé Lefare, en a racheté aussi pour sa part, de sorte que ça a monté pas mal et que, les dettes payées, il est resté tout de même un peu de saint-frusquin au fils. Avec cet argent et d'autre peut-être, — ça, ça serait à voir, — il a acheté un terrain qui était à vendre bordant les étangs; il s'y est construit lui-même une cahute, et il vit là de maraudage ou...

— Enfin, de quoi l'accuse-t-on?

— Oh! de rien. Monsieur le vicomte pense bien que M. Dutot ne serait pas homme à accuser jamais quelqu'un; seulement...

— Seulement quoi? Ma parole, Constant, vous devenez Normand aussi, vous.

— Monsieur le vicomte sait bien que je suis de la Nièvre. Non... voilà pourquoi on jase: quand le père Morguienne a eu touché ce qui lui restait sur la vente, il a dépensé pas mal pour payer son terrain et les matériaux de sa bâtisse; il n'a pas dû lui rester grand'chose, et cependant, depuis ce temps, il ne fait plus rien. Lui qui autrefois se louait pour la moisson ou bien faisait des journées dans les fermes, il passe son temps à se promener, à pêcher, et, malgré cela, il ne manque jamais de rien. Alors, comme on l'a vu souvent changer des vieux louis d'or du temps de Louis XVI, tout le monde est persuadé qu'il a trouvé une cachette, un trésor enfoui peut-être par des émigrés ou des chouans du temps de la Révolution. Il y en a bien qui ont essayé de venir rôder de son côté pour voir s'il n'y avait pas à faire, mais Morguienne les a si bien reçus qu'ils n'ont pas osé s'y risquer deux fois.

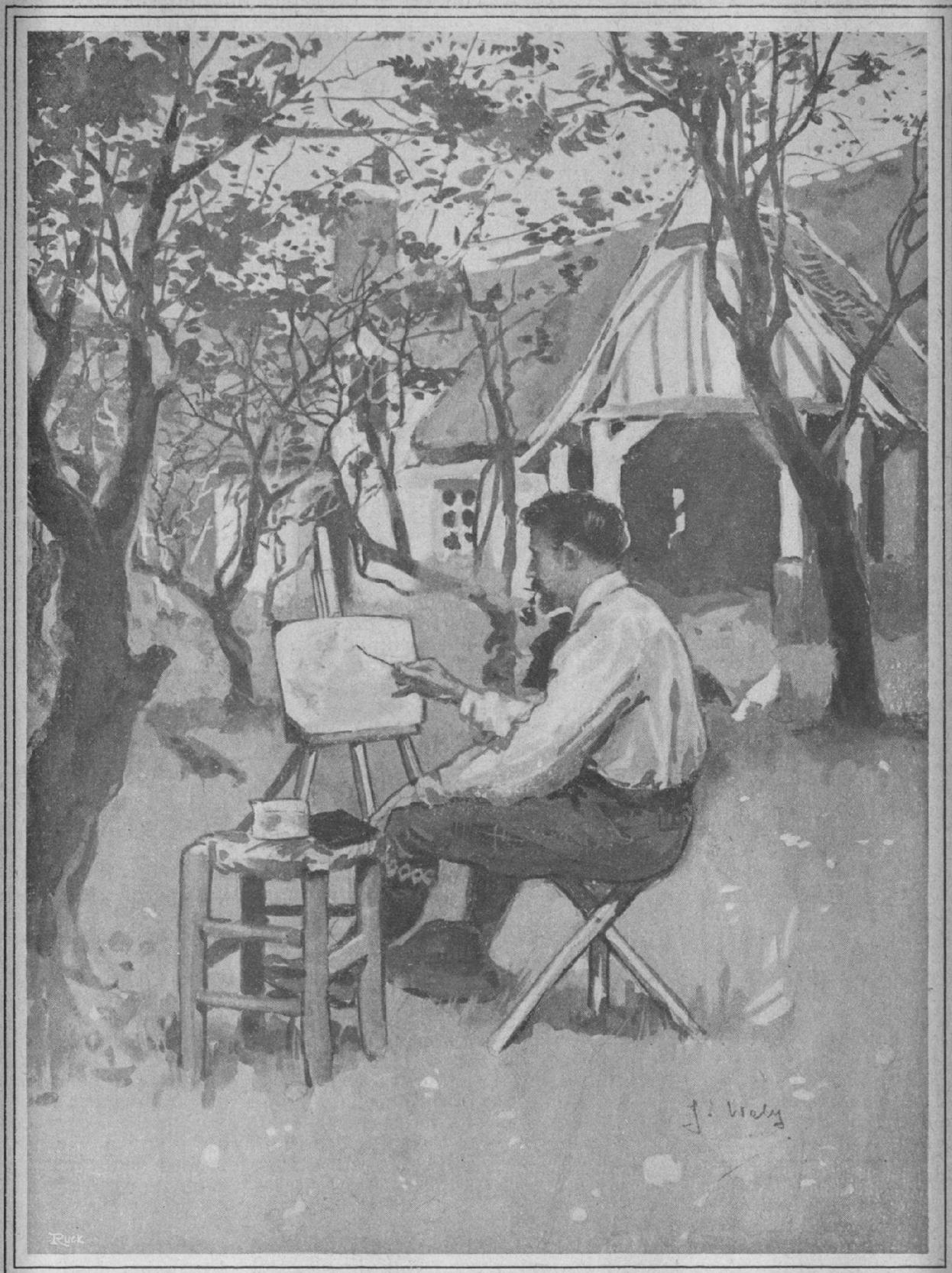
— Et où est sa maison?

— De l'autre côté du plateau, sur un terrain en bordure des étangs, en plein pays de marécages.

— Ah! on avoue donc qu'il y a des étangs, maintenant.

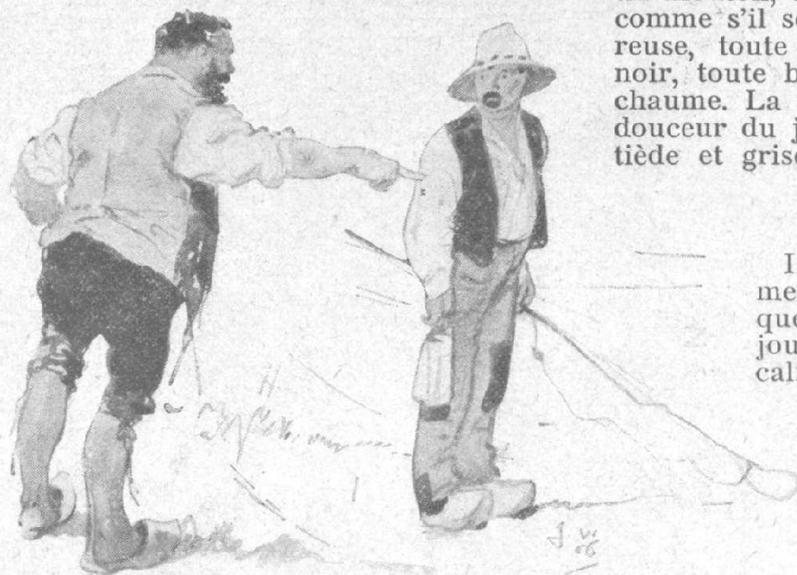
— On ne le dit pas trop devant les étrangers, rapport aux craintes pour les fièvres... et, comme la municipalité vou-

La Belle au Bois dormait.....



SOUS LES POMMIERS DU VERGER.

Quelle joie c'est essayer de saisir la lumière, la distiller, pour ainsi dire, par ses yeux, la faire renaître, ayant passé par l'âme, sur la toile, où les tons se posent comme des pensées (page 10, col. 1)!



LE FIEF DU PÈRE MORGUIENNE.

... Il y en a bien qui ont essayé de venir rôder de ce côté, mais Morguienne les a si bien reçus qu'ils n'ont pas osé s'y risquer deux fois (page 8, col. 2).

draît attirer du monde dans le pays, qu'elle fait des réclames dans les journaux pour la « Suisse Normande »...

Ce babillage de Constant m'a poursuivi jusque dans mon sommeil; j'ai culbuté de songes en cauchemars toute la nuit, en lutte avec un père Morguienne démesuré et menaçant. Mais toujours sur cette agitation de ma pensée venait s'étendre, apaisantes et bleues, des visions d'eau, d'eau limpide, immense, mystérieuse et claire comme un ciel. Mes yeux s'efforçaient de plonger plus loin, de courir sur la nappe humide vers je ne sais quel but nécessaire et inconnu... Mais le vieux braconnier se dressait comme un Adamastor, me barrait l'horizon...

20 Mai.

J'ai peint tout le jour sous les pommiers du verger,... dans le ravissement! Quelle joie c'est essayer de saisir la lumière, la distiller, pour ainsi dire, par ses yeux, la faire renaître, ayant passé par l'âme, sur la toile, où les tons se posent comme des pensées! Comme je l'avais prévu, souhaité, le ciel, ce jour-là, fut d'un gris tendre, bleuté, dépoli, un gris de satin ou de velours. Alors, de toute l'herbe qui recevait cette clarté de soleil tissée par les nuées lumineuses, il semblait qu'il s'élevât une atmosphère, une buée lumineuse. Elle flottait dans l'espace. Autour de moi, des bruits d'animaux, des poules qui viennent caqueter entre mes jambes, des cochons qui trottaient en grognant, en remuant de plis gras leur peau rose et tirebouchonnant leurs queues courtes;

un mouton, un peu plus loin, bêle, bêle... comme s'il se doutait. La ferme est heureuse, toute blanche et chevronnée de noir, toute basse sous les lignes de son chaume. La tiédeur de l'air est grise, la douceur du jour est tiède... Mon âme est tiède et grise, mon âme est délicieuse...

20 Mai.

Il s'est passé tant d'événements depuis quelques jours que je n'ai pas touché à mon journal. Mais ce soir, dans le calme profond qui tombe autour de la ferme, je sens le besoin de coucher par écrit, — comme disent les bonnes gens, — mes pensées; en les couchant, je les endormirai, je les immobiliserai; je parviendrai peut-être à me débrouiller de leur confusion et de ma surprise.

L'autre jour, un peu parce que je montais reprendre mon étude d'eau, un peu aussi, — beaucoup peut-être, — pour n'en pas avoir le démenti et prouver à M. Morguienne que je n'avais pas peur de lui, l'autre jour, je suis retourné aux étangs. Cette fois, — nous sommes à la pluie depuis quelque temps, — le ciel était triste, sombre; la surface de l'eau se glaçait d'argent et de mauve, se figeait en immobilité plate, comme une nappe d'huile lourde. L'horizon était tout près, pareil à un mur mou. Rien à faire pour l'aquarelle.

J'avais envie de reconnaître cette digue à fleur d'eau que j'avais aperçue la dernière fois et qui s'enfonçait vers le milieu du lac comme un pont, comme une route d'impossible, ne menant à rien. En me frayant un passage à travers les roseaux, en butant contre les souches d'ormes, en sautant parmi les ruisselets et les fossés, j'ai parcouru ce bord de l'étang sans chemin, sans même ce sentier à peine tracé que laisse le pied de l'homme et qu'un chasseur ou un campagnard sait toujours retrouver et suivre.

Au contraire, il semble qu'on ait accumulé les difficultés, élevé des obstacles, creusé des pièges pour arrêter la marche et décourager l'indiscrétion. Je suis sorti de cette promenade fourbu, brisé, les pieds englués de boue grasse et fétide, le visage et les mains déchirés par les épines et les branches; mais j'avais atteint mon but! Devant moi la chaussée s'allongeait, assez large pour laisser passer une voiture, une chaussée faite de dalles plates, bien jointes, ayant l'as-

pect d'une construction solide et seigneuriale. Ma curiosité ne me permit pas de réfléchir; en étourdi, je m'élançai sur l'empierrement. A peine avais-je fait quelques pas qu'il me sembla me trouver aux confins du monde, rattaché seulement à la terre par un mince fil de pierres grises en arrière de moi. Encore la brume, en s'épaississant, vint-elle presque tout de suite me cacher la rive. J'avancais entre le ciel et l'eau dans un nuage, pareil à un danseur éperdu qui, jetant sa corde à travers l'infini, tenterait d'aller de la terre au ciel.

A LA RECHERCHE DE LA CHIMÈRE. — LA ROMANCE LOINTAINE.

Autour de moi l'eau s'étendait immense, révélant surtout sa présence par son bruit fin de brisure sur les pierres. Je fis, ainsi, je pense, près de cinq cents mètres; soudain je reculai: la chaussée finissait là, coupée violemment dans un éboulement, une confusion de pierres soulevées et projetées qui indiquaient une explosion brusque comme par le jeu d'une mine. J'approchai jusqu'à mouiller mes pieds dans l'eau du lac; il n'y avait aucun moyen de continuer; c'était bien la route que j'avais soupçonnée, vers l'impossible...

Etre arrêté dans mon emballement, dans ce mystère, au milieu de cette buée qui s'arrondissait autour de moi, m'emprisonnait comme si j'avais été dans l'intérieur d'une énorme perle, cela, un moment, m'affola.

Je jetai un juron en frappant du pied. Une voix me répondit.

Elle arrivait toute proche, grossie et déformée par le brouillard, étendue, étouffée, à la fois amatie et répercutée par l'atmosphère dense. On la sentait portée par les ondes lourdes du brouillard, déroulant en plis larges sa vibration lointaine; elle semblait une clarté venue à travers des ténèbres... un oiseau volant à travers un nuage.

Et j'entendis ce vieil air du *Déserteur* de Monsigny:

*O ma Georgette!
Toi seule embellis ce séjour !*

Qui pouvait sur cette eau sombre, en ce canton perdu, connaître et chanter ce vieil et doux air oublié?

Qui? Certainement pas la face broussailleuse et violente éclairée par des yeux fous que je vis surgir près de moi, sortant du brouillard. C'était le père Morguienne, godillant à l'arrière de sa plate, m'apostrophant rudement, gesticulant, faisant mine de chercher à aborder pour m'attaquer.

Je vis tout de suite qu'une lutte avec ce forcené sur ce terrain étroit serait

désavantageuse et, sans honte, je me mis à battre en retraite. Il me poursuivait le long de la chaussée, ramant aussi vite que je courais, n'osant débarquer par peur de me voir m'échapper pendant ce temps-là. Assez rapidement j'eus regagné la terre ferme, et je l'attendis, mon robuste bâton normand à la main.

Morguienne n'avait pas même pris le temps d'attacher sa plate, il sauta sur le rivage et vint à moi, calmé cependant par la fatigue et l'effort.

— Quoi q'vous v'nez core faire ici?

— Allons, père Morguienne, ne vous fâchez pas. On ne peut donc plus se promener dans ce pays-ci?

— Se promener! se promener! C'est-y des promenades que d'entrer chez le monde comme un voleur? C'est chez moi ici, et je ne veux pas qu'on y entre!... Personne, entendez-vous!

Comme, malgré lui sans doute, il s'apaisait à mesure qu'il parlait, je pouvais l'examiner à loisir. Mes yeux ne m'avaient pas trompé à sa première apparition: c'était bien l'espèce de sauvage hagard, à l'air fou, contre lequel déjà une fois j'avais dû me défendre. Mais son costume me frappait: de la longue blouse bleue des fermiers normands ses jambes sortaient bossuant de leurs gros muscles des bas épais de laine grise. Cette brute, ce pêcheur, ce vieux qui certainement n'avait jamais enfourché une bicyclette de sa vie, ce jour-là portait culotte!

Mais une autre particularité m'intrigua davantage encore; il avait passé sur sa blouse le baudrier que j'avais déjà remarqué l'autre fois; il était de cuir comme ceux des gardes-chasse ordinaires et pourvu d'une plaque en cuivre de forme et de dessins anciens: des armoiries étaient gravées ou plutôt à moitié effacées sur ce cuivre. Je distinguai cependant les trois léopards rampants d'Angleterre et de Normandie, timbrés d'un tortil. Sur le bord ovale courait une légende en lettres gothiques: *Ha Rollon! Haro!*

La clameur juridique normande passée en devise héraldique!

Sans doute que Morguienne remarqua la direction de mes regards, car d'un geste il tourna son baudrier pour cacher la plaque sous son bras, et sa fureur parut se ranimer.

Il me dit en son patois qu'il était maître chez lui, que les bords de l'étang lui appartenaient, qu'il l'avait payé assez cher et qu'il ne permettait à personne de pénétrer sur son domaine. Puisqu'il discutait, tout de même, je crus pouvoir lui répondre:

— Voyons! J'ai du plaisir à venir par ici parce que je suis peintre; qu'est-ce que ça vous fait de me laisser prendre vos étangs? Je vous donnerais un des ta-

bleaux que j'aurais fait pour accrocher dans votre maison.

Il secoua la tête; j'insistai:

— Voulez-vous de l'argent? Une pièce de cent sous par séance? Rien que pour me laisser m'asseoir et dessiner.

— Vous allez vous en aller tout de suite. Je suis le maître chez moi, qu'il!

— Faites donc pas le méchant; venez boire un coup avec moi.

Il me répondit parlant presque correctement et presque poliment:

— Monsieur, je vous ai déjà dit de vous en aller et, si vous ne voulez pas que ça fasse du vilain, je vous conseille de ne pas revenir. Personne du pays n'entre jamais chez moi... Pourquoi que vous ne feriez pas comme eux, rapport à ce que vous êtes un riche et un Parisien?

Je n'avais plus rien à faire là; il comprit que je me décidais à partir et me dit:

— Au lieu de suivre le bord, je vais vous conduire tout droit.

Nous prîmes un sentier qui passait de-

vant la maison, petite construction d'aspect assez agréable, couverte de plantes grimpantes; des poules picorait devant, un chat se chauffait au soleil. Le père Morguienne me fit ensuite traverser un petit bois; nous nous trouvâmes devant une porte pratiquée dans une haie et qui était fermée à clef, contre l'usage du pays. Il l'ouvrit. J'étais sur une route, comme éveillé au sortir d'un songe.

UNE INVASION INATTENDUE.

Par ce chemin-là, l'auberge de M. Dutot était plus proche; je fus tout étonné d'y arriver assez vite sans avoir à traverser des fourrés atroces ni d'être obligé de gravir le plateau désolé. Mais une plus grande surprise m'y attendait encore: la cour était pleine de rires, de cris, d'exclamations; il y tourbillonnait des robes claires, des cache-poussière éclatants, des pantalons d'hommes lumineux, des vestons britanniques... Je frémis: cette joie criarde et bête était certainement celle de gens du monde en partie d'auto.

En effet, les puantes voitures trépidait encore de leur marche furibonde pendant que les mécaniciens s'empressaient autour d'elles comme dans un hôpital auprès du blessé qu'on amène.

Mon entrée fut accueillie par des acclamations où mon nom retentissait.

Et d'autres, persuadés d'être très spirituels, se penchaient à mon oreille, chuchotaient:

— Très gentil, ici. Mais elle? Où est-elle?

C'étaient Mme Levanneur des Sources, la cantatrice mondaine accompagnée de son mari, si blond, si mince, si fatigué, si honteux d'être le mari; le ménage La Tour de Quercy, tous deux si modernes qu'ils ne se rencontrent jamais qu'en autos, leurs moments, le reste du

temps, étant occupés entièrement par des sports différents: golf, tennis, bridge, charités, pour l'une; tir aux pigeons, aérostation, soins des chevaux, pour l'autre... C'était le poète Marcel, poète exclusivement mondain d'ailleurs, long et triste auteur de petits vers crânes et fringants; Mme de Quentin, tellement désagréable, laide et pauvre qu'elle faisait le vide autour d'elle, même dans les salons de conversation des pensions suisses, mais qu'on invitait partout parce qu'une Mme de Quentin, sous la Fronde, a joué un rôle. Enfin j'aperçus la petite Yvonne de Globerhoff, dont la mère est sans cesse à Cannes et le père toujours à Tiflis, et qui erre à la recherche d'un mari avec Mme de La Maisonfort comme chaperon. Comment tous ces gens-là m'avaient-ils retrouvé?

Je le sus bientôt; Henri de Thermes



LE POÈTE MONDAIN.

... C'était le poète Marcel, long et triste auteur de petits vers crânes et fringants (page 12, col. 2).



M^{ME} DE QUENTIN.

... *Tellement désagréable qu'elle faisait le vide autour d'elle* (page 12, col. 2).

n'avait pas pu y tenir, et mon voyage, ma solitude procurant un sujet de conversation agréable et neuf, m'avait tranquillement trahi.

— Nous étions chez les Laroche-Gibert, expliquait M^{me} Levanneur; Marcel a reçu une lettre de Thermes, et nous sommes venus. C'est un joli sujet d'excursion qu'un original comme vous.

Mes remerciements ont dû paraître froids, car tous se mirent à rire. Mais M^{me} de La Tour s'est écriée:

— Vous savez, il faut absolument que vous veniez avec nous à Caen; il y a là des bric-à-brac extraordinaires. Oh! monsieur de Jarzé, je vous en supplie, ne me refusez pas, j'ai besoin de vos conseils! Si vous n'êtes pas là, on me collera un rossignol, et Gaétan m'attrapera.

— Voulez-vous me permettre, en attendant, de vous faire goûter?

Ils se sont tous mis à crier comme si je leur offrais quelque chose de magnifique et d'inouï.

— Oh! oui. C'est ça! Comme ça sera gentil! Sur l'herbe, dans le verger! Du pain bis!

Et quand M. Dutot, alléché par cette aubaine, a eu dressé des tables, apporté des miches, servi des pots de lait et des brocs de cidre, mes invités ravis ont fini par accepter le thé que Constant, malin,

s'était hâté de préparer avec des gâteaux anglais et du porto.

— Vous viendrez à Caen, insiste M^{me} de La Tour, je vous en prie!

— Nous déjeunerons chez Pépin et nous mangerons des tripes, promet Marcel qui a l'air de bêler un sonnet sentimental.

Et M^{me} Levanneur des Sources, de sa voix de contralto, appuie:

— Mon cher, quand une jolie femme vous prie ainsi...

Soit! j'irai à Caen. J'ai d'ailleurs à y toucher un chèque qu'on vient de m'envoyer de Paris.

25 Mai.

Décidément il y a un mystère autour de moi; il s'épaissit, s'assombrit. Cette énigme m'irrite et m'énerve; il faudra bien que j'arrache enfin son secret au sphinx.

J'avais promis à M^{me} de La Tour de Quercy d'aller à Caen, je m'y suis résigné en m'annonçant chez Pépin pour jeudi. En conséquence, la veille, je me suis rendu chez M^e Lefare, le notaire de Vireville, pour obtenir de cet officier ministériel un visa qui facilite le paiement de mon chèque. Les banquiers de province sont formalistes.

Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, de causer avec l'homme qui a, selon M. Dutot, acheté les bibelots du père Morguienne;



M. LE VANNEUR DES SOURCES.

... *Le mari, mince et blond, de la cantatrice mondaine* (page 12, col. 2).

peut-être celui-là en sait-il plus, ou voudra-t-il en dire plus que les autres sur cet individu singulier, ce mystérieux gardien de l'eau.

La demeure d'un tabellion de village est presque toujours jolie; elle représente aujourd'hui ce qu'était anciennement la maison du bailli, propre, agréable et bien située. Au fait, le notaire, aujourd'hui, c'est le seigneur du pays, le maître des biens, le directeur des consciences. M^e Lefare m'a reçu dans un cabinet qui, sans quelques cartons verts obligatoires et une bibliothèque mélancolique renfermant des codes et des recueils de jurisprudence, n'aurait rien de notarial. Des fauteuils Louis XV aux courbes exquises, une petite merveille de commode Louis XVI dont les bronzes pourraient bien être signés par Riesener ou Winant, deux ou trois gravures en couleur faisaient de ce lieu une joie pour un amateur. Mon affaire faite, je félicitai M^e Lefare sur ces jolies choses, en lui disant le mot qui porte toujours — et qui était juste cette fois:

— Ce sont des objets de collectionneur. Il s'ouvrit:

— On ne trouve plus grand'chose, maintenant; tout est raflé par les marchands de Paris qui achètent pour l'Amérique, expédient là-bas, d'où les objets ne reviennent plus jamais.

Je savais cela; j'approuvai sa peine, entrant ainsi plus avant dans sa sympathie et sa confiance. Il me dit encore:

— Croiriez-vous, monsieur le vicomte, que, l'an passé, un marchand de Caen est venu me proposer dix mille francs sur table d'un pastel ancien qui est à côté, dans le salon de Madame. Comment savait-il que je l'avais là? Ils ont donc des espions partout? — Naturellement j'ai refusé!

Je lui demandai s'il pouvait m'admettre à admirer ce tableau, et il y consentit avec une certaine solennité, laissant comprendre qu'un passant, un étranger, n'entraît pas aussi familièrement que cela dans le salon de « Madame ». Cette pièce, en effet, était assez cérémonieuse; le goût de la notairesse y avait dominé, vaincu celui de son mari, averti, lui, par son flair de chineur. Le salon était garni d'un meuble tout neuf de style Louis XV d'un goût à faire à jamais maudire cette époque de grâce; la gaucherie de l'imitation, le choix de ses motifs désolaient, comme aussi la nudité du parquet commun et trop ciré, maigrement coupé au milieu par une carpette de Caramanie. Aux fenêtres, des rideaux d'un satin de laine brochée, les draperies relevées par des choux, terminées par des têtes flamandes, laissaient passer un jour pauvre qui baignait de mélancolie les petites plantes chiches po-

sées, çà et là, dans des vases; les japonaises de bazars et les tables gigognes, tout cela, aggravé d'un papier modern'-style d'un baroque flamboyant, faisait du lieu l'endroit le plus singulier et le plus affligeant du monde.

Mais je ne vis pas d'abord cet ensemble et même, en ce moment, je le décriis du souvenir avec la conscience de ne l'avoir pas même aperçu en entrant dans le salon. Son image ressort sans que je me sois douté de l'emmagasiner, par suite du travail inconscient d'une troisième ou quatrième vue. Ma première, mon unique alors, était pour le pastel posé bien en place, dans un panneau face au jour, un jour blond qui dardait entre les lourds rideaux. Je retins un cri: c'était la même jeune fille, le même portrait que celui de ma galerie, à Neuilly, le même dessin frais de jeunesse, fané de passé, devant lequel j'ai tant et si souvent rêvé! Je reconnaissais les traits, le coloris, la pose; je retrouvais le charme de cette enfant que j'ai aimée comme une femme, de cette morte que j'ai désirée comme une vivante.

— D'où avez-vous déniché cette jolie chose? lui demandai-je.

— Je ne l'ai pas trouvé; il nous vient de la famille de ma femme; — Mme Lefare est une demoiselle Bouchard d'Inville, ajouta-t-il majestueusement.

Je me suis aperçu, seulement en rentrant chez M. Dutot, que je n'avais pas songé à questionner mon homme sur le père Morguienne. Ce sera pour plus tard; j'ai bien l'intention de revoir Lefare.

UNE LEÇON DE GÉNÉALOGIE. — LES DESCENDANTS DE ROLLON.

Le train — l'humble train — m'a mené en une heure et demie à Caen. Je me suis hâté de parcourir les rues; j'aime ces matins de ville, cette humanité intime qu'ils révèlent et l'odeur grasse, savoureuse, appétissante des marchés en plein air. Je tâchais de me représenter la vie d'un philosophe ou d'un rêveur, dans une de ces vieilles maisons dont j'inspectais les portes et les fenêtres closes, la vie cachée, admirable par le sentiment de s'ennuyer un peu et de ne pas vouloir renoncer à la douceur de cet ennui.

J'étais au centre de cette rêverie, aussi loin, en vérité, qu'un mineur au fond de sa mine; soudain, une brutale main me tapait sur l'épaule, une voix effroyable clamait:

— Déjà arrivé! C'est gentil d'avoir tenu parole.

C'était M. Levanneur des Sources, qui pourtant parlait très bas, gesticulant fort peu... Mais un moment, devant lui, tremblant comme un enfant en faute, je balbutiai des mots sans suite.

— Vous savez que nous déjeunons toujours chez Pépin, me dit-il. Les autos sont devant le restaurant; ces dames font des courses en ville, et moi je suis à la recherche d'un marchand de musique pour ma femme.

Après le déjeuner, Mme de La Tour de Quercy m'a emmené avec elle chez les bric-à-brac.

Ce que nous avons vu de bahuts, de chaises de pannetières!

Mme de La Tour a terminé ses acquisitions sous mon contrôle, un peu maussade, je l'avoue, et maintenant que je l'ai vue s'envoler dans la fumée de son auto, avec les autres, je sens un soulagement; ma solitude me reprend tout entière. Fouillons pour nous les tiroirs du bonhomme; c'est dans les coins de poussière, dans les caches oubliées qu'on fait les découvertes les plus précieuses...

Le brocanteur m'offre une vieille reliure en veau contenant des sonates manuscrites. Sur la couverture des armoiries frappées en or, sans indications d'émaux, les « pièces » seulement marquées. Le blason, présenté dans un encadrement élégant de palmes, est timbré d'un couronne de baron. — Que vois-je? Les trois léopards rampants se détachent nettement sur le rouge de la reliure: c'est le blason que le père Morguienne porte sur son baudrier et qu'il cache! Oui, j'en suis sûr, j'ai fini par déchiffrer la devise capricieusement enroulée, en gothiques, sur un ruban: *Ha Rollon! Haro!*

Cette fois mon étonnement est plus fort que ma prudence et je m'écrie:

— Où avez-vous trouvé cela?

— C'était dans le tiroir de mon prédécesseur, qui avait dû l'acheter dans une vente.

— Vous ne pourriez pas du moins me dire à peu près l'époque de l'achat?

— Non. Je voudrais pouvoir...

— Ces armoiries ne me sont pas inconnues; il me semble avoir déjà chez moi des volumes qui portent les mêmes. Je voudrais savoir à quelle famille elles appartiennent.

— C'est bien difficile...

Il réfléchit un instant, puis...

— Peut-être y aurait-il quelqu'un à Caen... Marie, Marie!...



LA VISITE AU NOTAIRE.

... Je me suis rendu chez M^e Lefare, le notaire de Vireville, pour obtenir un visa qui facilite le paiement de mon chèque. Je n'étais pas fâché de causer avec l'homme qui a acheté les bibelots du père Morguienne (page 13, col. 2).

A son appel, une femme sort de l'espèce de boîte sans lumière et sans air qui leur sert de bureau et de caisse; elle a l'air elle-même d'un bibelot, tant ce qui lui reste de jeunesse est passé.

— Marie, est-ce que M. du Laurier de Merville est à Caen pour l'instant?

— Oh! oui, je crois bien qu'il n'a pas quitté de l'hiver.

Mais je les interromps:

— M. du Laurier? Ce n'est pas un ancien magistrat qui a donné sa démis-

sion en 80 au moment des décrets sur les congrégations? Il doit avoir une soixantaine d'années?

— C'est cela. Ce monsieur est très au courant de toute la noblesse de la province.

— Voulez-vous me dire son adresse?

La femme, trouvant que son mari n'exploitait pas assez la situation, lui faisait des signes que je surpris. Je lui dis :

— Soyez tranquille, madame, votre mari n'y perdra rien. Et d'abord j'achète l'album de sonates. Combien?

Il me le fit consciencieusement payer le triple de sa valeur intrinsèque, mais il m'indiqua la demeure de M. du Laurier.

Si celui-là ne me renseignait pas!

Je m'installai à l'hôtel d'Angleterre, bien décidé à ne pas rentrer à Vireville avant d'avoir vu M. du Laurier, à qui je demandai une heure d'entretien pour le lendemain et qui me répondit très cordialement en se mettant à ma disposition toute la matinée.

Après dîner, je m'enfermai avec mes trouvailles que j'avais à peine eu le temps de bien examiner. L'album surtout m'attirait : ce blason ambitieux, cette devise singulière existaient donc, elles n'étaient donc pas un jeu de mon imagination; je les avais bien vus sur la plaque du vieux coquin, puisque je les revoyais là, sur cet album daté de 1786 et... ô surprise! coup imprévu qui fit passer dans mes cheveux le frisson de terreurs surnaturelles... et dédié à

MADemoiselle MARIE-FLORE DE LOYVILLE!

Six sonates pour le clavecin ou forte piano, avec accompagnement de violon obligé, dont deux sont dans le goût de symphonie concertante!

Par M. Déchelette, organiste de la paroisse royale de Saint-Paul et de l'abbaye royale de Saint-Victor.

Ainsi, Marie-Flore, le pastel inconnu auquel j'avais dit adieu à Neuilly et que je croyais endormi dans sa paix de toile peinte, dans la nuit des volets fermés, Marie-Flore me suivait jusqu'à Vireville, m'apparaissait dans la lumière du salon de la notaire, plus vivante, plus charmante encore que là-bas, et le blason de cette Loyville était porté, mystérieusement, mais porté comme l'emblème d'une autorité vivante, par un homme qui semblait le geôlier d'un secret, le gardien implacable d'une consigne!

M. du Laurier de Merville habitait sur la place d'armes un appartement dans une vieille et belle maison. Sitôt qu'on gravissait l'escalier aux marches larges

et basses, on sentait l'impression, j'allais dire l'haleine d'une âme de jadis.

L'érudit généalogiste me reçut dans son cabinet.

— Mon cousin, lui dis-je, si je me suis permis de troubler votre recueillement et vos études, c'est d'abord que, passant par Caen, je voulais avoir l'honneur de me rappeler à votre souvenir; c'est aussi parce que je souhaitais obtenir de votre haute érudition un éclaircissement sur une question assez obscure et qui m'intrigue, je l'avoue, beaucoup. Et d'abord voulez-vous me permettre de vous demander si vous connaissez ces armes?

Je lui tendis l'album. Il jeta un coup d'œil sur le blason et sourit.

— C'est, dit-il, un exemple bien curieux que vous me fournissez là des usurpations que la vanité et la fraude nobiliaire peuvent conseiller.

— Vous savez à quelle famille ces armoiries appartiennent?

— Parfaitement.

— Elle existe toujours?

— Je l'ignore. Il y avait vers 1620, au Parlement de Rouen, une famille récemment anoblée par une charge de finances et qui portait le nom de Leroux, nom sobriquet, bien entendu, jeté jadis comme une injure ou une raillerie au front cuivré d'un des auteurs de la race. Depuis deux générations, les maîtres des requêtes et conseillers qui la composaient cousaient à ce nom pour se distinguer entre eux ceux des petites terres non fieffées qu'ils possédaient çà et là; de sorte qu'ils s'appelaient Deslandes ou des Landes, de Giscourt ou de Loyville.

Je fis un mouvement, mais un signe de lui m'arrêta.

— Un jour, un d'eux — il venait d'acheter une charge de président de chambre, par l'influence de Mazarin dont il était un des agents — s'avisait de retrouver dans des registres de baptêmes de leur paroisse leur nom patronymique orthographié sous cette forme: Le Roulx. Je suis convaincu qu'il n'y avait là qu'un de ces enjolivements calligraphiques de copistes qui ont intercalé tant de *x* et de *y* dans notre simple écriture française. Mais M. Le Roulx, seigneur de Loyville, de la Vieuville et autres lieux, ne fut pas de cet avis; il eut, il osa émettre l'idée étonnante que ce Le Roulx avec un *l* était une contraction et une déformation du nom primitif de Rollon, notre premier duc de Normandie. Le juge d'armes de province chargé de composer l'écu des nouveaux anoblis avait par négligence ou paresse donné indifféremment à tous les vilains pour qui la savonnette fonctionnait ce jour-là, les armes de Normandie qui sont aussi celles d'Angleterre: *trois léopards rampants*. En changeant les émaux de champ, M. de

Loyville se servit habilement de cette particularité pour répandre dans le public, sans cependant afficher ouvertement sa prétention, qu'il était de la descendance du prince origine et souche de tant de princes, de Rollon. De là vint ce cri de guerre, — un cri de guerre dans la robe! — qu'il ajouta quelque temps après à ses armes: *Ha Rollon! Haro!* Mélange — dont il ne se douta pas — du

de gloriole et de cour. Au moment de la Révolution, vers 88, la famille était représentée par le baron de Loyville, qui avait épousé Mlle de Marans, de Picardie, pourvue de biens assez abondamment. Il avait un frère qui était d'église, l'abbé de Giscout, et qui, bien vu par Louis XVI à cause d'une thèse contre les Jansénistes, fut à trente ans évêque du petit évêché de Saint-Waast, qui n'avait pas quinze cents



CHEZ UN BROCANTEUR DE CAEN.

Après le déjeuner, Mme de la Tour de Quercy m'a emmené avec elle chez les bric-à-brac. Ce que nous avons vu de bahuts, de chaises, de pannelières! (page 15, col. 1).

vieil appel des Normands: *Ha! Rollon, à l'aide mon Prince!* avec le terme juridique venu aussi de Rollon et que les anciennes coutumes nommaient: *Clameur de Haro...*

Ce Loyville, protégé par le tout-puissant cardinal Mazarin, — je dis tout-puissant, puisque ses créatures survécurent à sa mort, — ce Loyville mourut président du Parlement de Rouen. Son fils, tranchant de l'homme de qualité, abandonna la robe pour l'épée, servit, avec quelque succès dans les guerres de Louis XIV et fit souche de gentilshommes, plus épris, ceux-là, de la terre, du repos, du bon cidre normand et du bon vin français que

âmes et que le Concordat devait supprimer depuis; — une sœur mariée et une autre encore jeune fille: Marie-Flore

— J'ai son portrait parmi mes portraits de famille chez moi à Neuilly, mais sans avoir jamais pu m'expliquer comment il se trouvait là.

— Je le sais.

— Comment!

— Votre grand-oncle, le chevalier de Jarzé, qui disparut lors de l'affaire de Quiberon, où l'on suppose qu'il fut tué, vint à Rouen en 1787; il fut reçu avec distinction par toute la noblesse de la ville et particulièrement par les mes-

sieurs de Loyville, qui tenaient alors grand état de maison. M. de Jarzé devint éperdument amoureux de Marie-Flore, qui, vous avez pu en juger d'après son portrait, était une ravissante jeune fille, et son amour fut partagé. Mais il était un cadet, sans fortune, sans établissement; les parents ne goûtèrent pas ses projets et s'opposèrent au mariage des deux jeunes gens, dont la douleur fut affreuse. Louis de Jarzé enfin s'éloigna; c'est sans doute au moment de son départ que Mlle de Loyville lui fit tenir le portrait qui est chez vous. Elle manifesta alors l'intention de se retirer dans un couvent...

Mes renseignements s'arrêtent ici; la tourmente révolutionnaire survint, troublant à jamais le cours de cette idylle. MM. de Loyville émigrèrent sans doute et durent mourir obscurément dans quelque ville d'Allemagne ou quelque comté d'Angleterre. Ils disparaissent, leur trace se perd comme s'ils s'étaient tous abîmés au sein de la terre.

J'ai repris le train, décidé à quitter Vireville le lendemain même.

30 Mai.

Il n'y a plus de mystère, mais il y a de l'amour. Oui, j'aime Marie-Flore, elle revit dans ma pensée. Ce n'est pas seulement dans l'Évangile que la force de la passion fait les résurrections. Ce culte, d'ailleurs, ne le lui dois-je pas, puisque je m'appelle aussi Louis de Jarzé! Puisque je l'aime, elle n'est pas morte, et ma tendresse lui fera de la vie.

Aussi je ne pars pas. Pandore revient aux délices de son herbage, et moi je retourne, sous tous les prétextes possibles, chez M^e Lefare pour avoir une occasion de saluer ma bien-aimée.

2 Juin.

Voici qui redevient tout à fait bizarre! Ce Lefare m'a menti; le portrait ne lui vient pas de famille. Une gaffe de la notairesse, savamment « cuisinée » par moi en l'absence de son mari, m'a tout révélé.

— Ah! monsieur le vicomte, m'a-t-elle dit, Achille — c'est le nom du notaire — l'a bien payé trois mille francs à la vente du père Morguienne... Et pour ce que ça vaut!...

A la vente du père Morguienne?...

3 Juin.

Hier soir, on s'amusait beaucoup chez Dutot; dans l'estaminet on entendait le bruit des boules du billard choquées par les notables, car c'est un jeu relevé que celui-là et qui comporte la bourgeoisie. Au débit, par contre, des gens simples, plus près de la terre, satisfaisaient leur sentimentalisme en beuglant des

chants lamentables. Constant, très grave, faisait une manille entre l'épicier et le buraliste.

Exaspéré par la bêtise de ce bruit, poursuivi par l'odeur de la pipe, du vin, du cidre et de l'alcool, je suis sorti; j'ai cherché le calme et le silence dans la campagne déserte.

SUR LA ROUTE DE L'IMPOSSIBLE.

Je suivis quelque temps la vallée où s'amassaient plus denses ces vapeurs laiteuses, traversées des grandes ombres des arbres tremblants dans la brume comme des rayons noirs. Mais le hasard du chemin m'élevait insensiblement; j'obéis à sa pente, à cette direction qu'elle imposait à mes pas; au bout d'un instant le brouillard s'allégea, se dispersa; j'en sortais comme d'une eau, je surgissais comme d'un nuage...

Et je me trouvai sur le plateau, à l'air libre, dans la transparence d'une atmosphère tout à coup dégagée, limpide.

Le lac, qui s'étendait au loin comme un miroir d'argent, fixa aussitôt tous mes regards. Je le sondais, je le lustrais; mes pensées couraient sur sa surface lisse et brillante ainsi que des traîneaux sur la glace. Elles rencontrèrent, elles se heurtèrent à un corps noir qui se mouvait rapidement sur la blancheur. C'était la barque, la plate du père Morguienne. Je la reconnaissais à son mouvement saccadé produit par la godille.

La plate marchait assez rapidement; elle se trouvait au bout de la jetée, dont la ligne noire s'interrompait brusque et s'enfonçait vers le haut du lac. Je suivis longtemps des yeux l'embarcation; je la vis diminuer, grisailier, s'estomper, se perdre dans le lointain. Vers quel mystère allait-elle aborder?

A force de regarder, dans une sorte de délire de curiosité, je voyais se profiler dans le lointain, sous les touchers de l'astre, des lignes blanches de murs, des élancements de clochers et de tours... et tout d'un coup, un feu brilla, une lumière vivante, allumée par des hommes. Elle rougeoyait dans le ciel, assez haut, comme brillant au faite d'un monument ou d'un phare.

Mes yeux s'abaissèrent pour rechercher la plate; quand ils se relevèrent, la lumière avait disparu.

Ce matin j'ai fait seller Pandore et, d'un bon temps de galop, — pour dépisiter les espionnages, — je vais gagner du pays. Puisque je ne puis aborder l'étang ou le lac par le domaine de Morguienne, je trouverai bien ailleurs un endroit où cesse la surveillance du garde. Je pourrai inspecter ses rives, en faire le tour, savoir ce qu'il cache... s'il cache quelque chose.

D E U X I È M E P A R T I E

Le manuscrit au jour le jour de M. de Jarzé s'interrompt ici; le 4 juin 1905, le peintre partit à cheval dans la direction de Vireville; il alla sonner à la porte du notaire, qui était absent, demanda avec insistance à être introduit dans le salon de M^{me} Lefare et, rapporta la servante qui lui avait ouvert, demeura plus d'un quart d'heure dans une sorte de réveil extatique devant le portrait de Marie-Flore.

On a établi ensuite que le vicomte de Jarzé avait passé au grand trot de Pandore dans le petit village de Noirtot, où il pria un gamin, le nommé Pierre Largier, dit Pierrot, de lui indiquer le chemin des étangs. Cet enfant, dont, aux termes du rapport de police, l'intelligence serait peu développée et qui d'ailleurs a la réputation de mentir constamment et sans motif, assure que le promeneur le fit marcher à ses côtés jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus tous deux à cette grande étendue d'eau qui couvre plusieurs lieues du pays et qui est alimentée par des rus descendant de la petite chaîne de collines nommées les Grimpants. Ces collines, qui sont considérées comme inaccessibles par les pentes à pic qu'elles présentent, appartiennent à l'Etat; mais l'administration du domaine a depuis longtemps renoncé à les exploiter.

Au dire de Pierrot, M. de Jarzé, arrivé au bord de l'étang, demanda à l'enfant s'il ne trouverait pas un bateau quelconque pour se promener dessus. Le gamin l'assura, comme c'est l'opinion générale du pays, que toute navigation sur cette eau était rendue impossible par la masse d'herbes flottantes, par un fond plat et vaseux, par le danger des sables mouvants. Après avoir insisté beaucoup, le vicomte congédia son guide en le payant généreusement. Pierrot, sans s'occuper davantage de lui, courut au village pour y dépenser l'argent qu'il venait de recevoir.

M. de Jarzé ne rentra pas à l'auberge pour dîner; Constant l'attendit toute la nuit et, dès le lendemain, s'adressa à la gendarmerie pour retrouver son maître. On fouilla tout le pays, on mit en mouvement le commissaire de police



LA FEMME DU BRIC-A-BRAC.

... Elle trouvait que son mari n'exploitait pas assez la situation. Je lui dis : « Soyez tranquille, madame, votre mari n'y perdra rien. » (page 16, col. 1).

du chef-lieu de canton. Ce fonctionnaire, par les témoignages entendus, put établir l'emploi du temps du disparu jusqu'au moment où il avait renvoyé son guide et tenta de relever les traces du pied du cheval; malheureusement, une pluie intense, survenue dans la nuit qui suivit la disparition, avait modifié la nature du terrain, et toutes les recherches demeurèrent infructueuses.

On supposa que M. de Jarzé, s'obstinant dans son idée de traverser l'étang, avait tenté de le faire avec l'aide de son cheval, et que, victime de son imprudence, il avait disparu dans les lises profondes qui s'ouvrent dans ces fonds et qui, d'après les traditions du pays, sont capables d'absorber en quelques minutes un bœuf de grande taille.

Le fidèle valet de chambre du vicomte ne voulut pas admettre cette hypothèse et s'obstina à demeurer dans le pays, attendant d'heure en heure son maître.

Constant resta encore trois semaines à l'auberge de Dutot, et le bruit fait autour de cette mystérieuse disparition commençait à s'apaiser, quand un soir le domestique fut abordé par le père Morguienne, qui, après lui avoir recommandé le secret le plus absolu, lui remit une lettre du vicomte adressée à lui avec un gros paquet destiné au comte Henri de Thermes.

La lettre, datée du jour même, avertissait Constant de se rassurer, son maître étant toujours en vie, et lui recommandait de partir immédiatement pour Neuilly, où il attendrait de nouveaux ordres. Le paquet devait être remis en mains propres à M. de Thermes avec le journal tenu jusqu'au 4 juin, que Constant trouverait dans la chambre du vicomte.

Ces prescriptions furent scrupuleusement accomplies. M. de Thermes fut mis deux jours après en possession du récit qu'on va lire.

J'ai interrompu ici mon journal, il y a trois mois; les événements étranges qui se sont succédé, l'imprévu inouï qu'ils ont apporté dans ma vie, ne m'ont pas permis de rédiger au jour le jour ces notes hâtives grâce auxquelles j'es-

sayais de vous donner mes impressions et de fixer ma pensée: Mais aujourd'hui je me dois de reprendre la plume et de retracer les phases de mon aventure.

Dès que Pierrot eut disparu au bout du sentier, certain qu'il ne m'épiera pas, trop occupé de ses cent sous, je dirigeai Pandore vers le bord de l'étang. La brave bête, qui se souvenait peut-être des herbages souvent inondés de Dutot, avançait doucement, étendant le nez pour flairer l'eau et, de temps en temps, d'un coup de dent, couper une herbe mince et souple.

A TRAVERS L'EAU MYSTÉRIEUSE. — DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ÉTANG.

Ma monture eut bientôt de l'eau jusqu'aux genoux. Je n'avais pas oublié les fonds mouvants dont le gamin m'avait parlé, et je laissais aller Pandore, les rênes lâches, le guidant des genoux pour le fier à son instinct.

J'avais raison.

Le bon cheval se faisait lui-même sa route avec une sûreté, une prudence, une décision admirables, tâtant le terrain, le choisissant, le discutant pour ainsi dire. Parfois je sentais une lame glissante de vase couler sous le fer qui, aussitôt avancé, se retirait, se soulevait pour se poser plus loin, sur un sol résistant et sûr.

Nous fûmes bientôt assez loin de la terre ferme; à certains endroits, ce lac singulier n'avait pas un mètre et j'en pouvais voir le fond doré jouer sous les flancs de ma monture comme un tapis d'ocre mouvant et déroulé. Des araignées d'eau, de vifs poissons couraient sous les pieds de Pandore, frôlaient ses jambes qui tressaillaient. Un immense soleil tombait en arc sur la surface éblouissante qui semblait quelquefois virer autour de moi comme une roue miroitante, et l'on entendait ce bruit vague, ce bruit tiède que font la chaleur et la clarté quand elles pénètrent l'humide et se confondent avec lui.

Je flattai de la main le col luisant de Pandore; il comprit et reprit sa marche, mais plus peureuse, avertie de périls. Le lac se creusait, l'eau montait jusqu'à toucher les flancs de la bête, jusqu'à mouiller les premières boucles de mes legghins; parfois le sabot du cheval s'enfonçait dans un effort, glissait dans la vase huileuse, ne se rattrapant que par la chance d'un caillou, d'une motte de terre agrippée du fer. Je sentais sous moi l'échine de la bête frémir, nerveuse, par instant se plier ou se détendre comme un ressort. Soudain, le brave animal prit son parti, ramassa ses jambes sous lui, s'enfonça un peu et mes genoux se mouillèrent; puis son allure se fit changée, d'un mouvement allongé, plus souple et plus

ample; des actions élastiques déplaçaient mon assiette d'avant en arrière au lieu de l'équilibrer par le quadruple mouvement...

Pandore nageait.

Maintenant, l'onde, le fluide, nous entouraient, nous portaient. Le bon cheval détendait ses quatre pieds, refoulant le liquide de son poitrail, le dominant de son encolure raidie. Mais je le sentais s'enfoncer peu à peu; la croupe s'affaissa d'abord sans que, dans leur lutte conquérante, les pieds s'interrompissent; puis, brusquement, la surface du lac monta au niveau du garrot, une lame froide me couvrit, me coupa à la ceinture.

Pandore coulait.

Passant doucement ma jambe par-dessus sa croupe, je me laissai aller dans l'eau, écartant d'une brusque détente du coude l'animal allégé qui s'enfonça dans la nuit. Je me mis à nager vigoureusement, dressant ma tête au-dessus de l'eau noire, pour regarder des lumières qui venaient de m'apparaître.

Mais, déjà se lassaient, glacés, mes muscles qui ne fonctionnaient plus, sans énergie et sans souplesse; le lac tournoyait autour de moi, immense roue noire dont j'aurai été le moyeu, un moyeu broyé par la rotation des jantes, et je sentais une envie puissante, une tentation violente de cesser tout mouvement, de me laisser m'enfoncer comme une pierre pour ne plus lutter et pour ne plus agir.

Pourtant, au ras de l'eau, un air, un vieil air courait, glissait:

*Il n'est rien qu'ici je regrette,
Si ma Georgette
Embellit ce séjour.*

Un gémissement affreux, une plainte déchirante de reproche, de terreur, de désespoir, un cri déjà noyé d'eau, lui répondit, jaillit, mugit, s'étrangla...

Je tournai la tête: le ciel venait de s'ouvrir sous les derniers feux du soleil et le jour glaçait de nacre et de rose le lac admirable, de mort pour nous. Pandore dressait encore au-dessus du lent abîme son encolure aux crins raidis, étendus d'épouvante. Un instant ses pieds ferrés piaffèrent dans l'écume blanche soulevée, sa queue convulsée en panache éparpilla de gouttes lumineuses, puis il s'enfonça, s'engloutit, ayant jeté sa dernière clameur à la vie, résigné dans la mort.

En même temps je me sentis descendre aussi dans la profondeur.

Les heures d'inconscience sont à la fois longues et courtes, le temps ne les mesure pas; elles participent de l'éternité. Entre le moment où la première gorgée d'eau bâillonna ma bouche et bouscula

ma respiration et celle où je m'éveillai, quel espace de temps s'écoula? Une nuit entière, m'a-t-on dit dans la suite. N'est-ce pas un siècle plutôt, un long siècle pendant lequel, réactionnant contre la course des astres, j'ai marché à l'encontre du temps?

Un siècle? Plus, peut-être. De mon lit dont j'écarte la draperie, je vois une pièce entresolée aux boiseries simples et blanches; la marqueterie de son parquet luit comme une onde brune. Un grand soleil resplendit dans les taffetas légers de rideaux retombants. Au bruit que je fais, une forme se meut, une tête blanche s'avance, se penche dans l'ouverture de la courtine: quelque vieille sans doute.

Mais point! me croyant rendormi, la vigilante s'est retirée; j'observe sur la glace du parquet le balancement léger de ses hauts talons sous une robe ample que relèvent deux paniers; mes yeux remontent jusqu'à la tête futée, jusqu'aux boucles du front chargé de frimas. Ma garde — c'en est une, je pense — est poudrée!

A mon cri sourd d'étonnement, elle s'avance encore:

— Ah! monsieur est mieux présentement. Oh! ciel, quelle inquiétude fut la nôtre, et combien Monseigneur va ressentir de satisfaction! Je cours lui dire...

Monseigneur! Mon rêve me conduit-il chez un évêque ou quelque prince souverain?

— Souffrez, monsieur, que je l'aie avertir et commander à Lafleur de vous porter des vêtements.

Lafleur! Est-ce qu'on me préparerait une mystification? Prenons garde.

Mais un valet entre, qui n'a pas la mine d'un plaisant.

Et voici le costume qu'il étale sur le fauteuil, — un délicieux fauteuil, pur Louis XVI, — à côté de mon lit. Je vois un habit pékin rayé, une culotte de satin rose, des bas de soie, et, jetés par-dessus tout cela, un tricorne, des gants, une canne, une épée!

— Mon ami.... comment vous appelez-vous?

— Lafleur, monsieur, et bien à votre service.

— Lafleur! Où suis-je ici?

— Pardi! dans le château de Monseigneur.

— Et qui est Monseigneur?

— Tiens, me répondit-il avec un étonnement nullement joué et comme si ma question lui paraissait phénoménale, tiens, pardi! c'est M. le baron!

— Coquin, je n'aime pas qu'on se moque de moi; emportez-moi cette mascarade et allez dire à votre maître...

Je n'achève pas; Lafleur s'est enfui,

en vrai valet de comédie qui sait de quelle sorte la colère d'un seigneur se traduit sur le dos d'un croquant.

Je cours à la fenêtre: sous mes yeux s'étend un noble parterre à la française, nuancé des plus belles fleurs, disposé en une majestueuse ordonnance, qui descend jusque vers le lac éblouissant sous le soleil.

Comme, vêtu à la légère, je m'abîme dans cette contemplation, Lafleur est entré sans que je l'aie entendu frapper.



L'ÉRUDIT GÉNÉALOGISTE.

— ... Il y avait vers 1620, au Parlement de Rouen, une famille récemment anoblie par une charge de finances et qui portait le nom de Leroux, nom sobriquet, bien entendu... (page 16, col. 2).

Cette fois, — avec la mine de quelqu'un qui saurait à l'occasion jouer des jambes, — il m'apporte un vêtement plus simple, quoique bien étrange encore. C'est une longue redingote à triple collet, un gilet ou veste de satin mauve à fleurettes brodées de vert et d'or, une culotte de casimir et des bottes à revers, plus un chapeau rond à la Franklin.

Me voici habillé; j'ai l'air d'une gravure d'après Greuze ou Saint-Aubier; on pourrait m'intituler *L'Inconnu sensible*, *L'Hôte surpris*; je ne voudrais pas qu'on ajoutât en sous-titre: *ou le mystifié*.

Je demande à Lafleur en prenant le ton de mon accoutrement:

— Où est ton maître? Je veux lui parler.

— Monsieur le baron attend monsieur.

Une belle galerie éclairée d'œils de bœuf longe des appartements entresolés et d'autres, au contraire, dont on aperçoit parfois par les portes ouvertes la belle élévation; nous tournons dans un escalier dont la rampe ornée de carquois, de flambeaux et de nœuds d'amour est une merveille de ferronnerie.

LE SEIGNEUR DU CHATEAU DU LAC.

Une porte s'ouvre; assis à une table, sous le jour oblique d'une fenêtre à petits carreaux, dans un « cabinet de livres » dont les parois grillagées sont couvertes d'un taffetas couleur feu, un homme se lève, s'incline, me fait de la main invite d'un siège. Il a quarante ans environ; ses yeux peu animés sont d'un bleu profond teinté d'une ombre de vert, comme l'eau du lac dont le reflet lumineux emplit la pièce; son nez droit, un peu long, indique la race normande; sa bouche rasée est mobile et nerveuse. Il a les cheveux poudrés, disposés en deux rouleaux de chaque côté des tempes et enfermés par derrière dans une « bourse » de soie noire. Son vêtement est assez pareil à celui dont on voulait m'affubler d'abord; ils doivent sortir tous deux de la même garde-robe.

— Monsieur, lui dis-je, j'ai à vous adresser mes remerciements; c'est grâce à votre intervention que j'ai échappé à la mort et à vos soins que je me sens tout à fait remis maintenant.

Il s'est incliné en prisant sérieusement dans sa tabatière.

J'ai continué:

— En vous adressant encore toute l'expression de ma reconnaissance, je dois vous faire connaître qui je suis...

— Monsieur, — il m'interrompit d'un ton décidé, — souffrez que je suspende votre discours; je ne veux point, dans le temps présent du moins, connaître votre nom, qui est, je n'en doute pas, celui d'un homme de la meilleure condition; il me suffit que vous soyez mon hôte et croyez que j'en éprouve toute la satisfaction possible.

J'ai compris qu'il évitait d'avoir ainsi lui-même à me révéler sa réelle personnalité; — dans quel but? Tout était mystère dans cette demeure.

— J'attendrai donc pour me nommer, monsieur, que j'aie l'honneur de prendre congé de vous. Mais, en réalité, comme je ne veux pas abuser de vos bontés, ce moment ne saurait tarder, car je vous demanderai de bien vouloir me faire reconduire à Vireville par votre moyen ordinaire de communication.

— Monsieur, vous me voyez confus,

et véritablement il n'y a rien de si fâcheux pour moi que l'événement qui vous a conduit en ces lieux... Songez, monsieur, que depuis...

Il s'interrompit pour me désigner du doigt un petit calendrier manuscrit précieusement calligraphié et qui, dans un délicieux cadre ciselé d'attributs rustiques, exhibait la date de 1905, inattendue, si je puis dire, dans cette atmosphère et ce milieu.

— ... que depuis cent seize ans aucun mortel venu de la terre voisine n'a pénétré dans ma demeure, nul n'est sorti de ces lieux pour aborder aux rives prochaines. Vous avez prononcé le nom d'un village, Vireville; j'ignorais ce nom.

— Ainsi, monsieur, votre famille est sans communication avec le monde extérieur depuis... depuis...

— 1789.

— C'est impossible! C'est incroyable!

— Cela est pourtant, monsieur. Je vois bien qu'il faudra vous faire connaître les causes d'un parti que dut prendre autrefois mon aïeul: je confierai le secret de ce château à votre honneur. Etes-vous gentilhomme? ajouta-t-il avec un peu d'hésitation.

— Oui, monsieur; j'ai cet honneur.

Il respira, visiblement délivré d'inquiétude.

— Souffrez cependant, monsieur, qu'avant toute chose je vous offre ce qui est nécessaire pour réparer vos forces après le terrible accident qui faillit vous coûter la lumière. Voudriez-vous du café ou de l'Eau de la côte; pour moi, je vis comme un berger; des fruits, le miel de mes ruches, le lait de mes brebis et de mes vaches composent mon repas du matin.

Je l'assurai en le remerciant que je n'en souhaitais pas d'autre.

— Cela étant, je vous prierai de venir avec moi dans une salle d'en bas, où le couvert est mis pour ce frugal déjeuner. On n'y observe point la cérémonie d'un dîner ou d'un souper, et chacun y vient librement. Je ne souffre point de contrainte et je vous supplie de n'en pas user avec moi.

Nous entrâmes dans une pièce carrelée de losanges blancs et noirs et où on ne remarquait qu'une quantité prodigieuse de bois de cerfs et de daims, avec des têtes de sangliers très bien naturalisées. A ma vue, témoignant moins d'étonnement que de curiosité, se levèrent trois personnes dont le costume et l'aspect achevèrent de me confondre.

Le premier était un petit homme au visage effilé et goguenard sous des cheveux soigneusement retroussés et poudrés que par derrière; il les enfermait dans une petite bourse, liée au sommet de la nuque; il portait un habit rose étriqué et



LES CONFIDENCES DE LA NOTAIRESSSE.

Voici qui redevient tout à fait bizarre ! Ce Lefare m'a menti ; le portrait ne lui vient pas de famille. Une gaffe de la notairesse, savamment « cuisinée » par moi en l'absence du mari, m'a tout révélé (page 18, col. 1).

court, une veste brodée verte ; d'antiques breloques tombaient en sonnant sur une culotte d'un ton amaranthe très doux. Tout en s'occupant activement de son déjeuner, il gardait sous son bras gauche un chapeau « à la brigadière ».

En face de lui se tenait une vieille dame dont la vue faillit m'arracher un éclat de rire. Ridée à un tel point qu'on ne distinguait plus guère les ravages d'une petite vérole qui pourtant avait dû autrefois cruellement dévaster son visage, les joues couvertes d'un pied de rouge cru, dessinant durement un carré sous chaque œil, elle portait cette coiffure que du temps de Marie-Antoinette on appelait à l'Enfant et qui se composait de cheveux courts et frisés massés sous un petit bonnet de fanfreluche en forme de cloche chargé de dentelles, de ruches et de plumes retombantes. Son corps était serré dans un fourreau d'une étoffe de l'Inde à fleurs, et elle s'occupait beaucoup d'un affreux bichon aux yeux chassieux, qui fut, en m'apercevant, pris d'une telle crise de colère et de toux que sa maîtresse dut l'emporter.

Le troisième personnage était revêtu d'un costume ecclésiastique tel qu'on le comprenait avant la Révolution : l'habit noir, la culotte de même ; mais des bas violets et une croix pastorale jouant dans la dentelle de son jabot marquaient des prétentions au moins au titre

de *Monsignor* à la façon des Italiens.

Le châtelain du Lac me présenta brièvement comme le gentilhomme qu'on avait retiré de l'eau la veille au soir ; je compris ainsi que les hennissements d'agonie de mon pauvre Pandore et sans doute un cri de détresse inconsciemment jeté par moi-même avaient attiré l'attention ; que deux hommes montant une barque avaient ramé vers l'endroit où je me débattais, qu'on m'avait ramené évanoui, évanouissement d'où je n'étais sorti que pour tomber dans un profond sommeil.

La conversation ne fut pas des plus animées. Elle pouvait cependant sembler étrange.

— Monsieur, interrogeait tout d'un coup le petit vieux, monsieur est de la cour, sans doute ? Pourriez-vous, monsieur, nous dire comment se porte Sa Majesté ?

La dame au fourreau, en entendant cela, fut prise d'une agitation comique, et remuant sa tête poudrée, ses mains gantées de mitaines, elle s'écria :

— Et Mesdames ? Monsieur, que dites-vous de Mesdames ? Je serais bien heureuse...

Le baron, — c'est ainsi qu'on l'avait appelé durant le repas et les valets seuls le *monseigneuriaient* — le baron les interrompit et, fermant d'un air sec sa tabatière :

— Souhaitez-vous, monsieur, me dit-il, que nous parcourions ensemble les

jardins et me ferez-vous l'honneur de m'accompagner dans ma visite matinale aux métairies et aux troupeaux?

Mais l'écclésiastique s'approchait de moi, comme pris d'une inquiétude subite et domine d'une insurmontable émotion:

— Monsieur, dites-moi seulement qui tient en ce moment la feuille des Bénéfices?

— Venez-vous, monsieur? me demandait le baron d'un air impérieux.

Je m'inclinai, je le suivis. Nous traversâmes d'abord les parterres admirables par la multiplicité et l'éclat de leurs fleurs, le dessin des allées et le goût qui avait disposé, dispersé ou assemblé les statues ou les groupes. Mais, derrière le château, des prés s'étendaient où des vaches, des moutons, des génisses ou des brebis broutaient l'herbe verte en se jouant entre eux. Un peu plus loin, des champs de blé déroulaient au soleil leur ondulation jaune, et l'on apercevait dans le lointain les ailes remuées de deux moulins actifs à en moudre les grains. Sous des hangars j'entendis battre les fers d'une forge, au fond du bois sonner la cognée du bûcheron, sur l'eau du lac frapper l'aviron d'un batelier. Tout donnait l'idée d'une activité paisible, d'une exploitation agricole pouvant suffire à tous les besoins de la vie.

Le baron commandait, conseillait avec une bonté paternelle d'une noblesse et d'une douceur infinies. Chacune de ses paroles ou chacun de ses ordres étaient accueillis avec une promptitude et une joie qui témoignaient l'amour et le respect.

Comme il s'attardait à causer avec un cultivateur en blouse, en culotte large, tombant sur des bas drapés qui laissaient les pieds nus, ma rêverie et mon inquiétude m'écartèrent insensiblement et, plus tard, un peu de réflexion m'engagea à m'isoler. J'avais l'excuse de m'être égaré et je voulais essayer de résoudre tout seul l'énigme insoluble et charmante.

Un labyrinthe touffu ouvrait devant moi le caprice de ses sentiers; il était bien « du temps » par le précieux de ses rochers artificiels, de ses ponts jetés, de ses trois kiosques en rocaille, de ses faillées aux ifs sculptés en formes infinies. J'y trouvai un recueillement qui fut cher à mon cœur, réconfortant pour ma pensée.

Au bout d'une des plus tournantes allées se dressait un petit pavillon dont je crus avoir lu déjà la description dans quelque roman licencieux du XVIII^e siècle: il était couvert à la chinoise; des portes-fenêtres de glaces régnaient tout autour du haut en bas, hormis d'un seul côté. Je m'approchai d'une de ces vitres, avec une précaution, un silence dont je ne

m'expliquais pas moi-même la nécessité. Je me glissai entre les arbres... je vis!...

Sur un petit lit en niche, dans un fond de rocaille, je vis une forme de femme étendue parmi un désordre léger de coussins soyeux et de dentelles. Le visage enfoncé dans l'ombre ne me laissait rien deviner de lui, mais le mouvement du corps, l'onduleux allongement de deux petits pieds exquis pointant sous des ruches faisaient présager assez de jeunesse et de beauté. Pendant que je me livrais à cette indiscrete observation, la dormeuse fit un mouvement de tête qui dénoua et répandit sur l'oreiller sa chevelure d'un châtain doré.

UNE RAVISSANTE APPARITION : MARIE-FLORE EST DEVANT MOI.

Comme si ce geste eût été le commencement du réveil, il fut suivi de celui des bras s'étendant lentement pour retenir et embrasser le doux sommeil ou le beau songe prêt à s'enfuir. Ils s'élevèrent et retombèrent aussitôt, vaincus, et la jeune endormie demeura, un moment encore, immobile. Mais, soudain, un brusque saut la soulevait de sa couche, dressait, assise, sa taille svelte. Je n'aperçus pas encore son visage; il était masqué par deux paumes roses de mains occupées à frotter des paupières qui, sans doute, ne voulaient pas assez tôt s'ouvrir à la lumière. Cependant ce que je distinguais du front, si blanc et si pur, sous la chute d'or bruni des cheveux, de la bouche souriante et du fin menton un peu volontaire émouvait en moi déjà des mémoires sensibles... Le voile s'écarta tout d'un coup, les yeux apparurent, complétèrent les traits qui illuminèrent. Un cri s'échappa de mes lèvres: j'avais devant moi Marie-Flore de Loyville!

Elle était assise sur le lit de repos que jonchait le désordre charmant des coussins et des dentelles, et je crus reconnaître en ses mains l'arc prêt à décocher la flèche. Ce n'était pourtant qu'une canne de jonc que par instinct de défense elle avait saisie.

Déjà elle était sur le seuil du pavillon, prête à s'élaner et à fuir, mais je m'avançaï le chapeau à la main, d'un air si soumis, si timide et si repentant qu'elle arrêta son élan.

— Souffrez, lui dis-je, — et vraiment je crois que je me mettais à parler le langage de l'époque, — souffrez, mademoiselle, que je vous présente mes excuses sur mon incivilité. Je me suis égaré dans ce petit bois et, ne pouvant retrouver mon chemin, j'ai eu l'idée que ce kiosque pouvait être habité par quelqu'un qui me renseignerait...

Elle me dit avec un enjouement simple et digne:



LA TRAVERSÉE DE L'ÉTANG.

Je flattai de la main le col luisant de Pandore ; il comprit et reprit sa marche, mais plus peureuse, avertie de périls. Le lac se creusait, l'eau montait jusqu'à toucher les flancs de la bête. Je sentais sous moi l'échine de la bête frémir (page 20, col. 1).

— Je vois bien, monsieur, que vous êtes ce voyageur qui pensa hier au soir périr dans les eaux du lac et dont les serviteurs de mon père ont sauvé les jours.

— Quoi! Vous êtes sa fille!

— Le baron de Loyville est mon père, oui, monsieur.

— Vous êtes donc Marie-Flore!

— Mais elle parut blessée et me dit un peu sèchement:

— C'est ainsi que mon père me nomme.

— Ah! mademoiselle! Si vous saviez quel miracle se produit! Si vous pouviez connaître l'étrangeté, l'in vraisemblance de ce qui se passe et qui m'arrive! Si vous saviez que je vous connais depuis longtemps, que je vous ai vue, que je vous ai parlé, que je vous ai... priée depuis mon enfance!

— En vérité, monsieur, vous me surprenez, et je dois croire que vous voulez badiner. Je ne suis jamais sortie de ce

château du Lac, et je suis assurée de n'avoir jamais eu l'honneur de vous rencontrer ou de vous entretenir.

Elle me fit une courte révérence, pleine de jeune dignité, et passa devant moi, la paume haute, appuyée sur le pommeau de sa grande canne. Malgré cela, ses cheveux, ramassés en hâte sous un chapeau bergère à la paille piquée de fleurettes des champs, lui laissaient un air assez moderne. Elle trébuchait un peu en marchant sur les talons étroits de ses mules, et les ruches de sa jupe raclaient le sable de l'allée avec un bruit fin et frémissant.

Le labyrinthe fut bientôt franchi; au sortir de ses méandres, Mlle de Loyville me fit encore la révérence et prit une allée qui allait vers les fermes en m'en montrant une autre qui se dirigeait vers les parterres. J'obéis à cet ordre muet donné avec le plus beau des sourires; j'étais déjà navré de la quitter.

Sans doute on guettait mon retour, car

un laquais vint me dire aussitôt que le baron souhaitait m'entretenir dans « son cabinet de livres ». En me voyant entrer, ce seigneur prit un maintien imposant et je jugeai tout de suite que ma figure n'avait pas dû lui plaire. Mais j'avais de quoi l'étonner et je pris la parole pour devancer la sienne.

— Monsieur de Loyville, lui dis-je, je commence à tout comprendre...

Il fit un mouvement comme si je lui avais jeté une tasse de vinaigre à la figure.

— Comment savez-vous mon nom ?

— Ces armoiries, monsieur, — je lui désignais un panneau héraldique qui s'élevait au-dessus de sa tête, — dénomment clairement le descendant d'une noble maison.

Il hésita un moment, se tut, puis dit enfin :

— J'ignorais, monsieur, que ce blason fût encore connu ; cela me prouve du moins que certains souvenirs de l'ancienne France se conservent et se transmettent. J'en suis heureux. Mais, monsieur, puisque vous savez qui je suis, pouvez-vous me dire ce qu'on vous a appris de ma famille et si l'on croit qu'elle existe encore ?

— On m'a assuré que tous les membres de la maison de Loyville avaient disparu un peu avant les événements de 1789. On suppose qu'ils émigrèrent ensemble et qu'ils s'éteignirent un à un obscurément dans l'exil.

Le baron tordit entre ses doigts une prise et sourit :

— Il y a un peu de cela, seulement l'émigration fut à l'intérieur... et la famille n'est pas éteinte!...

Il s'interrompit comme arrêté par la reprise d'une idée habituelle et douloureuse :

— Elle va l'être, puisque je n'ai qu'une fille et que cette fille ne se mariera pas.

Puis comme s'il se décidait tout d'un coup :

— Monsieur, dit-il, le jour où le Roi assembla les notables, en apparence sur l'initiative de M. de Calonne, mais en réalité pour obéir aux détestables investigations de l'odieux Necker, mon aïeul le baron de Loyville jugea que la monarchie était perdue.

Il comprit aussi, — seul peut-être, — les intentions de Louis XVI et de son épouse, qui, pleins encore de souvenirs de la Fronde et des tentatives qui marquèrent la conspiration de Cellamare, avaient conçu le funeste dessein d'abaisser finalement la noblesse en s'appuyant sur le tiers. Les premiers faits d'émigration le frappèrent ; il les considéra comme une juste protestation contre les menaces de la royauté et les concessions arrachées

par le tiers à la faiblesse du monarque.

Désormais, M. de Loyville n'eut plus qu'une idée, qu'à la vérité il avait déjà puisée auparavant dans la lecture de Jean-Jacques, qui faisait ses délices : celle de rompre avec le reste du monde et de se séparer à jamais d'un siècle et de mœurs qu'il n'envisageait plus qu'avec horreur.

UNE FAMILLE NOBLE ET SES SERVITEURS ISOLÉS DU RESTE DU MONDE.

M. de Loyville possédait dans ce pays une seigneurie que le caprice de la nature et l'industrie de l'homme avaient merveilleusement disposée pour le dessein qu'il formait. C'était, — au milieu d'un étang que des ruisseaux détournés au moyen de canaux de leur cours naturel avaient changé en lac, en inondant une quantité considérable de terres, — une réunion de prés, de champs et de bois pouvant, les uns assurer la nourriture de nombreux troupeaux, les autres procurer du blé en abondance, et les derniers enfin fournir le nécessaire pour le chauffage ou la bâtisse ; ils présentaient tout ce qui est indispensable pour vivre et se conserver à un grand établissement humain. Deux hameaux contenant chacun cinq ou six feux abritaient deux familles d'honnêtes laboureurs unis entre eux par les liens du sang et de l'amitié. Ils devaient suffire à cultiver le sol et à nous donner des serviteurs pour l'entretien du château.

Le château avait été construit sous Louis XIV par le Président de Loyville de manière à défier toutes les injures du temps. Mon aïeul, dès qu'il eut conçu le dessein de se retirer de la cour, partit en poste pour Rouen, où il épousa Mlle de Marans. Elle était orpheline, sans parents ni attaches quelconques, et chérissait tendrement l'époux que le ciel lui avait donné ; celui-ci n'eut aucune peine à la faire entrer dans ses vues. Ils quittèrent Rouen un matin, — le jour où le bruit se répandit que le Roi accordait la convocation des Etats généraux, — et se rendirent au château du Lac, où les attendait une sœur du baron, mariée à un gentilhomme du pays nommé M. de Vassetot et un frère cadet qui était d'église. Ce frère, nommé l'abbé de Giscourt, avait été aumônier par quartier de Mesdames, filles de Louis XV, et promu par la faveur particulière du Roi au petit évêché de Saint-Waast, qui rapportait quinze cents livres de rentes et n'exigeait pas la résidence. Enfin une délicieuse créature, dont la mémoire s'est conservée parmi nous comme celle d'une fée, allait partager leur renoncement : je vous dirai sa touchante histoire. Elle se nommait Marie-Flore.

— Je le sais, fis-je imprudemment.

Il parut vivement ému.



UN RÉVEIL ÉTONNÉ.

... *Ma garde — c'en est une, je pense — est poudrée ! A mon cri sourd d'étonnement, elle s'avance encore : « Ah ! monsieur est mieux présentement. Oh ! ciel, quelle inquiétude fut la nôtre, et combien Monseigneur va ressentir de satisfaction (page 21, col. 1).*

— Alors votre venue ici ne serait pas fortuite ?

— Je vous donnerai, quand vous l'exigerez, monsieur, toutes les explications que vous pourrez souhaiter.

M. de Loyville se calmait; il reprit :

— Soit, il faut que j'achève. Maintenant il est encore plus indispensable que vous sachiez tout.

Il y avait en outre dans la seigneurie une famille de gentilshommes pauvres, habitant au bout du parc un petit manoir; ils se nommaient Gérard de Mainville et pouvaient faire leurs preuves de pages. Ces gentilshommes, souvent alliés aux Loyville, se considéraient un peu comme des vassaux, des « clients » plutôt, dans le sens latin du mot.

Mon aïeul réunit les pères de famille des hameaux, et avec son beau-frère, l'aîné des Mainville et l'évêque composa une sorte de conseil auquel il soumit ses vues, leur demandant de s'engager par serment pour eux et pour leur postérité à observer les conditions rigoureuses du contrat qu'il vou-

lait établir et, leur assentiment obtenu, — la sensibilité, l'amour garantissait d'avance ce concours, — au son des violons, du hautbois et des flûtes, il fit sauter la jetée qui seule réunissait ce coin de terre au reste du monde. La contrée était alors absolument déserte et l'existence du château complètement inconnue. On a dû croire depuis qu'une étendue d'eau immense s'étalait à la place où il se dresse avec les terres qui l'entourent, et nul n'a été tenté de l'explorer; le peu de profondeur de l'eau rend toute navigation en bateau presque impossible, et d'ailleurs des bruits divers habilement répandus dans le pays, — de fièvres régnantes, de mauvais sorts, de fantômes aperçus à la brume, — ont jusqu'ici écarté toutes les curiosités et déjoué toutes les tentatives.

Depuis ce jour béni, nous avons vécu dans une joie profonde, comme dans une autre étoile, arrêtés à l'époque précise où peut-être il fut le plus doux de vivre. Mon arrière-grand-père s'est éteint en 1845. Son troisième fils, Henri-Charles,

qui lui a succédé, — les autres étant morts en bas âge, — et qui était né en 1802, s'est marié tardivement en 44 avec une demoiselle de Mainville et en a eu plusieurs enfants, dont le dernier, Victor, a seul continué la descendance. Ce dernier, né en 48, est mon père; j'ai le bonheur de le conserver encore; mais, voué à une retraite plus profonde encore que celle où nous vivons, il s'est retiré dans une aile du château, où je vais le visiter à certaines heures.

— Et vous ne savez rien, monsieur, des événements qui se sont écoulés depuis 89? Vous ignorez?...

Il m'interrompit précipitamment:

— Pas un mot! monsieur, pas un mot, au nom du ciel! Je ne veux rien apprendre, je ne veux rien connaître. Les enseignements que m'ont donnés mes pères et les traditions, pour ainsi dire, orales qu'ils m'ont transmises ne me laissent, à la réflexion, aucun doute sur les monstrueuses horreurs qui ont dû récompenser la bonté et punir la faiblesse du Roi.

UNE NOCE COMME AU BON VIEUX TEMPS.

Nous fûmes interrompus par le plus doux et le plus champêtre concert du monde. Sur un agréable fond de vielles, de hautbois et de violons, des voix se détachaient formant des chœurs qu'on sentait tourner avec des rondes. Puis des cris, des rires s'élevèrent, des bruits de courses gaies, des jeux, des volements de jupes fuyantes et des airs de danses reprirent, rythmés par des chocs de talons hauts, de sabots bas, sur les terrasses de dalles.

C'était une noce de paysans.

Bientôt mes yeux se détachèrent de ce spectacle et n'eurent plus de regard que pour la belle et légère danseuse qui s'avavançait parmi les autres.

Mlle de Loyville s'était parée pour faire honneur à ses vassaux. Sa toilette était « à la dernière mode », celle de 1789, et cette remarque que je fis, qui, — grâce à la sottise expression employée par moi, — jetait sur sa personne une ombre de ridicule, m'attendrit profondément. Mais le baron avait dû s'indigner, au nom des vieux usages, de voir sa fille apparaître avec un chapeau « à la jockey » enfoncé sur les cheveux bouclés qu'enveloppait un nuage de linon revenant sous son col et le cravatant d'un nœud énorme et léger; la taille était serrée dans un frac aux boutons de merveille ouvrant sur une veste de coupe anglaise. La jeune fille pourtant n'avait pas osé aller jusqu'au bout de sa rébellion et abandonner les paniers nécessaires des jours de cérémonie.

Les traits du baron s'illuminèrent à

cette vue, et je compris de quel amour jaloux et passionné il aimait cette fille charmante.

— Allons, me dit-il brusquement, — et comme un homme qui veut à tout prix distraire sa pensée des soucis trop lourds, — allons prendre notre part de ces divertissements et surtout goûter la joie de contempler des heureux qu'on a faits.

Quand nous fûmes sur la terrasse, je vis que la noce s'était augmentée de spectateurs divers et assez remarquables. Outre le petit vieillard si singulièrement vêtu que j'avais aperçu au déjeuner et que j'entendis appeler le chevalier de Vassetot, je reconnaissais la vieille coiffée à *l'Enfant*, — Mlle de Mainville, murmurait-on sur son passage, — et l'ecclésiastique aux bas violets que les uns nommaient Monseigneur et les autres Monsieur de Saint-Waast. Il était entouré de trois ou quatre jeunes hommes habillés de noir, qui ne se mêlaient pas aux danses ni ne s'unissaient aux chansons et que je jugeai être des prêtres un peu schismatiquement créés par la piété du baron! A l'écart, comme formant une classe intermédiaire entre le châtelain du Lac et les paysans, se tenait un petit groupe de personnages d'apparence surannée, — ce qui pouvait passer pour un prodige en la circonstance.

Je les entendis appeler « ces messieurs Gérard », et je compris que ces hobereaux de petite noblesse ne devenaient Mainville que quand les seigneurs du Lac venaient y recruter parmi eux des épouses pour continuer leur descendance.

Cependant l'heure du banquet avait sonné. On se rendit fort noblement dans une salle de l'orangerie du château, où des tables avaient été dressées en une ordonnance majestueuse. J'étais placé entre Mlle de Mainville et le chevalier, et je m'aperçus bientôt qu'ils étaient tous les deux absolument sourds, et d'ailleurs plus préoccupés du repas que désireux de se livrer au plaisir de la conversation.

Ce fut un repas interminable, au menu extravagant, comme certains mémoires du temps nous en ont laissé l'indigeste souvenir: avec les potages infinis servis séparément ou mêlés, les chapons bouillis succédaient aux fricassées, auxquelles succédaient inopinément des petits pois, des entremets, des blancs-mangers précédant des viandes rôties, des salades après lesquelles venaient encore des pâtés, des rognons de coqs, des crèmes..., le tout apporté dans une profusion, un appareil et un désordre inouïs. Une chance heureuse m'avait placé en face de ma jeune beauté réveillée du matin; je pus la contempler à loisir, discrètement et passionnément.

Je crus remarquer que ma voisine d'en face me regardait souvent à la dérobée; la naturelle fatuité masculine n'avait pas à s'émouvoir de cette attention: mon arrivée mystérieuse, mon apparence, — malgré le costume prêté, — si différente et si nouvelle pouvaient exciter la curiosité des plus désintéressés! Me souvenant que dans l'ancien temps, — le nôtre, — l'absence de présentation ne liait pas stupidement comme aujourd'hui les langues, j'osai à travers la table lui adresser quelques paroles. Elle y répondit brièvement, d'une politesse un peu hautaine, non sans rougir, avec une charmante jeunesse sous son rouge.

Il y avait près de deux heures que nous étions à dîner quand je vis, après des pâtisseries, d'ailleurs très bien montées, apparaître des buissons d'écrevisses. D'un coup d'œil, je m'assurai que je pouvais, sans me conduire comme un homme mal élevé, m'esquiver de cette frairie. Déjà le baron s'était levé, avait disparu; Mlle de Loyville, sans bruit, écarta sa chaise, s'envola à son tour. J'en fis autant, et je crois que nos deux voisins ne se doutèrent même pas que je leur avais faussé compagnie. Déjà le ton du repas avait changé, les têtes s'échauffaient, les voix se haussaient. Je remarquai que toutes les qualités de cidres, depuis le *pur jus* jusqu'à la « boisson », figuraient sur la table, que les valets remplissaient fréquemment les verres des convives d'une eau-de-vie dorée qui ne pouvait venir que de la pomme. Cependant, à mon grand étonnement, ils versaient aussi, mais avec plus de mesure, des vins excellents qui certainement ne remontaient pas à l'époque de la Révolution; le baron avait donc gardé, quoi qu'il en dît, des relations avec le monde moderne.

Je me glissai hors de la salle, gagnant la terrasse et les parterres. Il était environ deux heures de l'après-midi, et je fus surpris en même temps qu'attendri par les nuances de douceur qu'avait prises le paysage.

Je me penchai sur l'eau d'un bassin; lumineuse dans sa coupe de marbre, elle concentrait les reflets et les prismes, recevait dans sa profondeur factice tout le renversement des choses, des cimes, des façades rendues par sa décevance douteuses et tremblantes.

Du fond de la vasque, entre les arbres des quinconces, comme montant ces degrés de marbre et d'eau, une figure naissait, s'élevait vers moi. Maintenant elle se tenait debout contre le rebord blanc jaspé de veines roses et bleues... et je n'eus qu'à lever les yeux pour voir Marie-Flore.

Sans doute qu'un peu de curiosité ou d'ennui avait dirigé ses pas et forcé sa timidité, car elle n'avait pu manquer de

me voir au milieu du parterre, et sa présence là avouait un désir de parler ou d'entendre. Je lui fis un grand salut, auquel elle répondit avec une révérence agile.

— Ce repas fut long, me dit-elle.

— Mais la joie de ces braves gens le rendait court aux âmes sensibles.

Involontairement mes paroles s'adaptaient à la phraséologie pompeuse de l'époque.

Marie-Flore me répondit avec un peu d'impatience, comme si elle se fût attendue de ma part à des paroles moins surannées.

— Ils m'obsèdent par le peu de délicatesse de leur contentement. Il semble que l'âme de certains mortels ne s'anime qu'à l'odeur des viandes et des vins, comme les idoles païennes.

Je jugeai qu'elle pensait à Mlle de Mainville et au chevalier, qui, à la vérité,



FIN XVIII^e SIÈCLE.

... Cette fois, Lafleur m'apporte un vêtement plus simple, quoique bien étrange encore. Me voici habillé; j'ai l'air d'une gravure d'après Greuze: on pourrait m'intituler l'Inconnu sensible, l'Hôte surpris (page 21, col. 2).

s'étaient montrés, durant le repas, d'une gourmandise indiscreète. Elle ajouta :

— En vérité, ces chants et ces rires qui retentissent me feraient abhorrer la douceur d'un tel paysage.

En ce moment, le vacarme de la fête s'éleva; les maîtres écartés, les bons métayers se livraient à la nature de leur plaisir. Une ombre d'irritation passa sur le visage de Marie-Flore. Mais une suivante sortait du château, traversait en courant les parterres et s'approchait de la jeune fille.

— Vous m'avez fait attendre, mam'zelle, dit celle-ci aussi sèchement que l'eût pu faire Louis XIV en pareil cas.

Elle se tourna vers moi.

— C'est l'heure où dans la laiterie je vais préparer le beurre et la crème qui servent au repas de mon grand-père.

J'hésitais à la suivre; elle sembla comprendre mon embarras et me dit, avec une belle tranquillité d'innocente :

— Mon père est dans les bâtiments de la ferme; si vous souhaitez le retrouver, monsieur, il faut me suivre, c'est par là que je vais aller.

L A MUSICIENNE ARRACHÉE A SON RÊVE.

Soulevant à deux mains ses paniers, elle courut, légère, dès qu'elle fut sous le bois, sans souci de me laisser voir ses petits pieds rapides; non loin du labyrinthe, sous des pins et des mélèzes, s'élevait une cabane champêtre aux murs emprisonnés sous les lianes, des giroflées et des vignes vierges. Par la porte ouverte, j'aperçus Mlle de Loyville au milieu d'une petite pièce aux murs recouverts de stuck et versant dans des vases de porcelaine un lait moins blanc que ses bras laissés nus par les manches lestement retroussées; elle étalait et rangeait les beurres d'or gras, les fromages d'argent mat, amoncelait dans des corbeilles les œufs crayeux, coupait en longues tartines une miché brune à la mie neigeuse, vive, gaie, dansante sur les dalles lavées, comme une petite fée ménagère. Pendant que j'observais de loin, avec un charme tendre, ce manège, je vis « une manière de laquais », — aurait dit M. de Loyville, — traverser l'étroit parterre et entrer dans la cabane. Il en ressortit bientôt avec la soubrette, tous deux portant des corbeilles de jonc dans lesquelles sur des linges fins étaient disposés les fromages, le beurre et les œufs. Je compris que l'envoi était destiné à l'invisible grand-père.

Mais Marie-Flore avait disparu dans une autre pièce sans doute et, déjà confus de mon espionnage, j'allais m'esquiver, quand j'entendis sonner les notes grêles d'un clavecin.

O ma Georgette!
Toi seule embellis ce séjour!

Il venait en lentes ondes, en rayonnements, si je puis dire; il abordait comme des nefs de découvertes, d'espoirs, des nefs traverseuses d'océans, allant porter le bonheur et la bonté à des îles. C'était lui qui, un soir, avait éveillé en moi, — seul de tous dans ce pays, — l'idée de la vie au centre du lac; c'était lui qui, dans une agonie de nageur, m'avait fait relever la tête et aspirer la dernière bouffée d'énergie; c'était lui, ce thème doux et câlin, cette phrase vieillotte qui portait jusqu'à moi l'haleine, le parfum, l'âme de Marie-Flore!...

Pris d'une sorte de vertige — et tout ce qui m'était arrivé depuis le matin ne justifiait-il pas mon affolement? — emporté d'un irrésistible élan de passion, je franchis en courant l'espace qui me séparait de la cabane; je traversai la laiterie qui était vide, je m'arrêtai au seuil d'un cabinet qui communiquait avec elle... Marie-Flore était assise devant un clavecin et terminait l'ariette fameuse, — pour elle, — du *Déserteur*.

Elle s'interrompit en me voyant apparaître, moins surprise et moins irritée qu'émue.

— Etes-vous donc, me dit-elle, d'une voix changée comme celle d'une personne profondément endormie qui s'éveille, êtes-vous donc celui que j'attendais?

Je m'étais incliné, respectueux, malgré ma fougue; l'inattendu de la question me déconcerta: devenais-je insensé, ou bien tout le monde l'était-il autour de moi?

— Pardonnez-moi, murmurai-je; un mouvement plus fort que ma volonté m'a poussé à venir; cet air que vous chantez, je l'ai entendu déjà dans des circonstances telles...!

Marie-Flore s'était levée, sa belle main tremblait en s'appuyant sur la table, ses lèvres remuèrent; comme obéissant à une pensée seconde qui s'exprimait sans que la volonté y eût part, elle prononça :

— N'est-il pas bien naturel que vous reveniez aux lieux dont vous partîtes pour aller combattre les ennemis du Roi et de la religion. Chevalier, puisque nous voilà, puisque le ciel par un prodige vous fait apparaître juste à l'époque même où il s'éloigna, c'est que les temps prédits par les anciennes traditions de Loyville sont arrivés. Est-il donc vrai que l'ère des troubles soit finie, que le régime d'oppression et de tyrannie redouté par mon père n'existe plus? Puisque vous êtes devant moi, chevalier, c'est que le Roi et la Reine sont de nouveau heureux et puissants pour le bonheur et la jouissance de leurs enfants!

Je balbutiai :

— Je ne comprends pas très bien, mademoiselle?

Et de fait, — que Marie-Flore me pardonne quand elle lira ces lignes! — une idée affreuse me venait, s'imposait: cette jolie enfant était folle!

Elle continua avec une exaltation passionnée:

— Oh! dites-le, monsieur, dites-moi que la France est revenue à l'amour, au respect de ses anciens maîtres; que cette prison où nous sommes enfermés va s'ouvrir, que nous allons sortir de cette mort et vivre enfin!

— Attribuez-vous tant d'effets à ma visite, mademoiselle, et puis-je savoir...?

— Sans doute. N'êtes-vous pas ce chevalier de Jarzé...?

Depuis mon réveil dans le lit aux courtines, j'avais eu bien des étonnements et des surprises; ma sensibilité sur ce point aurait dû être émoussée, mais j'avoue que cette dernière péripétie me terrassa. Je demeurai stupide: Marie-Flore connaissait mon nom, attendait ma venue dans ce mystérieux château coupé depuis un siècle du reste du monde! Un instant l'idée d'une mystification possible traversa encore ma pensée... Mais les yeux charnants, les yeux enfantins, — illuminés en ce moment d'un incroya-

dible enthousiasme, — les yeux purs de mon interlocutrice dissipaient cette brume de bas soupçon.

Non, ce regard, non cette voix ne mentaient pas! Ils étaient l'expression même de l'innocence et de la foi.

Mais, alors, comment expliquer?...

Marie-Flore regardait le lac, qu'on apercevait à travers une percée d'arbres et la courte digue blanche qui servait de port au château.

— C'est de là, murmurait-elle, qu'il partit, jurant de ne revenir que quand les jours de la Reine seraient en sûreté. Hélas! quels périls l'attendaient! quels hasards il allait traverser!

Elle s'élança, d'un mouvement brusque, hors de la cabane.

— Venez, me dit-elle, je veux vous montrer la tombe que Marie-Flore voulut se voir élever, où elles reposent toutes depuis tant d'années, sans cesser d'attendre celui qu'elle chérissait si particulièrement.

Le sentier, sous bois, tournait un peu plus loin, et nous découvrîmes un petit monument bizarre au marbre creusé

de molles draperies, décoré de vases, de guirlandes et de carquois et qui ressemblait autant à un sépulcre galant qu'à un lit de repos funèbre.

Les trois léopards rampants se retrouvaient aux angles insérés dans le losange des blasons de vierges.

— La voilà, monsieur, me dit simplement Marie-Flore en étendant la main.

Elle s'agenouilla: dominé par un inexprimable sentiment de piété et de respect, j'en fis de même, suivant sur ses lèvres émues le léger chuchottis de ses prières.

Mais depuis un moment le temps se couvrait d'un de ces nuages soudains que le vent de mer pousse parfois brusquement sur la Normandie. Ce coup de théâtre avait changé le ciel et la terre: l'un était sombre, uniforme, d'un violet intense et pro-

fond; l'autre diverse, peinte de camaïeux d'une multiplicité infinie de nuances, plus claire, comme dorée encore du soleil récent.

Puis des gouttes d'eau, rondes, lentes d'abord, ensuite petites et rapides, commencèrent à tomber. Je m'approchai de la priante, je saisis sa main qu'elle ne retira pas, je l'entraînai.

— Il faut vous abriter, lui dis-je, cet orage est violent.

Nous courûmes le long du petit chemin que les branches garantissaient de la pluie; l'averse, autour de nous, faisait son bruit fin et continu, nous isolant dans notre fuite. Je n'avais pas lâché les



LE BARON DE LOYVILLE.

... Il a quarante ans environ, son nez droit un peu long indique la race normande, sa bouche rasée est mobile et nerveuse (page 22, col. 1).

doigts que je serrais, et nous ne nous aperçûmes de leur étreinte qu'en nous retrouvant, essouffés, dans le salon de la cabane.

Il n'y avait pas moyen de regagner le château; l'orage maintenant criblait de gouttes rudes les fenêtres du pavillon, et ce qu'on voyait du lac d'un gris d'ardoise était déjà ridé de filets blancs d'écume comme une petite mer de tempête.

Pour parler, — car je commençais à être fort embarrassé de ma personne, — je murmurai :

— Nous venons donc de voir le tombeau de Marie-Flore ?

— L'ignoriez-vous ?

— Comment aurais-je connu son existence, puisque hier encore je ne savais pas même que le château du Lac existât ?

Un doute affreux la faisait pâlir.

— Ne vous nommeriez-vous point Monsieur de Jarzé ?

— Certes. Mais oserai-je vous demander comment vous-même avez pu apprendre ce nom que je n'ai révélé à personne ici... pas même à M. de Loyville.

Sa mobile et franche physionomie fut tout d'un coup douloureuse.

— Vous êtes M. de Jarzé... et vous n'êtes pas celui que j'attendais.

— Mademoiselle, au nom du ciel, expliquez-vous ! Vos paroles sont incompréhensibles pour moi.

Mlle de Loyville se remettait lentement de son trouble. D'un regard, — sans doute pour rassurer sa conscience, — elle consulta l'état du ciel : l'ouragan nous emprisonnait pour quelque temps encore. La jeune fille, avec une dignité singulière et qui remplaçait heureusement son impétuosité et sa confiance précédentes, me fit signe de m'asseoir. Je pris une chaise de paille, elle se posa dans un fauteuil au milieu de ses paniers bouffants, ainsi qu'une infante de jadis.

— Pardonnez-moi, me dit-elle de sa petite voix douce, vous avez pu me croire en démente ou que, par un sentiment indigne d'une jeune personne sensible, je voulais me divertir à vous déconcerter. Il n'en est rien ; mais parlez, monsieur, dites-moi comment il se fait que vous soyez parvenu jusqu'à nous, quel mouvement vous a poussé à pénétrer le mystère dans lequel mes ancêtres voulurent s'enfermer. Si vous êtes M. de Jarzé, comment se fait-il que mes discours vous paraissent insensés ? Si vous ne l'êtes pas, que faites-vous ici ?

En quelques mots je lui dis ma courte histoire, — courte en vérité malgré ses complications sentimentales ; — le pastel de famille qui, à Neuilly, était toute son image, celui de Vireville retrouvé par miracle, excitant ma curiosité ; mes luttes avec le père Morguienne, les renseigne-

ments donnés par M. du Laurier ; l'ariette entendue sur la jetée rompue ; le désir fou d'aventure qui m'avait jeté à travers l'eau mystérieuse...

— Je vois bien, m'écriai-je en achevant ma confession, que les années pour vous s'écoulèrent comme des jours et que vous n'apercevez pas l'abîme qui nous sépare du passé... Si vous pouviez connaître...

— Je ne dois rien apprendre, interrompit-elle avec précipitation. Je sais que nous voulûmes nous endormir dans un rêve qui, je le vois trop maintenant, ne s'achèvera plus. Puisque vous n'êtes point celui que j'attendais, je ne souhaite plus de m'éveiller.

LE ROMAN DE LA PREMIÈRE MARIE-FLORE.

Son accent était si triste, comme d'un regret touché de tendresse, que je dus me faire violence pour ne pas tomber à ses pieds. Mais elle continuait :

— En récompense de votre franchise, je sens l'obligation de vous dire ce que vous ignorez : je sais comment l'image de Marie-Flore de Loyville se trouve placée parmi vos portraits de famille ; comment le chevalier de Jarzé obtint ce gage d'une tendresse pure et partagée... Hélas ! cette triste histoire de deux morts est, avec les contes merveilleux des fées, le premier récit qu'on fasse entendre aux filles de la maison de Loyville.

Un peu avant que Victor de Loyville eût formé le dessein de se retirer du monde, il rencontra à Rouen, où l'on faisait les accords pour son mariage avec Mlle de Marans, un jeune gentilhomme capitaine dans le régiment de Normandie et pour qui il ne tarda pas à ressentir une très vive amitié. C'était ce chevalier de Jarzé ; je n'ai pas besoin de vous dire que sa naissance avait de quoi contenter les plus délicats. M. de Jarzé vit Marie-Flore, — mon arrière-grand-tante, — dans les salons où sa bonne humeur et son esprit le faisaient rechercher. Ils se plurent et, malgré les difficultés qu'ils devaient rencontrer dans la réalisation de leurs vœux, — le chevalier était cadet et sans fortune ; Marie-Flore n'avait de dot suffisante que pour entrer dans la maison des Récolettes, où une stalle de dame du chœur l'attendait, — se jurèrent une foi éternelle.

Comme elle parlait ainsi, un peu de rougeur monta aux joues de la narratrice ; au dehors, la pluie tombait plein le ciel et le bois.

Marie-Flore reprit :

— Les troubles qui précédèrent en Normandie la convocation des Etats écartèrent de Rouen le capitaine, qui fut en-

suite appelé à Paris au ministère de la Guerre par la faveur de M. de Brienne. Pendant ce temps, le baron de Loyville, marié à Mlle de Marans, revenait avec sa sœur au château du Lac et déjà préparait tout pour l'exécution de son projet (qu'il appelait d'émigration intérieure) et qui consistait à se séparer, sa famille et lui, de ses contemporains.

Mais un soir, sur la jetée qui alors existait encore, on vit s'avancer un cavalier dont le cheval paraissait harassé de fatigue. M. de Jarzé, c'était lui, fit le récit des événements qui avaient suivi la cérémonie du 4 mai, exposa les dangers où se trouvait entraînée la monarchie et conjura mon aïeul de renoncer à ses funestes desseins d'isolement pour voler avec lui au secours du Roi et de la Reine, dont il estimait les jours menacés. M. de Loyville ressentait encore vivement l'injustice que lui avait faite la couronne en ne l'admettant pas aux honneurs que sa naissance méritait. Il repoussa les ouvertures de M. de Jarzé, mais, sensible aux pleurs de sa sœur qui se voyait séparée à jamais de l'objet de son affection, il permit à celle-ci de s'unir au cavalier par les liens de l'hyménée, pourvu qu'ils demeurassent au château et subissent la clôture projetée.

Les deux chers amoureux vécurent quelques jours un rêve de félicité d'une douceur céleste. Puis M. de Jarzé devint sombre, et voici le mot de billet qu'un jour Mlle de Loyville reçut de lui.

Marie-Flore s'interrompit en ce moment, ouvrit un tiroir dans lequel elle prit un album.

— Considérez, me dit-elle, ces lames de fleurs séchées, ces feuilles dont le temps n'a laissé qu'une cendre verte; sans doute elles furent remises en même temps que cette lettre. Mais leur parfum et leur couleur ne sont plus, tandis que l'âme la plus généreuse et la plus sensible éclate et vit encore dans l'encre pâlie de ces lignes :

« Vous ne doutez pas, mademoiselle, des sentiments où je suis après l'entretien que monsieur votre frère me fit dernièrement l'honneur de m'accorder et d'après lequel j'ai senti que je tenais pour ainsi dire entre mes mains les espérances infinies que vos bontés m'ont permis de concevoir et de former.

« Oui, Marie-Flore, si le cœur des mortels est fort contre la douleur, il est faible pour la joie; j'ai vu, j'ai senti s'approcher pour moi le moment où je pourrais jurer aux pieds des autels un amour éternel à une épouse adorée. Mais l'homme sensible dans l'expression même de sa félicité doit exercer sur les sentiments qui lui sont le plus chers une surveillance d'autant plus exacte qu'il les sent plus vifs et plus passionnés.



LA DORMEUSE DU PAVILLON.

... Je n'aperçus pas encore son visage; il était masqué par deux paumes roses de mains occupées à frotter des paupières qui ne voulaient pas assez tôt s'ouvrir à la lumière (page 24, col. 2).

« Marie-Flore, je vais m'éloigner de ces lieux; je vais m'en éloigner sans vous !... »

Les doigts fins de Marie-Flore m'enlevaient cette lettre que je lisais à haute voix; déjà, dans les lignes qui suivaient, des mots de tendresse désolée, des phrases d'amour ému m'avaient apparu. Je compris que la jeune fille ne voulait point les entendre vivifiées par une voix humaine.

C'est elle qui parlait maintenant:

— M. de Jarzé obéissait ainsi aveuglément au devoir qu'il s'était tracé; il quitta le château après une scène déchirante, emportant le portrait de Marie-Flore qu'elle avait, en secret, elle-même, copié pour lui et qu'elle lui donna. On rapporte qu'au moment où il montait à cheval pour traverser la jetée elle lui dit: « Hâtez-vous de courir où les destins vous appellent, moi je demeure ici pour vous aimer et vous attendre. Vous reviendrez, je le sais; une tendresse aussi parfaite que la nôtre n'est pas épuisée par l'absence; ni le temps ni l'éloignement ne la peuvent détruire. Mon frère m'avertit que derrière vous vont se rompre les chemins qui nous rattachent au monde et que leur destruction nous isolera comme en une tombe. Pour moi, je sais que vous reviendrez et que tous les obstacles s'écarteront devant vous le jour

où le ciel vous permettra de reprendre le serment que je vous ai donné... »

Le chevalier s'enfuit la mort dans le cœur, mais sans faiblir. Ma tante alors s'écarta des autres membres de la famille, pour vivre uniquement dans ce pavillon. Elle pouvait de là considérer l'endroit où M. de Jarzé avait échappé à ses yeux. Ces yeux, elle ne les détournait de ce spectacle que pour les jeter sur le clavicin dont elle s'accompagnait en chantant cette ariette que vous avez entendue et que vous avez aimée, comme autrefois, lui pareillement, la chérissait. Elle s'intéressa aussi à la fille de son frère, nommée comme elle Marie-Flore et dont elle voulut faire l'éducation. Quand elle mourut, dans un âge bien avancé, qu'on l'eut enfermée dans le sépulcre qu'elle avait fait élever et d'où l'on voit aussi le lac, sa nièce avait pris si exactement la ressemblance de ses traits, de ses manières et de ses pensées qu'il ne semblait point que l'une fût morte, puisqu'une autre vivait à sa place, tenait les mêmes discours, poursuivait les mêmes travaux, le même rêve et observait la même attente. A son tour cette Marie-Flore eut près d'elle une jeune enfant, fille du fils de son frère, dont elle modela l'esprit et les façons sur le modèle des siens, par conséquent sur celui... de l'autre. Elle vint à son tour se coucher dans la tombe que vous vîtes, et la troisième Marie-Flore longtemps seule, — car je vins tard au monde, — vécut dans le souvenir et le culte des autres jusqu'au jour où une nouvelle « nièce » put suivre la « tante » dans les sentiers du labyrinthe, l'aider dans les travaux de la laiterie, jouer du clavicin, apprendre l'ariette du *Déserteur*, s'habituer à regarder le lac en souhaitant vaguement quelque chose et, comme les autres, attendre le chevalier de Jarzé, le chevalier que toutes ont espéré en se transmettant cette image.

LA BELLE AU BOIS S'ÉVEILLA. — TENDRES AVEUX.

Marie-Flore, forçant une pudeur instinctive, éleva sa main, les dentelles de la manche large retombèrent, découvrant les bras enfantins, d'un contour pur et frêle. Un bracelet l'ornait qui portait enchâssé dans l'or une miniature et, dans cette miniature, je reconnus Louis de Jarzé, — ce Louis auquel je ressemblais tant et dont j'étais jaloux, à cause de Marie-Flore! Un mouvement nécessaire, irréflecti, me fit saisir ce doux bras, le porter à mes lèvres et, comme elle reculait, étonnée, irritée:

— Oui, lui dis-je, — en m'inclinant à ses pieds, — je suis ce Louis de Jarzé en qui vous avez toutes cru par un miracle de foi et d'amour; regardez-moi,

Marie-Flore, comparez ma figure à celle de ce portrait et dites si ce Jarzé, celui qui aimait Mlle de Loyville, celui qui l'aime encore,... n'est pas devant vous.

— O Ciel, s'écria-t-elle, — sans trouble maintenant, — Ciel secourable, avez-vous permis ce miracle?

Je poursuivais avec une exaltation dont j'avais conscience et à laquelle, avec ravissement, je me laissais entraîner:

— Croyez à tout ce que vous avez cru, voulez tout ce qu'elles ont voulu. Une providence admirable a dirigé mes pensées, a guidé mes pas, a distribué les circonstances et préparé les hasards pour un bonheur dont je n'étais pas digne, mais que je mériterai par mon amour. Marie-Flore, seul être que je puisse désormais chérir, je cours, je vole, — remarquez que j'avais pris son langage, — je veux me jeter aux pieds de votre excellent père, je veux lui dire...

Des rayons du plus doux soleil passaient à travers les rideaux des pluies; ils l'enveloppaient, debout et toute rose, d'une lumière irisée qui l'animait d'une vie tendre, comme d'une naissance d'être. Ses yeux attendris consentirent aux miens, ses mains tremblantes s'unirent aux miennes.

— Je vous crois, disait-elle; ni la succession des années, ni la mort même ne peuvent désunir ceux que la volonté du Ciel désigna. O mon cher chevalier, les événements de la terre, les transformations des hommes, la fuite des âges sont bien peu de chose en vérité, puisqu'ils ne peuvent changer les cœurs, puisqu'aujourd'hui je sens que vous m'aimez et que je vous aime...

J'osai la presser contre mon cœur et dans ce premier baiser, je le compris, la belle qui depuis si longtemps dormait dans le mystère funèbre et délicieux de ce bois s'éveilla...

Au moment de fermer ce paquet, de le faire porter à Constant pour être transmis à Henri de Thermes, mon étonnement se précise et s'augmente de voir réalisé sur le papier et dans la vie le rêve dont je me crois parfois encore le jouet. Cependant ce manuscrit, cette lettre, dans deux heures, seront aux mains des vivants, ils sortiront d'une tombe; ces confidences sont datées en même temps de 1905 et de 1789.

Mais il ne faut pas que le bruit de ma disparition se répande dans le pays, provoque des recherches, amène peut-être la découverte de l'île et du château. J'ai promis au baron de l'aider à demeurer dans le mystère et la séparation; que m'importe! Marie-Flore va être à moi, Je vais l'emmenner, plonger avec elle dans l'océan de la vie nouvelle, renaître... Qu'au

moins ceux qui ne veulent pas soulever le couvercle du sépulcre y demeurent en joie. Constant suivra fidèlement les instructions que je lui donne et fournira les explications destinées à amortir les curiosités, à détourner les enquêtes.

Maintenant, je dois encore pour toi, mon cher Henri, seul confident de ce récit étrange, seul possesseur de ce secret prodigieux, raconter les événements qui ont suivi la reconnaissance de Marie-Flore et de Jarzé. Ils ne sont pas les moins bizarres de cette fantastique histoire.

J'ai quitté le pavillon de l'Attente, devenu celui de l'Amour. Un devoir impérieux, un scrupule sacré m'attirait au dehors. Il me semblait que j'avais violé les lois de l'hospitalité, que tant que je n'aurais pas fait à M. de Loyville un aveu complet de ce qui s'était passé entre sa fille et moi, je me sentirais diminué d'un peu d'honneur!

L'orage s'était enfin effacé du ciel comme une tache légère; l'éclat du jour mouillé qui succédait à ses ombres diaphanes les fleurs, les eaux et les marbres du parterre d'une diversité fine, en coloris ranimés par l'ondée, atténués sous les meurtrissures de l'averse. La façade du château me parut changée aussi, ses lignes, ses arêtes inondées n'avaient plus la même dureté brillante, mais l'ensemble s'effaçait dans le vague et le flou des pierres où la chaleur s'appuie et dont l'eau s'évapore. Tout ensoleillé, tout ruisselant de pluie, je crus y voir un visage souriant à travers des larmes.

Des laquais se tenaient sur le seuil, béats de ne rien faire et d'être bien brodés dans leurs habits.

— Monsieur le baron? criai-je.

— Monseigneur est dans son cabinet des livres.

Je traversai d'un bond l'antichambre, gravis d'un élan l'escalier, franchis les galeries d'une course, je poussai la porte de l'appartement du baron et je me trouvai devant lui.

Il était assis à sa table, comme le matin, donnant audience à un homme qui me parut quelque garde. Je m'avançai un peu plus, et je vis que ce garde... c'était Morguienne.

Au bruit de mon pas, il s'était retourné et me considérait, lui aussi, avec un étonnement atterré. Mais violemment, chez cette brute, la surprise faisait place à la fureur, et je vis le vieux blêmir en crachant des injures et des mots de rage:

— Le v'là, monseigneur, le v'là bien, ce croquant, ce Parisien qui voulient fiche son nez partout, qui rodiont près de l'iau. Ça n'est pas mé, au moins, qui li avions dit! Comment qu'vous avez t-i' fait vot' compte, dites un peu, pour passer l'iau et venir ici. Mais, m'sieu

le baron, j'vais vous dire une bonne chose, c'est quelque journaliste de Paris qui cherchiont des histoires pour mettre dans leurs gazettes et faire tort au pauv' monde. Ne faut point qui sortiont d'ici, au moins.

Au mot de gazette, M. de Loyville avait paru troublé; il se tourna vers moi:

— Seriez-vous, vraiment, monsieur, un de ces folliculaires?

— Non, monsieur, car je suis homme de qualité.

Ses yeux se firent durs pour Morguienne.

— Que disiez-vous donc? Il faut, mon pauvre Mathieu, que vous ayez perdu le sentiment pour accuser...

J'interrompis le baron.

— Je venais, monsieur, solliciter de vous un moment d'entretien et vous dire...

— Cela est bon, monsieur, — il avait repris son air et son ton de maître, — mais souffrez qu'aparavant j'achève de donner mes commissions à ce serviteur. Mathieu, continua-t-il, je trouve bon que vous écartiez du bord les indiscrets qui veulent s'en approcher pour surprendre un secret respectable; cependant il faut le faire sans vous livrer à des emportements qui répugnent à la sensibilité. Personne dans le pays ne tente de se ha-



UNE NOCE SUR LES TERRES DU BARON.

... Des cris, des rires, des airs de danse s'élevaient (page 28, col. 1).



M^{lle} DE LOYVILLE.

... Elle s'était parée pour faire honneur à ses vassaux (page 28, col. 1).

sarder sur le lac ni de pénétrer les mystères de ce château?

— Sans celui-là...

Son geste menaçant me désignait.

— Il suffit, dit le baron. Pour ce vin que je vous commandai de faire venir de Bordeaux et cet autre expédié dernièrement de Beaune, vous les mettrez sur votre barque et les mènerez ici durant la nuit. Prenez garde cependant qu'on ne vous voie et choisissez le moment que la lune ne brille point.

— Ça suffit, monseigneur.

— On n'a pas remarqué chez le maître de poste et l'on n'a point paru surpris que ces futailles vinsent chez vous?

— J'allons, comme pour le reste, les q'ri moi seul avec la bagnolle à la gare...

Il se reprenait aussitôt:

— Pardon, excuse, chez le maître de poste, et j'les portions sous des bottées d'luzerne qu'l'diable serait bien fin, morguienne!...

— Il l'est, Mathieu, il l'est, n'en doutez pas. Allez, maintenant, passez aux cuisines, que l'on vous serve à manger et à boire, et souvenez-vous de ne point parler du serment qui vous lie...

— Pardî, m'sieu le baron, avec celui-

là qui écoutaient, le secret n'est point si tellement gardé, à moins que monseigneur ne décide...

Il fit, ma foi, le geste de porter la main à son cou comme pour simuler l'étranglement ou la pendaison. Je saluai d'un sourire ironique son vœu ou sa recommandation aimables, et il s'en allait furieux, les yeux pleins de haine, quand je le rappelais.

— Puisque vous me connaissez, père Morguienne ou père Mathieu, et que vous m'avez vu aussi chez Dufot, voulez-vous dire à Monsieur de Loyville comment je me nomme?

— Y disoient, j'cré bien, que vous étiez un vicomte.

— Mais le nom, mon nom?

— Oh! je m'le rappelle bien, vu que dans tout l'pays, à c'matin, on ne parle que d'vous et qu'vot' domestique vous cherchient partout. C'est Monsieur de Jarzé qu'on vous nomme, pas vrai?

La foudre tombant brusquement aux pieds de M. de Loyville n'eut pas produit sur lui un plus grand effet; il se dressait et bégaya:

— Vous, vous êtes Monsieur de Jarzé?

— J'étais venu pour vous le dire, monsieur.

Il se tourna vers Morguienne et lui cria:

— Sortez!

Puis il vint à moi, me saisit par mon collet, — son collet plutôt, car le frac que j'avais devait être à lui, — et s'écria:

— Ventrebleu, monsieur, quelle comédie jouez-vous ici et par quel sortilège vous vint l'idée d'usurper ce nom que j'ai voulu proscrire de ces lieux?

Je me dégageai d'un mouvement lent, mais impérieux.

— Cette violence, monsieur, ne convient pas à un homme comme vous. Je me nomme, en effet, Louis de Jarzé...

Il trépigna, hors de lui:

— Louis de Jarzé!

—...Ce nom que vous m'accusez d'usurper est le mien; rien ne m'est plus facile que de vous le prouver; mais puis-je savoir pourquoi il a le pouvoir de vous irriter à ce point?

Sa colère, en se refroidissant, en se condensant ne s'apaisait pas. Il me parut, dans l'orgueil de sa toute-puissance anachronique, prêt à tout, même à un crime, qu'il appellerait justice.

M. de Loyville pinça du tabac dans sa boîte, l'aspira, puis me dit, presque posément:

— Les révolutions, monsieur, même quand on prit soin, comme mes ancêtres et moi-même, de s'en écarter par les moyens les plus énergiques, laissent toujours leur souffle empoisonné infecter les cerveaux et corrompre les cœurs. Ce lieu



DES CONVIVES OCCUPÉS.

... Je jugeai qu'elle pensait que M^{lle} de Mannville et son chevalier s'étaient montrés d'une gourmandise indiscrète (page 29, col. 2).

même n'a pas échappé à cette contagion funeste, et c'est ce nom, monsieur, ce nom que vous osez porter qui fut parmi nous le signe de la discorde et l'occasion de la rébellion.

Je ne m'attendais guère à cela: mon nom, mon pauvre nom de contribuable exact et soumis devenu un étendard de révolte!

Mais le baron ne riait pas; il poursuivit:

— Ni l'exécrable Mirabeau, ni l'odieux d'Eprémèsnil, ni ce Gayard de Montsahbert, qui vers 88 répandaient leur esprit forcené, l'un par ses pamphlets dans le public, les autres par leurs opinions devant le Parlement, aucun d'eux ne fit tant de mal à l'Etat que n'en causa au Mystère ce nom, ce souvenir de Louis de Jarzé.

Le Mystère! C'est de ce titre qu'il qualifiait sa disparition et son retranchement du monde!

— Vous le savez peut-être, puisque le diable, par je ne sais quel tour de sa

façon, vous a mis ici au courant de tout, Louis de Jarzé vers 1788 vint au château...

Il me contait brièvement l'histoire que Marie-Flore m'avait détaillée davantage. Mais elle ne m'avait pas dit tout: c'était après une dispute violente avec le baron de Loyville que le chevalier avait quitté le château. Le baron considérait comme une injure, comme un mauvais prétexte imaginé pour manquer à la parole donnée, le sacrifice douloureux que le chevalier s'imposait dans son dévouement à la royauté. Ces orgueilleux Loyville n'étaient pas royalistes et se jugeaient déliés de toute fidélité envers la cour, depuis la convocation des Etats généraux. Bien des émigrés, de 89 à 92, pensèrent de même, et Louis XVI ne l'ignorait pas.

Furieux de voir Jarzé préférer son devoir à l'honneur d'une alliance avec lui, Victor de Loyville ordonna, — ou crut ordonner, — que toute mémoire du chevalier serait abolie dans la seigneurie du Lac. Avant de faire rompre la jetée, il commanda à l'aïeul de Morguienne d'enlever et de transporter sur l'autre rive, où il les ferait brûler, tous les meubles et tous les objets qui se trouvaient dans l'appartement destiné aux époux que le sort éloignait l'un de l'autre. Puis la séparation fut faite et le Mystère commença.

— Le grand-père de l'homme que vous avez vu tout à l'heure était chargé de faire sauter la digue et de brûler après les meubles du chevalier. Le 14 juillet 1789, l'exposition en eut lieu. C'était une nuit calme d'été, pareille à celle qui tombe en ce moment. Les granits de la



EN QUITTANT LA NOCE.

... Mon père est dans les bâtiments de la ferme; si vous souhaitez le retrouver, monsieur, il faut me suivre, c'est par là que je vais aller (page 30, col. 1).



Mlle de Loyville prit une allée qui allait vers les fermes (page 25, col. 2).



... J'obéis à cet ordre muet; j'étais nerveux de la quitter (page 25, col. 2).

jetée soulevés par la puissance de diverses mines allumées à la fois s'élevèrent dans le ciel, pour en retomber, se rompre et s'anéantir. Une heure plus tard, on vit se tordre sur la rive opposée la flamme dévorant tout ce qui avait appartenu au traître Jarzé... Oui, monsieur, traître au Mystère! Mathieu, expliquait-il d'un ton plus doux, Mathieu devait, en occupant la bande de terrain que j'avais réservée au bord du lac, en interdire soigneusement les approches. Un serment terrible le liait, un inviolable serment!

Eh bien, le croirait-on, malgré ces précautions, en dépit de ces assurances, une légende odieuse se perpétua, persista dans cette seigneurie, entretenue trop longtemps par l'ignorance et l'entêtement de filles rebelles. Marie-Flore ne renonça pas à son amour pour l'ingrat qui l'avait délaissée; que dis-je? elle s'obstina à l'attendre, à l'espérer et, par un esprit de démente exécration, transmit à l'enfant qui devait lui succéder dans le titre et les fonctions de Mlle de Loyville, à Marie-Flore, le secret de son affection et de ses espérances. Il n'a pas fallu moins de trois générations de ces « tantes » destinées par notre isolement au célibat et à des devoirs sacrés pour abolir ce souvenir et détruire cette tradition. L'est-elle même complètement?

Je sentais qu'il arrivait à la conclusion de son discours et je l'attendais avec une réelle curiosité,... comme s'il se fût agi d'une autre personne que de moi-même.

— En tout cas, ce nom de Jarzé peut éveiller ici des échos que je veux éteints. Vous êtes dans ma justice, elle est intacte, et complète, haute et basse. Je pourrais donc vous faire mourir pour avoir violé les lois du Mystère, pour en menacer l'ordre et la tranquillité...

— Morguienne, interrompis-je, vous le conseillait aimablement tout à l'heure.

— Je ne prends pas mes avis si bas. Mais il répugne au mortel généreux de faire couler le sang de ses semblables, et je crois à la puissance du serment.

— Vous allez me demander de quitter ce château et de vous jurer...? Mais voulez-vous connaître, monsieur, ce que vaut la force de ce serment auquel vous croyez? Le fidèle Mathieu de votre aïeul n'a pas brûlé les meubles du chevalier; il en remplit et en embellit une maison, que son ivrognerie et son inconduite firent vendre, et le portrait de Marie-Flore se trouve aujourd'hui dans le salon du notaire de Vireville...

Mais, à ce doux nom de Marie-Flore, ma voix tremblait sur mes lèvres, car je sentais venir la minute périlleuse; pourtant je continuai:

— Les légendes ne sont point vaines et les prédictions de l'amour s'accomplissent toujours. Enfin, monsieur, je viens remplir la promesse faite autrefois par mon grand-oncle et que vous avez eu tort de tenir pour fausse; je vous demande, je vous supplie de m'accorder la main de mademoiselle de Loyville.

Il recula de deux pas.

— L'auriez-vous vue? Lui auriez-vous
parlé en secret?
— Je la quitte à l'instant, je l'aime...

le baron de Loyville; je vous l'appren-
drai.
Il sonnait en furieux; des laquais appa-



LE BAISER DE FIANÇAILLES.

... J'osai la presser contre mon cœur, et, dans ce premier baiser, la belle qui depuis si longtemps dormait dans le mystère de ce bois s'éveilla... (page 34, col. 2).

et nous avons échangés nos serments.

Ses yeux lancèrent des éclairs:

— Ainsi, non content de transgresser les lois de l'hospitalité, vous tentez de séduire, de corrompre l'innocence! Justes dieux, monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que de venir braver en face

rurent, la tête aux portes entre-bâillées. Je lui dis:

— Avant de commettre un acte irréparable, songez, monsieur, que je suis votre hôte, et gentilhomme. D'ailleurs, — j'élevais la voix en parlant ainsi, — nous ne sommes plus aux temps où vous croyez

vivre; il y a des lois en France, une justice sévère.

D'un geste de théâtre, le baron chassa ses gens qui s'envolèrent, leurs gros pieds sonnans sur les dalles des corridors.

— Me prenez-vous pour un lâche, monsieur, et pensez-vous que j'aie abusé de mon pouvoir pour vous immoler? Mais je puis vous offrir de tirer l'épée avec moi.

C'était à la fois si bête et si compliqué comme solution que je fus sur le point de le lui dire, mais l'absurde préjugé d'honneur, la crainte de paraître un poitrin me fermaient la bouche. Il s'expliqua:

— Si je vous tue, le sol de l'île enfermera avec vous le secret qu'importunément vous découvrites: le mystère ne sera point violé. Si c'est moi qui succombe, que le sort s'accomplisse, que sa cruauté s'exerce, vous serez le maître ici, puisque le ciel m'a refusé un fils pour y régner après moi... Mais vos mains, du moins, teintes du sang de son père, ne s'uniront pas à celles de Marie-Flore.

Ce diable d'homme avait pris une épée, la mesurait à la sienne et me la présentait avec un grand salut, quand une petite porte invisible s'ouvrit dans la boiserie, et Mlle de Loyville s'élança: —

— Cruels! s'écriait-elle — naturellement — qu'allez-vous faire?

La scène était si prévue, le ton, l'accent si naïvement boursoufflés, — je ne sais pourquoi la pièce de Laharpe, *Mélanide* me vint à l'esprit, — que je partis d'un éclat de rire, nerveux, involontaire; ils le prirent pour un sanglot s'ils l'entendirent, car tous deux n'avaient pas en cet instant le sentiment tourné à la moquerie.

RETOUR A LA VIE... AVEC MARIE-FLORE, QUE J'ENLÈVE AU « MYSTÈRE ».

Pourtant qu'elle était belle, charmante, dans son désordre et sa douleur! Elle s'était jetée aux genoux de son père et tentait de lui arracher l'homicide acier, tout en le conjurant par les termes les plus doux, les plus tendres, dans un parler enfantin, de petite fille punie et implorante.

— Père barbare, disait-elle, tournez contre mon sein ce fer que vous voulez teindre du sang de mon époux, plongez ce glaive dans la poitrine d'une enfant qui vous bénira en expirant de lui avoir épargné l'horreur de vous désobéir ou la douleur de renoncer à lui.

— Quoi! s'écriait-il, ma fille aimerait cet inconnu, ce vagabond que le hasard a poussé contre ces rives!...

— Songez que toutes nous l'avons aimé, attendu; ignorez-vous que dans le pavillon de Marie-Flore on se transmettait

comme d'inappréciables talismans le nom, le souvenir et l'espoir d'un Jarzél!

— Les ordres absolus du père et du seigneur successivement transgressés! les miens violés impudemment! Ah! monsieur, la Révolution triomphe!

Il envoya rouler sur le parquet son épée qui sonna, et je l'entendis murmurer:

— Quel parti prendre?

Je m'avançai:

— Un seul, monsieur. Ma fortune est belle, vous savez de quelle maison je sors, — et j'aime Mlle de Loyville. Accordez-moi sa main et je vous ferai tous les serments que vous voudrez, avec celui de la chérir toujours comme l'épouse la plus tendre...

— Je ne veux pas d'un Jarzél ici; votre présence, votre esprit infecteraient l'innocence de ces lieux.

Et il ajouta avec une réelle majesté:

— Nous vivons ici morts au siècle; — que ce siècle s'éloigne de nous!

Marie-Flore s'était relevée, un peu calmée; elle se tenait droite, à l'angle du bureau de son père, toujours dans son habit d'apparat, avec ses paniers, son rouge et sa poudre.

Je sentais qu'en discutant avec le baron, en usant ainsi sa colère, j'arriverais à le dominer.

— Pourtant, monsieur, observai-je, vous n'avez pas rompu avec l'extérieur aussi complètement que vous l'assurez, et vous savez ce qui se passe au dehors, puisque Morguienne ou Mathieu vient ici communément et qu'il demeure dans le monde, je veux dire à Vireville.

— Pensez-vous que je m'abaisse à écouter les discours de ce maraud? A la vérité, je l'emploie pour nous procurer les quelques ressources que la seigneurie ne peut fournir: le vin, les soieries et les dentelles; mais il est entendu qu'il ne communique rien à qui que ce soit ici des événements ou des mœurs nouvelles; d'ailleurs, il est imbécile et n'entend rien à nulle chose. Ne voulut-il pas un jour me persuader qu'on pouvait communiquer de Normandie à Paris par lettre ou missive en moins de deux heures? Je pris si mal cette plaisanterie qu'il en demeura malade une semaine... Mais ce n'est pas...

Il s'apercevait tout d'un coup qu'il devait être en colère; je ne lui laissai pas le temps de reprendre cette idée:

— Quoi qu'il en soit, monsieur, vous me voyez prêt à me soumettre à vos volontés, prêt aussi à me replacer justement à l'époque où M. de Jarzél, mon grand-oncle, mérita la colère du baron de Loyville en s'éloignant sans accepter le bonheur qu'on lui offrait. Ce bonheur, accordez-le à mes vœux, donnez-moi la main de Mlle Marie-Flore, faites bénir notre mariage par l'évêque, M. de

Saint-Waast, et je m'éloigne avec elle, emportant votre secret; il sera gardé par ma parole, par mon respect et par mon affection.

Des larmes se gonflèrent prêtes à rouler dans les yeux de cet homme que je croyais si dur.

— Eh quoi! s'écria-t-il, — dans son maudit jargon d'emphase, — je ne verrai plus mon enfant, je ne serrerai plus sur mon cœur celle qui faisait toute ma joie.

Marie-Flore s'élança, prit la main de son père et la baisa, en disant ce seul mot: « Papa », si touchant dans ce milieu, dans cette dérogation de l'étiquette surannée qui imposait le « Monsieur ». Un moment, ils tombèrent, ils restèrent dans les bras l'un de l'autre.

J'osai prendre leurs mains à tous deux; le farouche baron ne s'en offensa pas.

— Marie-Flore, dites à votre père que vous voulez être ma femme, mais jurez-lui aussi qu'il ne trouvera en nous qu'obéissance et que respect. Monsieur, — et j'implorais le seigneur du Lac, — n'écoutez plus d'injustes préventions, donnez-nous l'un à l'autre; si vous l'ordonnez, renonçant au monde, au siècle où nous vivons, je demeurerai près de vous, pourvu que ce soit avec elle, et jamais je ne reparaitrai sur l'autre rive. Vous n'avez point de fils...

Je sentis ses doigts presser fortement les miens.

— Il est vrai, je n'ai point de fils; la loi du Mystère est rude; nous ne pouvions renouveler notre race qu'en nous unissant aux Mainville; mais ceux-ci n'ont point présentement de fille qui puisse remplacer l'épouse que je perdis. J'aurais dû comprendre que j'arrivais à la fin de ma maison,... c'est donc vous, monsieur, qui la continuerez.

Je tombai à ses genoux et je baisai ses mains; il est vrai qu'elles tenaient celles de Marie-Flore.

14 Juillet.

Au loin, sur la rive opposée, on entend en ce moment battre le moteur de l'auto amené par Constant. Comme la nuit s'abaisse sur le lac, je distingue au loin le feu rouge des phares et, tout près, la plate de Morguienne fait une tache noire sur l'eau, le long de la jetée encore claire. Dans une demi-heure, elle nous emportera d'un insensible glissement sur la moire... et, ce ruban de liquide franchi, nous aurons traversé un siècle, nous aurons passé de la mort à la vie.

M. de Loyville n'a pas consenti à accepter mon offre de renoncement; il exige que j'emmène Marie-Flore, que je lui fasse connaître le monde nouveau qu'il veut continuer d'ignorer. Dans un an, à pareil jour, nous reviendrons sur la rive



AU CLAVECIN.

... Pour la dernière fois, sans doute, elle a joué hier l'ariette du Déserteur (page 41, col. 2).

de Morguienne, nous rentrerons dans le Mystère, pourrons choisir ou de nous en écarter à jamais, ou de nous y ensevelir pour toujours. En attendant, j'ai fait remettre un mot à Constant pour qu'il explique mon absence et fasse arrêter les recherches, et je lui ai donné mes ordres pour notre voyage.

Hier, Marie-Flore s'est assise à son clavecin et a joué, pour la dernière fois, sans doute, l'ariette du *Déserteur*.

Ce matin notre mariage a été béni sans pompe dans la chapelle du château, par l'évêque. Je ne suis pas bien sûr que le sacrement ainsi concédé soit très valable, et il faudra peut-être faire régulariser cela de l'autre côté de la vie.

Et me voici prêt à quitter le château, à emporter ma douce et ravissante proie. Notre départ se fera silencieusement, de nuit, comme une évasion. Pourtant c'est moi le captif de Marie-Flore!

La voici qui s'avance, je lui ai conseillé de mettre ce qu'elle appelle un habit d'amazone, « pareil à ceux des dames anglaises quand elles montent à cheval »; de toutes ses parures, c'est celle qui se rapproche le plus du costume moderne; je l'ai suppliée aussi de quitter sa poudre et son rouge. Combien elle a paru surprise! Mais c'est bien elle, l'ombre se déplace et me la livre, courant vers moi d'un élan léger; ses cheveux d'un blond

si doux montrent toute leur clarté, ses joues sont roses, sans fard, sans mouches. Elle s'est jetée dans mes bras. Mon Dieu qu'elle est jolie, qu'elle est moderne, la belle au bois qui dormait!...

— Allons, Morguienne, godille.

J'entends l'auto qui ronfle et trépide... Que va-t-elle dire, que va-t-elle penser de notre vie, de notre temps, la petite émigrée de 1905? Elle se penche vers moi, murmure :

— Irons-nous à Versailles? Verrai-je la Reine?

Hélas, hélas, tout ce qu'il faudra lui révéler!...

Le bateau file et, à mesure, se rapproche le fracas saccadé de la voiture prête à courir;... en même temps, s'éloigne aussi, s'éteint un bruit de sanglots que seul j'ai perçu. Le château s'enfonce dans les ténèbres, il redevient le mystère et le néant; la terre s'avance, nous

enveloppe; le bois plat de la barque racle doucement parfois le fond vaseux et mou de l'étang. Il faut sauter sur les ruines de la jetée, et nous courons vers l'auto, qu'on distingue dans un rougeoiement où passent et s'empressent deux hommes, le chauffeur et mon valet de chambre.

— Est-ce la chaise de poste? demande la voyageuse.

— Oui, chère, et qui va nous emporter vers le bonheur. Mais aurez-vous confiance en celui qui vous adore; croirez-vous ce qu'il vous dira? Aimerez-vous ce qu'il vous fera connaître? Peut-être vous regretterez le château et son mystère?

— Non, puisque je serai avec vous.

Mais je me retourne encore vers la demeure disparue, vers le passé et, malgré moi, je murmure :

— Va! nous te reviendrons!

(Illustrations de J. Wély)

FRANÇOIS DE NION.

FIN



MARIE-FLORE.



LA DERNIÈRE SÉANCE DE LA DOUMA (20 JUILLET)

Le premier Parlement russe disparaît après une existence de 70 jours. On sait qu'il a consacré ses dernières séances à rédiger un appel au peuple relatif à l'octroi des terres aux paysans. Sa réunion avait fait naître les plus grandes espérances dans les classes bourgeoises et populaires du grand Empire.

LE PARLEMENT MORT-NÉ

Plus encore que sa convocation, la dissolution de la Douma russe a frappé le monde d'étonnement. Nous avons résumé ici, en de saillants détails, la naissance agitée, la courte vie et la mort brutale de la première assemblée élue qui ait siégé dans la capitale des tsars et dont la disparition peut entraîner d'épouvantables complications nationales, voire internationales.



C'EST pendant soixante et onze jours seulement que les cent trente-cinq millions de sujets du tsar ont pu nourrir l'espoir d'une ère de liberté et de progrès pour leur pays. La Douma, le premier Parlement russe, a été supprimée brutalement par un ukase de l'empereur Nicolas II le 22 juillet, parce que, comme l'indique le manifeste du souverain, elle a montré des velléités d'indépendance qui n'étaient pas prévues dans le discours du trône du 10 mai.

Le tsar avait enfanté l'ukase instituant la

Douma bien à contre-cœur. Il a été un peu comme certains jeunes mariés, inconscients de leur rôle social, qui accueillent la venue au monde d'un enfant avec une mauvaise humeur évidente, et qui, trop facilement, se vengent de leur désappointement sur le bébé mal venu...

Il faut se rappeler les circonstances extraordinaires dans lesquelles la Douma a vu le jour, pour comprendre la bizarrerie de sa courte existence, sa composition curieuse, les incidents tantôt tragiques, tantôt ridicules qui ont accompagné son labeur stérile, les fureurs de ses auteurs, et les ten-

dresses naïves que lui a vouées le peuple.

C'était vers la fin d'octobre 1905. La paix avec le Japon venait d'être conclue. Les impardonnables fautes qui avaient lancé la Russie dans le désastre étaient venues à la connaissance du peuple entier. La misère régnait partout. Devant les colères de la foule, le tsar avait déjà solennellement promis de faire contrôler les agissements des bureaucrates irresponsables par une représentation nationale. Mais cette promesse, grandiosement promulguée à l'instant même où une paix désastreuse semblait encore inévitable, était restée lettre morte, parce que l'allégresse éprouvée à la Cour, à la nouvelle du succès de M. Witte dans les négociations de Portsmouth, avait rendu au tsar l'espoir de dominer le mécontentement général par le prestige d'un traité de paix avantageux.

La déconvenue du peuple était profonde. Les sourdes colères des intellectuels et des prolétaires, atteignirent au paroxysme. Comme un coup de foudre, éclata la grève générale des chemins de fer. La vie du pays était arrêtée. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, on s'aperçut que tout doit plier devant l'irrésistible assaut des « bras croisés ». Le gouvernement, bien que sûr encore de la loyauté de ses soldats et de ses cosaques, se sentit — devant ses ouvriers désarmés — impuissant, affolé, plus gravement frappé que par les armées japonaises.

Le tsar promulgua le 29 octobre le fameux ukase réglant la création de la « Gassoudarstvennaïa Douma », annonça l'élaboration d'une loi électorale, accorda certaines libertés, et nomma, pour la première fois, un ministère véritable, dont le chef fut le comte Witte.

UN PEUPLE QUI NAIT A LA VIE PARLEMENTAIRE.

La loi électorale imaginée par le comte Witte divisa le peuple russe en quatre castes, à peu près comme dans l'Inde ou dans l'Égypte d'il y a trente siècles. Il y avait les « grands propriétaires », les « locataires », les « ouvriers » et les « paysans ». Chacune de ces castes, dans chaque département, devait élire des députés. Mais, dans chaque caste, on était obligé de n'élire que des représentants qui en faisaient partie. Les paysans devaient choisir des paysans, les ouvriers des ouvriers et ainsi de suite.

Et dans quelles conditions ! Prenons, par exemple, les ouvriers. Chaque usine occupant, le jour du vote, cinquante ouvriers au moins a nommé un député. Ceux qui avaient le malheur de travailler seulement avec quarante-huit camarades — c'est-à-dire la grande majorité — étaient privés du droit de vote ! Et il fallait que l'usine le jour du vote ne chômât pas ! On n'a pas osé fixer les élections à un dimanche : ce jour-là, seuls les gardiens des ateliers auraient pu voter, ou plutôt, comme ils sont rarement cinquante dans une même usine, il n'y aurait pas eu de votants du tout.

Il est arrivé, comme par hasard, que trois jours avant les élections, il fut urgent de... nettoyer les chaudières, de procéder à un inventaire, de renvoyer 15 ouvriers sur 60 occupés normalement, — d'où fermeture de l'usine et en tout cas perte du droit de vote pour les ouvriers.

Et par-dessus tout subsistait la crainte des représailles, des arrestations, des déportations, des massacres par les cosaques pour le cas où l'on nommerait des députés ennemis du gouvernement. Aussi les élections ouvrières furent-elles véritablement peu sérieuses.

Dans une grande usine de Moscou, on vota pour... la cheminée. Interrogés sur les motifs de cette farce dans une circonstance aussi solennelle, les ouvriers firent répondre qu'ils ne voulaient pas exposer un des leurs aux fureurs des autorités.

— La cheminée peut être passée à tabac, arrêtée, fusillée, elle supporte tout cela, un des nôtres y passerait.

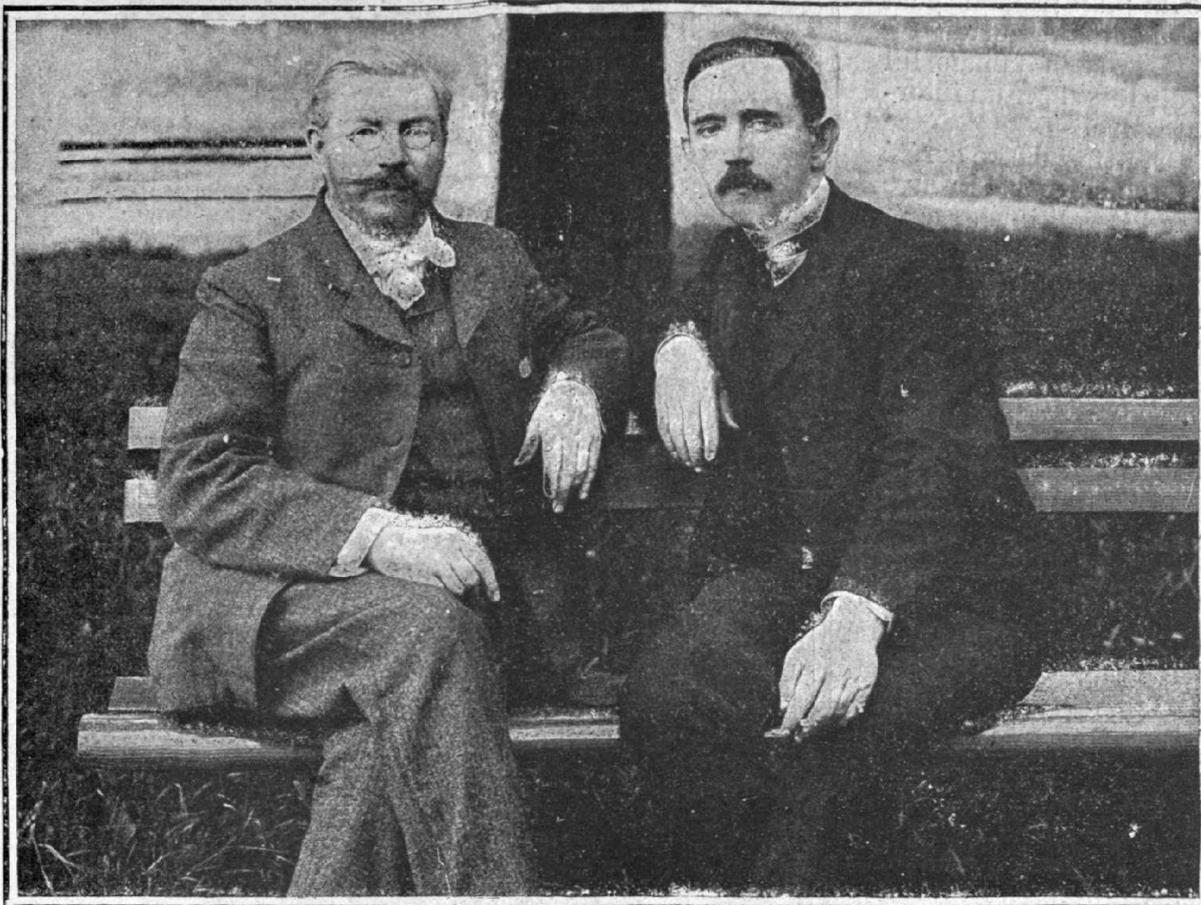
Dans quatre usines de Saint-Petersbourg, on élit... le chien du concierge. Les raisons alléguées étaient analogues.

A Kieff, dans une importante raffinerie de sucre, on eut l'esprit de faire à l'unanimité le porte-paroles, si j'ose dire, des ouvriers... un sourd-muet.

— Celui-là, dirent-ils, ne se compromettra pas par des discours séditions.

A Odessa, on vit les ouvriers d'une grande usine apporter solennellement un épouvantail qui réunit l'unanimité des suffrages...

Ainsi, dans le pays entier, les ouvriers firent des élections une sanglante satire contre la trompeuse « liberté des opinions ». Ils purent, d'ailleurs, le faire sans dommage aucun pour leurs intérêts. Car aux élections définitives les députés ouvriers devaient former d'après les stipulations insérées dans la loi, une minorité absolument impuissante.



DEUX CHEFS DE PARTIS

Le professeur Milionkoff (dont le gouvernement a rendu l'élection à la Douma impossible), leader du parti constitutionnel, et le député-paysan Aladyne, porte-parole du parti « travailliste ».

Les élections définitives, en effet, furent accomplies dans chaque département par les délégués des quatre castes réunies. Or, pour ne donner qu'un exemple, à Saint-Petersbourg, où il y a environ 400.000 ouvriers, ceux-ci avaient droit à 24 délégués électoraux, et les « grands propriétaires », qui sont au nombre de moins de 15.000, en nommaient 162!

Quant aux candidats, ils devaient être domiciliés dans le département où ils voulaient être élus. Ce qui fait que l'élite de la Russie était presque complètement inéligible. Car cette élite est concentrée dans trois ou quatre grandes villes qui, à elles toutes, ont élu au plus deux douzaines de députés. Les grands savants, les grands avocats, littérateurs, médecins et autres qui ne possédaient pas, par hasard, une propriété dans un autre district susceptible de voter pour eux, étaient donc dans l'impossibilité de se porter candidats.

Il faut ajouter que, seuls, des délégués déjà élus par leur caste pouvaient être candidats. Et il leur était interdit de faire

une campagne électorale ailleurs que là où ils avaient été nommés délégués. Ainsi, un délégué nommé à Saint-Petersbourg, dans le quartier Vassili-Ostroff, lequel correspond au quartier Latin de Paris, n'a pu, sous aucun prétexte, aller faire un discours ou rendre une visite électorale de l'autre côté de la Néva, dans le quartier de l'Amirauté — sous peine de se voir intenter des poursuites. Toutes les personnes poursuivies pour « délit politique » perdaient l'éligibilité.

Or, comme tous les délégués de tout un département élisaient à la fois tous les députés du district, on était obligé de voter pour des candidats qu'on ignorait totalement.

Pour éviter de faire entrer dans la Douma des adversaires connus et populaires, le gouvernement lutta énergiquement contre la plupart des libéraux notoires. Il n'existe guère en Russie de garantie pour la liberté individuelle.

La police, sans se renseigner, par son simple caprice, peut garder en prison quiconque

ne lui plaît pas; elle peut même le déporter en Sibérie sans jamais lui avoir fait subir un interrogatoire.

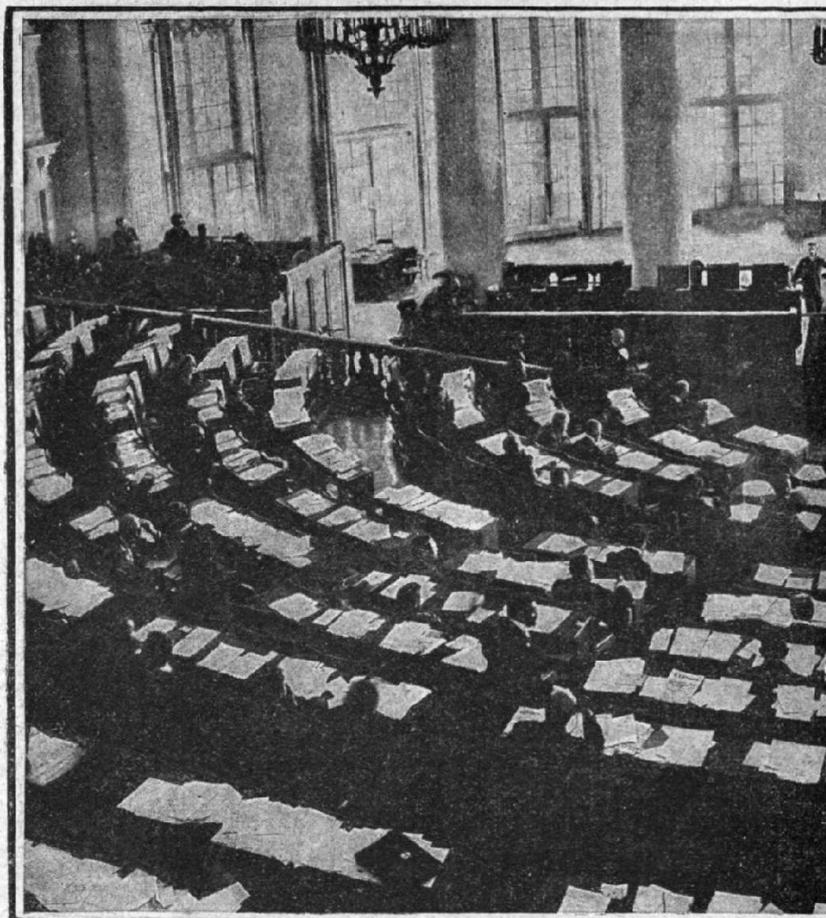
Or, le fait d'être arrêté peut constituer la preuve du délit politique. Aussi, pendant les quatre mois qui précédèrent ces élections *sui generis*, le gouvernement n'arrêta-t-il pas moins de cent soixante-huit mille personnes.

Parmi ces candidats ou suspects se trouvaient des personnages illustres. Le plus connu est le véritable organisateur du parti constitutionnel-démocrate, le professeur Milioukoff, auquel on intenta un procès pour « délit de presse ». Il fut ainsi empêché d'être élu. Il était le président désigné de la Douma et aussi du premier ministre constitutionnel. Et il dut se contenter de suivre les événements en spectateur.

Une aventure d'un autre genre arriva au professeur Grédeskoul, de l'Université de Kharkoff, appartenant au même parti K. D. ou *cadet* (ce qui signifie Constitutionnel-Démocrate), élu plus tard vice-président de la Douma. Déjà candidat, on l'accusa de « menées révolutionnaires », bien qu'il fût tout ce qu'il y a de plus modéré. On l'arrêta, on le retint en prison, et sans le traduire devant un tribunal quelconque, on le condamna à la déportation dans la lugubre ville d'Arkhangelsk, sur la Mer Arctique!

Il était déjà en route avec tout un groupe de déportés analogues, et se trouva justement à l'« étape » de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire dans la prison sous-marine de la forteresse Pierre-et-Paul, quand on reçut la nouvelle stupéfiante que la population de Kharkoff l'avait élu quand même à l'unanimité! Le tsar ordonna de remettre le député immédiatement en liberté. A la réunion de la Douma, M. Grédeskoul, à cause de ces antécédents, fut porté au fauteuil de vice-président...

Dans plusieurs autres cas, des faits sem-



LA DOUMA

L'installation de la Douma dans le palais de Tauride ressemblait à une suspension de séance. Le président, néanmoins, est resté à son remarquer par des discussions orageuses et des scènes violentes.

blables se sont produits. D'ailleurs, rien n'y fit. Malgré la pression, le résultat des élections fut un désastre pour le tsar et l'ancien régime. Les pauvres moujiks eux-mêmes qu'on croyait encore fidèlement attachés à la Cour et inspirés d'une haine féroce contre les « intellectuels révolutionnaires », montrèrent que la Russie, depuis la guerre, a bien changé.

LES DÉBUTS DE LA DOUMA.

Chose curieuse, non seulement les moujiks avaient, dès le début, une confiance illimitée dans la Douma qui, avec l'évangile de la liberté, leur donnerait un royaume des cieux où l'on ne meurt pas d'inanition, mais encore ils eurent la sagesse de se rendre compte que, pour être député, il fallait avoir une instruction supérieure à la leur. Ils ne voulurent pas de députés illettrés. Partout où ils ne trouvèrent pas de candidat paysan, réunissant les



PENDANT UNE SUSPENSION DE SÉANCE

celle de toutes les grandes assemblées parlementaires. La photographie que nous publions représente la salle pendant fauteuil, dans la crainte d'incidents toujours possibles de la part d'une assemblée qui, dès ses débuts, s'est fait

qualités d'instruction qui leur semblaient indispensables, ils formèrent de véritables alliances électorales avec ceux-là mêmes que le gouvernement croyait leurs pires ennemis...

Il y eut à la Douma plus de vingt députés *K. D.*, c'est-à-dire bourgeois intellectuels, qui furent élus exclusivement par les paysans. La plupart des membres de la majorité n'auraient jamais été députés sans l'appoint des moujiks.

Aussi arriva-t-il cette chose vraiment extraordinaire que le gouvernement qui a fait les élections s'est vu en face d'une Douma où il y avait tout juste huit députés nettement gouvernementaux!

Dès lors, il était certain que jamais le régime existant n'arriverait à se concilier la majorité, la quasi-unanimité du Parlement.

La solennelle ouverture de la Douma, le 10 mai, au Palais d'Hiver, en grande pompe, par le tsar en personne, aurait dû écarter tous les doutes à cet égard. Rien,

ce jour-là, ne fut plus émouvant, plus tragique que les deux minutes qui suivirent la lecture du discours du trône. D'un côté de l'immense salle, à droite du tsar, se tenaient la Cour, les hauts fonctionnaires en uniformes abondamment chamarrés, les généraux — tous ceux qui vivent par le tsar et qui exhibaient fièrement la magnificence de leur condition aux représentants du peuple, sombre groupe compact, en face d'eux, où la redingote du professeur côtoyait la blouse du paysan, la robe des Tatares, les costumes pauvres, mais pittoresques des innombrables peuplades diverses qui habitent le sol russe.

On écouta en silence le discours du tsar, ce discours d'inauguration parlementaire, où le souverain déclara vouloir rester autocrate, assurant les « loyaux paysans » de toute sa bienveillance et de tout son amour... Quand l'Empereur descendit du trône pour se retirer dans ses appartements, de formidables acclamations se levèrent : mais d'un côté de la salle seulement. Les dignitaires,

les fonctionnaires, les généraux, les dames de la Cour, crièrent : « Hourrah ! hourrah ! » pendant deux minutes avec une frénésie incroyable... Mais c'était pour ne pas laisser remarquer au souverain le silence glacial, l'immobilité qui continuaient de régner en face. Dans cette minute historique, on eut, rapide comme l'éclair, l'impression qu'entre le tsar et la nation s'était ouvert un abîme que rien ne comblerait.

C'est avec un enthousiasme indescriptible que toute la Russie accueillit les premiers discours à la Douma.

On se méfiait bien un peu, dans les campagnes, de ces députés qui allaient si loin, si loin, « discuter avec le tsar ». Partout on avait donné aux députés un mandat impératif, et l'on voulut contrôler s'ils se conformeraient à la volonté des électeurs. De nombreux villages envoyèrent, en toute naïveté, des paysans délégués à la capitale, pour surveiller leur député. Il y en eut, comme le paysan Gritchchnikoff, qui, à l'exemple d'autres, qui firent autrefois 3.000 kilomètres à pied pour embrasser les saintes momies de la Laura de Kieff, couvrirent, chemineaux enthousiastes, des distances fabuleuses pour aboutir au péristyle du Palais de Tauride, devenu Palais de la Douma. Il y en eut qui y arrivèrent chargés d'un sac contenant tout leur bagage, qui s'installèrent dans la salle des Pas-Perdus, y mangèrent, y dormirent, voulurent y étendre leur sac de paille, y habiter, qu'il fallut expulser de force parce que « chargés de surveiller leur député, ils devaient faire leur devoir ». Et ce fut, certes, la première grande désillusion de ces naïfs, que de se voir mis à la porte du palais du peuple...

D'autres déconvenues, plus terribles, les attendaient. La Douma vota la célèbre adresse au tsar, réclamant l'amnistie générale, les libertés civiques, la distribution des terres au paysan. Le tsar refusa tout. Ce fut un coup terrible, une désillusion mortelle.

Un vénérable député paysan, douloureusement secoué jusqu'au fond de son être,

se retira en pleurant de la salle des séances. Il s'appelait Pavloff. Il rentra chez lui, brisé. La joie de collaborer au bonheur du peuple s'était muée en un désespoir absolu. Sa foi dans le tsar, sa foi en Dieu, sa foi en l'avenir, tout était détruit. Il passa une nuit dans le délire, pantelant de douleurs morales. Et le matin il mourut...

Quand son compatriote Aladyne, le tribun paysan, l'ancien « suspect » qui, de son village, avait dû s'enfuir à Londres pour échapper aux geôles de Sibérie, annonça la nouvelle lugubre en pleine séance, un frisson de pitié passa sur l'assemblée, — pitié pour ce peuple si foncièrement bon, si confiant, si naïf, dont toute la vie et toute la détresse se symbolisaient si tragiquement dans les dernières heures du vieillard disparu.

Moins d'un mois après le discours du trône, la Russie entière put être comparée, moralement, au pauvre député moujik qui quittait en pleurant le Palais de Tauride... Que put-on faire à la Douma ? Parler. Et c'est tout.

On parla beaucoup. Dans les pays occidentaux, on a trouvé que c'était trop, qu'il aurait mieux valu « agir ». On se trompe.

« Agir », c'aurait été, en face du rejet par le tsar de tout ce que décidait la Douma, faire la révolution. Certes, de plus en plus, les députés s'aperçurent qu'une catastrophe se préparait. Mais ils voulaient, aux yeux de l'humanité, en laisser toute la responsabilité à ceux qu'ils considéraient comme leurs oppresseurs. Il fallait, non pas s'insurger, mais attendre le coup d'État d'en haut.

La Douma est morte comme finissent par succomber tous les enfants martyrs. Elle s'était scindée en deux grandes parties anti-gouvernementales. Les uns voulaient espérer toujours et quand même — c'étaient les *K. D.* Les autres ont vu de suite l'impossibilité de toute tentative de conciliation avec le tsar, — c'étaient les membres du parti du travail, de la *Troudovaïa Groupa*. Ils n'ont pas eu le temps de se disputer, le tsar les a mis d'accord.





LA VENGEANCE DU TAUREAU, D'APRÈS LE TABLEAU D'AIMÉ MOROT

Au milieu de l'arène, aux applaudissements frénétiques de la foule en délire, la brute formidable, ensanglantée par la lance des picadores, l'œil fou, frémissante et farouche, porte sur son cou puissant le cheval qu'elle a éventré, comme un trophée sinistre.

(Cl. Fraun et Clément.)

LA CORNE ET L'ÉPÉE

Avec l'été se multiplient les courses de taureaux, ces spectacles brillants et sauvages pour qui se passionnent les populations enthousiastes et enflammées de l'Espagne et du Sud-Ouest de la France. Quels sont les vrais dangers, quelles sont les règles, quels sont et quels furent les héros de ce grand sport barbare mais magnifiquement séduisant pour toute une race ?



QUAND M. de Blowitz incriminait de « lâcheté » les hommes qui, d'un bras robuste et d'un cœur intrépide, affrontent le taureau, il est permis de croire que l'excellent homme ne s'était jamais trouvé nez à nez avec une de ces brutes formidables dont le chef, « armé de cornes menaçantes », a de quoi perturber les plus fermes courages.

Si l'on réfléchit que, même après avoir rompu ses cornes, le taureau d'Andalousie ou de Castille brise d'un coup de tête les madiers de chêne qui circonscrivent la piste du *redondel* (arène), et fait dérailler

la locomotive de ces lents chemins de fer qui traversent les communes rurales de l'Espagne, on admire ces héros vêtus de soie aux couleurs tendres, passémentés d'or et de pampilles chatoyantes, qui, dans le costume du *Barbier*, n'ont, pour combattre le monstre, qu'une faible épée.

Car, du taureau de course à l'animal domestique puissant et sournois que nous connaissons, il y a loin.

Armé pour le combat, agile et robuste, d'une force musculaire qui lui permet de tenir tête à l'éléphant, brave comme le Cid, prompt à l'attaque, ombrageux et féroce, le *toro de muerte* (taureau destiné au

Published on 15 th august 1903. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

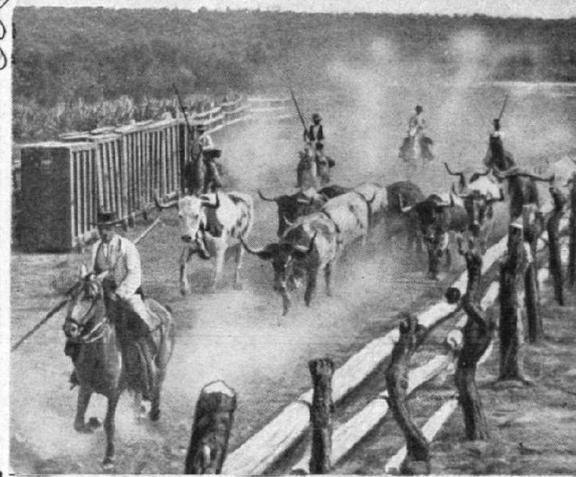


combat) est sans contredit le fauve le plus dangereux et le plus combatif de l'Occident.

C'est une bête féroce dans toute l'acception du terme, et l'histoire suivante montre à quel point il est peu domesticable :

Téo Antonio, gâte-bois madrilène, s'était mis en tête, un beau jour, d'appriivoiser un taureau inconnu. Il avait pris la bête dès

le premier jour, l'allaitant au biberon et s'efforçant de lui inculquer des manières pacifiques. Tout alla bien tant que le veau fut un « bébé ». Mais, quand les cornes poussèrent au front du bouvard, il fallut déchanter. L'« élève » se ruait dans les boutiques, sur la place du marché, piétinant tout sur son passage, chargeant les promeneurs. On n'eut d'autre ressource



UNE "GANADERIA"

C'est l'écurie, ou mieux le pâturage affecté à l'élève du taureau de combat, car c'est pour celui-ci une qualité que de n'avoir jamais dormi sous le toit d'une étable.

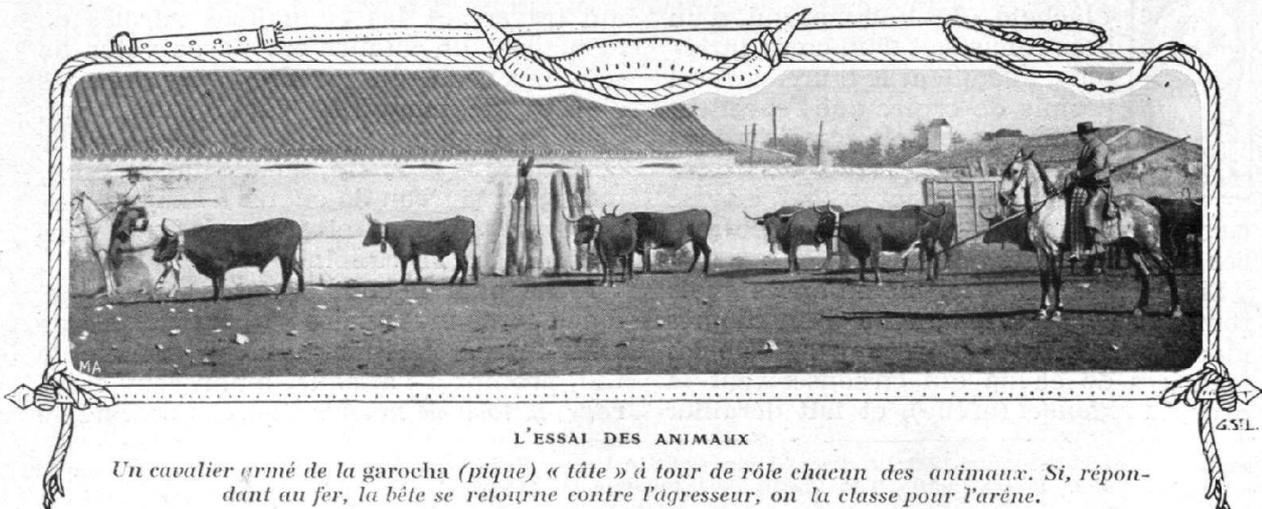
que de mettre à mort cet animal trop héroïque, et de le débiter en aloyaux.

On n'appriivoise pas plus un taureau qu'une panthère.

C'est, du reste, un fort bel animal et qui donne une impression de puissance remarquable.

Le taureau andalou est sanguin, de bon poids, large de garrot, haut d'encolure et court de jambes, le poil

soyeux frisant par endroits, la tête d'une formidable vigueur. Le taureau navarrais, plus petit et plus vif, a des jarrets sans pareils, mais la tête moins robuste. Dans la vieille Castille, à Salamanque, le taureau est de grande taille, agile et vigoureux à la fois; il est rusé, ne donne dans les feintes que malaisément. Tous ont la forme élégante et musculeuse, étant aux



L'ESSAI DES ANIMAUX

Un cavalier armé de la garrocha (pique) « tâte » à tour de rôle chacun des animaux. Si, répondant au fer, la bête se retourne contre l'agresseur, on la classe pour l'arène.

La Corne et l'Epée

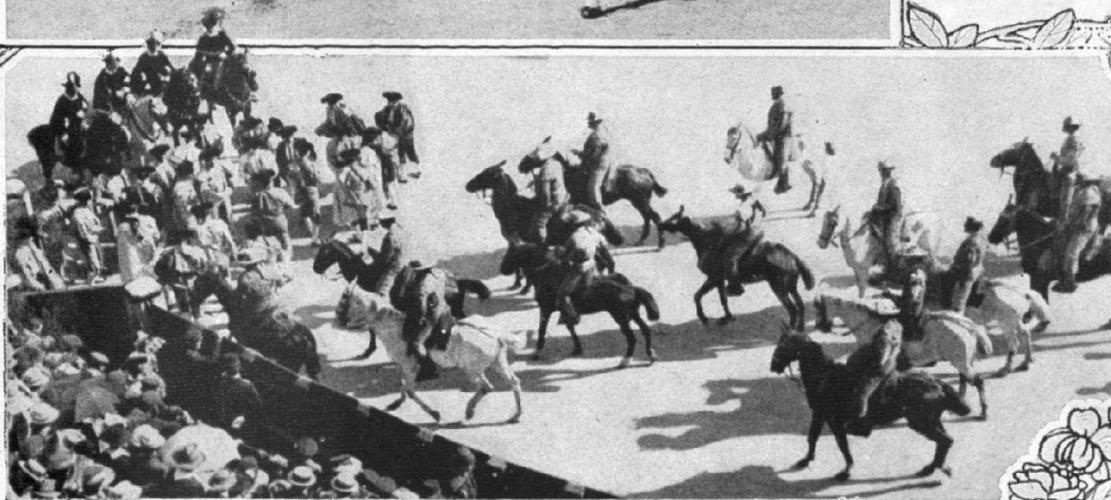


LE PROLOGUE DU DRAME : L'ENTRÉE DE LA " CUADRILLA "
Dans le grand soleil de l'arène les acteurs du drame se présentent



LE DÉFILÉ

Précédée d'alguazils en vieux costumes espagnols, la cuadrilla défile : en tête, l'espada, qui mettra le taureau à mort ; puis les banderilleros qui orneront le taureau de sanglantes cocardes..



LA CAVALERIE TAUROMACHIQUE : LES " PICADORES "



LE FUTUR HÉROS DE LA COURSE
Dans son luxueux équipage s'avance l'illustre torero qui va faire les délices des spectateurs.

bêtes de labour ce que peut être un pur sang aux chevaux d'omnibus.

A côté du taureau, le cheval occupe une place importante, non seulement dans l'arène, mais dans les déclamations des taurophobes. Il est certain que les chevaux éventrés constituent un spectacle repoussant, mais il est probable que si, au lieu de placer dans

octobre) le même cheval, sans qu'il emportât une égratignure. Il montait, il est vrai, un cheval de race alors que la plupart des picadores montent des bêtes moribondes qui plient au premier choc et valent l'une dans l'autre 15 francs!

L'ÉPÉE.

Cinq ans pour la bête, vingt-cinq ans pour



LA PASSE DE "CAPA"

La bête se précipite, aveugle, affolée, mais trois ou quatre passes de « capa », et la voilà détournée de son adversaire.

l'homme, tel est généralement l'âge que la meilleure pratique assigne aux com-

l'arène des chevaux bons tout au plus pour l'abattoir, on y mettait des animaux jeunes et robustes, on aurait moins souvent à déplorer cette boucherie lamentable.

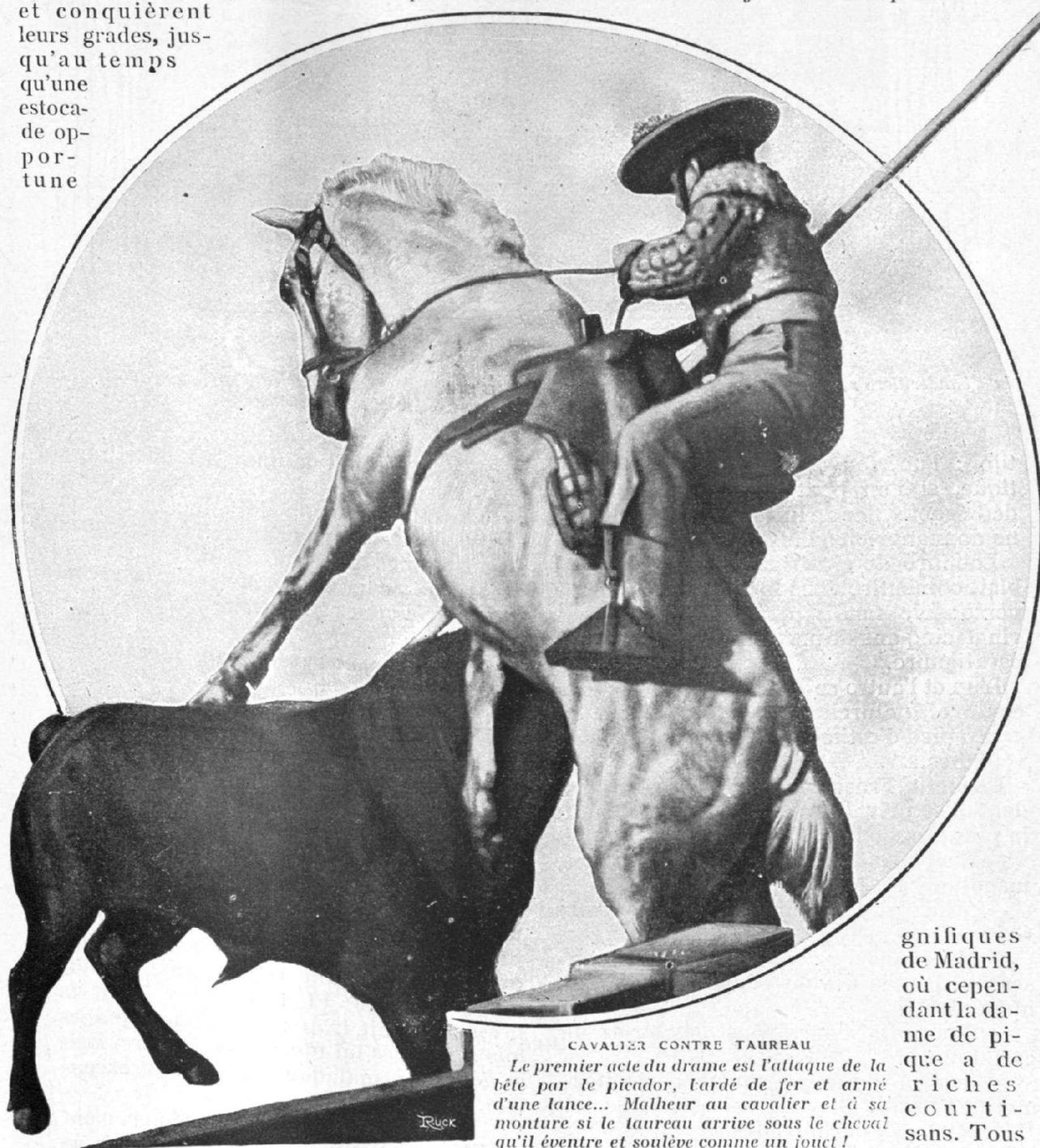
Corchuelo, qui fut après Sevilla le premier des picadores, fit et gagna le pari de monter pendant une saison entière (mars-

battants. Un cœur imperturbable dans une poitrine vigoureuse, un « joli gilet bien doublé », la connaissance parfaite du taureau, le coup d'œil, l'avant-main, la décision immédiate, sont les vertus requises pour entrer dans la lidia et se mesurer avec le monstre condamné à périr.

La plupart du temps, les grandes épées se recrutent dans la populace.

Tout enfants, ils ont joué avec des bouvillons. Plus tard, ils ont conduit de formidables troupes au pâturage. Puis ils entrent dans le cirque comme comparses et conquièrent leurs grades, jusqu'au temps qu'une estocade opportune

Guerita touchait un cachet de neuf mille pesetas; il a coupé sa *coleta* à l'âge de quarante-cinq ans et s'est retiré archimillionnaire. La fortune de Lagartijo lui permet d'avoir à son tour une *ganaderia*. Reverte fut un des joueurs les plus ma-



CAVALIER CONTRE TAUREAU

Le premier acte du drame est l'attaque de la bête par le picador, bardé de fer et armé d'une lance... Malheur au cavalier et à sa monture si le taureau arrive sous le cheval qu'il éventre et soulève comme un jouet!

gnifiques de Madrid, où cependant la dame de pique a de riches courtisans. Tous dépensent

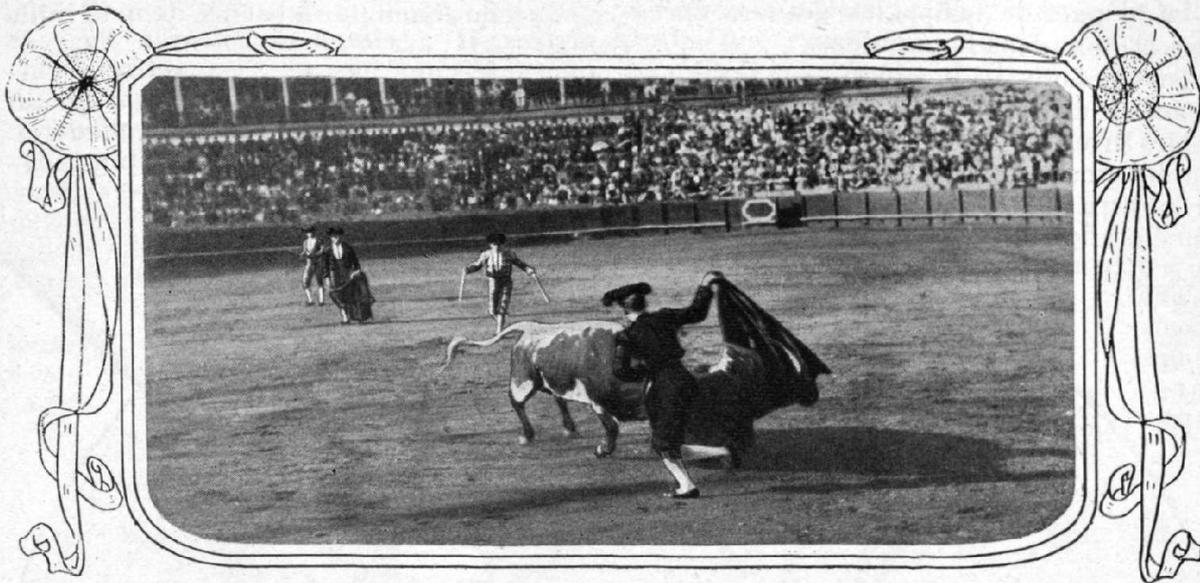
leur vaillance l'*alternative*, c'est-à-dire la gloire insigne de tuer le taureau que leur chef leur cède dans une course.

L'*alternative* ne confère pas seulement la gloire, elle confère aussi l'argent. Les gains d'une *espada* sont en effet énormes.

royalement leurs revenus et conservent l'amour du beau geste et du panache.

L'anecdote suivante pourra donner une idée de cette mentalité très spéciale:

Le dernier quart du XIX^e siècle fut témoin de la gloire de Frascuelo et de Lagar-



LA "SUERTE DE BANDERILLEAR"

Le « banderillero », armé de ses flèches, apparaît quand le picador a suffisamment fatigué le taureau. C'est une des phases les plus élégantes du duel entre l'homme et la bête.

tijo : l'un, fougueux, intrépide, romantique, si l'on peut dire; l'autre correct, dédaigneux, fier de lui-même et du taureau, ne donnant rien à l'inspiration.

Labouré de cicatrices, Frascuelo semblait combattre dans le taureau un ennemi personnel, tandis que Lagartijo, après vingt-cinq ans de pratique, n'avait pas une égratignure.

L'un et l'autre se détestaient du fond du cœur et, naturellement, vivaient sur un grand pied d'estime et de réciproque bienveillance.

Un matin, Frascuelo rencontra à la Puerta del Sol son rival, monté sur une jument de la plus grande beauté.

— Señor, dit-il, vous avez là une bête magnifique!

— Elle est à la disposition de Votre Grâce.

— Mais vous n'y songez pas. Je ne consentirai jamais à vous séparer d'une telle monture!

— Pourtant, señor, vous me feriez un grand plaisir.

— Je n'en doute pas, mais permettez-moi de refuser.

— Soit! n'en parlons plus...

Et les deux promeneurs se quittent.

Le lendemain, devant la maison, Frascuelo heurtait la jument morte de Lagartijo.

Dans le crâne de la bête était planté un poignard avec ce billet :

« Rafaël Molina Lagartijo ne reprend

jamais ce qu'il a une fois offert à ses amis. »

Et cette autre anecdote, moins tragique, ne dépeint-elle pas l'âme chevaleresque de ces hommes qui combattent le plus redoutable des ennemis?... Mérimée la raconte dans ses Lettres à la *Revue de Paris*.

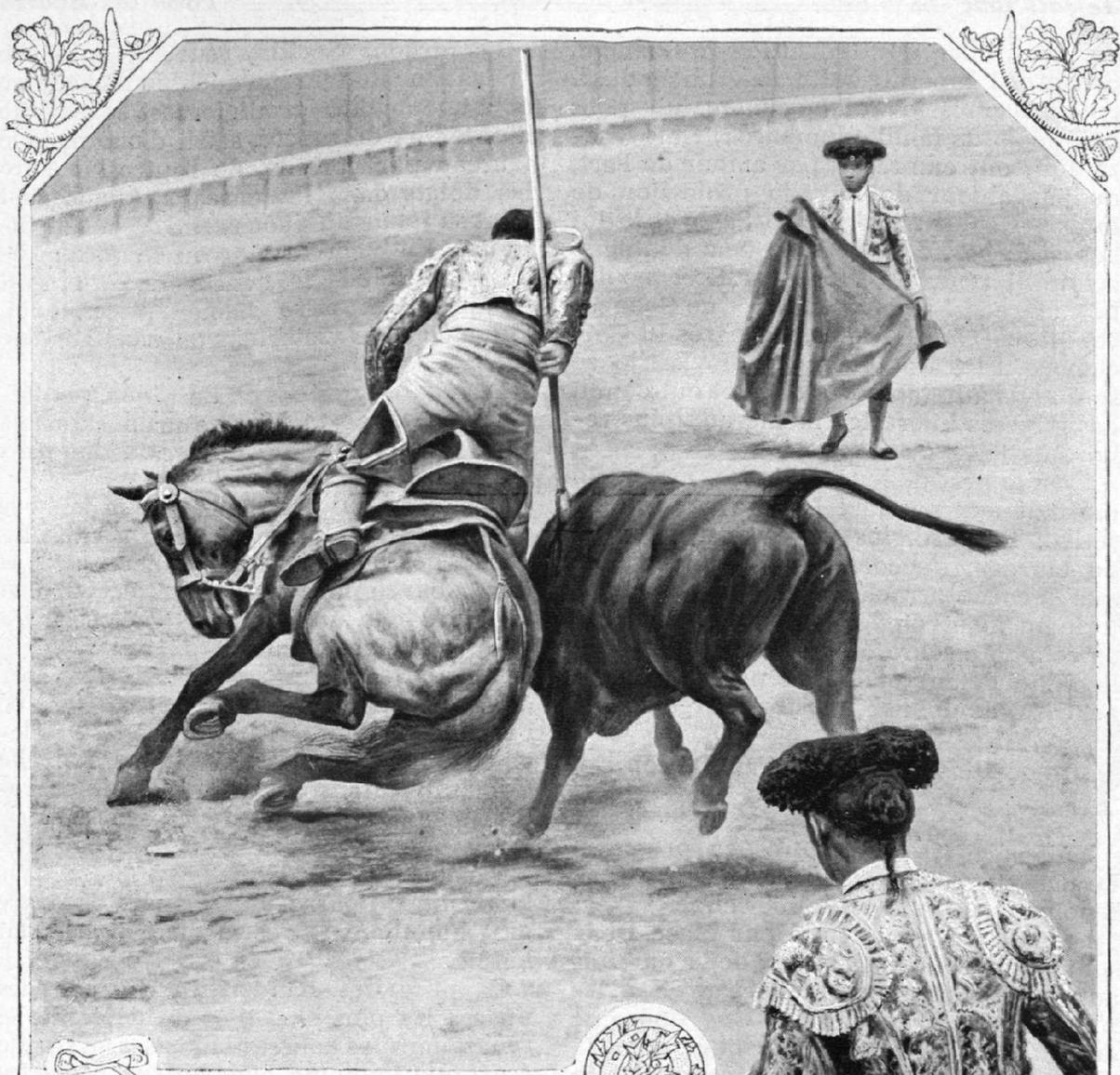
LE SOUVERAIN PRESTIGE DU TORERO.

Une dame espagnole, fuyant de Madrid au moment où le choléra exerçait ses ravages, se rendait à Barcelone dans une diligence où se trouvait El Chiclanero, qui allait dans la même ville pour une course annoncée longtemps à l'avance. Pendant la route, la politesse, les petits soins, la galanterie du Chiclanero ne se démentirent pas un instant. Arrivés devant Barcelone, la junta de santé annonça aux voyageurs qu'ils feraient une quarantaine de dix jours, excepté El Chiclanero, dont la présence était trop désirée pour que les lois sanitaires lui fussent applicables. Mais le généreux matador refusa cette exception.

— Si Madame et mes compagnons n'ont pas libre pratique, dit-il résolument, *je ne tuerai pas*.

La junta céda et fit bien, car, si elle s'était obstinée, le peuple eût brûlé le lazaret et les gens de la quarantaine.

Parfois, les matadors enrichis poussent plus loin l'orgueil de leur fortune; leur



LA "SUERTE DE PICAR"

Le picador, aux jambes cuirassées, plante dans le garrot du taureau sa lance à pointe courte et s'efforce de soutenir son choc furibond. Le cheval s'écroule bientôt les entrailles déchirées par la corne de la bête furieuse.

élégance devient hautaine et despotique. Cucharès ne payait qu'avec des onces d'or (20 francs) et n'en prenait jamais la monnaie, si minime que fût la dépense.

Quand un de ses amis, le devantant, réglait dans un endroit public le montant de la carte à payer, il laissait faire le plus courtoisement du monde, puis, d'un mouvement net et péremptoire, il renversait la table, comme il eût frappé le taureau, et disait avec une douceur n'admettant pas de réplique :



Cliché Teulon

— Voici mon tour!
Quelques membres de l'aristocratie et même de la grandesse, en tête desquels

on peut citer don Rafael Perez Gusman, cousin de l'impératrice Eugénie, un étudiant en médecine, le *Salamanquino*, un petit bourgeois de famille lombarde, Luis Mazzantini, ont embrassé, par amour de l'art, ou par amour de l'or, la profession de *torero*. Depuis Alphonse le Sage et la loi des *sieie partidas*, le code taxe d'infamie celui qui, pour de l'argent, lutte avec des bêtes féroces. Mais les mœurs ne tiennent compte des lois. Montès, Cucharès El Chiclanero, El Tato, Frascuelo, Lagartijo se sont assis à la table des ducs et ont connu des ivresses interdites même aux plus reuisants ténors.

C'est le prix de leur vaillance. Frascuelo mordait aux naseaux la bête couarde ou rétive; Desperdicios, en ouvrant la sortie du taureau, s'accommodait de façon à ce que la corne arrachât quelque passementerie ou bien l'étoffe de sa veste, supérieur en cela au célèbre Montès lui-même, dont l'unique défaut était, par un mouvement nerveux, de donner une trop large sortie.

L E DUEL. L'ADRESSE CONTRE LA FORCE.

Mais voici les adversaires en présence. Le taureau s'élance d'un bond irrésistible. L'homme attend son premier choc.

Les picadores ont pris leur place. Deux sont à cheval dans l'arène, deux ou trois autres se tiennent au dehors, prêts à les suppléer en cas de besoin. Une douzaine de *chulos* à pied sont distribués dans la place, attentifs à créer les diversions que nécessitera le combat, à détourner le taureau du picador et du cheval blessé.

Le picador est en face du taureau, la lance sous le bras. Au moment où la bête fond à angle droit sur le cheval, prête à le frapper de ses cornes, le picador la détourne d'un coup de lance porté sur la nuque et la fait dévier. Mais le coup ne réussit pas toujours et il arrive que le cheval, peu solide, fléchisse sous l'attaque et que les cornes du taureau lui labourent le ventre.

La position du picador renversé, la plupart du temps engagé sous le cheval, devient très dangereuse. Les *chulos* se précipitent et s'efforcent par des passes savantes de conduire le taureau vers un autre point de l'arène, donnant ainsi à l'homme le temps de se relever et de prendre un autre cheval. Il arrive parfois cependant que le cavalier se tire d'affaire par ses seuls moyens.

Le picador Sevilla, renversé sous son cheval par un taureau andalou d'une force et d'une agilité prodigieuses, se soulève d'un effort désespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille, de l'autre lui entre les doigts dans les naseaux, tandis qu'il tient sa tête collée sous celle de la bête furieuse. En vain le taureau le secoue, le foule aux pieds, le heurte contre terre. Il ne peut lui faire lâcher prise. Enfin, l'homme reste victorieux dans cet horrible corps à corps!

Le nombre des coups de pique supportés par chaque taureau se proportionne à sa résistance. Il est de quatre ou cinq dans la plupart des cas.

L'autorité qui préside la course donne le signal des banderilles. « Ce sont, dit Mérimée, des bâtons d'environ deux pieds et demi, enveloppés de papier découpé et terminés par une pointe aiguë, barbelée pour qu'elle reste dans la plaie. La manière la plus sûre de s'en servir, c'est d'avancer à pas de loup derrière le taureau, puis de l'exciter en frappant avec bruit les banderilles l'une contre l'autre. » Cela s'appelle « réjouir le taureau ». Surpris, il se retourne et charge son ennemi sans hésiter. Les banderilles se plantent deux par deux au même endroit que la pique : dans la partie du garrot que la bête découvre en « humiliant », c'est-à-dire en baissant la tête.

La pose des banderilles est une des phases les plus élégantes du duel. Elle se réduit dans les courses landaises au simple *écart* que l'homme effectue sur place, les pieds dans son béret. Dans la course espagnole, elle admet une foule de variantes.

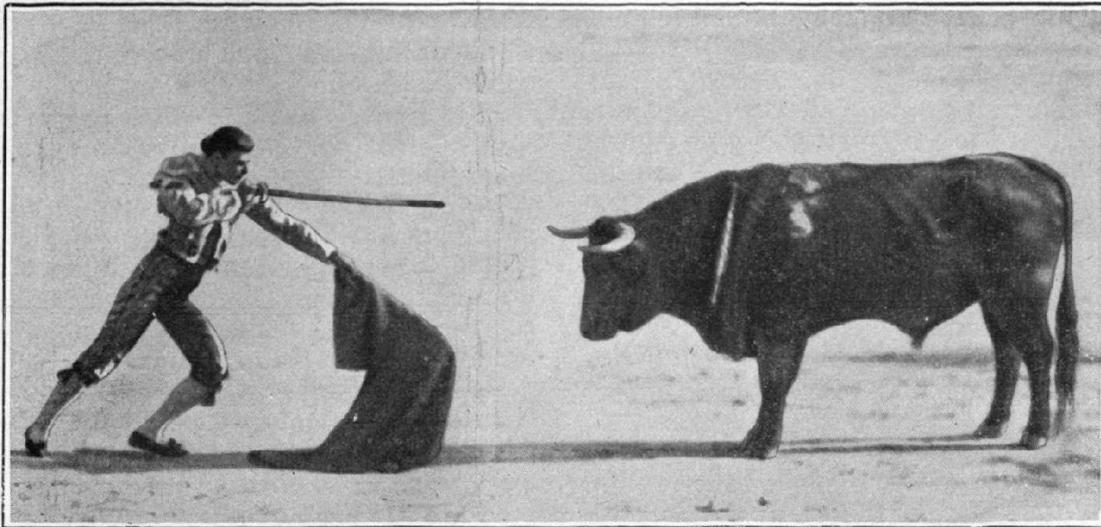
Le Gordito exécutait son jeu assis au bord d'une table.

Martincho attendait le monstre avec des fers aux pieds. Tels autres franchissent le taureau d'un bond, à la perche, ou en appuyant un pied sur son front.

Quand la bête est suffisamment énervée, l'*espada* peut entrer en scène.

Il enlève sa toque, saisit d'une main l'épée en fer forgé, de l'autre la *muleta* et, par des feintes habiles, conduit son adversaire au milieu du *redondel*.

Le duel se poursuit entre la brute et le gladiateur avec le jeu d'une escrime impeccable, jusques au temps que, frappé droit entre les deux épaules, le quadrupède chancelle et tombe bruyamment. Puis, ce sont les vivats et les saluts de la foule, les petits cris extasiés des *senoras*, les trains de mules chaperonnées emportant au grésil-



LA "SUERTE DE MATAR"

Le moment est solennel : l'espada s'élançait à la bête, et, quand celle-ci se présente d'aplomb, la tête et le corps horizontaux, il lui porte son estocade victorieuse entre les deux omoplates.



LE COUP DE GRACE
Le puntillero achève le taureau

lement de leurs sonnettes les lourds cadavres mutilés.

Les annales de la tauromachie ont conservé les noms de quelques

hommes qui méritent, tant par leur courage que par leur dévouement, de sortir de l'oubli.

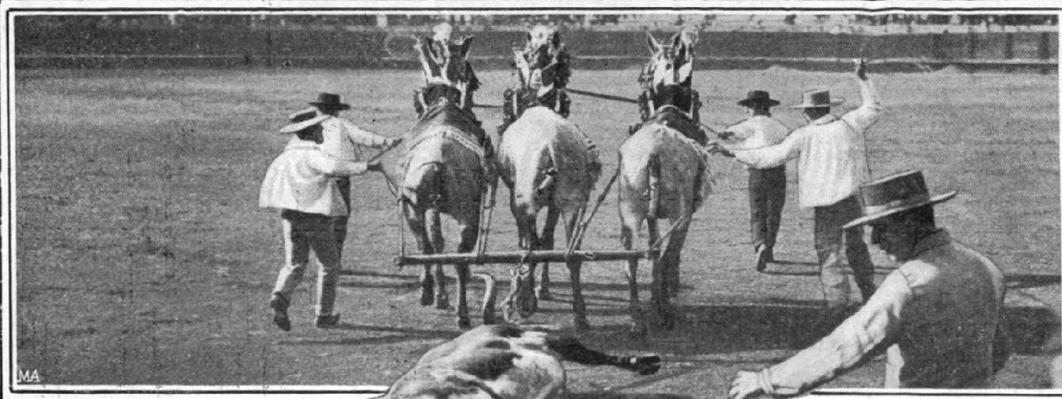
En tête de tous, il faut citer Pepo Hillo, mort dans l'arène en pleine maturité.

Après une chute malencontreuse, le picador Ortega

gisait à terre sans défense, ayant abandonné son cheval et sa pique. Le taureau à coup sûr l'allait éventrer. Pepo Hillo ramasse



APRÈS L'ESTOCADÉ
Le salut de l'espada



LA SCÈNE
Le corps du taureau

FINALE
vaincu est traîné hors de l'arène

la *garocha*, se porte au devant de la bête écumante et de pied ferme attend le choc. Il fut assez heureux pour détourner l'adversaire et garder ainsi d'une mort effroyable l'un de ses picadores. Mais il paya de sa vie cette générosité, car le taureau fit volte-face, courut à lui et ne le manqua pas.

C'est en mémoire d'un si beau dévouement que les *dulzaines* de provinces basques et les *panderos* de l'Andalousie exécutent de nos jours encore la marche de Pepo Hillo pendant le défilé des *cuadrillas*.

LE LIVRE D'OR DE LA TAUROMACHIE.

Si le nom de Montès ne demeure pas attaché à un acte aussi noble, du moins est-il digne d'être cité comme celui du premier matador que l'on vit se présenter de dos à l'animal en fureur pour le faire passer sous son bras. A peine, disait-on, daignait-il pencher la tête quand le taureau se précipitait sur lui.

Parmi les derniers venus, Lagartijo Chico, neveu de Rafaël Molina, l'ancien Lagartijo, Machaquito donnaient, il y a cinq ans, les plus belles espérances. La génération montante ne compte guère de noms fameux. La mort, il y a douze ans, d'Espartero et

celle, plus récente, de Reverte, ont enlevé à la jeune tauromachie deux maîtres qui s'étaient affirmés par des coups mémorables.

Mais tous, à quelque destinée glorieuse qu'ils soient parvenus, possèdent au plus haut point les plus rares des qualités : le courage, le sang-froid et l'abnégation de soi-même. Ce ne sont pas de simples gladiateurs, mais de savants duellistes. L'art de tuer le taureau dans les règles établies repose sur une particularité anatomique : le fauve ne peut frapper que de bas en haut dans l'axe de son corps. L'intérêt du combat vient de la manière dont l'homme, armé d'une brette légère, met d'aplomb le fauve qu'il va frapper, l'oblige à suivre ses feintes, puis à recevoir le coup mortel. Dans ce combat d'une précision mathématique, la vaillance ne suffit pas, il y faut encore l'intelligence, la décision, toutes les qualités viriles de l'esprit et du corps. Pour être digne de combattre et de recevoir l'*alternativa*, il sied que le postulant ait le *trapio*, la *bravura*, le *sentio*, c'est-à-dire la beauté, l'héroïsme et la raison. Et c'est peut-être là l'excuse d'un spectacle barbare qui rappelle trop les anciens jeux de cirque et leurs coutumes sanguinaires pour être admiré sans réserve.



LES REINES A LA PLAZA
La reine douairière et la jeune
reine d'Espagne dans la loge
royale, assistant à une "corrida".



LA PROPAGANDE FÉMINISTE EN ANGLETERRE

A l'approche des élections, les sociétés féministes répandent dans les grandes villes des déléguées qui, par des moyens variés et... voyants, réclament le droit de suffrage pour la femme.

Les Femmes s'agitent et veulent voter

Les femmes revendiquant le droit de suffrage à la porte des sections de vote en mai dernier, l'agitation des « suffragettes », à Londres, le dernier Congrès du Conseil international des femmes : autant d'événements qui montrent combien le féminisme est à l'ordre du jour. Nous avons cherché à savoir quelles ont été les initiatrices de ce mouvement qui, d'étape en étape, semble devoir prendre une universelle extension ♪ ♪ ♪ ♪ ♪



ES femmes s'agitent : l'ambition les mène ! Le mouvement de l'émancipation féminine n'est plus le thème dont le vaudeville s'égayait : de graves esprits s'en informent, des parlementaires s'en occupent, — sans se presser, — des philosophes, sur cette matière, dissertent abondamment. Et le rire, qui fut si gouailleur au passage des premières propagandistes, a vu, l'un de ces derniers dimanches d'élections, défilé, sans que sa raillerie s'y accrochât, des

chars sur lesquels s'affichaient les militantes de l'émancipation.

Ce n'était point que leur équipage fût plaisant et magnifique. Il manquait de style et, quoique féminin, d'arrangement. Les bannières en papier qu'elles brandissaient et les banderolles multicolores déroulées au-dessus des têtes évoquaient plutôt le souvenir de ces lavoirs indigents, qui forment les cortèges de mi-carême, qu'elles ne donnaient l'impression d'une idée heureuse et forte en marche.

Elles semaient à pleines poignées, sous



MRS MONTEFIORE, LEADER DES FÉMINISTES ANGLAISES

La principale oratrice du parti est représentée ici haranguant la foule dans un meeting tenu en plein air à Hammersmith, l'un des faubourgs de Londres.

forme de petits papiers, le bon grain de leurs revendications. Elles faisaient honte aux mâles d'accaparer les urnes. Elles justifiaient de leur droit d'en approcher dans une de ces formules tranchantes et simplistes qui plaisent à nos esprits affamés de logique :

La femme qui paie l'impôt doit le voter.

Les faubourgs les dévisageaient avec quelque défiance : les femmes les plus pauvres et les plus malheureuses sont les plus résignées, mais le boulevard les accueillait galamment et, dans les quartiers aristocratiques, où soufflait à ce moment

un certain esprit de fronde; on leur cria : « Bravo, les femmes! » Là, si le suffrage universel n'était que l'acclamation populaire, elles eussent été, en triomphe, conduites au Palais-Bourbon.

LES AÏEULES DU FÉMINISME, LEURS FILLES ET LEURS PETITES-FILLES.

Mme Hubertine Auclert et ses compagnes, vétérans des grandes guerres, se rappelaient les réceptions tumultueuses de jadis. C'est que les premières propagandistes étaient des amazones exagérément pittoresques.

Nous devons connaître, dans la suite, menant le mouvement, des femmes qui se croiraient d'autant mieux armées qu'elles seraient plus femmes; qui, loin de viriliser leur sexe, en auraient l'orgueil; qui n'abdiqueraient rien du pouvoir de leurs charmes et tiendraient pour certain que de beaux yeux n'ont jamais gâté une belle cause.

Il n'y a guère que cinquante ou soixante ans que le féminisme se formule avec énergie et netteté. Les initiatrices s'appelaient Eugénie Ni-boyet, Pauline Roland, Anaïs Ségalas, Adèle Esquiros, Jeanne Deroin. Elles avaient, en 1848, un journal et un club. Elles revendiquaient terriblement : « Qu'est la femme? — Rien. — Que veut-elle être? — Tout. » Pour être « représentées » à l'Assemblée, elles

avaient imaginé de faire voter pour Legouvé, qui avait écrit le *Mérite des Femmes*, et pour George Sand, qui l'avait prouvé. Mais George Sand les désavoua. Elle était femme : elle n'était pas féministe. Sur les affiches, Jeanne Deroin la remplaça, ce dont s'aperçurent davantage les vaudevillistes que les électeurs. Clairville mettait sa profession de foi en chanson :

Sur les questions les moins comprises
Pouvant parler deux heures de temps,
Comm' vous je dirai des bêtises
Mais j'en dirai bien plus longtemps!

Sous le second Empire, c'est le silence.



UNE MANIFESTATION SUR LES QUAIS DE LONDRES

La photographie ci-dessus nous montre un coin du défilé des féministes londonniennes, qui eut lieu récemment sur la belle promenade de Victoria-Enbankment; à l'issue de cette manifestation, des déléguées se rendirent chez le premier ministre. C'est au moment où elles se présentent au concierge embarrassé que l'objectif a saisi les pétitionnaires.



DANS LES RUES DE LA CITÉ

C'est un curieux spectacle que la promenade, à travers les rues de la Cité, de voitures pavoisées d'affiches multicolores sur lesquelles les féministes traduisent leur impatience et précisent l'urgence de leurs revendications.

La femme dissimule ses aspirations sous les fictions romanesques des Léo et des Gagneur. On les devine dans les causeuses du salon de Maria Deraisme. Elles éclatent dans une riposte de Mme Adam à Prou-d'hon, déjà battu dans un concours

bourg se prête à leur désir et pour peu de temps. Les étudiants, furieux de la concurrence, mènent un tel vacarme, que les petites étudiantes s'enfuient épouvantées. Il nous en arrive quatre à Paris. L'une, qui s'appelle Elisabeth Archer, n'achèvera point ses étu-



UN FORT CHABROL A LONDRES

Estimant qu'elle a le droit de refuser l'impôt, parce qu'elle n'est pas appelée à être les législateurs qui l'établissent, miss Billington s'est laissé assiéger par les agents du fisc. De la plus haute fenêtre de sa maison, elle assiste aux manifestations de ses partisans, qui passent des provisions par dessus le mur ou haranguent la foule.

par la savantissime Mme Clémence Royer.

Mais un petit événement va s'accomplir, gros de conséquences. Que veut la femme? Disputer à l'homme ses privilèges, ses titres, ses emplois. Elle veut, s'il lui plaît, être médecin, avocat, magistrat, et, dans l'avenir, électricité et même élue. Le baccalauréat est la clé des carrières libérales: elle appartient aux hommes. « Je la veux », crie, en 1866, Lucie Bassetti; on lui répond: « Vous êtes femme. » Julie Daubré ripostera en traçant en ces lignes tout le programme du féminisme: « La femme deviendra dans la société tout ce qu'elle sera capable et digne d'être. » L'Université résiste, puis cède, et la France compte sa première bachelière.

La femme a du latin: elle peut prétendre à tout! Elle peut au moins prétendre au droit de guérir. Ne semble-t-il pas, ce droit, dévolu par la nature à celle dont la suprême vertu est de soulager?

L'ambition du doctorat en médecine vient aux femmes, dans tous les pays à la fois. La fille d'un boulanger de Bristol, mistress Garret-Anderson, rapporte d'Amérique cette audace, et détermine plusieurs de ses sœurs à l'imiter. Seule la Faculté d'Edim-

des chez nous, mais elle y trouvera un mari, y fondera un foyer, et deviendra l'une des rénovatrices du féminisme sous le nom de Jeanne Schmahl.

APRÈS LES PREMIÈRES PERSÉCUTIONS, LES PREMIÈRES CONQUÊTES.

La première femme médecin en Amérique aura été Elisabeth Blackwell. En France, la première étrangère reçue médecin fut miss Garret et la première Française, Mme Madeleine Brès, en 1875.

Les femmes pouvant être « étudiantes » et passer docteurs, demandèrent à concourir pour l'internat: on leur opposa leur sexe.

Tenaces, elles luttèrent contre de sourds mauvais vouloirs et de tapageuses protestations.

Sur ce terrain, l'honneur de la première victoire appartient à M^{lle} Klumpke, classée seizième au concours de 1886. Elle fut désignée pour Lourcine. On avait dit que les internes barbus la siffleraient à son apparition dans la salle de garde: ils la prièrent à dîner. C'était beaucoup plus galant. Elle



Lady Mary Hamilton se livrant à la

propagande en faveur de son fiancé



SOUVENIRS DE LA DERNIÈRE
CAMPAGNE ÉLECTORALE
Lady Warwick, surnommée la
"comtesse socialiste", parlant
à Londres, en faveur de son
candidat.

Mrs Montefiore, présidente du Club
émancipateur des femmes d'Angle-
terre; derrière elle, l'affiche des con-
seurs françaises.

Une propagandiste enflammée, dont
le geste énergique dit l'ardente con-
viction et la volonté d'arriver au but
poursuivi.

refusa, ce
qui fut trou-
vé infini-
ment digne.
Elle avait
une sœur
nommée
Dorothee,
comme elle
venue
d'Amérique
toute jeune.
Elle s'était
bourrée de



QUELQUES APOTRES DU FÉMINISME

M^{me} Avril de Sainte-Croix

M^{me} Maxence Ferguson
La doyenne des féministes américaines.

M^{me} Hera Mirtel

science et
ne savait
qu'en faire,
quand, une
nuit, son
regard s'ar-
rêta sur la
voûte cons-
tellée. De ce
moment,
elle appar-
tient à Ura-
nie. L'Obser-
vatoire lui

ouvrit ses portes — c'était la première femme astronome. Il y avait aux Etats-Unis un savant, le docteur Roberts, qui s'adonnait à l'astronomie et correspondait en France. Il remarqua dans notre ciel cette étoile, s'en éprit. Et les feux de ces deux astres, il y a quelques années, se conjuguèrent.

LONGS ESPOIRS ET VASTES PENSÉES.

On demandait malicieusement à un prédicateur pourquoi, après sa résurrection, le Christ apparut aux femmes. Il répondit : « Ce fut, mes frères, pour que la nouvelle s'en répandît plus vite. » Il témoignait par là que la femme a la parole facile et volontiers se répand en abondants propos. Cette faculté la destinait aux exercices qui appellent une langue déliée et la plaidoirie s'indiquait comme devant constituer un de ses apanages. Cependant, c'était cette partie de l'espèce qui a, dit-on, la langue la mieux pendue que la loi maintenait hors du prétoire comme incapable d'assister le plaideur.

Il y avait là une anomalie. M^{lle} Jeanne Chauvin la fit cesser, car le législateur trancha le différend en sa faveur.

M^{me} Petit, une Russe née à Kiew, compléta cette victoire par la prestation de serment, en robe.

Mais aussitôt les hostilités reprenaient sur un autre point. A l'Ecole des Beaux-Arts, une jeune fille menait la campagne. C'était une grande personne, blonde, mince, profil très fin, des yeux bleus, des yeux d'acier comme sa volonté. Elle voulait, pour elle et ses compagnes, des ateliers comme en avaient les hommes. « On s'informe de notre sexe? disait-elle, que ne s'informe-t-on de notre talent? » Ce raisonnement séduisit un ministre auquel l'exposa M^{me} Pégard, aujourd'hui chevalière de la Légion d'honneur. Les ateliers s'ouvrirent aux femmes à l'Ecole : il n'en résulta aucune catastrophe. « Maintenant, dirent les élèves femmes, nous voulons des médailles. — Mais vous êtes insatiables! » Et quand elles eurent des médailles : « Nous voulons aller à Rome ». La villa Médicis est l'arche sainte et le sanctuaire. Les gardiens de la tradition étaient consternés. Ils résistèrent pour l'honneur. Puis un ministre abolit le préjugé du sexe et le mot artiste redevint ce qu'il est : des deux genres.

Enchaînement logique : l'Ecole mène à Rome, Rome mènera à l'Institut. M^{me} Léon

Berteaux, il y a déjà longtemps, a brigué la première cet honneur. « Vos suffrages, disait-elle dans sa lettre de candidature, peuvent se porter sur une femme. Rien ne s'y oppose, votre règlement est muet. » Il y eut plus muet que le règlement : ce fut l'Institut. Mais il parlera. Et il se pourrait que ce fût M^{me} Curie qui lui déliât la langue.

A ces conquêtes d'emplois et de grades s'en joignaient d'autres, fruits d'une tactique avisée, qui devaient moralement avancer les chances du féminisme.

Vers 1893, nous recevions un journal imprimé, large comme la main, journal de la femme, avant la *Fronde*. On lui avait reproché d'être bavarde : la femme prouvait qu'elle savait se contenir. Ce journal minuscule s'appelait l'*Avant-Courrière*. Sans préambule, ni rhétorique, il formulait un simple vœu : le droit pour la femme mariée de toucher elle-même le produit de son travail. L'auteur de la proposition était M^{me} Jeanne Schmahl, que des grandes dames, comme la duchesse d'Uzès, encourageaient dans sa tactique. La souple ligueuse, adroite en le choix des méthodes, scientifique en ses moyens, observait que la nature ne procède pas par bonds. Elle disait : « Je suis comme la petite souris qui guette, grignotte..... et avance. »

Sur ce terrain raisonnable, la femme cessait d'être un épouvantail : sa clientèle s'élargissait, sa cause gagnait en surface, pénétrait dans les milieux hostiles, franchissait le seuil du Parlement. Elle n'exigeait que des droits indiscutables. L'article premier de son règlement était ainsi conçu :

« Il s'est formé en France une association de personnes qui demandent, pour la femme, le droit de servir de témoin dans les actes publics et privés... »

Quoi de plus juste ! Les femmes furent donc admises à être témoins ; c'était peu de chose, mais c'était un pas vers l'égalité.

Sera-t-elle totale, un jour ? Les manifestantes du dernier scrutin — nos suffragettes — n'en doutent pas. Il leur est venu du renfort. Un conseil international de femmes a décidé les plus illustres à entrer dans le mouvement. Sa dernière réunion, que M^{me} Avril de Sainte-Croix avait organisée et que présidait la vice-reine d'Irlande, a donné l'impression d'un Parlement qui aurait une bonne tenue.

Les femmes du monde, qui, par éducation, s'effrayaient de ces nouveautés, y sont venues. M^{lle} Maugeret, dans un congrès que



PAYSANNES CAFRES
 Les travaux agricoles les plus durs sont exécutés par des femmes, dans certaines tribus du Sud-Africain, où l'homme est généralement oisif. Celles qui allaitent vont aux champs avec leur bébé.

UNE BALAYEUSE A MUNICH

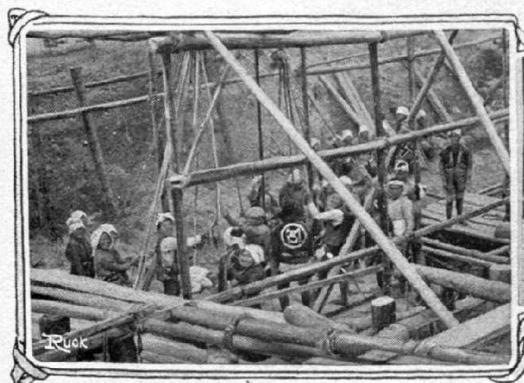
La photographie ci-contre représente une des ouvrières employées par la ville de Munich au balayage des rues, avec l'uniforme officiel des cantonnières bavaroises. Ce service est organisé militairement, comme l'est, d'ailleurs, le personnel de toutes les administrations allemandes.



LA BRIQUETIÈRE DE ST-CLOUD
 Belge, elle revient chaque année travailler dans la même fabrique.



INFIRMIÈRES ANGLAISES
 Ce coquet uniforme est celui des nurses (infirmières) d'un grand hôpital de Londres; elles se rendent à un cours professionnel.



A Tokio, les femmes bâtissent.



LA FERME DES FEMMES
 A Linton, près de Londres, des fermes sont exploitées exclusivement par des femmes.

LE FÉMINISME EN ACTION : QUELQUES EXEMPLES CURIEUX DE FEMMES EXERÇANT DES MÉTIERS D'HOMMES

présidait un évêque, les y a amenées et elles ont demandé les droits politiques de la femme.

L'auteur de la motion était Mme Vincent; cet honneur lui revenait. Elle a été la première femme inscrite à Saint-Ouen sur les listes électorales.

L'employé à qui s'adressait cette requête, au premier coup d'œil s'aperçut que celle-là n'était venue qu'après un long et minutieux délibéré. Elle parlait posément, mais avec autorité. Elle tira de son sac une liasse de textes découverts dans la poussière des bibliothèques, où sa curiosité est assidue. Elle y prend des notes et les entasse. Le plus redoutable en Mme Vincent, ce sont ses archives. Elle a des dossiers par dizaine de mille. L'affiche que vous avez lue, aux élections dernières, venait de là.

Mais le juge de paix à qui fut déferée l'inscription de Mme Vincent était plus fort en droit qu'en histoire: il débouta cette électrice trop pressée.

Depuis, nous ne recevons pas une lettre de ces ligueuses sans qu'elle porte cette mention: « La femme doit voter », et qu'à côté du timbre officiel s'étale le timbre féministe, inventé par Mme H. Auclert.

Il y avait un homme qui avait beaucoup médité des femmes. Il avait dit ironiquement qu'on reconnaissait qu'elles étaient l'œuvre du septième jour, à ce signe qu'on y sentait la fatigue: c'était

Dumas fils. Mais la logique l'a vaincu. Comme une femme l'interrogeait sur le féminisme, il lui écrivit:

« Tous les arguments qu'on vous oppose sont des reflets du droit romain, dont le droit humain, naturel, aura bientôt raison. Bien fous sont ceux qui, ayant voulu la liberté pour l'homme, n'ont pas prévu qu'il faudrait la donner aussi à la femme. »

Ces paroles ont tout l'air d'une prophétie. Les conquêtes auxquelles le féminisme

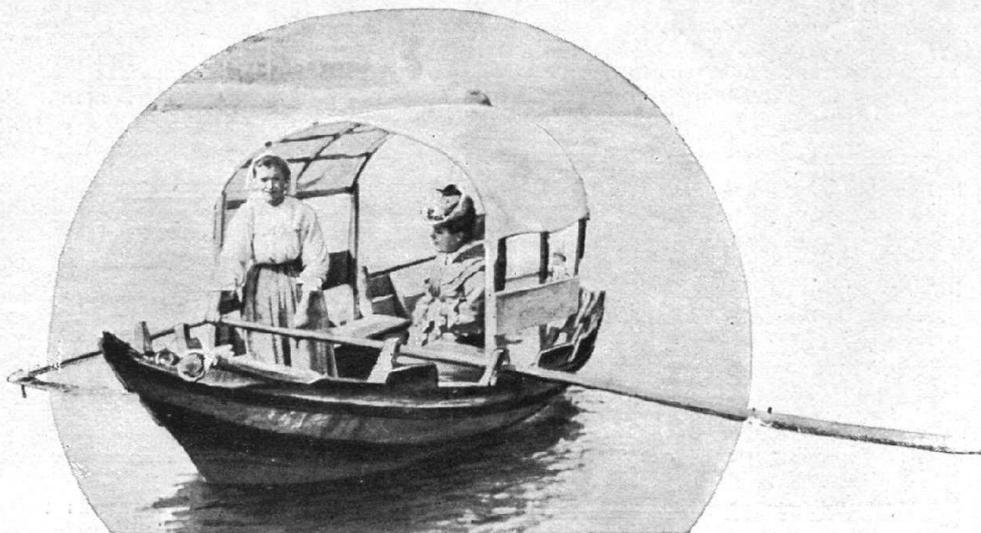
nous a fait assister depuis vingt ans le prouvent. Que de préjugés atteints! Est-ce la fin du duel des sexes? N'en est-ce que le commencement? Qui le saurait dire? Mais de même le duel ne fait que commencer. Rassurez-vous: « Le duel des sexes, a écrit Mme Jean Bertheroy, ne peut être jamais qu'artificiel ou simulé. Ce duel rappelle ceux de ces adversaires qui échangent deux balles sans résultat sur le terrain, et s'en vont déjeuner ensemble après. »

GEORGES MONTORGUEIL.



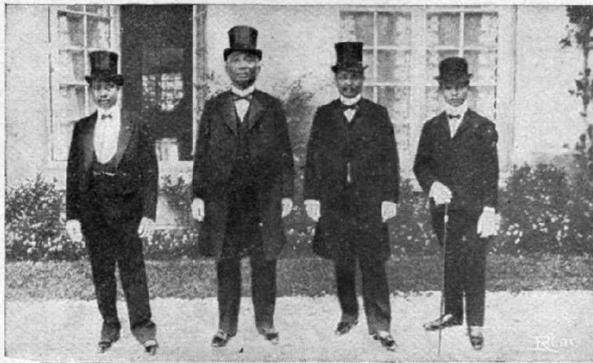
A L'INSTAR DES SALUTISTES

Les militantes du féminisme anglais, dans le zèle de leur infatigable apostolat, distribuent des prospectus sur la voie publique.

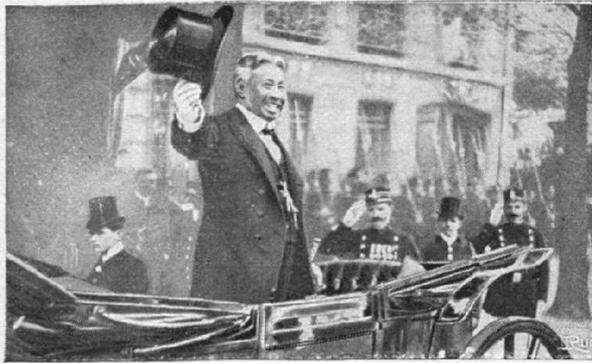


UNE GONDOLIÈRE

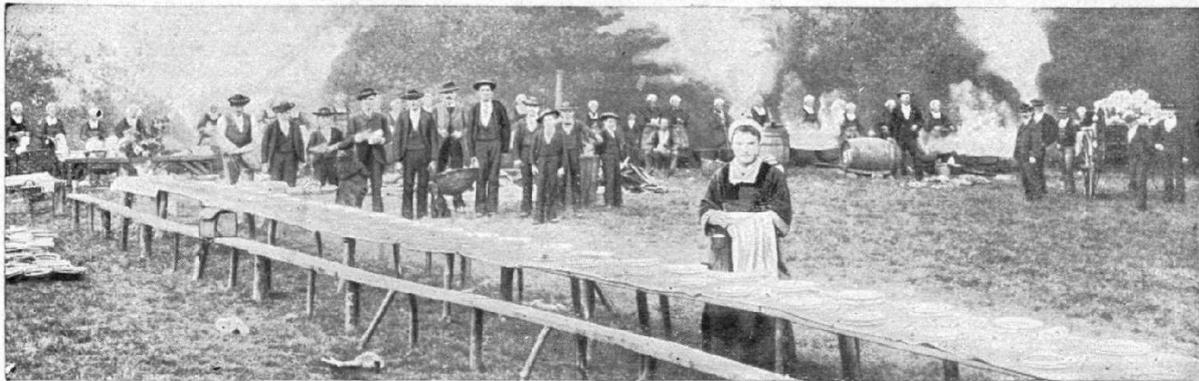
Les gondoliers vénitiens feraient-ils place à des gondolières? Ce serait là un des rares métiers masculins qui ne dépoétiseraient pas les femmes.



LES CAMBODGIENS A PARIS. — Notre photographie représente, en commençant par la gauche, le prince Chantaleka, — fils du roi Norodom, le prédécesseur de Sisovath, — le ministre de l'Instruction publique du Cambodge, son collègue des Finances qui est également ministre de la Cour et des Beaux-Arts, et l'un des fils du ministre de l'Instruction publique.



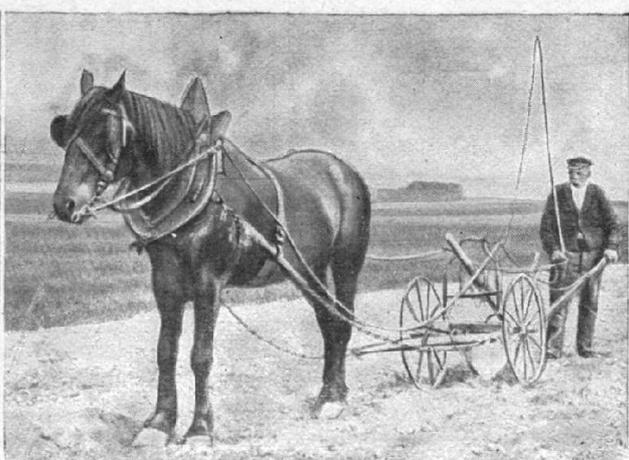
LE ROI SISOVATH EN PROMENADE. — Le roi du Cambodge, Sisovath, est arrivé à Paris le 19 juin avec ses cinq fils, trois secrétaires et onze princesses. Pendant son séjour, qui ne devait se terminer que le 26 juillet, il a fait de nombreuses promenades dans la capitale, toujours ravi des acclamations que lui prodiguait la foule amassée sur son passage.



UNE NOCE MONSTRE. — Il n'est pas rare de voir en Cornouailles des noces de six à huit cents personnes, mais les trois noces qui viennent d'avoir lieu à Derrien (Finistère) dépassent tout ce qui s'était vu jusqu'ici. Elles ont eu lieu comme d'habitude en plein champ. A la première, 1.200 personnes étaient présentes; aux autres, près de 2.000 convives ont pris part au festin. A cette occasion, plus de soixante-quinze barriques de vin et de cidre ont été bues; quinze bœufs, dix vaches, trente veaux, un millier de volailles et de lapins ont été mangés. Le pain — douze cents miches de quatre livres — était fourni par des charrettes qui circulaient entre les travées. Enfin, on a également dévoré une quantité fantastique de tripes et d'andouilles.



LE MUR DE LUTÈCE. — Les travaux d'excavation exécutés au marché aux fleurs pour la construction du métropolitain ont fait retrouver la première enceinte de Paris. Cette muraille a été édifiée, croient les archéologues, vers le milieu du IV^e siècle. On prévoit de nouvelles découvertes aussi intéressantes.



UN PAYSAN AU PALAIS-BOURBON. — Le premier paysan de France que le suffrage universel a envoyé au Palais-Bourbon est un brave cultivateur, M. Léandre Nicolas, de Laisne-aux-Bois, à quelques kilomètres de Troyes (Aube). Il a été élu comme socialiste collectiviste et continue à labourer ses terres.



LA STATUE DE LA TOUR D'AUVERGNE. — Le 27 juin, a eu lieu à Carhaix (Finistère) la cérémonie annuelle au monument élevé à La Tour d'Auvergne, qui fut tué en 1800 au combat de Neubourg. Un sergent crie : « La Tour d'Auvergne ! » et un officier répond « Mort au champ d'honneur ! »



LE SUCCESSEUR DU GÉNÉRAL FRUGÈRE. — Le général Hagron a succédé le 28 juin au général Brugère comme vice-président du conseil supérieur de la guerre et commandant éventuel des armées de l'Est en cas de guerre. Le général Hagron a soixante et un ans, quatre ans de moins que la limite d'âge.



UNE CENTENAIRE. — M^{me} Rolard, qui est morte le 16 juin à la Chapelle d'Harlemont (Belgique) était âgée de cent-quatre ans. Elle avait assisté à la bataille de Waterloo en 1815 et avait conservé un souvenir très vif des événements dont elle avait été témoin et qu'elle aimait à raconter par le détail.



PRÉDICATION CONTRE LES RICHES. — Depuis quelque temps, un prédicateur, le père Vaughan, qui appartient à l'église romaine en Angleterre, prêche avec violence contre les riches et contre les mœurs de la société aristocratique.



LES VACANCES DE M. ROCKEFELLER. — Le milliardaire américain, M. Rockefeller a passé ses vacances en juin et juillet au château des Avenues, près de Compiègne, qui appartient à la comtesse de l'Aigle, et fut habité par la feuve reine Isabelle.



UN CRIEUR PUBLIC EN ANGLETERRE. — La ville de Chelsea, en Angleterre, vient de s'offrir un crieur public, qu'elle a revêtu du costume carnavalesque qu'on voit ici. Ce nouveau fonctionnaire est toujours muni d'une grosse cloche.

DIVERS. — **LA COMMISSION DU BUDGET.** — La Chambre a procédé le 5 juillet dans ses bureaux à l'élection de la commission de 33 membres chargée d'examiner le budget de 1907 ; 19 radicaux socialistes, 9 radicaux, 4 membres de l'union démocratique, 1 progressiste ont été élus. M. Berteaux a été nommé président.

M. ET M^{me} LONGWORTH A PARIS. — Miss Alice Roosevelt, devenue M^{me} Longworth, voyage en ce moment en Europe avec son mari. Les deux époux sont ar-

rivés le 5 juillet à Paris, où ils ont séjourné pendant une dizaine de jours.

MILLIONNAIRE ASSASSIN. — Le 26 juin, une terrible tragédie s'est passée à New-York, sur la terrasse de Madison Square, qui est une sorte de café-chantant. Un archi-millionnaire, M. Thaw, a tué de trois coups de revolver, pendant la représentation, M. White, l'architecte le plus réputé de la ville. La victime avait connu, paraît-il, M^{me} Thaw, lorsque celle-ci, sous le nom d'Evelyn Nesbit, était modèle pour les peintres.



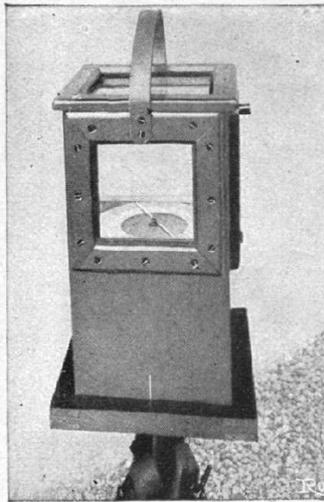
CHEVREAU PHÉNOMÈNE. — Un abonné, le D^r Chavant, de Saint-Marcellin (Isère) nous envoie la photographie d'un chevreau de trois mois qui ne possède que les pattes de derrière sur lesquelles il marche debout.



LES CHIENS DE L'ALASKA. — Si ces chiens n'existaient pas, il serait impossible à l'homme de vivre dans cette région désolée. On les attelle à des traîneaux, et ils parcourent des distances considérables. Chaque animal peut tirer 200 livres sur la terre gelée.



RADIOGRAPHIE D'UN RAT. — Un lecteur nous envoie la radiographie d'un rat tué par lui et qui montre sous la forme de points noirs tous les plombs qui ont pénétré dans le corps de l'animal.



INSTRUMENT POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES. — Dès que l'aiguille de cet appareil est placée en un point où se trouve une source, elle est agitée de soubresauts plus ou moins violents selon que l'eau est plus ou moins proche.



LE PUMPKIN DE CALIFORNIE. — La région de Los Angeles (Californie méridionale) est le verger des Etats-Unis. Les fruits et les légumes y ont des dimensions extraordinaires. Le pumpkin est une plante grimpante qui produit une sorte de melon suspendu aux lianes et fort savoureux.

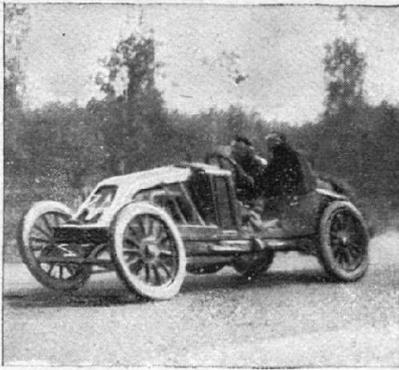


APPAREIL RESPIRATOIRE DE SAUVETAGE. — M. Guglielminetti-Draeger a inventé un appareil respiratoire, à régénération d'air, en usage aux sapeurs-pompiers de Paris et qui permet de pénétrer dans un milieu irrespirable.

DIVERS. — **UN NOUVEAU TRAITEMENT THÉRAPEUTIQUE.** — Les méthodes sérothérapiques, qui ont rendu déjà tant de services et qui suscitent journellement tant d'espérances, constituent cependant des procédés thérapeutiques incomplets. Le sérum auquel elles s'adressent tient exclusivement en effet et accessoirement toutes ses propriétés des globules, seule partie active, vivante du sang. La médication rationnelle par excellence consiste donc à puiser directement à leur source, dans le globule, en même temps que les produits toni-nutritifs qu'il renferme, les diverses substances anti-toxiques qu'il élabore. Les difficultés considérables qui avaient mis jusqu'ici obstacle à cet emploi ont été définitivement résolues par deux savants physiologistes lyonnais : MM. A. et L. Lumière. Ces auteurs ont présenté à l'Académie des

sciences et à la Société de Thérapeutique un produit nouveau, l'hémoplase, qui répond exactement à ces desiderata. Ce produit, facilement injectable à l'homme, constitue donc la médication organique idéale, dans les faiblesses et déchéances organiques diverses, anémies, cancers, convalescences, etc. Elle a donné dans la guérison de la phtisie pulmonaire des résultats fort remarquables qui ont été communiqués par le D^r GéliBERT au récent Congrès de la Tuberculose tenu à Paris.

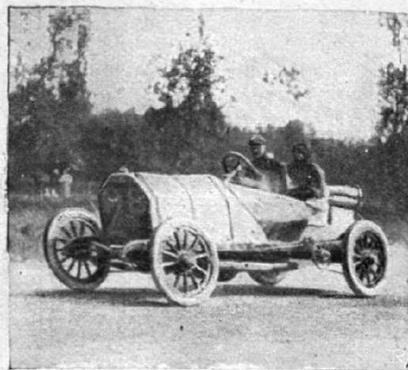
ACADÉMIE DES SCIENCES. — Le professeur Lannelongue, dans la séance du 30 juin à l'Académie des sciences, a présenté une note de laquelle il résulte qu'il a entrepris de traiter la tuberculose chez l'homme par le sérum d'âne.



SZISZ gagnant du Grand Prix de l'A. C. F. 1.238 k. 160 en 12 h. 14 m' 7 s". Voiture Renault.



SZISZ et son mécanicien. Le vainqueur du Grand Prix est Hongrois. C'est sa première victoire.



NAZZARO, second du Grand Prix de l'A. C. F. en 12 h. 46 m' 26 s" 2/5.

LE GRAND PRIX DE L'A. C. F. (26-27 JUIN). — La grande épreuve annuelle d'automobiles s'est disputée les 26 et 27 juin sur le circuit de la Sarthe qui mesurait 103 kil. 180 à couvrir six fois chaque jour, soit 1.238 kil. 1'0. L'épreuve est revenue à Sziisz (Renault) en 12 h. 14 m' 7 s", moyenne à l'heure 101 kil. 198. 2^e Nazzaro (Fiat) 12 h. 46 m' 26 s" 2/5. 3^e Albert Clément (Bayard Clément) en 12 h. 47 m' 46 s" 1/5. Onze concurrents ont terminé sur 32 partis.

Le tour le plus vite a été fait par BARAS en 52 m' 19", 118 kil. 301 à l'heure.

Cette épreuve a été, à proprement parler, une épreuve de pneumatiques. Les réparations devant se faire uniquement par les moyens du bord, ceux des concurrents dont les voitures étaient munies de jantes amovibles, munies à l'avance de pneumatiques tout gonflés, — c'était le cas du premier — avaient sur les autres un réel avantage.



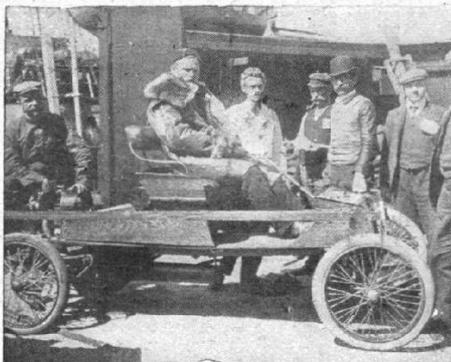
DARRAGON, champion de France de fond, 100 kil., devant Bouhours et Dussot en 1 h. 14 m' 57 s". C'est le meilleur temps fait jusqu'ici dans cette course (1^{er} juillet, vélodrome du Parc des Princes).



Le prince HENRI DE PRUSSE, frère du Kaiser, a pris part à la coupe Herkomer, épreuve de tourisme disputée en Allemagne.



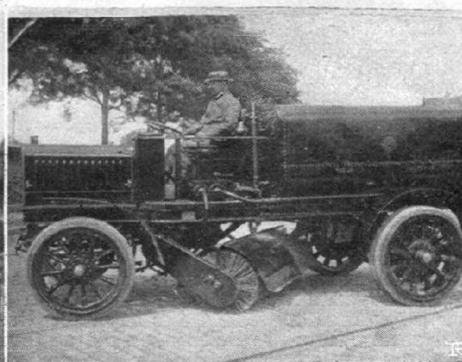
VAST, gagnant du Marathon des Jeux Olympiques et second du championnat de fond amateur, derrière Bardonneau, qui s'était classé second derrière lui dans la première épreuve (8 juillet).



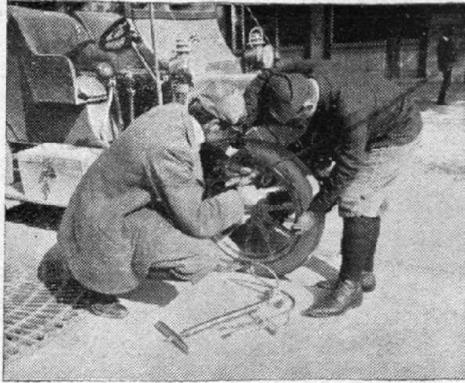
La voiture automobile de l'expédition polaire danoise de MYLUS ERICHSEN. C'est la première voiture construite spécialement pour la glace.



O'CONNOR, champion d'Angleterre, du saut en longueur, sautait 7 m. 25. (7 juillet).



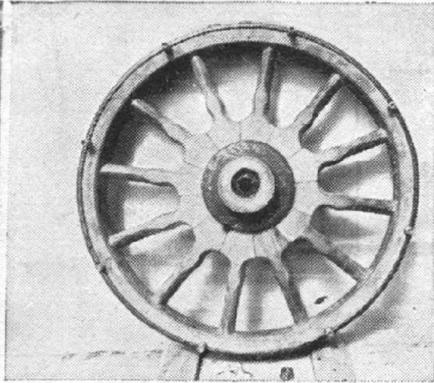
La balayeuse arroseuse automobile mise en service à Paris depuis le 20 juin, force 15 H. P., poids 2.500 kilogs. réservoir 2 mc. 500. Prix: 12.000 francs.



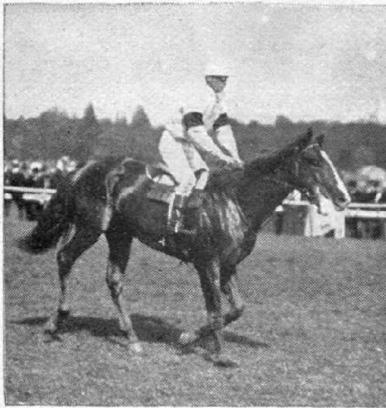
AUTREFOIS. — Changer un pneu de voiture est un véritable travail qui demande plus encore de force que d'adresse, qui nécessite toute une trousse d'appareils divers et exige environ une demi-heure pour un mécanicien expérimenté. C'est, pour le touriste, obligé de réparer sur la route en plein soleil, ou sous l'averse, et de donner les quatre cents coups de pompes obligatoires, la plaie de l'automobile..



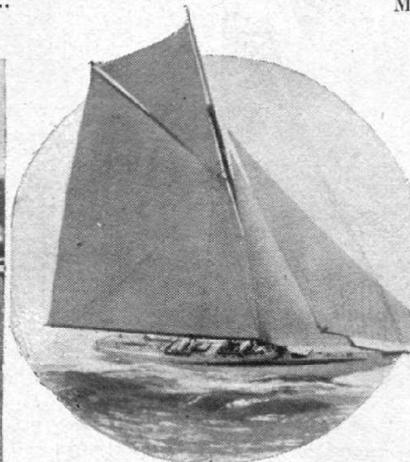
Le jeune Français Bougoïn est sorti vainqueur de la traversée de Paris à la nage, couvrant les 11 kil. 620 du parcours en 3 h. 6 m. 2 s. 2^e Billington à 1 minute. (15 juillet).



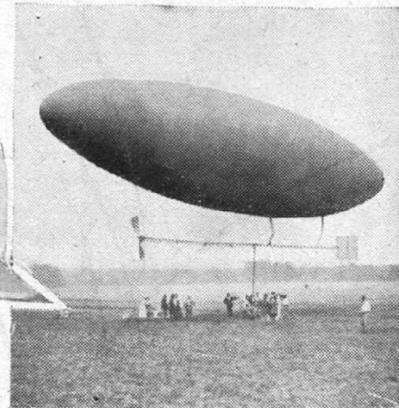
AUJOURD'HUI. — La jante amovible, qui a fait ses débuts au Circuit de la Sarthe, se fixe sur la roue au moyen de cinq boulons. Elle possède un pneu tout gonflé et il suffit, pour la remplacer, d'enlever cinq écrous et d'en remettre cinq autres. Cette opération demande cinq minutes. C'est l'avenir et tous les chauffeurs rendront grâce au fabricant M. Michelin.



Maintenon, par Le Sagittaire et Marcia, monté par Ransch, vient de gagner le Prix du Président de la République, à Maisons-Laffitte. Son propriétaire, M. VANDERBILT, qui avait dû retirer au dernier moment son crack *Prestige*, le meilleur de la génération de 1903, a trouvé là une compensation (15 juillet).

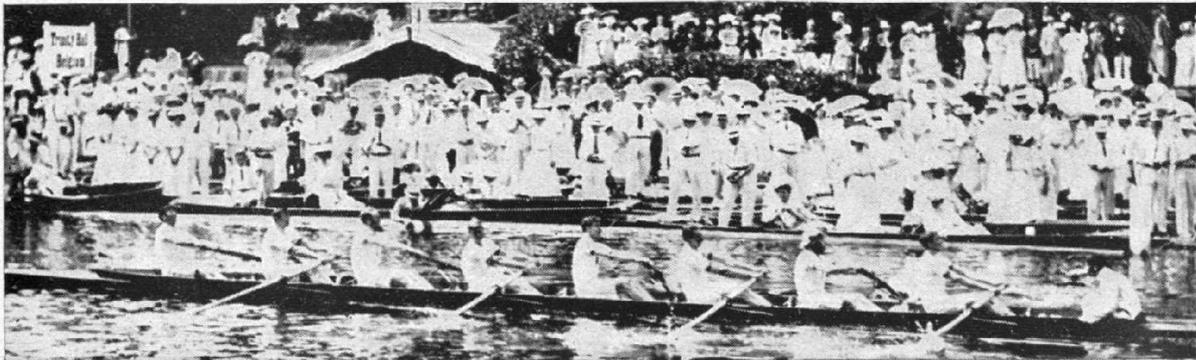


Le yacht allemand *Felca* à MM. SIMON et KARL HAGEN a remporté la Coupe de France sur le yacht français *Rose de France*. Cette course a été la plus importante des épreuves de la Grande Semaine Maritime qui se sont, en général, déroulées sans un grand intérêt pour les spectateurs (10 et 11 juillet).



Le ballon dirigeable de M. DE LA VAULX a fait ses premiers essais le 18 juillet au-dessus de la pelouse de Longchamp où il avait été amené à la corde depuis le parc de l'Aéro-Club de Saint-Cloud.

L'habile aéronaute a évolué pendant près de dix heures sans reprendre aucun contact avec le sol.

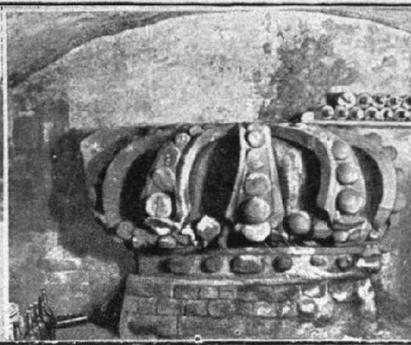


L'ÉQUIPE DU CLUB NAUTIQUE DE GAND

Les régates internationales d'Henley (Angleterre) se sont disputées du 2 au 7 juillet. Pour la première fois, le Grand Challenge Cup, l'épreuve à huit rameurs, a échappé aux Anglais. Elle a été gagnée par le Club Nautique de Gand, dont les rameurs ont été reçus à leur retour dans leur patrie avec les honneurs du triomphe.



LES « POUSSE-POUSSE » DE DURBAN. — Lorsqu'on débarque à Durban, au Natal, on est fort étonné de voir des êtres humains avant des cornes sur la tête. C'est l'étrange accoutrement adopté par les Cafres qui exercent le métier de conducteur de « pousse-pousse ».



LE SOMMET D'UNE ÉGLISE DANS UNE CAVE. — En 1734, à Berlin, la tour d'une église s'effondra. La couronne qui formait le sommet, écrasant les étages d'une maison en face, actuellement 20 Bruderstrasse, s'arrêta dans la cave. La maison est reconstruite, mais la couronne est à la même place.



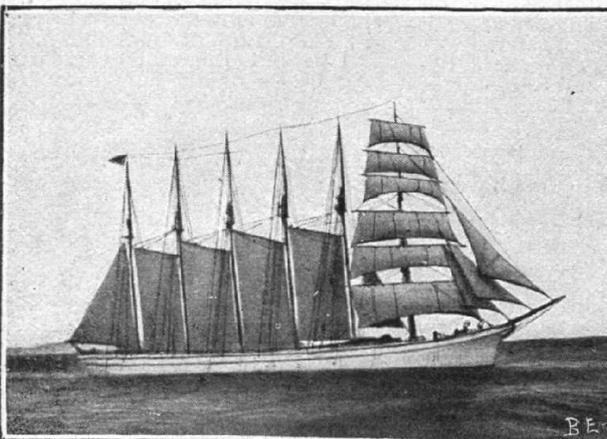
LA MOMIE D'UN MINEUR CHILIEN. — Cette momie a été découverte dans une mine de cuivre de la Sierra Atalhalpa au Chili. On estime qu'elle date d'environ 2.000 ans. Le mineur a dû être surpris par un éboulement dans la position où on l'a trouvé. Ses outils étaient à côté de lui.



LE CERCLE DE LA MORT. — En modifiant à volonté au moyen de poulies le mouvement d'une automobile qui boucle le cercle de la mort, on a pu déterminer le point précis, que montre notre photographie, où la voiture donne son maximum de vitesse avant d'accomplir le saut dans le vide.



LE NOUVEAU RÉSERVOIR DE BUENOS-AIRES. — A en juger par le style et par les dimensions, on prendrait ce superbe monument pour un ministère ou pour un hôtel de ville. Ce somptueux édifice est tout simplement le réservoir d'eau que Buenos-Aires, capitale de l'Argentine, vient d'inaugurer.



UN VOILIER A SIX MATS. — Cet élégant navire, unique en son genre, est une « barkantine », l'Everet G. Griggs construite à San-Francisco. Destinée à faire le voyage d'Australie, il vient d'arriver à Melbourne en 26 jours malgré les vents contraires, tandis que les autres voiliers mettent plus d'un mois pour accomplir le même trajet.



NOUVEL APPAREIL DE SAUVETAGE. — Cet appareil, adopté par une compagnie transatlantique américaine, comprend un cylindre de plaques de cuivre, de forme ovale, divisé en compartiments étanches et enveloppé de plaques de liège recouvertes de toile imperméable. Au-dessous est suspendue une plate-forme de bois qui reçoit 30 personnes.



LA NAISSANCE DE VÉNUS

Dans ce tableau, Gustave Moreau a dépensé sans compter les richesses inouïes de sa palette, c'est un hymne éblouissant consacré à la Beauté; la déesse naissante resplendit de jeunesse et de lumière et accepte avec sérénité les dons qui montent vers elle des profondeurs de la mer d'où elle sort. (Collection Beer.)

Le Peintre des Légendes et des Féeries **GUSTAVE MOREAU**

Nulle personnalité ne fut plus étrange et intéressante que celle du grand peintre Gustave Moreau, qui travailla toute sa vie dans une ombre mystérieuse pour laisser à l'État une oeuvre formidable et s'assurer une gloire posthume qui va sans cesse grandissant ❖ ❖ ❖ ❖

EN 1849, un adolescent réfléchi, aux beaux yeux de lumière, ayant cette physionomie à la fois grave et tourmentée des êtres que brûle une ardente pensée intérieure, pénétrait avec son père dans la Cour des Comptes, que le peintre Chasseriau venait de décorer d'admirables fresques.

C'étaient M. Moreau, le célèbre architecte de Louis-Philippe, et son fils Gustave,

jeune élève de l'École des Beaux-Arts, qui étudiait dans l'atelier de Picot, le roi des poncifs, partisan farouche de cette école froide, incolore, insipide, qui a fourni tant de mauvais tableaux académiques aux musées de province et amené aux honneurs officiels tant de fades artistes.

— Que penses-tu de ces fresques, père? demanda le jeune homme.

M. Moreau était un homme de goût. Il se recueillit un instant, puis :

— C'est très beau ! déclara-t-il.

Published on 15 th august 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

— Eh bien ! repartit Gustave Moreau triomphant, celui qui a peint cela et qui n'est mon aîné que de dix ans a rompu en visière avec la tradition de l'École ; il a étudié directement l'antique, sans maîtres.....

— Dans ces conditions, mon enfant, tu peux en faire autant, et tu quitteras dès demain l'atelier de M. Picot.

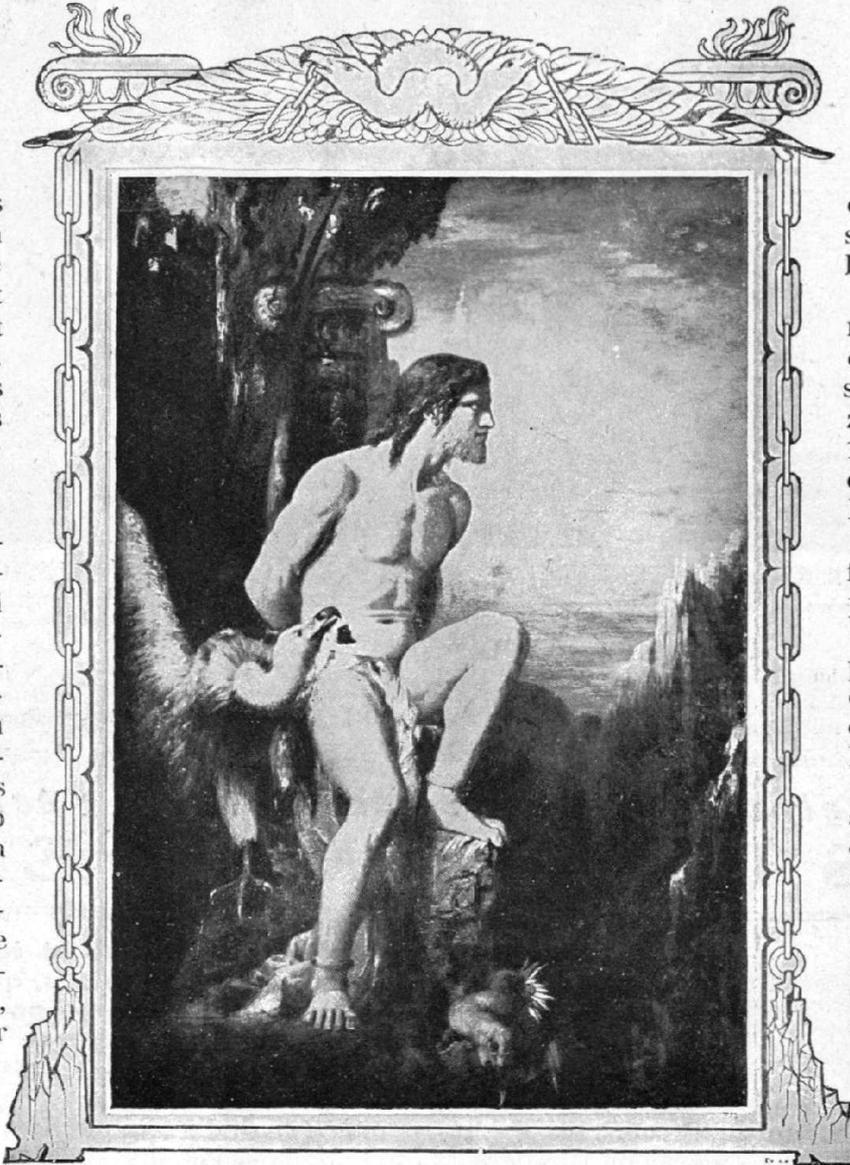
Cette anecdote décida du sort de toute une vie, la plus noble, la plus laborieuse, la plus fermée aussi qui soit au profane et à l'indiscret. Comme nous demandions pour écrire cet article quelques notes biographiques à M. Georges Rupp qui fut l'ami intime et le confident de Gustave Moreau pendant cinquante années (c'est M. Rupp qui organisa merveilleusement le musée de la rue de La Rochefoucauld, et qui, pour arriver à élever ce monument à la mémoire de son ami, abandonna un legs personnel de 370.000 fr.), celui-ci nous répondit :

— Nulle existence ne fut plus simple. M. Moreau (rien de plus touchant que ce *Monsieur* respectueux) se levait dès l'aube, se mettait au travail, ne s'interrompait que pour prendre des repas hâtifs ; après avoir dessiné, le soir, il lisait un livre et se couchait pour recommencer le lende-

main. C'est tout. Grâce à ce labeur impénitent, le maître laissa après sa mort *sept mille dessins et huit cents tableaux*, c'est-à-dire, en dehors de tous ceux qu'il vendit ou donna de son vivant, de quoi composer l'important musée qui porte son nom. Il est impossible de pénétrer sans un recueillement ému dans ce temple où un artiste inspiré oublia tout pour tenter de réaliser son rêve colossal.

Gustave Moreau est mort en 1898, à soixante-douze ans. Depuis 1884, à la suite d'un deuil qui l'avait douloureusement frappé, il n'exposait plus, ne se montrait plus ailleurs qu'à ses cours et au Musée du Louvre où il commentait avec éloquence les chefs-d'œuvre pour ses élèves éblouis. Une légende courait sur la maison mystérieuse de la rue de La Rochefoucauld. On ne vit pas impunément en dehors des coteries, des réceptions et des

petites intrigues parisiennes. Gustave Moreau, selon cette légende imbécile, était fou. Méprisant ses contemporains, il composait des sujets déments avec des couleurs délirantes et enfouissait ces compositions dans des souterrains, qui en étaient remplis. On citait à propos de



PROMÉTHÉE

Voici la note rédigée par Gustave Moreau : « Semblable au pilote veillant à la proue du navire, Prométhée regarde au loin les espaces glacés, sondant les horizons et souriant à son rêve, tandis que son flanc saigne sous le bec altéré du vautour toujours inassouvi. »



L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

« Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, fut aimée de Jupiter qui l'enleva sous la forme d'un taureau et l'emmena dans la partie du monde qui porte son nom. » Ce tableau figure au musée de la rue de La Rochefoucauld. Gustave Moreau y a représenté un Jupiter dont la figure rayonne de force et de jeunesse.

lui le cas de ce grand peintre, interné dans une maison d'aliénés, et qui pendant de longues années dessina, non pas les objets visibles, mais tout ce qui se passait sous terre, la vie obscure et intense des racines, le grouillement des vers, la stagnation des

cours d'eau invisibles. Ses rares intimes haussaient les épaules et laissaient dire. Ce maître peintre travaillait pour sa renommée posthume, pour laisser après lui cet amoncellement prodigieux, non point un chaos vésanique, mais une œuvre conçue avec



JACOB ET L'ANGE

« Il lutte, il cherche à deviner l'énigme mystérieuse et sacrée de la vie; l'Ange incline son cœur par l'amour, le soumet et bientôt l'inonde des clartés éternelles. » (Note de Gustave Moreau.)

une parfaite unité d'esprit, Rien ne le détacha du but vers lequel il tendit son effort surhumain.

Les critiques le laissaient dédaigneux : les peintres le trouvaient trop littéraire, les littérateurs le trouvaient trop peintre ! Il s'en expliqua dans une lettre que nous sommes heureux de mettre sous les yeux du lecteur et qui achève d'expliquer l'homme qui disait :

« Si j'ai mis dans une œuvre quelque chose qui mérite de vivre, cela vivra malgré tout; si je me suis trompé, cela ira où vont les choses médiocres. J'ai trouvé dans le culte passionné de mon art et dans un travail acharné des jouissances inexprimables; j'ai ma récompense, je ne demande rien. »

Dans cette lettre, adressée à une per-

sonne qui lui avait demandé une notice pour un tableau qu'elle possédait, Gustave Moreau écrivait :

Voilà ce que vous me demandez, Monsieur, je me suis enfin exécuté; ne communiquez cela à personne, je vous prie, comme étant de moi. J'ai trop souffert, dans ma vie, de cette opinion injuste et absurde que je suis trop littéraire pour un peintre. Tout ce que je vous écris sur mon tableau, pour vous être agréable, ne demande pas à être expliqué par des paroles; le sens de cette peinture, pour qui sait lire un peu dans une création plastique, est extrêmement clair et limpide, il faut seulement aimer, rêver un peu et ne pas se contenter dans une œuvre d'imagination, sous prétexte de simplicité, de clarté, de naïveté, d'un simple ba, be, bi, bo, bu, éœurant.

Ce serait déplorable que cet art admirable, qui peut exprimer tant de choses, tant de pensées nobles, ingénieuses, profondes, sublimes; que cet art, dont l'éloquence est si puissante, se trouve réduit à des traductions photographiques ou à des paraphrases de faits vulgaires.

Il avait médité longuement ces vers de Baudelaire :

La nature est un temple où de vivants
 [piliers
 Laissent parfois sortir de confuses pa-
 [roles;
 L'homme y passe à travers des forêts
 [de symboles
 Qui l'observent avec des regards fami-
 [liers.

Comme de longs échos qui de loin se
 [confondent
 Dans une ténébreuse et profonde unité
 Vaste comme la nuit et comme la clarté,
 Les parfums, les couleurs et les sons se
 [répondent.

Gustave Moreau écarta ainsi l'histoire pour adopter les éternels symboles de la mythologie; Hercule, Jason, Orphée, Œdipe, Jupiter, Apollon, Omphale, Pasiphaé défilent dans son œuvre, entourés de sphinx, de griffons, de chimères.

— L'évocation de la pensée par la ligne, l'arabesque et les moyens plastiques, voilà mon but, avait-il coutume de répéter.

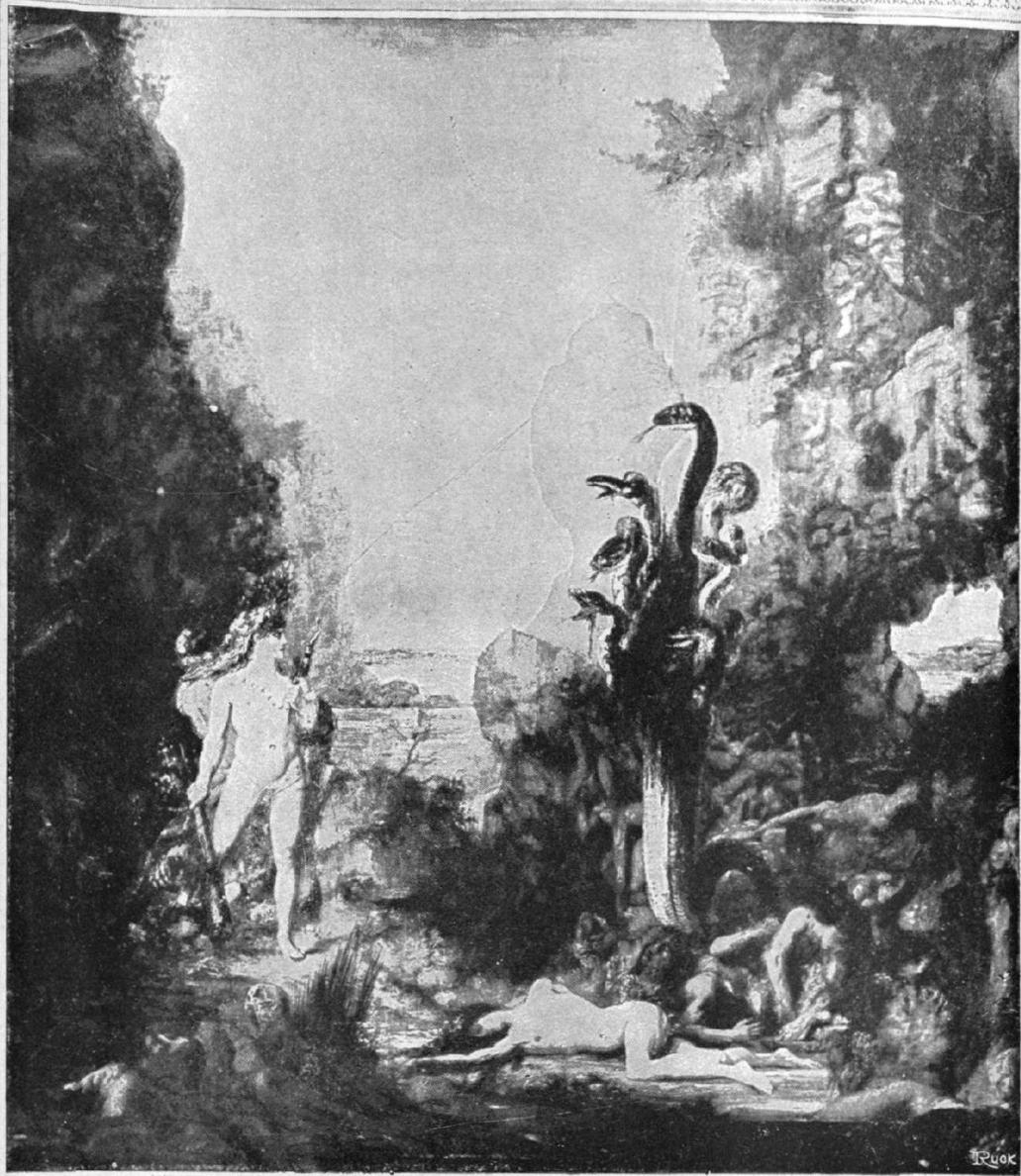
LE PEINTRE DE LA SOMPTUOSITÉ

On a pu dire que, pour lui, la nature n'était pas un but, mais un moyen; ce qu'il voulut peindre, ce n'était pas la mythologie mais l'éternelle pensée et l'éternelle souffrance humaines. Malgré l'irréalité de ses sujets, il prenait ses modèles dans la nature: au Jardin des Plantes, pendant



SAINT GEORGES TERRASSANT LE DRAGON

Cette scène est peut-être celle que les peintres s'attachèrent davantage à reproduire, parce que son symbolisme est clair et émouvant et parce qu'elle permet les jeux de couleur les plus variés. Nul sujet ne convenait mieux au pinceau de Gustave Moreau ; l'armure de l'ange, la blancheur cabrée du cheval, la convulsion du monstre et le fond volontairement naïf, rappelant les Primitifs, sont autant de morceaux de maîtres inspirés par une noble pensée.



HERCULE ET L'HYDRE DE LERNE

Taiteau appartenant à M. L. Mante, de Marseille. L'hydre se dresse au milieu d'un charnier de victimes humaines. En face de lui s'est posé Hercule, beau comme Adonis et tranquille comme un dieu. C'est le calme qui précède la lutte tragique.

de longues journées il étudia les reptiles pour l'*Hercule et l'Hydre*, ainsi que la flore et faune sous-marines pour *Galatée*. La nuit il étudiait passionnément les poètes. Son œuvre s'inspire du vers fameux :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

En effet, il ne peignait pas l'action, mais l'état. Ses personnages sont immobiles, c'est

le calme, la sérénité. Mais c'est aussi la splendeur; partout des pierres précieuses étincellent; des métaux rares, des étoffes magnifiques étalent leur somptuosité.

— Un principe règle ma pratique de peintre, a-t-il déclaré nettement, — et cela provoqua des discussions sans fin, — c'est le principe de la *richesse nécessaire*. La peinture doit être un art non seulement

riche, mais somptueux par l'éclat de la couleur et la magnificence du décor. Mes toiles donneront l'illusion des étoffes les plus brillantes, des bijoux les plus riches, des palais les plus admirables.

Il fut ainsi brodeur, lapidaire, architecte au point qu'au grand éclat de rire de ses détracteurs, il mit, dans la gorge désolée où le Sphinx attend ses victimes, une colonne de marbre rose curieusement sculptée au sommet de laquelle brille une urne encore plus précieuse par la matière et le travail! Gustave Moreau se défendit ainsi :

— Consultez les maîtres, ils nous donnent tous le conseil de ne pas faire d'art pauvre. Ils ont introduit dans leurs tableaux tout ce qu'ils connurent de plus riche, de plus brillant, de plus rare, de plus étrange parfois, tout ce qui, autour d'eux, passait pour précieux et magnifique.

Gustave Moreau montrait en littérature le goût le plus sûr, le plus artiste. Il connaissait par cœur Alfred de Vigny, Leconte de Lisle et Baudelaire; il professait une vénération pour Flaubert.

Au milieu de ce labeur géant d'un demi-siècle, nulle préoccupation mercantile. Les amateurs se disputaient à prix d'or les rares productions dont il consentait à se séparer. C'étaient, pour la majeure partie, ses amis, comme le grand collectionneur Charles Hayem qui fit à l'Etat le don magnifique de quatorze admirables toiles du

maître. On comptait les heureux possesseurs de ce trésor: MM. Duruflé, Antony Roux, Alfred Baillebache, Hennaux, Ch. Ephrussi, A. Cahend'Anvers, Taigny, J. Beer, L. Goldschmidt et, enfin, Mme Humbert...

Vers 1852, un actionnaire de la Compagnie de Decazeville émet devant lui un désir :

— Il nous faudrait un chemin de croix pour notre petite église...

Il rentre chez lui, se met au travail et, quatre mois plus tard, envoie une suite de quatorze toiles magistrales à la petite église — sous la seule condition de garder l'anonymat!

De 1881 à 1886, il exécute soixante-cinq aquarelles pour les fables de La Fontaine. Le sujet lui plaisait infiniment, — on sait qu'il le réalisa merveilleusement, les fables tenant du rêve. Le marquis de Chennevières, qui était directeur des Beaux-Arts en 1874, fut moins heureux quand il lui proposa de décorer la chapelle de la Vierge au Panthéon (celle de Sainte-Geneviève avait été réservée à J.-F. Millet).

— Je ne connais pas la peinture décorative, expliqua-t-il, et j'aurais peur d'être au-dessous de la tâche que vous voulez me confier...

Malgré tout, les honneurs lui arrivèrent; il fut membre de l'Institut, professeur à l'École des Beaux-Arts et officier de la Légion d'honneur. Au faite de sa réputation à soixante-douze ans, il travaillait encore, tourmenté par le gigantesque projet qui



HÉLÈNE SUR LES REMPARTS DE TROIE

« Sur tant de ruines se dresse une idéale statue de la fatalité, l'enfant qui déchaîne la discorde, le jouet de Vénus irritée. Il n'est point de plus douce et de plus cruelle image de la prédestination. » (Ary Renan.)

avait enserré son existence dans un cercle de fer. Il avait peint l'évolution de l'être humain en plusieurs étapes: 1^o le cycle du Centaure, qui représente la lutte de l'animalité et de l'intelligence; 2^o le cycle d'Hercule, qui magnifie le combat des héros avec les forces du mal; enfin, le *Jeune homme et la mort* fait pressentir la suprême révélation qui attend le héros accompli, moissonné dans sa fleur, au seuil de l'autre monde.

Il léguait ainsi son œuvre à son pays :

... Je lègue ma maison sise 14, rue de la Rochefoucauld, avec tout ce qu'elle contient: peintures, dessins, cartons, etc., etc., travail de cinquante années, comme aussi ce que renferment, dans ladite maison, les anciens appartements occupés jadis par mon père et ma mère, à l'Etat, ou, à son défaut, à l'Ecole des Beaux-Arts, ou, à son défaut, à l'Institut de France (Académie des Beaux-Arts), à cette condition expresse de garder toujours — ce serait mon vœu le plus cher, — ou au moins aussi longtemps que possible, cette collection, en lui conservant ce caractère d'ensemble qui permette toujours de constater la somme de travail et d'efforts de l'artiste pendant sa vie.

Le noble exemple de ce travailleur solitaire qui ne réalisa peut-être pas tout ce que son immense effort voulait embras-

ser, devrait servir de thème de leçon à l'Ecole des Beaux-Arts

pour ces jeunes gens, plus pratiques mais à coup sûr moins intéressants qui rêvent uniquement protections officielles, commandes de l'Etat, pensions, croix, grosses ventes en Amérique et petit hôtel dans le quartier Monceau avec un de ces étranges ateliers fleuris et pomponnés comme des boudoirs, où l'on donne des réceptions, où l'on fait de la musique et où l'on travaille très peu, pour le plaisir, en habits cérémonieux, devant un aréopage prosterné...

C'est Moreau qui objugurait ses disciples en ces termes sévères, mais affectueux :

— Exercez votre cerveau, pensez par vous-mêmes. Que m'im-

porte que vous restiez assis dix heures devant votre chevalet, si vous dormez ! Tenez-moi tête, morbleu ! Tâchez d'avoir une opinion.

Gustave Moreau dédaignait le présent, et, préoccupé de la durée matérielle de ses tableaux, enviait les émailleurs dont l'œuvre résiste éternellement aux injures du temps !

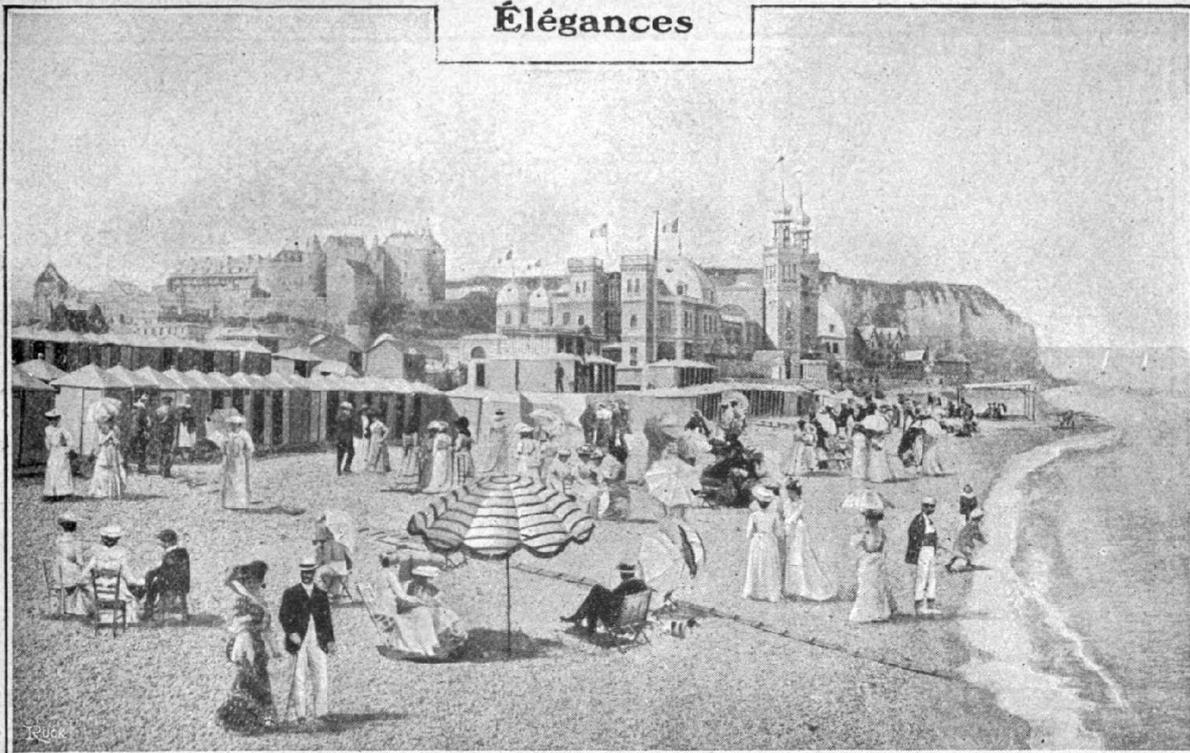
HENRI DUVERNOIS.



ORPHÉE

La tête livide du poète fabuleux repose sur la lyre ensanglantée portée par une jeune fille thrace. Cet admirable tableau, acquis par l'Etat, figure depuis de longues années, au Musée du Luxembourg.





UNE PLAGE ÉLÉGANTE EN 1906

Aux mois de juillet et d'août, la foule des Parisiennes et des Parisiens s'épanouit en claires couleurs sur les plages que la mode a consacrées. Cet exode estival augmente curieusement d'année en année, au point de transformer aujourd'hui en grandes villes populeuses les villages et les bourgs d'antan. C'est ainsi que Dieppe, modeste port de pêche, « lancé » en 1818 par la duchesse de Berry, devient, deux mois sur douze, une cité de plus de cent mille âmes.

LA NAISSANCE DES GRANDES PLAGES

Il nous a paru intéressant, au moment où les plages regorgent de monde, de rechercher quels avaient été les débuts des stations balnéaires à la mode : ce sont de véritables petits romans qui montrent comment les plages ont été lancées — et avec quelle modestie — par des hommes de lettres ou par des artistes illustres. ♢ ♢ ♢



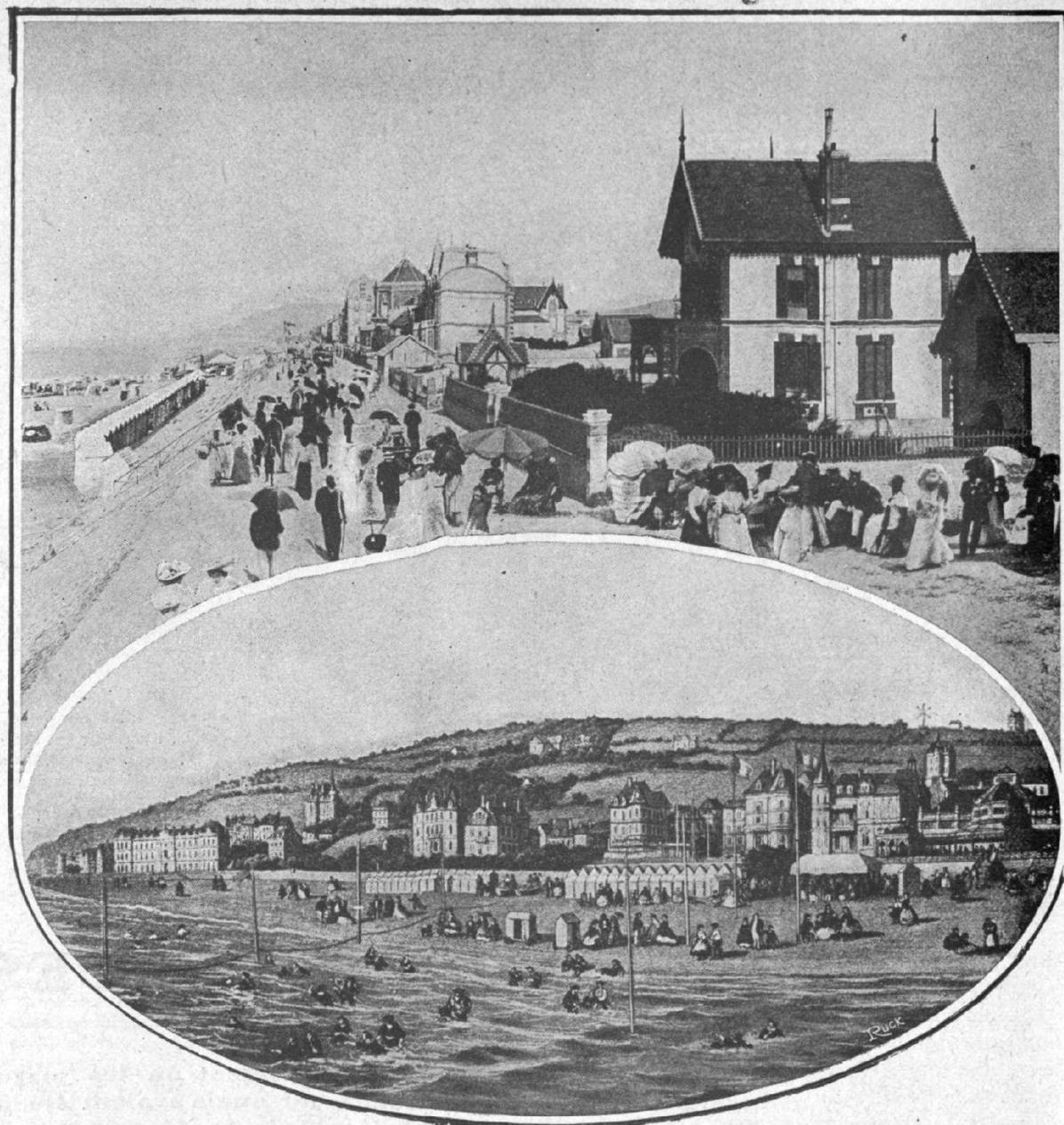
ES débuts d'une plage à la mode peuvent, selon un humoriste, être ainsi décomposés :

Un peintre ;
Trois peintres ;
Dix peintres ;
Un homme de lettres ;
Cinq journalistes ;

Un spéculateur ;
La foule...

Cette boutade contient un fond d'exactitude. Chaque station balnéaire a été lancée par un homme de lettres ou un artiste célèbre ; c'est Alexandre Dumas pour Trouville, Alphonse Karr pour Etretat, Villermessant pour Paris-Plage, d'Ennery pour Cabourg, le critique Haussard pour Beuzeval-Houlgate, Pitre-Chevalier pour Villers, etc., etc. Les débuts de Trouville sont particulièrement amusants. Ils remontent

Published on 15 th august 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. --- Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.



LE CABOURG D'AUJOURD'HUI ET LE CABOURG D'AUTREFOIS

Cette station, l'une des plus prospères de la Manche, s'est développée assez rapidement; elle date d'un demi-siècle. Le terrain où s'élèvent les villas a été acheté 60.000 francs; depuis, il a considérablement augmenté de valeur.

à 1834. A cette époque, les indigènes de ce minuscule port de pêche virent, non sans stupéfaction, débarquer sur la plage un matelot portant à califourchon sur son dos un grand diable basané et crépu, tenant ses souliers à la main et riant aux éclats.

C'était Alexandre Dumas qui découvrait Trouville!

Il n'y avait à ce moment-là que des pêcheuses de moules et de crevettes sur cette plage immense et toute de sable, qu'inonde maintenant chaque été un flot

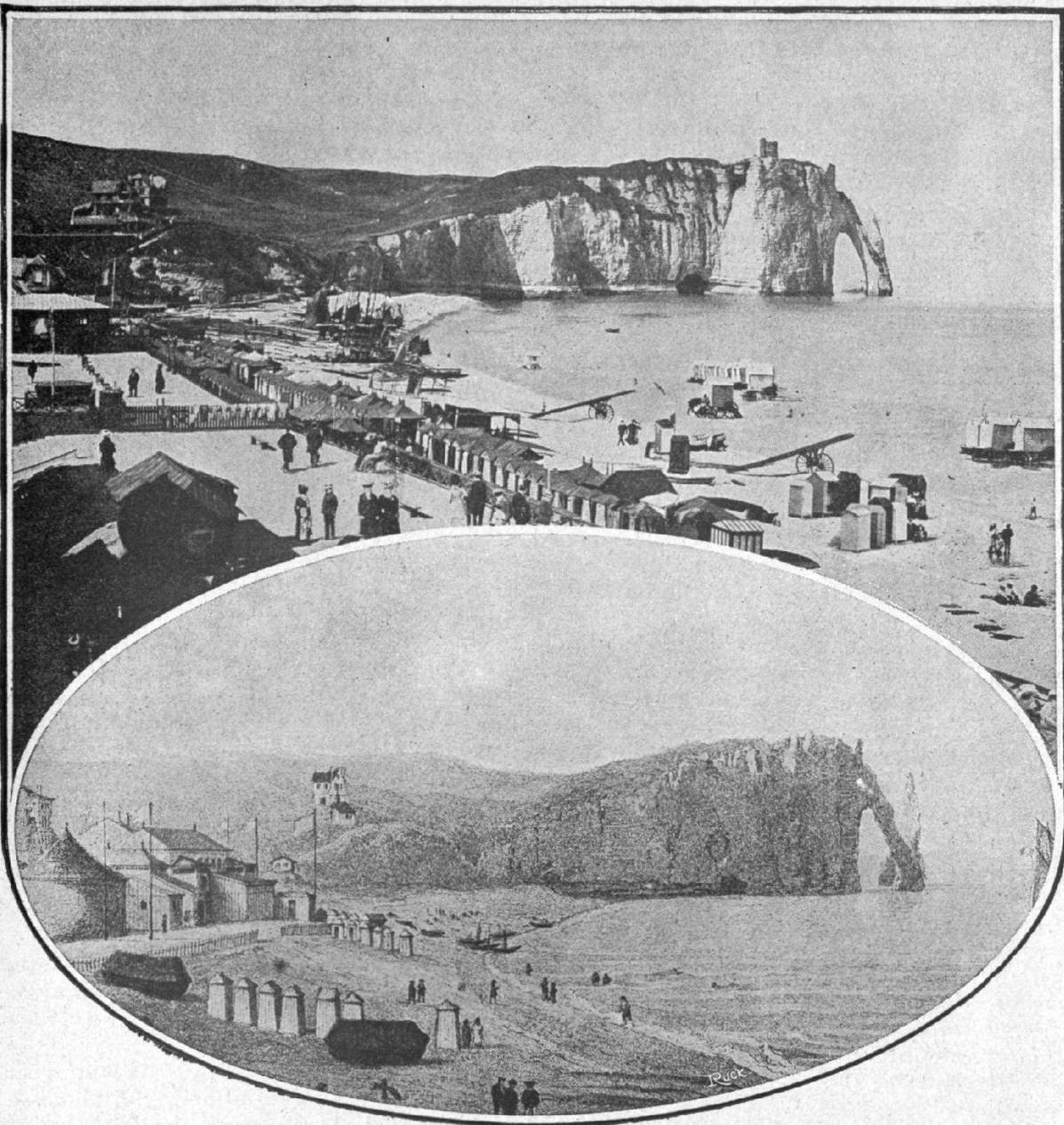
de vingt mille étrangers. Une seule auberge dans ce pays peuplé aujourd'hui de tant d'hôtels, une seule! Elle était dirigée par la mère Oseraie.

Quand Alexandre Dumas se trouva en face de cette hôtesse avenante et d'une spontanéité tout à fait délicieuse, il échangea avec elle ce dialogue :

— Je désire savoir un peu ce que vous me prendrez par jour.

— Et la nuit ça ne compte donc pas?

— Par jour et par nuit.



LA PLAGE D'ÉTRETAT EN 1906, COMPARÉE A CE QU'ELLE ÉTAIT EN 1865

Naguère, Étretat n'était qu'un petit village; on y voit aujourd'hui de riches propriétés, de superbes villas et de jolis chalets. Alphonse Karr et Offenbach ont été les parrains de cette coquette plage, qui est restée une plage d'artistes. On accédait jadis au sommet des falaises par des chemins périlleux; des escaliers et de larges voies ont été construits depuis pour la commodité des touristes.

— Il y a deux prix : quand ce sont des peintres, c'est quarante sous.

— Comment quarante sous? Quarante sous pour quoi?

— Pour la nourriture et le logement donc?

— Ah! quarante sous! Et combien de repas?

— Autant qu'on veut! Deux, trois, quatre... à la faim, quoi! Etes-vous peintre, vous?

— Non!

— Eh bien! ce sera cinquante sous!

Et voici — pour cinquante sous par jour, tout compris — le premier repas qui fut servi à l'auteur des *Trois Mousquetaires* :

Potage (salade de crevettes)
Côtelettes de pré salé
Soles en matelote
Homard en mayonnaise
Bécassines rôties
Fruits
Cidre à discrétion

Comparez avec les prix actuels et vous

reconnaissez que le prix total de la pension arriverait tout juste, en l'an de grâce 1906, à payer le premier plat!

Des peintres avaient précédé Dumas. Dès 1825 Ch. Mozin et Isabey avaient signalé Trouville. Et, comme son nouvel hôte interrogeait la mère Oseraie sur ses connaissances dans le monde des arts :

— Ce sont eux qui ont commencé la réputation de mon auberge.

— A propos, connaissez-vous un peintre nommé Decamps?

— Decamps, je crois bien!

— Et Jadin?

— Jadin! Je ne connais que ça.

— Et Huet?

— Oh! celui-là je le connais aussi.

— Je suis contrarié, conclut le bon géant, que Trouville ait été découvert par trois peintres avant de l'être par un poète.

— Vous êtes donc poète, vous? Qu'est-ce que c'est ça, un poète? Ça a-t-il des rentes?

— Non.

— Eh bien! alors, c'est un mauvais état.

Et la mère Oseraie, sur cette profonde parole, conduisit le voyageur mystérieux dans sa chambre : un quadrilatère passé à la chaux, avec un parquet de sapin, une table de noyer, un lit de bois peint en rouge et une cheminée ayant un miroir à barbe, au lieu de glace et, pour garniture, deux pots de verre façonnés en corne d'abondance; plus le bouquet d'oranger de la mère Oseraie âgé de vingt ans et frais comme le premier jour, grâce à la cloche qui le défendait du contact de l'air. Des rideaux de calicot à la fenêtre, des draps de toile au lit, — blancs comme la neige, — complétaient l'ameublement avec une commode à ventre bombé qui sentait sa Du Barry d'une lieue!

QUELQUES PARRAINS ET MARRAINES.

Sommes-nous assez loin des caravan-sérails somptueux et de ces planches où défilent, pendant la grande semaine, toutes les personnalités parisiennes. Helleu, Sem et Boldini, peintre de la beauté, caricaturiste du snobisme, peintre de l'élégance ont remplacé Decamps, Jadin et Huet qui venaient prendre là des paysages rustiques et des marines! Et la mère Oseraie, si elle revenait sur cette terre, serait sidérée par le Japonais qui taille imperturbablement des banques de dix mille louis!

La fondation de Cabourg est moins pittoresque. Jusqu'en 1855, c'était un petit

village de pêcheurs de 300 habitants. En 1855, par une belle soirée de septembre, deux touristes arrivaient à Dives. Epuisés de fatigue, ils allaient trouver enfin un gîte à l'auberge de Guillaume le Conquérant, quand l'un d'eux, M. Durand-Morimbeau, eut l'idée de pousser jusqu'à Cabourg. Là, ils furent frappés d'admiration par cette vaste étendue de sable fin dominée par des dunes qui formaient une terrasse naturelle.

— *Eureka*, fit M. Durand-Morimbeau.

Et les inévitables hommes de lettres et artistes firent peu après leur apparition : d'Ennery, le célèbre dramaturge; Adam, le musicien du *Postillon de Longjumeau*; Théophile Gautier, Ed. Thierry, administrateur du Théâtre-Français; Amédée Achard, Arsène Houssaye, Marc Fournier, Hostein. Plus tard, les habitants du pays montraient respectueusement, la nuit, une fenêtre allumée à la façade d'une splendide villa : « C'est M. Xavier de Montépin qui travaille! »

Beuzeval et Houlgate remontent à 1850. C'est un critique d'art du *National*, M. Haus-sard, qui acheta le premier un terrain à Beuzeval, et M. Jouvet qui, la même année, traça les avenues, fit planter des arbres et construisit le casino de Houlgate.

En 1856, un architecte de Paris, M. Pi-geory, acheta cent mille mètres de terrain à Villers. Le directeur du *Musée des Familles*, Pitre-Chevalier, s'y installa, et après lui Alphonse Karr, Hippolyte Castille, etc.

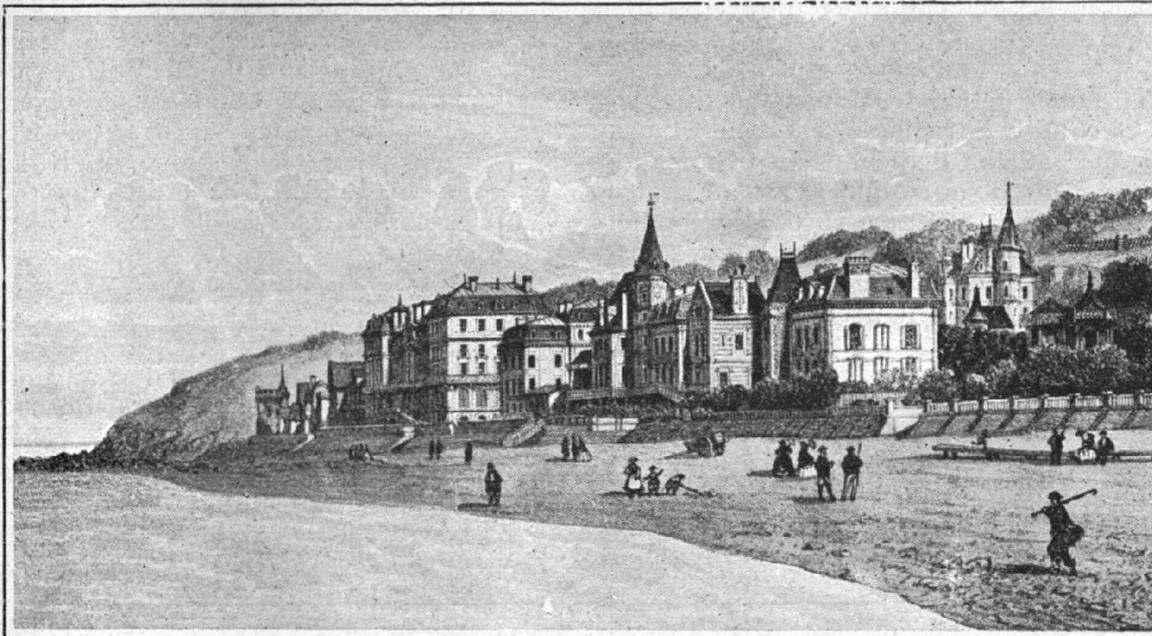
Bereck n'était, il y a quelques années, qu'un village de pêcheurs; le choix de cette plage pour l'installation d'un grand hôpital appartenant à l'Assistance publique décida son sort heureux.

Les Anglais firent la fortune de Boulogne.

Dieppe doit sa renommée à la duchesse de Berry et c'est la duchesse de Berry — elle adorait la mer — qui introduisit en France la mode des bains de mer à une époque où elle était pour ainsi dire générale en Europe. Quand la cour de la duchesse tomba, au début de la Restauration, dans ce coin paisible, ce fut, comme bien l'on pense, un tohu-bohu indescriptible. Le moindre boucher qui lui avait fourni une côtelette, le moindre sabotier qui lui avait vendu une paire de sandales pour le bain, firent peindre en belles lettres sur leur boutique ces mots : *Fournisseur de S. A. R. Madame*.

Les gens de la ville constituèrent une garde d'honneur à l'Altesse royale. Cette garde d'honneur, à défaut d'élégance, était pleine de conviction. Un des plus ardents parmi ces fidèles n'abordait jamais la du-

La Naissance des Grandes Plages



LE TROUVILLE ANCIEN

Déjà, au commencement du siècle dernier, Trouville avait attiré l'attention de quelques peintres, qui, chaque été, venaient s'y installer sommairement. Alexandre Dumas père fit une propagande active en faveur de la plage, et bientôt la vogue commença. Plus tard, la construction d'un théâtre — le premier pour bains de mer — donna à la grandissante station la consécration définitive.



LE TROUVILLE MODERNE

Aujourd'hui, Trouville est la plage la plus fréquentée de la Manche. C'est là que viennent passer la saison les élégants et les élégantes du grand monde. On les y voit une partie de la journée sur la magnifique promenade qui borde la mer et qui est comme le boulevard des Italiens de cette superbe station balnéaire.

chasse autrement qu'en ces termes, par lesquels il lui demandait des nouvelles de la santé du roi :

— Y a-t-il longtemps que Votre Altesse n'a reçu de lettre de Monsieur son oncle?

La colonie parisienne se baignait, faisait sur les bateaux de pêche des promenades en mer, dînait en pique-nique au château d'Arques. Des orchestres invisibles jouaient des symphonies dans les ruines. Des chœurs de jeunes filles, vêtues de blanc, couronnées de bleuets, dansaient des rondes.

Le soir, enfin, la troupe du Gymnase — le Théâtre de Madame — donnait des représentations avec Bernard Léon, Goutier, Jenny Vertpré et Déjazet.

C'était le commencement des représentations estivales données par des comédiens de Paris. Quand, plus tard, à Trouville, on décida de faire construire un théâtre, Alphonse Karr fit retentir par la voix de ses *Guêpes* cette protestation indignée :

— Savez-vous ce qui a fait depuis dix ans la fortune de Trouville? C'est son isolement, c'est son aspect calme, c'est tout ce que vous vous efforcez de lui faire perdre.

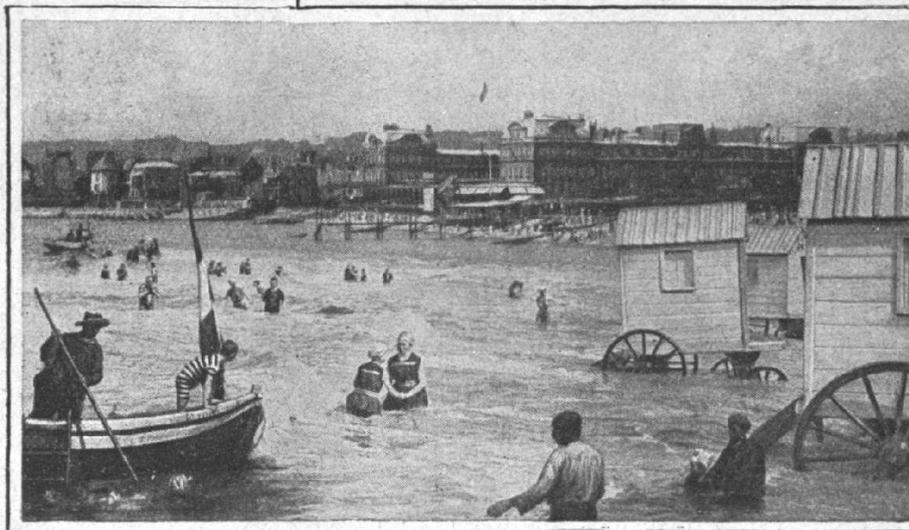
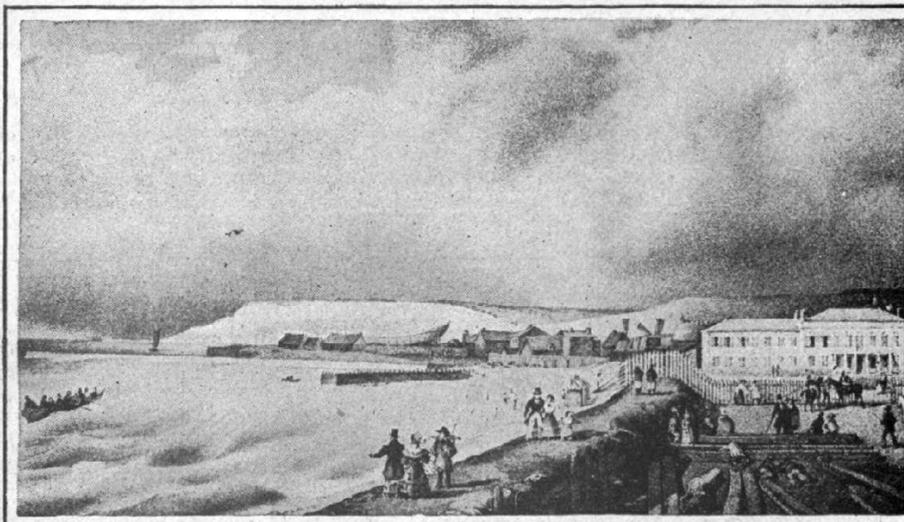
Alphonse Karr

se trompait et l'avenir lui donna un démenti sanglant. Le second Empire vit fleurir les débuts d'une quantité de stations balnéaires, pourvues de théâtres, et cela malgré les clameurs des moralistes sévères, « les moralistes à faux-cols », qui trouvaient effroyable le costume de bain et critiquaient amèrement l'institution des maîtres-baigneurs.

TOUT LE PARIS ÉLÉGANT A LA MER.

Un jour de fantaisie, le duc de Morny créa, comme par une gageure, Deauville que l'établissement du champ de courses lança tout à fait.

Vingt ans après Trouville, Etretat naquit. C'était l'époque où le maestro Offenbach jouissait d'une énorme réputation. Il s'ins-



LES BAINS FRASCATI AUJOURD'HUI

Ce côté de la cité havraise n'est pas moins animé que les grands quais de son port.

LES BAINS FRASCATI
EN 1860

L'aspect rustique et peu confortable de la rive balnéaire du Havre montre qu'il y a une quarantaine d'années, la grande ville n'accueillait que peu de « baigneurs ».

talla à Etretat où il fut bientôt suivi par une bande de journalistes célèbres, de peintres et de comédiens en renom. Etretat devint la plage des artistes. Paris y était transporté sous sa forme la

plus plaisante. Puis ce furent Dinard, Paramé, Saint-Malo.

Le Havre — grâce à Alphonse Karr qui découvrit le charme intense de Sainte-Adresse — ne devait pas tarder à attirer, autant par sa proximité de Paris que par sa beauté propre, un nombre considérable de touristes.

Enfin, l'impératrice Eugénie entraîna un mouvement mondain considérable à Biarritz, qui fit une rude concurrence aux plages normandes.

Les flots bleus qui se brisent en lames argentées contre le rocher de la Vierge, le ciel limpide, la proximité de l'Espagne eurent vite fait d'attirer au pays basque non seulement la cour de Napoléon III, mais les élégantes et les élégants, voire jusqu'aux simples bourgeois. Et les villas s'élevèrent autour de la villa

cherchait un sujet d'article, enfermé dans son cabinet de travail, reçut la visite d'un monsieur qui fit passer sa carte adonnée d'un nom quelconque et accompagnée d'une vague recommandation.

COMMENT ON LANCE UNE PLAGE.

Après les premières salutations, l'inconnu s'exclama :

— Quelle température torride, n'est-ce pas, mon cher maître?

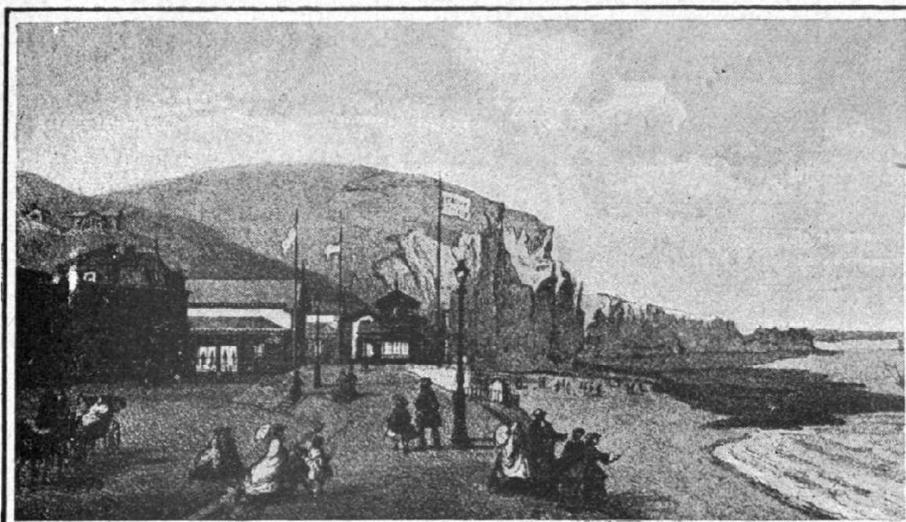
— Torride, en effet, monsieur, mais pourrais-je savoir?...

— Ce qui vous vaut ma visite... Mon Dieu! c'est bien simple. Je suis propriétaire, à quatre heures et demie de Paris, d'une petite plage exquise : température

adorable (nous sommes à l'expiration du Gulf-Stream et les camélias pousseront, monsieur, si on en plantait!), sable fin, indigènes bienveillants...

— Je ne vois pas...

— Il nous manque une chose, une seule : un Alexandre Dumas, un Alphonse Karr, un Villemessant pour nous apporter l'au-



FÉCAMP JADIS

Cette estampe date du temps où Victor Hugo villégiaturait à Fécamp.

de l'Impératrice.

Il serait très amusant d'écrire l'histoire du début des plages célèbres par le détail. Elle fourmillerait d'anecdotes savoureuses. Ainsi, pendant l'été de 1860, au moment où la vogue des bains de mer se dessinait, un chroniqueur parisien qui



LA PLAGE DE FÉCAMP DE NOS JOURS

La vogue de Fécamp est déjà ancienne; aussi, son aspect général a-t-il peu varié, pendant que se transformaient rapidement ses rivales, conquises par une mode plus récente.

torité de son nom et entraîner là-bas la foule des moutons de Panurge. Je n'y vais pas par quatre chemins : je vous offre ma plus belle villa, un valet de chambre, une cuisinière et cent francs par jour pour trois mois : juillet, août et septembre. Topez-là et c'est une affaire faite.

Le chroniqueur, qui était d'une loyauté intransigeante et n'aurait pas pu, d'ailleurs, vivre huit jours hors des boulevards plus qu'un poisson hors de l'eau, ne se fâcha point. Il remercia l'ingénieux propriétaire, l'assura de sa reconnaissance de lui avoir fourni un sujet d'article, en fit un, terrible, qui s'intitulait : *Les majors de table d'hôte...* et, quinze jours après, le directeur du journal où cette diatribe virulente avait paru acceptait les propositions du spéculateur, s'installait bruyamment dans la villa gratuite et embouchait en l'honneur de la petite plage — devenue illustre depuis — toutes les trompettes de la Renommée!

LE REVERS DE LA MÉDAILLE. — COUTEUSES DÉCEPTIONS.

Souvent, la médaille a son revers, et quelques spéculations de ce genre ont été légendairement désastreuses.

On cite le cas d'un gentilhomme littéraire très connu, — d'une noblesse aussi

authentique que son talent était contestable, — qui s'était mis en tête de lancer une nouvelle plage.

Il baptisa, acheta, loua à bail, bâtit, aménagea, afficha. L'endroit était exquis, quoique un peu éloigné, l'idée était excellente, la spéculation s'annonçait magnifique.

Malheureusement, il y a toujours, dans les décisions de la mode, l'arbitraire qui caractérise les vraies tyrannies.

M. de X... en fit la ruineuse expérience. La société élégante se refusa à faire connaissance avec la plage neuve, et, du fond de son désert, il constatait mélancoliquement, au bout de deux ans, que ses invités eux-mêmes ne venaient plus l'y voir.

Le public aimait mieux lire ses médiocres romans que d'aller à sa belle plage, de sorte que ce qu'il gagnait avec ses mauvaises élucubrations lui servait à boucher les trous faits à sa bourse par la seule bonne idée que lui ait jamais fournie son imagination.

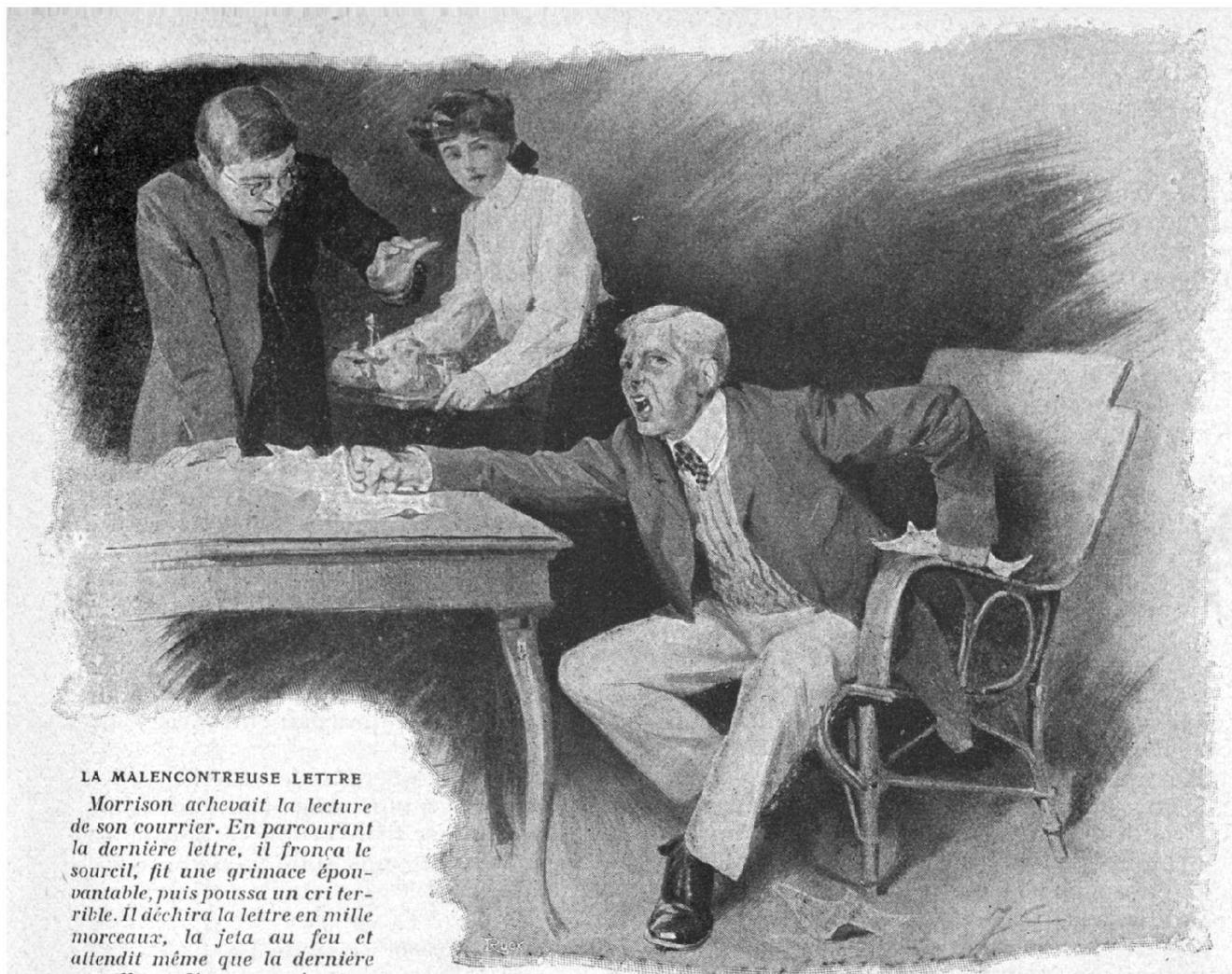
Le cas de ce Robinson Crusoé des grèves rappelle bien des retentissants déboires et fait penser notamment à ces deux casinos que nous ne nommerons pas et qui, admirablement aménagés, ont actuellement beaucoup de succès... en tant que laboratoire et qu'usine de boîtes de sardines...

MAURICE LEVEL.



DIEPPE AU MILIEU DU SIÈCLE DERNIER

Dieppe est une des plus anciennes des plages élégantes. Elle florissait déjà il y a cinquante ans.



LA MALENCONTREUSE LETTRE

Morrison achevait la lecture de son courrier. En parcourant la dernière lettre, il fronça le sourcil, fit une grimace épouvantable, puis poussa un cri terrible. Il déchira la lettre en mille morceaux, la jeta au feu et attendit même que la dernière parcelle se fût consumée pour quitter la pièce, avec son secrétaire. Freda demeura seule, absorbée par ses pensées. (Page 109, col. 2.)

LE COLLIER DU MORT

par White, adapté de l'anglais par F. de Gail

Dans les chapitres qui vont suivre, l'action dramatique, déjà si puissamment engagée dans la première partie du roman, se complique d'étranges et sensationnelles péripéties. Une jeune fille innocente se trouve en face d'une terrible accusation d'assassinat que semble justifier l'effroyable habileté avec laquelle le vrai criminel a commis son forfait



MORRISON se leva et dit d'une voix rauque :

— Levison, vous m'excusez, n'est-ce pas? J'en ai pour deux minutes.

Il revint au bout d'un moment, l'air préoccupé.

— Désolé, dit-il, mais je ne peux plus jouer ce soir. Il faut que je prenne le

train de 7 h. 15 du matin, pour une affaire imprévue... pressante. Je vais être obligé de vous mettre dehors dans un instant.

Les invités se levèrent et gagnèrent le hall, Wilfrid se dirigeait vers son hôte prêt à lui serrer la main avant de partir; Morrison le retint.

— Attendez un instant, je veux vous poser une question médicale.

Published on 15 th august 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Dès qu'ils furent seuls, le banquier mit sa main sur l'épaule de Wilfrid, et lui dit :

— Je viens vous demander une consultation.

— Tout à votre disposition. Depuis quelque temps, mon cœur bat trop vite, je suis oppressé, je m'effraie de tout. Ce soir, tenez, un homme surgit, à qui j'avais donné une verte semonce il y a quelques années, et sa présence subite me bouleversa. J'ai eu dans le vestibule une espèce d'éblouissement, je ne pouvais pas respirer, tout dansait devant mes yeux. Voulez-vous m'ausculter ?

Wilfrid l'ausculta aussi bien qu'il le put, hésita un instant, puis lui dit :

— Je pense qu'il est de mon devoir de vous parler franchement. D'abord, votre cœur est dans un état très singulier, mais le cœur ne me paraît pas seul malade; le cerveau l'est aussi, il faut que vous vous reposiez complètement. A cette seule condition, dans un an, vous serez redevenu vous-même. Si vous ne m'écoutez pas, vous êtes un homme mort avant trois mois.

Morrison se mit à rire d'un rire saccadé.

— Eh bien ! il faut que je brave la mort... au moins pendant un mois. Tout planter là en ce moment, c'est la ruine. Allez-vous à Middlesworth ? Oui ?... En ce cas je vais avec vous.

Morrison éteignit les dernières lumières et mit le verrou à la grande porte par excès de précaution, non qu'il y eût aucun danger, dit-il, en voyant un de ses bulls lâchés dans le jardin.

Puis il ajouta :

— Ne parlez pas de cet incident. Il serait déplorable en ce moment qu'on me sût dans une situation embarrassée.

Quelque chose s'approcha d'eux sans bruit, et une tête noire se faufla entre ses jambes.

— C'est trop fort ! s'écria-t-il. Voilà un autre bulldog dehors ! Il faut que je gronde Masson. Cela ne nous détournera pas, sa maison est sur notre chemin ; continuez, je vous rattraperai.

Tout à coup une ombre noire sortit d'un buisson, et se dressa devant Wilfrid.

Il recula, reconnaissant Freda.

— Au nom du Ciel, que signifie votre présence ici ?

Elle l'attira de côté dans les buissons tandis que Morrison les dépassait.

— Il fallait que je sortisse, dit-elle. Je pensais que ces joueurs resteraient plus longtemps. Maintenant, la maison est fermée, je ne peux pas rentrer !

— Arrivez donc, Bayfield ! criait Morrison Où diable êtes-vous ?

Avant tout il était urgent d'éloigner Morrison, et Wilfrid ne s'attarda pas à demander à Freda des explications.

— Allons, Bayfield, criait la voix rauque du millionnaire. Pourquoi diable ne venez-vous pas ?

— Je viens, répondit Wilfrid, mais j'ai laissé tomber un papier important. Aidez-moi donc à le chercher...

— Au diable ! grogna Morrison, je m'en vais !

Les traits de Freda se détendirent un peu en voyant son fiancé revenir seul.

— Etes-vous vraiment débarrassé de M. Morrison ? demanda-t-elle anxieuse.

— Oui, Dieu merci.

— Mais vous, Freda, que faites-vous ici à pareille heure ? d'où venez-vous ?

— De Middlesworth. Ne me reprochez rien ! supplia-t-elle tendrement. C'est pour vous uniquement que j'ai entrepris cette course folle.

Wilfrid sentit une grande pitié l'envahir.

— Pardonnez-moi ! murmura-t-il. Coûte que coûte nous trouverons le moyen de rentrer. Asseyez-vous sous le vieux cèdre, et attendez-moi.

LE PETIT HOMME MYSTÉRIEUX

Wilfrid explora longuement la maison.

— Tout est hermétiquement clos, murmura-t-il. Le jardinier ne serait pas assez bête pour mettre des échelles à la disposition des voleurs. Je ne vois qu'un moyen : c'est d'entrer par la serre.

Les portes ouvrant sur le jardin étaient fermées à clef, et les vitres recouvertes de petits carreaux de couleur ressemblaient à des vitraux d'église. Wilfrid s'imagina qu'il pourrait facilement détacher un de ces carreaux, près de la serrure.

Il suffisait qu'il pût, à l'aide d'un canif, écarter la monture de plomb, détacher un morceau de vitre et passer la main par cet orifice, de façon à atteindre la clé. Après, il n'aurait plus qu'à remettre le carreau et à redresser la monture.

Il retourna près de Freda et la pria de le suivre.

— Je vais essayer d'ouvrir le verrou, murmura-t-il. Si j'y arrive, le tour est joué.

Le verrou était compliqué, et le couteau de Wilfrid ne constituait pas un instrument commode.

— Il va falloir employer les grands

moyens, fit Wilfrid. Savez-vous s'il y a un tapis de l'autre côté de la vitre?

— Oui, dit Freda.

Il entoura sa main gauche de son mouchoir et donna un violent coup de poing dans la fenêtre. Le verre en tombant fit un léger bruit. Le jeune homme demeura quelques secondes immobile, prêtant l'oreille... Rien... Alors, il passa la main droite à l'intérieur.

— Voilà, dit-il avec satisfaction. Il ne me reste plus qu'à ouvrir, et vous pourrez... Vite, cachez-vous derrière le laurier-rose!

Une lumière venait de briller à l'extrémité du vestibule; quelqu'un avait tourné le bouton électrique.

Wilfrid se demandait ce qui allait se passer, quand il vit une silhouette d'homme s'avancer vers lui, et à sa grande stupéfaction il reconnut le petit individu, à pèlerine et à chapeau mou, qu'il avait introduit dans la maison une heure auparavant.

— Alors, vous êtes revenu chercher quelque chose, docteur Bayfield, dit l'étranger. Vous vous seriez épargné toute cette peine, si vous aviez simplement frappé à la fenêtre du cabinet de Morrison. Il me semble que je puis peut-être vous aider.

— En effet, dit Wilfrid avec décision. D'abord vous pouvez me dire si j'ai bien remis en place le panneau que j'avais été obligé de déplacer. Si vous voulez passer par ici il est possible que...

Le petit homme le suivit, enchanté, et, dès qu'il eut dépassé Wilfrid, celui-ci fit un signe de la main à Freda, qui, agile et silencieuse, se glissa dans le vestibule, puis disparut comme une ombre.

— Excellent travail pour un amateur, déclara le petit homme. Il y a un gant de Suède blanc par terre près du banc rustique. Est-il à vous? Non. Alors, il appartient à une dame. Si j'étais vous, docteur Bayfield, je le mettrais dans ma poche. A moins que je ne me trompe fort, il pourra vous être précieux plus tard, pour expliquer la perte mystérieuse qui vous a intrigué toute la soirée.

Machinalement, Wilfrid mit le gant dans sa poche.

— Vous devez vous demander qui je suis, dit l'étranger. Soyez certain en tous cas que je ne suis pas un ennemi et que je peux même devenir un ami pour vous.

— Vous êtes bien aimable et je vous suis très obligé, dit Wilfrid. Quant au gant...

— Gardez-le, acheva l'étranger. Mais je vous conseille de ne pas vous laisser prendre par Morrison ici quand il reviendra. Per-

mettez-moi de vous reconduire jusqu'à la porte, je la refermerai derrière vous.

CHEZ L'ONCLE DE FREDA.

L'horloge de Middlesworth sonnait une heure quand Wilfrid rentra chez lui.

Il ouvrit sa porte, ne se sentant nullement disposé au sommeil. Il se demandait ce qu'il pourrait bien dire à Frank Saxby pour s'excuser. Aussi fut-il péniblement surpris de trouver son ami en personne, en train de fumer une cigarette, confortablement installé dans un fauteuil de son salon. Saxby se leva et lui tendit la main.

— Etonné de me voir, n'est-ce pas? lui dit-il gaiement. J'ai eu fini mon travail à Londres beaucoup plus tôt que je ne le pensais et j'ai pu venir ici par le dernier train. Je dois vous paraître bien égoïste, mon cher, mais cette épée de Damoclès constamment suspendue sur ma tête m'a amené chez vous; je pense que vous ne m'en voulez pas?

— Vous voulez parler de la promesse que je vous ai faite? demanda Wilfrid d'une voix blanche.

— Oui... Mais... Qu'avez-vous? balbutia Saxby voyant son visage décomposé... Mon pauvre vieux... Vous avez perdu votre argent?...

— J'ai un aveu humiliant à vous faire, dit Wilfrid. J'avais retiré cet argent de la banque avec l'intention de vous le remettre demain matin à la première heure. Je suis allé dîner ce soir chez Morrison. J'ai joué... gros... très gros et...

— Et la malchance vous a poursuivi.

Wilfrid baissa la tête :

— Si seulement vous pouviez me donner une idée... un moyen...

— Je crains qu'il n'y en ait aucun, mon vieux, répondit Frank tranquillement. Bentley attendra, voilà tout. Il faut absolument que je me débrouille et que je trouve cet argent.

— Mais comment? demanda Wilfrid timidement. Si je puis vous y aider d'une manière quelconque...

— Mon cher, vous ne pouvez rien pour moi. Il ne me reste qu'une chance à courir, je vais la tenter dès maintenant.

— Qu'allez-vous donc faire?

— Je vais voir James Everton, l'oncle de Freda. Freda et moi sommes les deux seules personnes qui aient le droit de pénétrer chez lui. C'est un vieil avare, mais, en sachant le prendre, on peut encore tirer quelque chose de lui.

— Comment donc avez-vous pu gagner ses bonnes grâces? demanda Wilfrid.

— Oh! tout à fait par hasard. Il m'est tombé sous les yeux une grande quantité de vieux registres qui m'ont prouvé qu'il lui était dû une assez grosse somme d'argent. Cette somme représentait l'héritage d'un individu mort sans famille, et James Everton a été si heureux de constater en moi une honnêteté qu'il croyait incompatible avec le métier d'homme d'affaires, qu'il m'a presque pris en affection.

Resté seul, Wilfrid, le front dans ses mains, songeait à tous les événements de cette nuit. Au bout d'un temps assez long, il entendit frapper légèrement à la porte.

Un malheureux en haillons lui tendit une lettre.

— Un monsieur m'a prié de vous remettre ceci, dit-il. Il est sorti d'une maison pour me la donner, en me disant que vous me feriez peut-être une petite charité.

— Attendez un instant, répondit Wilfrid.

Il décacheta l'enveloppe et lut la lettre. Son expression changea légèrement, mais il prit six *pence* dans sa poche, et les jeta au commissionnaire.

La lettre était de Saxby, griffonnée au crayon sur un chiffon de papier.

« Il y a des complications ici, avait-il écrit. Je vous envoie ce mot de chez Everton, et vous demande de venir de suite. Entrez directement et ne dites à personne où vous allez. »

Wilfrid se dirigea vers la petite maison de Martin Lane. Une lumière brillait à la fenêtre, il entra.

A SSASSINÉ !

L'unique salon était dans un désordre indicible; livres et papiers étaient éparpillés de tous côtés, et sur une table on voyait encore les restes d'un repas frugal. Un coffre-fort énorme était ouvert, montrant de grosses liasses de papiers bleus attachés par des ficelles rouges.

— Etes-vous en haut, Frank? demanda Wilfrid doucement.

De l'étage supérieur, une voix répondit : « Oui. »

Wilfrid monta les escaliers. Une première pièce était complètement vide; le mobilier de l'autre se composait d'un lit à couverture tachée, d'une chaise et d'une commode boiteuse, sur laquelle était posé un miroir ébréché.

Un homme d'une pâleur de cire était

couché, la tête en arrière, la couverture montée jusqu'aux yeux. Wilfrid eut un mouvement de recul en le regardant.

— Mais il est mort! dit-il.

Il découvrit le corps et, tout d'un coup, il recula : ses doigts avaient touché quelque chose de sombre et de poisseux. Un grand frisson le secoua et il dit avec épouvante :

— Du sang!... Cet homme a été assassiné!

L'homme était mort : aucun doute à cet effet.

— C'est étrange, dit Saxby, très pâle.

— Essayez donc, Frank, d'allumer ces deux becs de gaz? dit Wilfrid.

Quoique recouvert soigneusement jusqu'au menton, le corps était tout habillé; ses mains tordues dans une violente étreinte avaient été liées fortement ensemble, puis remontées de telle manière que les cordes étaient attachées au cadre du lit de cuivre. Une large blessure au sein gauche avait laissé couler le sang en abondance, puis s'était coagulé sur les vêtements.

— Il n'y a pas à chercher la cause déterminante de la mort, murmura Wilfrid. Le couteau de l'assassin a dû traverser entièrement le cœur de ce pauvre diable et la mort a été instantanée.

— Mais, il serait imprudent de faire quoi que ce soit nous-mêmes. Allez prévenir la police; je reste.

Saxby sortit et revint peu après, suivi d'un inspecteur de police et de deux agents en bourgeois.

— Je vais être obligé, monsieur, dit l'inspecteur Morran à Saxby, de vous poser quelques questions. Pouvez-vous me dire exactement à quelle heure vous avez fait cette découverte?

Saxby répondit qu'il y avait environ vingt minutes. Il était venu trouver M. Everton pour une question d'affaires, malgré l'heure avancée.

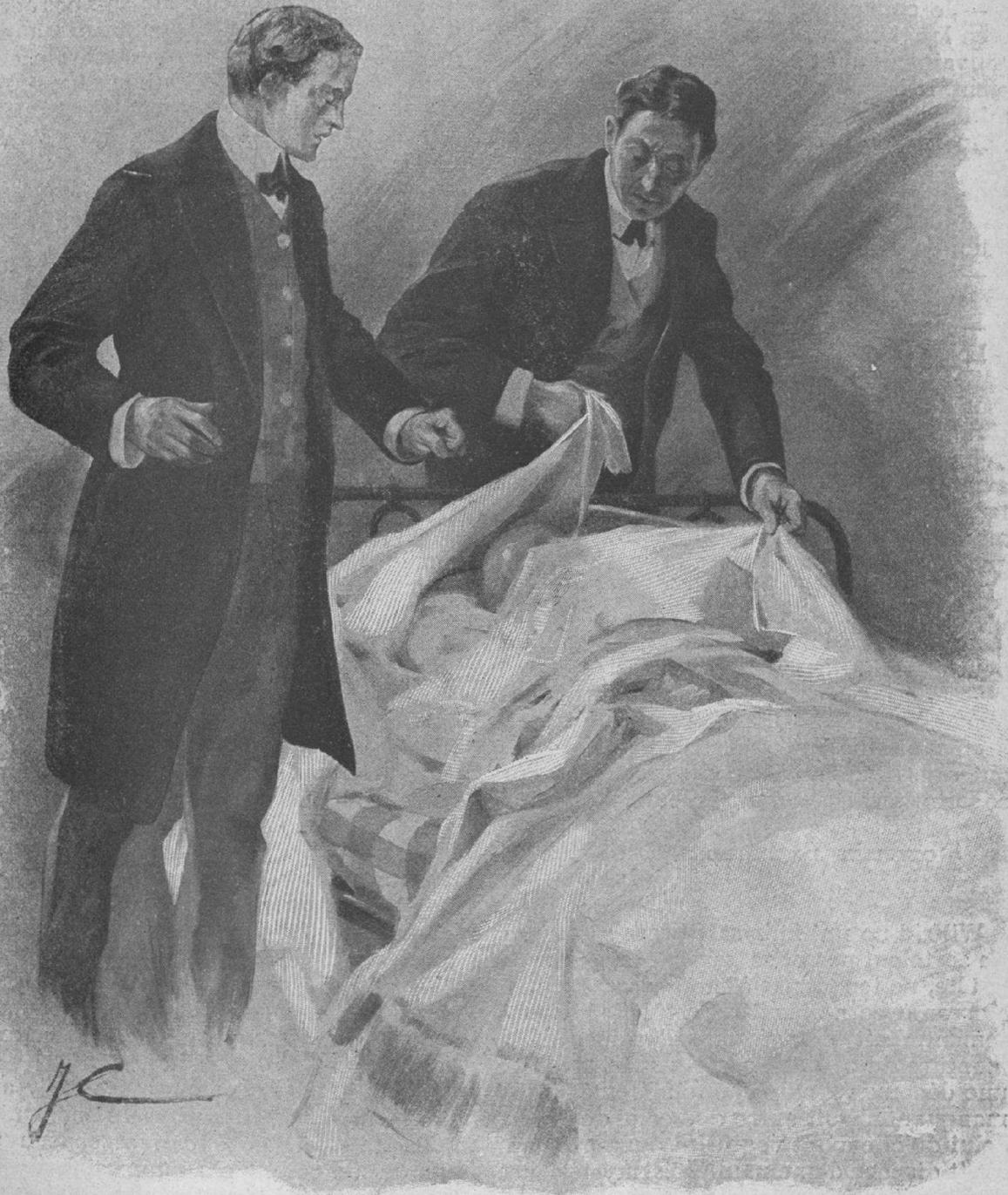
Morran leva les yeux.

— Vous aviez choisi une heure singulière pour traiter des affaires, lui dit-il. Quelqu'un savait-il que vous veniez ici?

— Oui, mon ami, le docteur Bayfield ici présent. Je devais passer la nuit chez lui et je lui dis qu'avant de me coucher, il me fallait venir chez M. Everton.

— Avez-vous trouvé la porte close?

— Nullement. M. Everton avait la réputation d'être avare, mais jamais il ne fermait la porte d'entrée. J'ai donc ouvert la porte et suis entré. Je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas vu le gaz allumé dans le salon. Ne trouvant personne au salon, je suis monté. M. Everton, étendu sur son lit, me



LA DÉCOUVERTE DU CRIME

*Un homme d'une pâleur de cire était couché, la couverture montée jusqu'aux yeux.
— Mais il est mort, dit Wilfrid, qui découvrit le corps et recula avec épouvante. Du sang!... s'écria-t-il; cet homme a été assassiné! (Page 106, col. 2.)*

parut endormi. Je lui touchai le bras et je compris qu'il était mort. J'écrivis aussitôt un mot pressant à mon ami, le docteur Bayfield, et le lui fis porter par un mendiant.

— Le vagabond traînait devant la maison depuis longtemps ? demanda Morran.

— Je connais cet homme de vue depuis bien longtemps, répondit Saxby, et je suis convaincu qu'il passait par là accidentellement. Il n'y a sûrement pas à s'arrêter à lui.

Au moment où un des agents en bourgeois remettait en ordre la couverture défectueuse, un objet qui projeta des feux brillants dans toute la pièce tomba à terre. L'homme le ramassa avec précaution.

— Un collier de diamants, dit Morran, et rudement beau !

— Puis-je le regarder ? demanda Wilfrid.

Le collier était formé de vingt-deux médaillons en émail, entourés de superbes diamants, reliés l'un à l'autre par une chaîne d'or très mince. Wilfrid étala le bijou sur le lit et aperçut un détail qui avait échappé à la perspicacité de l'inspecteur ; il manquait un des médaillons au milieu du collier. Il le fit aussitôt remarquer à Morran.

— Ma foi ! ceci peut être la clef du mystère, dit ce dernier. D'un autre côté, cela peut provenir d'un accident, le médaillon peut manquer depuis des années.

— Je ne le crois pas, répondit brusquement Wilfrid. Les fils d'or qui retenaient le médaillon sont plus brillants que les autres ; s'il manquait depuis longtemps, l'or se serait terni là comme ailleurs. Du reste...

MORTELLES INQUIÉTUDES

Wilfrid ne put finir sa phrase ; les mots ne sortaient pas de sa gorge, et il détourna la tête, ne tenant pas à montrer sa figure à Morran à ce moment-là (celui-ci, heureusement, était plongé dans l'examen de la monture du collier), car il venait de faire une découverte stupéfiante : le médaillon manquant n'était autre que celui de Freda, celui qu'elle avait voulu lui donner et qui avait disparu d'une manière si mystérieuse dans la serre de Morrison.

Au même instant un des agents en bourgeois monta, apportant une feuille de papier.

— Monsieur, dit-il, en s'adressant à son chef, voici une lettre trouvée en bas et qui paraît avoir été écrite ce soir.

Morran la posa sur le lit pour que chacun pût la voir. L'adresse était claire, et la date était précise.

« Cher monsieur, disait cette lettre, j'ai reçu votre mot ce soir par le dernier courrier. J'ai soigneusement étudié la question et je ne trouve pas le moyen de satisfaire à votre demande. Je ne me suis pas occupé d'affaires de ce genre depuis des années, et je n'ai plus aucune compétence en la matière. Mais je serai toujours heureux de m'entretenir avec vous d'autres questions qui me sont plus familières. Très sincèrement à vous. »

La lettre, non signée, était adressée à M. Edward Gibson, mais l'enveloppe manquait.

— Il n'y a rien là-dedans de bien saillant, maugréa Morran. C'est la réponse classique à une demande d'argent. Qu'en pensez-vous, Jakes ?

— J'en déduis que M. Everton était bien vivant à dix heures et même plus tard, dit Jakes. Le dernier courrier n'arrive ici qu'à 9 h. 45 et je ne suppose pas que M. Everton ait répondu sur l'heure.

— C'est possible, répondit l'inspecteur, mais pourquoi cette lettre n'est-elle pas signée ? Quelle écriture claire et efféminée pour un vieil homme d'affaires comme lui !

Saxby, qui n'avait pas encore regardé la lettre, s'approcha.

— Qu'est-ce que vous racontez là ? dit-il ; vous prêtez à M. Everton une écriture efféminée !

Dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur la lettre, il hocha la tête d'une manière décidée.

— Ce n'est pas plus l'écriture de M. Everton que ce n'est la mienne, déclara-t-il. C'est une écriture élégante, une écriture de femme, de personne bien élevée, de dame en un mot.

— Une femme capable d'un assassinat pareil !... Jamais ! s'écria Wilfrid. Une femme n'aurait pu attacher ainsi le cadavre du pauvre Everton à son lit.

Morran était du même avis. Il n'y avait rien de plus à faire pour le moment, la maison fut fermée à clef et chacun s'en alla de son côté. Très impressionné et silencieux, Wilfrid rentra chez lui, accompagné de son ami Frank et ce fut seulement au salon, à la lumière de la lampe, que Saxby s'aperçut de la pâleur et de l'agitation du docteur Bayfield.

— Vous paraissez bouleversé, mon cher, par cet horrible assassinat, lui dit-il.

— C'est cette lettre, répondit-il. Frank, je vous jure que cette découverte m'a à demi foudroyé. Lorsque j'en ai reconnu l'écriture...

— Reconnu l'écriture ! s'écria Saxby ; vous savez qui a écrit la lettre ?

— Cette lettre à ce Gibson était de la main de Freda Everton... ma Freda.

FREDA SOUPÇONNÉE

Stephen Morrison était assis à table et déjeunait aussi calme et tranquille que s'il avait complètement effacé de sa mémoire les événements de la veille. Freda se tenait en face de lui. C'était, en effet, une des attributions de la jeune fille de surveiller la bonne organisation du déjeuner de Morrison, ses propres filles ne voulant pas s'astreindre à être prêtes de si bonne heure.

Son secrétaire entra dans la salle à manger.

Morrison le regarda avec anxiété.

— Eh bien ! dit-il, y a-t-il des nouvelles aujourd'hui ? Rien d'intéressant à Middlesworth ?

Le secrétaire parut très surpris de la question et Freda, quoique abîmée dans ses pensées, fut frappée de la bizarrerie de son visage.

— Mais si, Monsieur, répondit le secrétaire. C'est-à-dire des nouvelles d'ordre général.

— Que voulez-vous dire ? hurla Morrison. Vous paraissez griller d'envie de m'annoncer quelque chose. Un scandale, peut-être ? Allons, sortez votre nouvelle à effet !

— Mon Dieu ! pas précisément un scandale. M. James Everton est mort. Ah ! miss Everton, je vous demande pardon. J'avais oublié...

Freda poussa un cri.

— Vous ne l'avez pas vu hier soir, déclara Morrison de son ton rogue et tranchant ; vous n'êtes pas sortie.

Freda balbutia quelques mots inintelligibles.

— C'est une mort à peine naturelle ou, pour être plus exact, je dirai pas du tout naturelle. On a trouvé M. Everton ce matin, inanimé dans son lit ; ou plutôt c'est M. Frank Saxby qui l'a trouvé ainsi hier soir tard. Il avait été voir le vieillard pour une question d'affaires, et, voyant de la lumière, est entré sans crier gare. Comme M. Saxby s'est immédiatement rendu

compte de la mort de M. Everton, il a envoyé prévenir de suite le docteur Bayfield qui en arrivant reconnut un assassinat.

Freda ne prononça pas une parole, mais elle était haletante ; il lui semblait sortir d'un rêve ; elle se demandait ce qui était réel ou non dans tous ces événements précipités. Elle ne pouvait détacher ses yeux de la physionomie dure et du regard fuyant de Morrison. Pourquoi était-elle aussi impressionnée ? Elle le savait sans cœur, mais il lui semblait lire sur ce visage antipathique une expression de satisfaction mal dissimulée.

— Je n'en suis nullement étonné, reprit le millionnaire. Riche comme il l'était, avec sa manie d'habiter seul... C'était tenter le diable !

Pour ne pas rester muette, Freda demanda :

— Y a-t-il eu vol ?

— On parle d'un collier d'émaux et de diamants merveilleux auquel il manquait un médaillon, répondit le secrétaire.

Freda se mordit les lèvres et pâlit.

Morrison achevait la lecture de son courrier. En parcourant la dernière lettre, il fronça le sourcil, fit une grimace épouvantable, puis poussa un cri terrible.

Il déchira la lettre en mille morceaux, la jeta au feu et attendit même que la dernière parcelle fût consumée pour quitter la pièce.

Puis, il disparut avec son secrétaire.

Freda demeura seule, absorbée par ses pensées.

Tout à coup, elle entendit dans le hall la voix de Wilfrid. Elle courut vers lui et lui jeta, très vite :

— Il faut que je vous voie. Venez au billard, dès que vous aurez fini.

— Je vous rejoins dans un instant.

A peine furent-ils seuls, qu'elle remarqua combien il avait l'air sombre et préoccupé.

— Ma chère enfant, commença-t-il, j'ai des nouvelles fort graves à vous annoncer.

— Je crois que je les connais déjà, répliqua Freda. Mon oncle ou plutôt le cousin de mon père est mort assassiné. Si j'ai bien compris, c'est M. Saxby qui a découvert le crime ?

— Oui.

— Et, continua Freda de plus en plus nerveuse, y a-t-il eu vol ?...

— Votre question m'amène là au point où je voulais en venir. On a trouvé dans le lit de votre oncle un admirable collier de diamants et d'émaux. Un des médaillons

manquait. Il était identiquement pareil à celui que vous vouliez me faire prendre hier soir, et qui a disparu si mystérieusement dans la serre.

— C'était bien le médaillon manquant, répondit Freda avec calme. Lorsque j'ai vu mon oncle, il y a quelques jours, le collier qui traînait sur la table attira mon attention, je le ramassai, et, pendant que je le tenais, le médaillon se détacha de la monture. Dans un accès de générosité incompréhensible, mon oncle m'en fit présent.

— Tout cela est fort ennuyeux, dit Wilfrid.

Il fit quelques pas les sourcils froncés, puis, brusquement, s'arrêta devant la jeune fille.

— Freda, il faut que vous me disiez la vérité; avez-vous été chez votre oncle hier soir?

Elle le regarda bien en face avec ces grands yeux gris qui ne savaient pas mentir :

— Oui, je vous l'aurais dit si vous m'en aviez laissé le temps.

« J'espérais qu'il me prêterait la somme dont vous aviez besoin.

« Quand je le vis, il n'était pas très bien et allait se coucher. Je l'ai trouvé moins grinchu que je ne m'y attendais, je lui exposai ma requête.

« Il me pria de lui laisser le temps de réfléchir et de revenir aujourd'hui. »

— Etes-vous bien sûre que ce soit tout, dit Wilfrid. N'avez-vous pas écrit une lettre sous sa dictée?

— En effet, j'ai écrit pour lui quatre ou cinq lettres, timbrées à l'avance, que j'ai mises à la poste en passant.

— Vous ne les avez pas mises toutes à la poste?

— Non, l'une d'elles n'était pas signée. Après me l'avoir dictée, mon oncle changea d'avis et me dit qu'il voulait se donner le temps de la réflexion. Je la laissai sur la table, et après avoir bavardé avec lui un moment, je m'en allai, car il était fort tard.

— Vous n'avez pas vu d'objets de grande valeur, dans la pièce?

— Non.

A ce moment, quelqu'un traversa une allée; c'était Morran. Il s'arrêta devant Freda, salua froidement et lui demanda son nom.

Lorsqu'elle lui eut répondu, il dit :

— Je vous prierai de m'accompagner jusqu'au commissariat de police.

— Grand Dieu ! Morran ! s'écria Wilfrid, allez-vous vraiment arrêter miss Everton pour le...

Il ne put achever, tant sa gorge était serrée. Morran s'inclina avec gêne.

— Arrêter... Je n'ai pas de mandat d'arrêt. Si vous voulez, disons que je vais tenir miss Everton à la disposition de la justice, pour l'éclairer sur la mort de son oncle.

Wilfrid haussa les épaules :

— Vous n'êtes pas sérieux, Morran, dit-il. C'est une mauvaise plaisanterie. Miss Everton capable d'un assassinat ! Non, c'est le comble du grotesque !

— Je n'agis pas de ma propre autorité, dit le policier. Mes instructions viennent de mon chef, mais si miss Everton peut nous prouver qu'elle ne se trouvait pas à Middlesworth la nuit dernière, je serai très heureux de l'entendre.

Il y eut un court silence. Freda le rompit la première.

— Monsieur Morran, demanda-t-elle, comment avez-vous appris que j'étais à Middlesworth hier soir ?

— Par cette lettre, mademoiselle, répondit Morran. Il est arrivé, il y a très peu de temps, une dépêche non signée de Castleford disant que cette lettre était de votre main. Il est évident qu'une personne de Middlesworth, au courant de l'affaire, a dû aller à Castleford et télégraphier de là. Nous avons porté la lettre à des personnes qui vous connaissent et qui ont immédiatement reconnu votre écriture. Mais je ne veux pas vous forcer à parler plus que vous ne voudriez...

(A suivre)

F. DE GAIL.

(Illustrations de Camoreyl).

